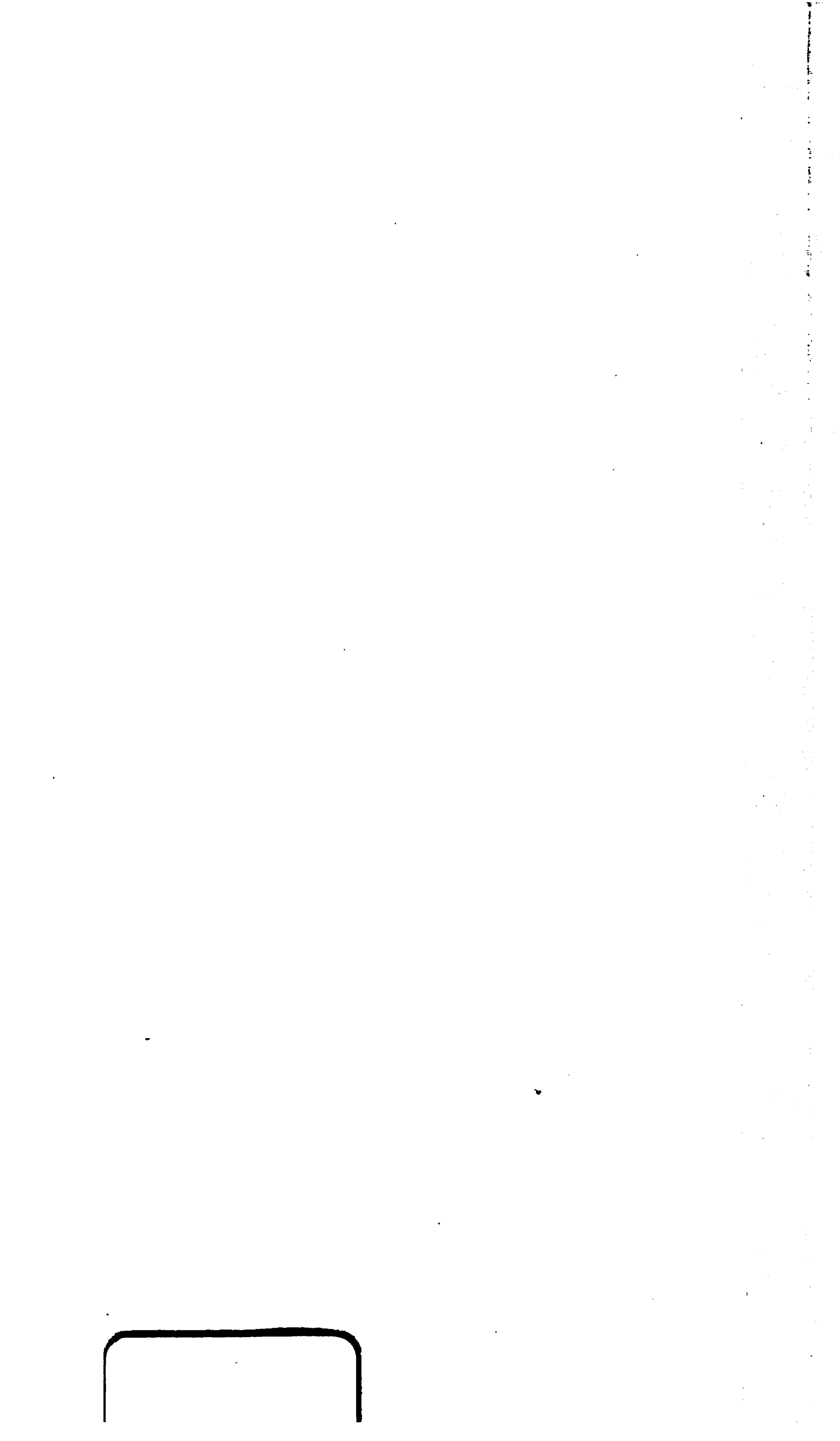
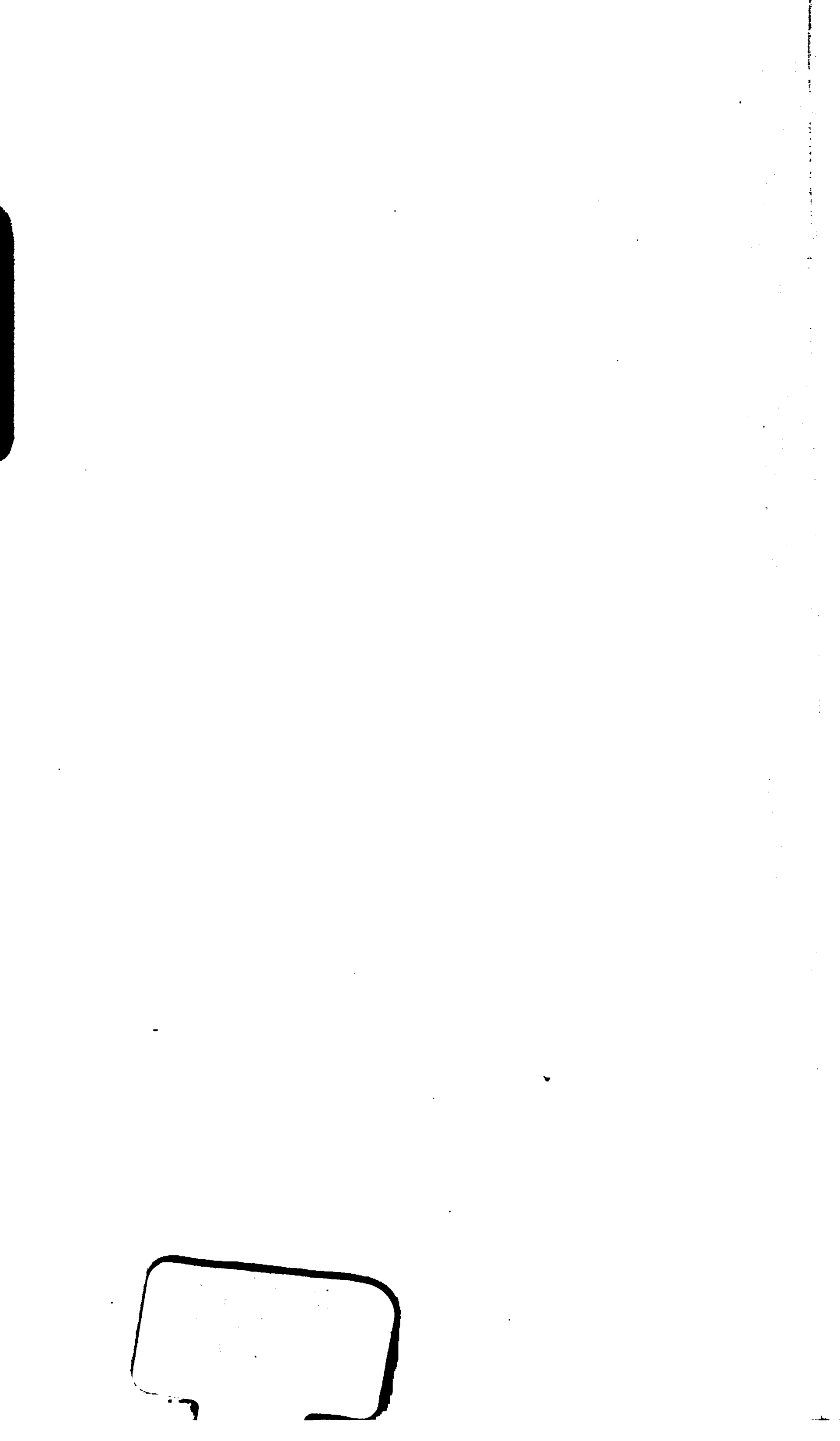




JEAN-BAPTISTE TAVERNIER

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Loi des finales en espagnol. Nogent-le-Rotrou, 1872. Épuisé.
Extrait de la *Romania*.

Du *c* dans les langues romanes. Paris, F. Vieweg, in-8°, 1874 .... 12 fr. »
Ouvrage honoré d'une récompense par l'Institut.

De rhotacismo in indo-europaeis ac praesertim in germanicis linguis. Paris, F. Vieweg, in-8°, 1875. 3 fr. »

Herder et la renaissance littéraire en Allemagne au dix-huitième siècle. Paris, Hachette, in-8°, 1875 .... Épuisé.

La littérature allemande au dix-huitième siècle dans ses rapports avec la littérature française et avec la littérature anglaise. Paris, F. Vieweg, in-8°, 1876 .... 1 fr. 50

Changement de *r* en aspirante dentale dans les dialectes français. Paris, F. Vieweg, in-8°, 1876..... Épuisé.

La Légende de saint Alexis en Allemagne. Paris, F. Vieweg, in-8°, 1881 .... 1 fr. 50

Essai sur le patois normand du Bessin, suivi d'un Dictionnaire étymologique. Paris, F. Vieweg, in-8°, 1881 .... 6 fr. »

Des caractères et de l'extension du patois normand. Étude de phonétique et d'ethnographie, suivie d'une carte. Paris, F. Vieweg, in-8°, 1883 .... 6 fr. »
Ouvrage qui a obtenu la seconde mention au concours des Antiquités nationales.

Correspondance inédite du duc du Maine avec Lamoignon de Basville, intendant de Languedoc. Paris, Champion, in-8°, 1883 .... Épuisé.
Extrait du *Cabinet historique*.

Des rapports intellectuels et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789. Paris, Hachette, in-8°, 1884 .... 2 fr. »

Mélanges de phonétique normande. Paris, F. Vieweg, in-8°, 1884 .... 3 fr. »

La Crise agricole en Normandie. Conférence faite au cercle Saint-Simon. Paris, Léop. Cerf, in-8°, 1885.... 1 fr. 50

PARIS. — TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

JEAN-BAPTISTE TAVERNIER

ÉCUYER, BARON D'AUBONNE

CHAMBELLAN DU GRAND ÉLECTEUR

D'APRÈS

DES DOCUMENTS NOUVEAUX ET INÉDITS

PAR

CHARLES JORET

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES D'AIX



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

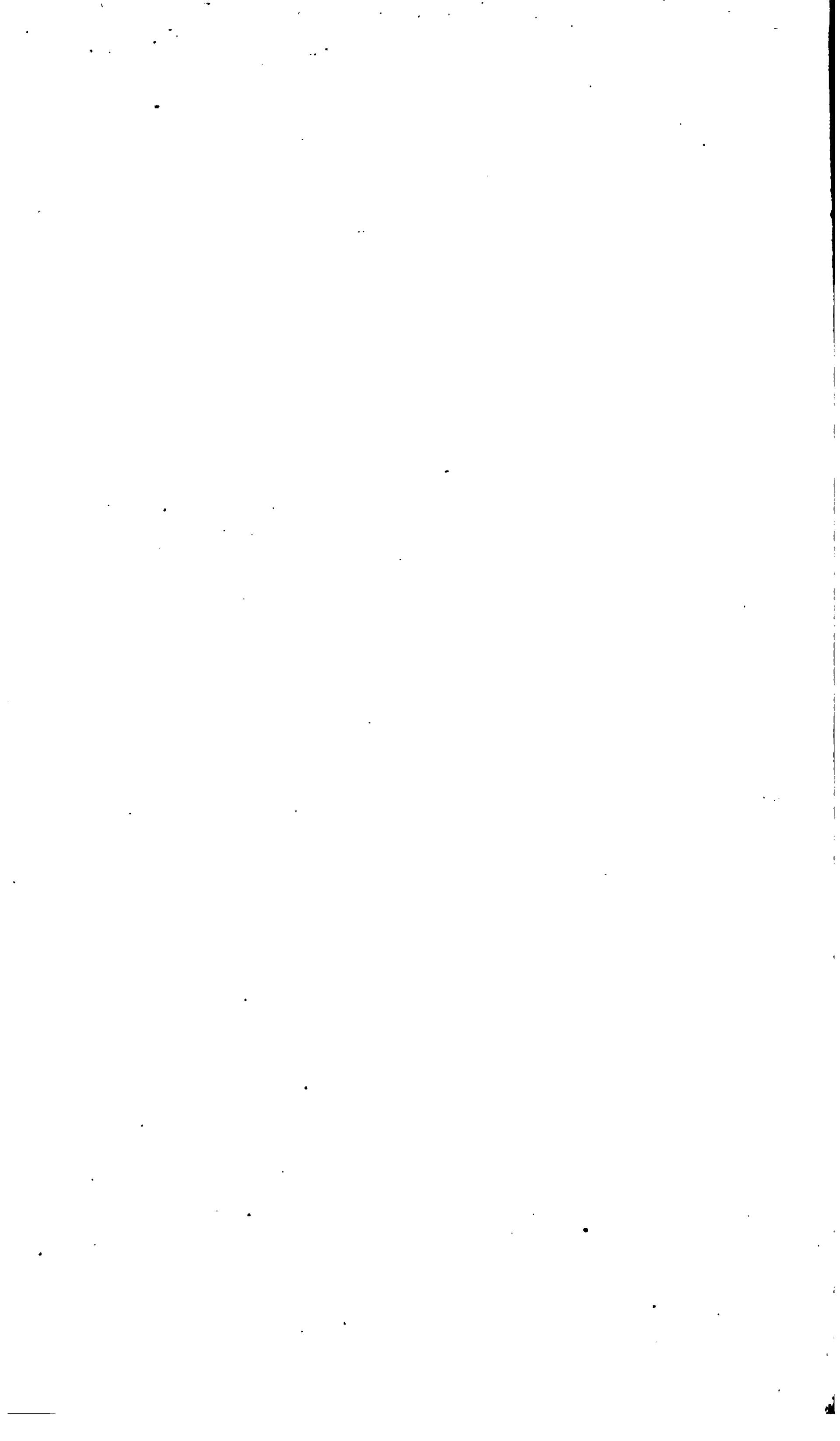
RUE GARANCIÈRE, 10

1886

À

M. SIMÉON LUCE

Membre de l'Institut.



PRÉFACE

Tavernier est sans contredit l'un des plus grands voyageurs français du dix-septième siècle, et cependant c'est l'un des plus inconnus, sinon le plus inconnu de tous; aucun contemporain n'a raconté sa vie, et les articles que lui ont, depuis sa mort, consacrés les Dictionnaires biographiques, sont pleins de renseignements erronés et souvent contradictoires. Ainsi l'on n'a pas encore établi, d'une manière précise, en quelle année le hardi voyageur se rendit en Orient pour la première fois, et l'on discute encore sur le lieu où il a terminé sa longue carrière.

La *Biographie universelle,* ainsi que la *France protestante* et la *Nouvelle Biographie universelle,* admettent que ce fut seulement en 1636 que Tavernier entreprit son premier voyage dans le Levant, et ce fut en réalité l'année 1630[1]. Depuis Bayle, qui n'a fait d'ailleurs que répéter ce qu'avait dit le *Mercure galant,* on avait cru que l'infatigable marchand était mort à Moscou; MM. Haag, il est vrai, sans en

[1] L'auteur anonyme de l'article *Tavernier* dans l'*English Cyclopædia* a seul, à ma connaissance, repoussé la date de 1636 comme invraisemblable.

donner de preuves, le font mourir à Copenhague : erreur que s'est empressée de répéter la *Nouvelle Biographie universelle.*

On n'est pas mieux fixé au sujet d'un voyage que Tavernier fit à la cour de l'électeur de Brandebourg; ce prince l'avait appelé auprès de lui, pour l'associer à ses projets de politique coloniale; à sa demande, Tavernier se rendit à Berlin en 1684; cependant aucun des dictionnaires que je viens de citer n'a parlé de ce voyage[1], dont on a pourtant le journal, et tous à peu près l'ont placé trois ans plus tard et confondu avec le voyage tout différent que Tavernier entreprit en 1687.

On peut juger par ces exemples des incertitudes que présente encore l'histoire d'un homme qui jouit cependant, en son vivant, de la plus grande réputation. Pourquoi ne s'est-il rencontré personne pour écrire cette histoire et en dissiper les obscurités? Je ne le saurais dire; ni la grandeur des aventures, ni l'importance des événements auxquels il se trouva mêlé n'ont manqué pour donner de l'intérêt à la biographie de Tavernier, et toutefois cette biographie est encore à faire : je l'essaye aujourd'hui.

Je n'avais pas eu à l'origine un dessein aussi ambitieux; je ne m'étais tout d'abord proposé que

[1] Ce silence est d'autant plus étonnant qu'en 1849 une communication avait été faite sur ce voyage à la Société de géographie de Berlin.

de raconter, d'après un manuscrit de la Bibliothèque d'Aix, l'épisode, resté inconnu en France, du voyage de Tavernier auprès de Frédéric-Guillaume en 1684; mais quand, en étudiant sa vie de plus près, j'ai vu qu'elle renfermait tant de points obscurs et que si souvent la légende s'y est substituée à la vérité, j'ai pensé qu'il y avait intérêt, —des conseils bienveillants m'y ont encouragé, — à rendre aux faits leur physionomie véritable et à écrire, ce qu'on n'a point tenté jusqu'à présent, une biographie complète d'un des plus intrépides voyageurs que la France ait eus. Voilà ce qui m'a fait entreprendre l'étude que je présente en ce moment au public.

Cette étude renfermera, je crains qu'on ne le remarque que trop, plus d'une lacune; mais il était difficile qu'il en fût autrement; des documents manquent aujourd'hui, qu'il eût été facile de consulter autrefois; la destruction, sous la Commune, des registres du temple de Charenton a rendu, par exemple, impossible de fixer d'une manière certaine la date de la naissance et du mariage de Tavernier; bien des écrits contemporains aussi, qui parlaient du célèbre voyageur, sont maintenant peu connus ou introuvables; j'ai fait ce qui dépendait de moi pour me procurer ceux qui existent encore ou sont accessibles; j'ai fouillé dans les collections qui étaient à ma disposition, en particulier aux Archives et à la Bibliothèque nationales, ainsi qu'à la Bibliothèque de l'Arsenal; j'ai reçu de Copenhague, d'Uzès, sur-

tout de Moscou et de Lausanne, des documents précieux; je regrette de n'avoir pu consulter directement les *Archives secrètes* de Prusse; mais les actes qu'elles renferment concernant Tavernier ne me sont pas heureusement restés inconnus; dans une étude qu'a publiée en 1849 le *Bulletin mensuel* de la Société de géographie de Berlin, et qui m'a été communiquée d'abord en extraits par M. Suphan, le savant éditeur de Herder, avant que je pusse la lire en entier à Paris, M. Gottfried Friedlænder a donné plusieurs de ces pièces curieuses, restées jusqu'ici, je ne sais pourquoi, entièrement ignorées en France; elles confirment de tout point ou expliquent les faits révélés par le manuscrit de la Méjanes.

Si les documents inédits, dont je viens de parler, m'ont permis de jeter une lumière nouvelle sur les dernières années de Tavernier, ce sont les ouvrages qu'il a publiés lui-même qui m'ont fourni à peu près tous les renseignements nécessaires pour reconstituer la plus grande partie de sa biographie pendant sa jeunesse et son âge mûr. C'est presque exclusivement à l'aide du *Dessein de l'auteur*, placé comme préface en tête de ses *Relations*, que j'ai raconté la vie du vaillant voyageur, depuis son premier départ de Paris jusqu'à son arrivée à Constantinople. C'est grâce aux indications éparses dans le récit de ses *Six Voyages*, que j'ai pu le suivre presque jour par jour, — il faut excepter les cinq ou six

années que, dans cet intervalle de temps, il passa en Europe, — de 1630 jusqu'à la fin de 1668, date de son dernier retour d'Orient en France.

Le plus souvent, il est vrai, Tavernier se borne, dans cet ouvrage, à indiquer les différentes routes qu'il a suivies ou qui conduisaient, de son temps, d'Europe en Perse ou dans l'Hindoustan; mais en parlant d'une ville, d'un fait, il lui arrive souvent aussi de rappeler que dans tel de ses voyages, en telle année, à tel jour, il a passé par cette ville ou a été témoin de l'événement qu'il rapporte; ce sont ces indications, données au courant du récit et comme perdues au milieu des trois volumes de ses *Relations,* qui m'ont avant tout permis de reconstituer la biographie de Tavernier pendant cette période aussi active de son existence qu'elle a été négligée jusqu'ici [1].

A partir de 1669, sans doute, cette source inappréciable de renseignements fait défaut; mais maintenant Tavernier est connu; la publication, de 1675 à 1681, de ses diverses *Relations* achève de le rendre célèbre; la polémique entre Jurieu et Arnaud, à laquelle il se trouva mêlé à son insu, vint encore attirer sur lui l'attention; ses contemporains s'occupent de lui; leurs témoignages intéressés, — il faut citer en première ligne celui de Chappuzeau, — nous

[1] L'*English Cyclopædia* seule a parlé avec quelque détail des voyages du célèbre Français et de sa vie pendant leur longue durée.

renseignent sur cette partie de sa vie. Le voyage qu'il fit à Berlin en 1684, en l'associant à la politique coloniale du Grand Électeur, lui fait prendre place dans l'histoire générale de l'Europe. Le manuscrit 591 de la Méjanes raconte, dans ses moindres détails, cet épisode curieux de la vieillesse de Tavernier; enfin le *Mercure galant* du mois de février 1690 renferme sur la dernière année et sur la fin obscure de l'intrépide voyageur quelques indications précieuses et, avant la publication de documents russes dont on trouvera la traduction à l'Appendice, les seules même qui nous le fissent connaître à cette époque dramatique de son aventureuse existence.

On le voit, bien qu'incomplets, les moyens d'information ne m'ont pas manqué cependant pour retracer la vie de Tavernier; on dira si j'en ai tiré tout le parti possible, si je suis parvenu à faire revivre et à rendre intéressante cette figure rude à bien des égards [1], mais noble et imposante, la nature active, entreprenante et généreuse d'un homme qui a toujours cru que la justice est la première des vertus, et qui a pu dire, en parlant de ses voyages, sans qu'aucun témoignage le contredise : « Grâces à Dieu, j'en ai rapporté une bonne réputation, et cette réputation m'est plus chère que tout l'or et

[1] Brossette expliquant le mot « rare », dont Boileau s'est servi dans les vers qu'il fit sur le portrait du grand voyageur, remarque qu'il était « grossier et même un peu original ».

toutes les pierreries des Indes[1] » ; personnalité singulièrement originale et qui prend place au premier rang parmi les grands voyageurs du dix-septième siècle. Précurseur et initiateur, Tavernier a ouvert la voie à Bernier, à Thévenot, à Chardin ; il a révélé au commerce national les ressources que lui offraient les richesses et les produits de l'Orient[2] : à tous ces titres, il était bon de rappeler l'attention sur son nom trop oublié et de lui rendre la justice tardive à laquelle il a droit.

Avant de terminer, qu'il me soit permis d'adresser ici mes vifs et sincères remercîments aux correspondants qui, de près ou de loin, ont bien voulu m'aider dans mes recherches : M. Bernhard Suphan, à Berlin, dont j'ai déjà parlé ; M. Johannes Steenstrup, professeur d'histoire à l'Université de Copenhague, si connu en France par ses beaux travaux sur les Invasions des Normands ; M. Vladimir Guerrier, professeur à l'Université de Moscou, dont la science n'a d'égale que l'obligeance ; M. Girard de Rialle, qui, à deux reprises différentes, s'est empressé de faire faire pour moi des recherches dans les Archives du ministère des affaires étrangères, qu'il dirige avec une si haute compétence ; M. J. Bon-

[1] *Histoire de la conduite des Hollandais en Asie. Recueil, etc.*, ch. I, p. 243.

[2] Il s'est vanté lui-même, avec un orgueil bien légitime, d'avoir « fait la planche aux autres et d'avoir été le premier en Europe qui ait ouvert la route aux mines » de diamant. *Voyages*, II, 326.

nard, l'habile collaborateur de M. Godefroy; enfin, MM. les pasteurs Gardes, à Uzès, et Rœhrich, à Vendœuvres, près Genève. Je me reprocherais d'oublier MM. les conservateurs de la Bibliothèque nationale, tant du département des Imprimés que de celui des Manuscrits, dont j'ai appris depuis de si longues années à connaître l'inépuisable complaisance.

Un mot maintenant sur l'orthographe que j'ai adoptée pour les noms géographiques. J'ai suivi celle de Tavernier toutes les fois qu'elle ne différait pas sensiblement de l'orthographe ordinaire; quand elle s'en écartait trop, je l'y ai ramenée, en la modifiant légèrement; enfin pour plus de clarté j'ai donné à l'occasion, soit entre parenthèses, soit en notes, les formes savantes ou indigènes. Ainsi j'écris, par exemple, *Brampour* avec le grand voyageur, mais à côté on trouvera indiquée la forme hindoustanique *Bourhampour;* Tavernier donne *cha,* j'ai ajouté l'*h* oublié, d'où *chah,* transcription préférable, je crois, à la forme anglaise *shah* ou allemande *schah,* qui n'ont point de raison d'être dans notre langue. Ainsi du reste.

Paris, 15 octobre 1885.

Pour simplifier les indications bibliographiques des sources que j'aurai à citer, je donne ici la liste des principaux ouvrages ou documents que j'ai mis

surtout à contribution pour écrire cette étude :

1. *Les Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir, etc.* 2 vol. in-12, Utrecht, 1712[1].

2. *Recueil de plusieurs Relations et Traitez singuliers et curieux de J. B. Tavernier, chevalier, baron d'Aubonne, qui n'ont point esté mis dans ses Six premiers Voyages, etc. Avec la Relation de l'intérieur du Serrail du Grand Seigneur*[2]. Suivant la copie imprimée à Paris. In-12, 1702.

3. *Mercure galant,* février 1690.

4. Bayle, *Dictionnaire historique et critique,* t. V, art. *Tavernier.* Amsterdam, in-fol., 1734.

5. *Biographie universelle ancienne et moderne,* t. XLI, art. *Tavernier.* Paris, in-8°, 2e édit., 1856.

6. *The English Cyclopædia,* Biography, t. V, art. *Tavernier.* London, in-8°, 1857.

7. *La France protestante,* ou *Vies des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire, etc.,* par MM. Eug. et Em. Haag, t. IX, art. *Tavernier.* Paris, in-8°, 1859.

8. *Nouvelle Biographie universelle* (*Biographie Didot*), t. XLIV, art. *Tavernier.* Paris, in-8°, 1866.

[1] Comme cette édition est moins répandue que l'édition in-4°, je citerai, en même temps que les pages, les livres et les chapitres.

[2] Ce recueil forme le troisième volume des *Voyages* de Tavernier.

9. *Die Geschichte der See- und Kolonialmacht des grossen Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg, auf der Küste von Guinea und auf den Inseln Arguin und Sanct Thomas aus archivalischen Quellen dargestellt*, von Dr. P. F. Stuhr. Berlin, in-8°, 1839.

10. *Jean-Baptiste Tavernier, Kammerherr des grossen Kurfürsten.* « Vorlesung in der Berliner geographischen Gesellschaft », von Gottlieb Friedlænder, Berlin, in-8°, 1849, II, 6 pages[1].

11. *Brandenburg-Preussen auf der Westküste von Africa* 1681 *bis* 1721. *Verfasst vom grossen Generalstabe, Abtheilung für Kriegsgeschichte. Mit einer Uebersichtskarte und fünf Skizzen.* Berlin, in-8°, 1885.

12. Enfin le *Récit succint du voyage que moy Tavernier ay fait partant de Paris le* 19 *avril* 1684 *pour aller auprès de Son Altesse Électorale de Brandebourg à Berlin,* Journal dont la copie forme le manuscrit 591 de la Bibliothèque Méjanes. Ce manuscrit sur papier, du milieu probablement du siècle dernier, est relié en simple carton, et a 0m,24 de haut sur 0m,19 de large; il compte 52 folios.

[1] Je n'ai pu me procurer le tirage à part de cette « lecture », faite le 6 octobre 1849 à la Société de géographie de Berlin ; je la cite d'après le t. VII, nouvelle série des Mémoires de cette Société. *Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft für die Erdkunde zu Berlin.* Berlin, in-8°, 1850, p. 89-94.

JEAN-BAPTISTE TAVERNIER

LIVRE PREMIER

LES VOYAGES DE TAVERNIER EN ORIENT

1605-1668

CHAPITRE PREMIER

Enfance de Tavernier. — Ses voyages en Europe. — Son départ pour l'Orient (1605-1630).

L'obscurité la plus grande entoure l'histoire de la famille des Tavernier; le père du célèbre voyageur, nommé Gabriel, était, nous le savons par le témoignage de son fils [1], originaire d'Anvers; pour fuir les troubles religieux qui déchiraient sa patrie, il vint avec ses deux frères Melchior et Nicolas se fixer à Paris, vers la fin du seizième siècle, en 1575, dit-on. Si cette date est exacte, il faut convenir, comme le remarquent avec raison MM. Haag [2], que l'asile était singulièrement choisi. Quoi qu'il en soit, depuis

[1] *Dessein de l'auteur*, p. 1.
[2] *France protestante*, art. *Tavernier*, t. IX, p. 344.

leur établissement à Paris, les frères Tavernier considérèrent comme leur patrie véritable la France, qui était peut-être celle de leurs ancêtres[1]; ils ne tardèrent pas à s'y faire connaître.

Melchior, qui, selon Nagler[2], était né en 1544, avait suivi à Anvers les leçons du savant géographe Abraham Ortelius[3]. Digne élève d'un tel maître, il ouvrit à Paris, dans la Cité, un magasin sur le quai de l'« Espy d'or », et, en 1618, il fut nommé graveur et imprimeur du Roi pour les tailles-douces[4]. Il avait pris pour enseigne une sphère. Protégé par Louis XIII, il donna à son commerce de cartes une extension considérable et apporta à son industrie de grands perfectionnements. Il mourut en 1641 seulement, dans la quatre-vingt-dix-septième année de son âge.

Son frère Nicolas suivit-il la même carrière? On l'ignore; tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il épousa Claudine le Bert et qu'il eut un fils Jacques, marié

[1] Le nom de Tavernier n'étant pas flamand, il est probable que les Tavernier étaient venus de la Belgique wallone, ou même de France, s'établir à Anvers.

[2] *Neues allgemeines Künstler-Lexicon,* in-8°, München, 1848, vol. XVIII, p. 145.

[3] « Le premier géographe de son temps », né à Anvers en 1527; il parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, la France et l'Italie; au retour, il publia le *Theatrum orbis terrarum,* qui fonda sa réputation. Il mourut en 1597.

[4] NAGLER, *op. cit.,* a donné une longue liste de ses gravures, reproduite dans la *France protestante;* plusieurs d'entre elles, faites seulement en 1627 ou 1631, pourraient bien être de son neveu, dont Nagler a ignoré l'existence.

avec Marie Gouffé, en 1623, dans le temple de Charenton [1].

On n'est guère mieux renseigné sur la vie de Gabriel; géographe, ainsi que son frère Melchior, ce fut toutefois, à ce qu'il semble, plutôt un marchand habile qu'un artiste comme celui-ci. Il avait épousé Suzanne Tonnelier. Les registres du temple de Charenton mentionnent, selon la *France protestante,* trois fils issus de ce mariage : Melchior, baptisé en 1594 ; Jean-Baptiste, dont j'écris l'histoire, et Gabriel, né en 1613. Mais ce ne furent pas là les seuls enfants du géographe Gabriel Tavernier. Dans ses *Relations,* Jean-Baptiste parle d'un frère [2], qu'il emmena en Orient dans son second voyage, et qui mourut, en 1648, à Batavia. Il ne donne pas le nom de ce « frère cadet » ; mais une mention qui se trouve sur la carte du Tonquin, pays dont il a publié, en l'augmentant, une relation faite par ce frère, nous apprend qu'il s'appelait Daniel.

Ce nom avait été relevé déjà dans la Biographie universelle par Weiss, qui attribuait quatre fils à Gabriel Tavernier le père : Melchior, Jean-Baptiste, Daniel et un « orfévre établi à Uzès ». Les auteurs de la *France protestante* ont supposé que ce frère d'Uzès était « sans doute » Gabriel; hypothèse que la nouvelle Biographie générale a acceptée comme

[1] *France protestante,* art. *Tavernier.*

[2] *Voyages,* t. II, p. 535. Je ne sais si, par « cadet », Tavernier entend simplement un frère plus jeune que lui, ou le plus jeune de ses frères; dans ce cas, Daniel serait né après 1613.

certaine, mais qui est en contradiction avec les documents; les archives d'Uzès font bien mention d'un Tavernier, orfévre dans cette ville au dix-septième siècle, mais elles l'appellent Maurice, et non Gabriel. Il semble résulter de là que le voyageur Tavernier eut quatre frères, et non deux ou trois, ainsi qu'on l'a cru jusqu'ici. On voit combien la généalogie des Tavernier soulève de difficultés.

Si Gabriel est réellement autre que Maurice ou Daniel, on ne sait absolument rien de sa vie. Pour Maurice, l'orfévre d'Uzès, il eut un fils, nommé Pierre [1] et né le 22 novembre 1650, celui-là même que son oncle emmena dans son sixième voyage, et deux filles, Marthe et Jeanne, la première née le 15 mars 1653, la seconde le 3 juillet 1658 [2].

J'aurai, dans la suite, plus d'une occasion de parler de Daniel; quant à Melchior, l'aîné des enfants du géographe Gabriel, il fut, ainsi que son oncle du même nom, graveur du Roi; il se fit connaître aussi et surtout comme géographe; MM. Haag citent de lui, d'après le Père Lelong, deux cartes; mais la Bibliothèque nationale, à elle seule, en possède une quinzaine et plus, qui, ayant été faites de 1625 à 1661, doivent évidemment presque toutes lui être attribuées; la *Carte générale de la France* sur vélin,

[1] C'est aussi le nom que le *Mercure galant* donne au neveu de J. B. Tavernier.

[2] Archives d'Uzès. M. le pasteur Jules Gardes, à qui je dois ces renseignements, m'apprend qu'il y avait aussi à cette époque un autre Tavernier à Uzès, Jean, surnommé « Lostes », c'est-à-dire sans doute l'hôtelier.

en particulier, mérite d'être remarquée par son exactitude topographique; elle est de 1637[1]. En 1632, Melchior avait fait la *Carte géographique des postes qui traversent la France;* il la réédita onze ans plus tard. En 1640, l'année de sa plus grande production, il publia successivement la *Description géographique des anciens évêchés de l'Afrique, de la Gaule, de l'Italie et de l'Illyrie, de l'Espagne,* ainsi que du *Patriarcat d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem et de Constantinople.* Il eut, entre autres, pour collaborateur C. Danckertz; une *Carte universelle de tout le monde,* de 1628, est signée de leurs deux noms; et C. Danckertz revit, en 1642, la *Carte générale de France.* En 1661, quatre ans avant sa mort, Melchior Tavernier publia encore une *Mappemonde en deux hémisphères,* ainsi qu'une *Carte de l'Amérique nouvellement découverte.*

Tant de travaux et son habileté bien connue valurent à Melchior l'estime de ses contemporains et le mirent en relation avec les savants les plus distingués de l'époque; le manuscrit 393 (*Fonds français*) de la Bibliothèque nationale[2] renferme deux lettres de lui, adressées, l'une à Saumaise, l'autre à la femme du célèbre commentateur. Dans la première qui est du 17 mars 1641, Melchior Tavernier annonce à son correspondant qu'il est appelé à Ruel auprès du cardinal de Richelieu; le grand ministre l'avait chargé, paraît-il, de faire la carte de Catalogne. A cette

[1] Dépôt des cartes à la Bibliothèque nationale.
[2] *Lettres originales du dix-septième siècle.* Voir à l'Appendice.

époque, Melchior Tavernier était veuf de Sara Pittan; elle lui avait laissé cinq filles, dont les deux aînées se marièrent en 1644[1]. Dans la lettre à madame Saumaise, datée du 30 janvier de cette même année, Melchior présentait les « baisemains » de ses filles à la femme de son savant ami et coreligionnaire. Après dix-huit ans de veuvage, il se remaria, et, en 1658, il épousa Jeanne Gobille, dont il n'eut pas d'enfants. Il mourut sept ans plus tard, pendant le dernier voyage en Orient de son frère Jean-Baptiste. J'arrive enfin à celui-ci, le plus célèbre des membres de la famille Tavernier.

Sur la taille-douce due au burin de Hainzelmann, et mise en tête du troisième volume de ses *Relations*, il est dit qu'en 1679 Jean-Baptiste Tavernier était âgé de soixante-quatorze ans; Bayle en a déduit, ce qui était facile et ce que l'on a accepté depuis lui, que le célèbre voyageur était né en 1605; mais en quel mois et à quelle date? Il n'est plus possible, comme je l'ai remarqué, de donner aujourd'hui ces indications, que MM. Haag ont négligé, alors qu'il en était encore temps, de relever sur les registres du temple de Charenton. De ses vingt-cinq premières années nous connaissons seulement ce que Tavernier nous a appris dans le *Dessein de l'auteur*, espèce d'autobiographie qu'il a mise en tête de ses *Six Voyages;* on n'y trouve aucun renseignement ni sur son enfance, ni sur les études qu'il put faire[2].

[1] *France protestante,* art. *Tavernier.*
[2] Je ne sais où Nagler (*op. cit.*) a pris que « Jean-Baptiste

Voyageur avant tout, la vie ne compte pour lui que du jour où il entreprit son premier voyage; aussi a-t-il dédaigné de parler de ce qui le précéda; mais comme il quitta la maison paternelle, je le montrerai, dès l'âge de quinze ans, et qu'à partir de ce moment il courut sans cesse le monde, ses études, on peut l'affirmer sans crainte de se tromper, ne purent être ni très-étendues, ni bien complètes; on pourrait même croire, d'après ce qu'il rapporte, qu'il se forma seul, et qu'il ne se forma qu'en vue de ce qui fut la passion de toute sa vie : voyager. Il en avait puisé le goût dans son entourage.

« Si la première éducation, dit-il au début de la relation de ses premiers voyages, est comme une seconde naissance, je puis dire que je suis venu au monde avec le désir de voyager. Les entretiens que plusieurs sçavans avoient avec mon père sur les matières de géographie qu'il avoit la réputation de bien entendre et que tout jeune que j'estois j'escoutois avec plaisir, m'inspirèrent de bonne heure le desir d'aller voir une partie des païs qui m'estoient representez dans les cartes où je ne pouvois alors me lasser de jetter les yeux. A l'âge de vingt-deux ans [1], ajoute-t-il, j'avois vu les plus belles régions de l'Europe, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, la Hongrie et l'Italie, et je parlois raisonnablement les langues qui y ont le plus de cours. »

Tavernier fut instruit par son père dans l'art du dessin ».

[1] Il eût été plus exact de dire vingt-cinq ans, car Tavernier ne visita la Pologne qu'en 1630.

Il commença par l'Angleterre ; après un court séjour dans ce pays, dont il se borne à dire qu'alors y régnait Jacques Ier, Tavernier passa en Flandre, « pour voir Anvers, la patrie de son père » ; il visita ensuite les Provinces-Unies, où le spectacle d'Amsterdam et « le concours d'étrangers qui s'y rendent de toutes les parties du monde », accrurent encore, dit-il, « son inclination à voyager ». De là il gagna l'Allemagne. Il se dirigea d'abord, par Francfort [1], vers Nurenberg ; il n'était qu'à « une journée » de cette ville, quand il rencontra le colonel de cavalerie Hans Brenner, fils de Philippe Brenner, gouverneur de Vienne; cet officier, qui était « bien aise d'avoir un jeune Français auprès de lui », l'engagea « à le suivre en Bohême ». Tavernier accepta; « le bruit des armées en marche pour reprendre Prague » lui avait donné « l'envie d'aller à la guerre », afin de s'instruire dans un métier « qui pouvait par la suite lui servir dans ses voyages. » On retrouve ici cette préoccupation constante de Tavernier, qui lui faisait, dès sa première jeunesse, tout rapporter à son goût, ou plutôt à sa passion des voyages.

Sous les ordres de Brenner, Tavernier prit part à la bataille de la Montagne-Blanche [2], comme cet autre

[1] Tavernier ajoute : Augsbourg, mais il semble qu'il y ait là une confusion; Augsbourg ne se trouve pas sur la route de Francfort à Nurenberg.

[2] La bataille de la Montagne-Blanche ayant été livrée le 8 novembre 1620, on voit que Tavernier, qui avait déjà, quand il y assista, visité l'Angleterre et les Pays-Bas, avait dû, comme il était né en 1605, commencer ses voyages, au plus tard, à l'âge de quinze ans.

Français, Descartes, attiré, lui aussi, en ce lointain pays par le désir de voir les hommes et le monde. « Quelques années après », il suivit à Vienne le colonel Brenner; présenté par celui-ci à son oncle, « gouverneur de Raab et vice-roi de Hongrie » [1], il entra dans la maison de ce dernier et y resta quatre ans et demi [2]. Pendant ce temps le jeune Tavernier ne resta pas oisif; il accompagna son nouveau maître dans plusieurs campagnes contre les Turcs, et eut ainsi l'occasion « d'apprendre quelque chose de la guerre ». Il allait bientôt se trouver mêlé à des événements d'une plus grande importance.

Afin d'obtenir l'investiture du Mantouan, l'héritier du marquis de Montferrat, Charles de Gonzague, duc de Nevers, avait envoyé auprès de l'Empereur son fils, le duc de Réthel. Pendant le temps que ce jeune prince resta à la cour de Ferdinand, Tavernier fut attaché à sa personne. A son départ de Vienne, le duc de Réthel, auquel il avait su plaire, désira le garder à son service, et obtint, non sans peine, du Vice-roi, de le laisser partir pour l'Italie [3]. L'occasion de voir de nouveaux pays s'offrait ainsi d'elle-même au jeune et avide voyageur.

[1] Il était frère, comme Tavernier le dit plus loin, du gouverneur de Vienne.

[2] Ayant, peu de temps après l'avoir quitté, assisté au siége de Mantoue, qui eut lieu à la fin de 1629, il en résulte que Tavernier dut entrer au service du vice-roi de Hongrie dans le courant de 1624; mais il ne nous apprend rien sur l'emploi de son temps de 1620 à cette époque.

[3] *Dessein de l'auteur,* 4, 2.

Pourvu d'un congé en règle et gratifié par son ancien maître, « selon la coutume, d'une épée, d'un cheval, d'une paire de pistolets et d'une bourse pleine de ducats », Tavernier se mit en route pour Mantoue avec le comte de Sabran. Envoyé quelque temps auparavant à Vienne, afin de pressentir « les intentions de l'Empereur sur les affaires d'Italie [1] », celui-ci se rendait maintenant à Gênes, où il venait d'être nommé résident de France [2]; désireux « d'avoir en sa compagnie un Français sçachant parler allemand », il emmena Tavernier avec lui. Les deux voyageurs s'arrêtèrent d'abord à Venise. Depuis 1627, la France y avait pour représentant le comte d'Avaux; le duc de Rohan se trouvait alors aussi dans cette ville, où il s'était retiré après la conclusion de la paix d'Alais [3]. M. de Sabran, rapporte Tavernier, fut accueilli avec le plus grand empressement, à la fois par le comte d'Avaux et par la République, qui, par crainte de l'Empereur, cherchait toutes les occasions de se rapprocher de la France; pour lui, pendant les quelques jours qu'il passa à Venise, il prit plaisir à considérer « cette ville si célèbre et si particulière entre toutes celles de l'univers », et dont « l'assiette, la grandeur,

[1] Cf. AVENEL, *Lettres du cardinal de Richelieu*, t. III, p. 343. Ferdinand II reçut le comte de Sabran le 20 juillet 1629. *Mercure françois*, t. XVI, année 1629, p. 834-851.

[2] Il y resta jusqu'en 1638. Cf. GUÉRARD, dans SCHOELL, *Cours d'histoire des États européens*, t. XXXVIII, suppl. 1.

[3] Suivant Le Vassor (*Histoire du règne de Louis XIII*, t. X, p. 242), il avait amené à la puissante république, menacée par les Impériaux, des renforts de France.

le commerce et le concours d'étrangers » qui s'y trouvent contribuèrent, comme autrefois le spectacle d'Amsterdam, à accroître encore en lui « le désir qu'il avoit de connaître l'Europe et l'Asie [1] ».

De Venise, Tavernier se rendit avec M. de Sabran à Mantoue. Il y arrivait dans des circonstances critiques. L'Empereur avait refusé au duc de Nevers l'investiture qu'il lui demandait, et, sur ses ordres, Colalto [2] envahit les États et vint mettre le siége devant la capitale du protégé de la France. Ce n'était point le moment de s'éloigner; aussi, quoique songeant déjà à de nouveaux voyages, Tavernier resta; voulant voir « quelle seroit l'issue de la guerre », il prit du service dans la compagnie du duc, commandée par le comte de Guiche [3], et se distingua [4] dans les combats qui, la «veille de Noël [5] », forcèrent les Impériaux à lever le siége.

[1] *Dessein de l'auteur,* 5, 1.

[2] Le comte Rambold de Colalto ou Collalto, ambassadeur en 1619 à la diète de Neusohl, plus tard président du conseil de guerre autrichien; il mourut, peu de temps après le siége de Mantoue, à Coire, décembre 1630.

[3] Antoine III, né en 1604, avait, dès 1621 et 1622, pris part aux campagnes contre les protestants; il passa en Hollande et contribua à la défense de Bréda, assiégée par Spinola. L'année suivante, il suivit le maréchal de Créqui en Piémont; obligé de quitter l'armée à la suite d'un duel avec le marquis d'Hocquincourt, il s'était rendu en Allemagne, avait servi sous Tilly, puis, en 1628, sous Wallenstein; mais, en 1629, quand le duc de Nevers, « avec lequel il avait quelque alliance », descendit en Italie pour s'emparer du Mantouan et du Montferrat, le comte de Guiche « résolut de l'aller trouver ». *Mémoires de Grammont* (éd. Michaud et Poujoulat).

[4] Il fut blessé, à ce qu'il nous apprend, dans une reconnaissance. *Dessein de l'auteur,* 5, 2.

[5] 1629. « Le siége, disent, p. 240, les *Mémoires de Grammont,*

« Quelque temps après [2], ayant obtenu son congé du prince de Mantoue, Tavernier alla visiter plusieurs des villes les plus célèbres de l'Italie, Rome, Naples, Florence, Pise, Livourne, enfin Gênes, où il s'embarqua pour Marseille. Il devait retourner, comme nous le verrons, plus d'une fois dans la Péninsule. De Marseille il revint directement à Paris; mais il s'y arrêta peu : désireux de voir la Pologne, il se remit presque aussitôt en route, et, « après avoir fait un tour dans les principaux cantons » de la Suisse, il descendit le Rhin jusqu'à Strasbourg, d'où, entrant en Allemagne par la Souabe, il prit le chemin de Munich; il y admira le palais ducal que Maximilien venait d'achever au milieu des guerres qui désolaient l'empire. De là il se rendit à Nurenberg, puis à Prague; enfin quittant la Bohême, il traversa la Silésie et alla visiter Cracovie, « une des plus grandes villes de l'Europe et l'ancien séjour des roys de Pologne »; puis il gagna Varsovie, afin de voir « la cour si renommée du roy Sigismond [1] ».

De Varsovie, Tavernier retourna à Breslau; il se rendait dans la basse Silésie, « pour aller faire visite à un des officiers de la maison de l'Empereur, qu'il

déjà cités plus haut, dura depuis le jour de la Toussaint jusqu'à Noël. » Ce renseignement confirme, on le voit, ce qu'avance Tavernier; mais les *Mémoires* semblent placer en 1630, non en 1629, la levée du siége, ce qui est une erreur manifeste. M. CHARVÉRIAT, *Histoire de la guerre de Trente ans*, t. I, p. 509, s'est borné à dire qu' « une violente sortie de la garnison obligea Colalto de se retirer *avant la fin* de 1629 ».

[1] *Dessein de l'auteur*, 6, 1.

connaissait, dit-il, particulièrement », quand la rencontre de l'Irlandais Butler [1] le fit changer de résolution. Lorsque Tavernier était revenu en Allemagne, la paix de Lubeck avait mis fin à la seconde période de la guerre de Trente ans ; mais les hostilités venaient de recommencer : Gustave-Adolphe était débarqué surl es côtes de la Poméranie; une armée impériale « marcha vers Stettin » pour lui en disputer l'entrée; Butler commandait un régiment de cavalerie dans cette armée; sa femme qui l'accompagnait, rapporte Tavernier, « aimait les Français » ; étranger, Butler s'entourait volontiers d'étrangers, il chercha à s'attacher le jeune voyageur et y réussit sans peine; mais Tavernier resta peu de temps avec lui. Avant que les troupes impériales, dispersées dans les garnisons du nord de l'Allemagne, eussent pu se concentrer, Gustave-Adolphe était entré à Stettin. Cette nouvelle obligea Torquato-Conti [2] à se replier en arrière. Tavernier ajoute qu'une partie de l'armée se débanda, « ce qui obligea le reste à se retirer à Francfort-sur-l'Oder et aux environs ». Il y a là une erreur évidente. Torquato-Conti s'était replié sur Garz; et ce fut seulement quand, cinq mois plus tard [3], les Suédois se furent emparés de cette ville, que les Impériaux se retirèrent, « partie à Landsberg, partie à Francfort-

[1] Le colonel Walter Butler, qui, trois ans plus tard, tua Wallenstein.

[2] Tavernier l'appelle Tureste-Conte.

[3] Gustave-Adolphe entra à Stettin le 20 juillet 1630 et prit Garz le 6 janvier 1631.

sur-l'Oder [1] ». A cette époque, Tavernier n'était plus en Allemagne.

Au moment où il battait en retraite avec les troupes impériales, une nouvelle vint le frapper qui le fit quitter l'armée. « Ce fut alors, dit-il, que j'appris que l'Empereur alloit à Ratisbonne avec son fils Ferdinand III, pour le faire couronner roy des Romains. Je l'avois vu couronner roy de Hongrie et roy de Bohême, et estant bien aise de me trouver à cette troisième cérémonie... je pris congé de mon colonel et me rendis promptement à Ratisbonne. » J'ai cité tout au long ce passage de l'autobiographie de Tavernier, parce qu'il a induit en erreur presque tous ses historiens [2]. Ferdinand III ne fut couronné roi des Romains qu'en 1636; prenant au pied de la lettre ce que Tavernier dit de cet événement, ses biographes, sans être arrêtés par les difficultés que soulève une pareille hypothèse, l'ont fait partir pour l'Orient après les fêtes du couronnement du fils de Ferdinand II; ainsi Tavernier aurait quitté l'Allemagne en 1636 seulement; serait, comme nous le verrons, resté onze mois à Constantinople, avant de partir pour la Perse; aurait été, au retour, retenu six semaines à Alep, et néanmoins aurait pu être de retour au printemps de 1638; ce qui est matériellement impossible et ce qui est de plus en contradiction avec ce qu'on lit dans le *Dessein de l'auteur*. Tavernier, d'après son propre récit,

[1] CHARVÉRIAT, *Histoire de la guerre de Trente ans*, t. II, p. 54.

[2] L'auteur anonyme de l'article *Tavernier*, dans l'*English Cyclopædia*, est le seul, je l'ai dit, qui ne s'y soit pas laissé tromper.

se mit en route pour Ratisbonne peu de temps après l'occupation de Stettin par Gustave-Adolphe, événement qui eut lieu en juillet 1630; ce fut donc pendant l'été de cette année qu'il se rendit dans la ville impériale, et ce ne put être qu'à cette époque, car c'est alors seulement qu'il lui fut possible d'y rencontrer le célèbre Père Joseph. Il est certain, dès lors, qu'il s'agit non de la diète de 1636, où fut couronné Ferdinand III, mais de la diète célèbre de 1630, dans laquelle fut déposé Wallenstein.

L'Empereur était arrivé, avec le roi de Hongrie, le 19 juin, à Ratisbonne; mais si sa présence donna lieu à de très-belles fêtes, son fils, malgré le désir qu'il en avait, ne fut pas couronné roi des Romains [1]; et il ne put même triompher de l'opposition des électeurs qu'en signant le 13 août le renvoi de Wallenstein. Parmi les diplomates qui passent pour avoir contribué à la disgrâce du grand général, il faut placer au premier rang le Père Joseph. Le confident de Richelieu était arrivé à Ratisbonne le 30 juillet, avec l'ambassadeur Brulart, prieur de Léon. Ils venaient, on le sait, pour obtenir que le Mantouan fût restitué au duc de Nevers, et que l'Empereur reconnût ce prince comme souverain de ce pays et du Montferrat. Les négociations n'aboutirent qu'au bout de deux mois et demi,

[1] On s'explique peu la confusion de Tavernier qui, page 7, 1 (*Voyages*), va jusqu'à dire : « La cérémonie du couronnement achevée ». Comme il était en Europe en 1636, il ne serait pas impossible que l'intrépide voyageur fût allé cette année en Allemagne, et que, plus tard, il eût confondu les souvenirs de la diète de 1630 et de celle de 1636.

le 13 octobre. Elles duraient encore, quand Tavernier arriva à Ratisbonne. Après avoir assisté aux fêtes qui se donnèrent dans cette ville, il cherchait, toujours poursuivi par le désir de voir l'Orient, à se faire attacher à la suite du résident que Ferdinand II envoyait à Constantinople [1]; le Père Joseph lui offrit, sans qu'il fût obligé d'avoir recours à une protection étrangère, un moyen facile de réaliser ses espérances.

Tavernier connaissait le célèbre Capucin : comment des relations s'étaient-elles établies entre le voyageur protestant et le religieux catholique? Il ne le dit pas; mais on peut supposer qu'à son retour d'Italie, pendant le court séjour qu'il fit à Paris, Tavernier rechercha l'appui du confesseur de Richelieu; celui-ci, nommé par le Pape, en 1625, directeur des missions du Levant [2], avait envoyé de nombreux Capucins français, missionnaires à la fois et agents diplomatiques, dans les diverses contrées de l'Orient [3]; Tavernier, qui songeait à se rendre dans le Levant, ne pouvait pas sans doute trouver de protecteur plus utile que l'habile et influent religieux, qui savait si bien faire marcher de front les intérêts du Ciel et ceux de la politique. Quoi qu'il en soit, la rencontre qu'il fit alors du rusé diplomate fut décisive pour son avenir. « J'estois, rapporte-t-il [4], sur le point de partir de

[1] Tavernier l'appelle Smit; il se nommait Rodolphe Schmidt.

[2] L'abbé RICHARD, *Histoire de la vie du R. P. Joseph le Clerc du Tremblay*, etc. Paris, 1702, t. I, p. 318.

[3] Henri MARTIN, *Histoire de France*, t. XI, p. 213.

[4] *Dessein de l'auteur*, 7, 2.

Ratisbonne, lorsque le Père Joseph... me proposa d'aller avec M. Bachelier que Sa Majesté envoyoit au duc de Mantoue, ou d'accompagner M. l'abbé de Chapes et M. de Saint-Liebau, dans le voyage qu'ils avoient dessein de faire à Constantinople et jusqu'en Palestine. » Tavernier ne pouvait hésiter entre l'Orient, dont le chemin s'ouvrait enfin devant lui, et l'Italie, qu'il avait déjà visitée; il partit avec l'abbé de Chapes et M. de Saint-Liebau.

CHAPITRE II

Premier voyage en Orient. — La Turquie et la Perse. — Tavernier contrôleur de la maison du duc d'Orléans (1630-1638).

On peut supposer, sans craindre de se tromper beaucoup [1], que ce fut au mois d'octobre que Tavernier et ses compagnons de route quittèrent Ratisbonne, mais ils ne prirent pas tout d'abord le chemin de Constantinople ; MM. de Chapes et de Saint-Liebau voulurent auparavant aller à la cour de Saxe; on se dirigea donc vers Dresde, en passant par Freyberg, où nos voyageurs admirèrent les tombeaux des électeurs; ils allèrent aussi visiter « le magnifique château » d'Augustbourg, dont Tavernier décrit les curiosités avec un enthousiasme naïf qui fait sourire : enfin, ils arrivèrent à Dresde. Le palais ducal avec ses riches collections dut, on le comprend, attirer surtout l'attention des nobles visiteurs. L'électeur Jean-Georges eut à cœur de leur en faire lui-même les honneurs, et il retint même à souper MM. de Chapes et

[1] Tavernier, n'ayant quitté l'armée impériale que quelque temps après l'occupation de Stettin par les Suédois, ne put guère arriver à Ratisbonne que vers la fin d'août ou au mois de septembre, et comme le Père Joseph quitta Ratisbonne peu après le 13 octobre, on voit que ce fut avant cette date qu'il dut charger Tavernier d'accompagner MM. de Chapes et de Saint-Liebau.

de Saint-Liebau, preuve de la considération dont jouissaient les compagnons de Tavernier. De Dresde, les trois voyageurs se rendirent à Prague, puis, traversant rapidement la Bohême et la Moravie, ils se dirigèrent sur Vienne [1].

Le froid commençait à se faire sentir; aussi, après avoir obtenu du gouverneur une lettre de recommandation pour le vice-roi de Hongrie, ils s'embarquèrent en hâte pour Presbourg, d'où, toujours descendant le Danube, ils gagnèrent Sighet; de là, Tavernier se rendit en barque à Raab auprès du vice-roi de Hongrie; celui-ci, au service duquel il avait été, nous l'avons vu, pendant plusieurs années, accueillit fort bien son ancien page, et, le lendemain, il envoya trois cents cavaliers et deux carrosses chercher MM. de Chapes et de Saint-Liebau [2]; en même temps il dépêchait un exprès au pacha de Bude, — Comorn était alors la dernière possession autrichienne sur le Danube, — en lui faisant demander le libre passage à travers son gouvernement pour les deux gentilshommes français et leur suite. Afin de le rendre plus favorable, on les fit passer pour des parents de l'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Cézy. Au bout de huit jours, la réponse du pacha arriva, et les trois voyageurs s'embarquèrent aussitôt pour Comorn;

[1] *Dessein de l'auteur,* 8, 1.

[2] Ce n'était pas là une politesse ou une simple marque d'honneur : ce pays frontière, nous apprend Tavernier, était sillonné de « coureurs qu'il était dangereux de rencontrer ». (*Dessein de l'auteur,* 9, 1.)

entre cette ville et Bude ils trouvèrent des bateaux que le pacha avait envoyés à leur rencontre, et, en débarquant, des chevaux qu'il mettait à leur disposition. C'était en habitants d'une puissance amie de la Turquie que le gouverneur musulman les recevait; néanmoins, il ne consentit jamais à leur céder, même pour huit cents écus, deux esclaves français, originaires de Paris, qu'il avait dans sa suite.

Tavernier et ses compagnons restèrent quatorze jours à Bude, le pacha malade n'ayant pu les recevoir plus tôt, mais ils n'eurent qu'à se louer de lui. Chaque matin, pendant toute la durée de leur séjour, il leur faisait porter les vivres dont ils avaient besoin; et, le jour de leur départ, il leur envoya six calèches et deux spahis pour les conduire à Belgrade. Un accueil tout différent les attendait dans cette ville, dont le sandgiac, par sa rapacité, contrastait de la manière la plus complète avec le pacha de Bude. Durant deux semaines entières ils eurent à lutter pour échapper à l'impôt de deux cents ducats par tête qu'il voulait leur faire payer; ils finirent par l'emporter, et, à l'en croire, ce fut Tavernier qui, par ses protestations et ses menaces, obtint qu'ils ne payassent que cinquante ducats en tout. Ce trait d'énergie n'a rien qui doive surprendre de la part de l'ancien soldat de Butler, et l'on aurait tort d'y voir un exemple de la vantardise dont on a accusé Tavernier, avec peu de fondement, suivant moi : un homme qui, pendant cinquante ans, a visité les pays les plus lointains, affronté les plus grands dangers, devait avoir une force d'âme peu commune.

A Belgrade, Tavernier et MM. de Chapes et de Saint-Liebau louèrent des chevaux de selle et des voitures pour Andrinople; ce fut par terre qu'ils achevèrent leur voyage. Ils arrivèrent d'abord à Sofia, « la capitale des anciens Bulgares », « ville bien peuplée », dont ils admirèrent l'église transformée en mosquée; puis ils atteignirent Philippopoli. Entre cette dernière ville et Andrinople ils rencontrèrent « deux compagnies de Tartares assez bien montez ». Il pouvait y avoir tout à craindre de ces maraudeurs infatigables, qui parfois faisaient des courses jusque sur le territoire autrichien; ils se préparèrent aussi à se défendre, quand ils les virent se ranger en bataille; mais le commandant des Tartares leur ayant fait dire par leur truchеman qu'il n'avait agi ainsi que pour leur faire honneur, ils lui firent remettre quatre sequins; après quoi sa troupe s'éloigna, et leur laissa le passage libre. Après avoir changé de chevaux et de voiture à Andrinople, Tavernier et ses compagnons quittèrent cette ville, rendez-vous de chasse habituel des sultans en hiver, et se dirigèrent vers Constantinople. Ils y arrivèrent cinq jours après leur départ d'Andrinople [1]; il y en avait quarante-deux ou probablement plutôt soixante-deux [2] qu'ils avaient quitté

[1] *Dessein de l'auteur*, 10, 2.

[2] Tavernier dit quarante-deux; mais comme il resta quatorze jours à Bude et quinze à Belgrade, qu'il en mit vingt-trois à aller de cette ville à Andrinople et cinq d'Andrinople à Constantinople, on arrive au chiffre de cinquante-sept, sans compter la durée du voyage de Vienne à Bude et de Bude à Belgrade; le nombre de jours indiqué par Tavernier est donc inexact.

Vienne, et vingt-huit qu'ils étaient sortis de Belgrade; or, comme ils passèrent dans cette dernière ville les fêtes de Noël, on voit qu'ils atteignirent Constantinople vers la fin de janvier ou au commencement de février, et qu'ils durent partir de Vienne dans les premiers jours de décembre ou à la fin de novembre.

Après un voyage aussi long et fait au milieu d'un hiver rigoureux, — depuis Vienne ils avaient trouvé presque partout de la neige sur leur chemin,—Tavernier et ses compagnons avaient besoin de repos, ils résolurent de rester deux mois à Constantinople; logés auprès de l'hôtel de l'ambassadeur de France, ils faisaient, quand le temps le permettait, des courses dans la contrée environnante ou sur les bords de l'Hellespont; c'est ainsi qu'un jour ils vont à Scutari; un autre, ils visitent Chalcédoine et son église célèbre par le concile qui s'y tint, ou bien la colonne de Pompée, à l'entrée du Bosphore; une autre fois, ils poussent jusqu'aux ruines de Troie, « où on ne voit que des pierres» . Enfin, quand la mauvaise saison fut passée, MM. de Chapes et de Saint-Liebau louèrent deux brigantins pour se rendre à Alexandrette, d'où, après avoir visité les côtes de l'Archipel, ils poussèrent jusqu'à l'Euphrate, et revinrent par Damas et Jérusalem. Quant à Tavernier, il resta à Constantinople. On a dit [1], je ne sais d'après quelle autorité, que «son caractère brusque et rude, son humeur bizarre, ne s'accommo-

[1] *La France protestante,* art. *Tavernier.*

dèrent pas longtemps de la société de ses compagnons de voyage ». C'est là une supposition qui ne repose sur aucun fondement, et qui ne s'accorde même pas avec ce qu'ajoutent les frères Haag, à savoir que Tavernier quitta ses compagnons « pour se joindre à une caravane faisant route pour Ispahan », assertion inexacte, puisque ce furent MM. de Chapes et de Saint-Liebau qui partirent les premiers.

Les raisons qui empêchèrent Tavernier de suivre ceux-ci en Asie paraissent, à en juger d'après ce qu'il en dit, beaucoup plus simples; après avoir raconté le départ de ses compagnons de voyage pour Alexandrette : « Pour moi, ajoute-t-il[1], qui avais un autre voyage dans l'esprit et qui voulais voir la Perse, je demeurai à Constantinople dans l'attente d'une caravane qu'on me faisait espérer de mois en mois. » Jusqu'à preuve du contraire, on doit, je crois, accepter cette explication de Tavernier comme la vraie. Quoi qu'il en soit, son inexpérience des voyages d'Orient le força de rester dans la capitale de l'empire ottoman beaucoup plus longtemps qu'il ne se le proposait; ce ne fut qu'au bout de onze mois qu'il prit le chemin de la Perse. Il ne dit pas comment il employa ce temps; esprit curieux comme il l'était, on peut supposer qu'il consacra ses loisirs forcés à s'informer de la manière de vivre, des usages des Turcs et en particulier du sultan et de sa cour : peut-être songeait-il dès lors à composer cette *Relation du sérail,* qu'il fit

[1] *Dessein de l'auteur,* 11, 1.

paraître quarante-cinq ans plus tard. Nous savons qu'à ce premier voyage, il trouva moyen d'aller à la cour ottomane qu'il devait décrire; l'événement dont il y fut témoin nous fait connaître en quelle année il se trouvait à Constantinople et confirme pleinement la chronologie que j'ai essayé d'établir pour son itinéraire de Ratisbonne en Turquie.

Quand Tavernier arriva dans la capitale ottomane, la France avait, depuis 1620, pour représentant auprès de la Sublime Porte, le comte de Cézy [1]; le temps de la mission de cet ambassadeur était terminé; d'ailleurs les plaintes des commerçants et son peu de capacité faisaient un devoir de le rappeler; on nomma à sa place le comte de Marcheville, diplomate qui s'était fait remarquer dans plusieurs missions dont Richelieu l'avait chargé en Allemagne [2]; il reçut ses lettres de créance le 10 mars [3], s'embarqua à Marseille le 18 juillet, et arriva à Péra le 28 septembre 1631 [4];

[1] Guérard, dans SCHOELL (*Hist. des États européens*, t. XXXVIII, Suppl.), l'appelle par erreur *Celi*. De Cézy était un Philippe de Harlay, ainsi d'ailleurs que le dit Guérard; il avait succédé, dans l'ambassade de Constantinople, à son frère, Achille de Harlay. Racine, qui le cite dans les deux préfaces de *Bajazet*, ne l'appelle que le comte de Cézy.

[2] En particulier en 1627, à la diète de Muhlhausen, et en 1629, auprès des cours de Bavière, de Cologne, de Trèves et de Mayence, hostiles à l'Autriche. Cf. CHARVÉRIAT, *op. cit.*, t. I, p. 420 et 520. *Lettres de Richelieu*, t. III, p. 588; t. VII, p. 584, 641, 949; t. VIII, p. 80, 213.

[3] *Suppl. français*, t. CLVII, pièce 32e, citée par AVENEL, *op. cit.*, t. IV, p. 106.

[4] Le *Mercure françois* (année 1631, t. XVII, p. 806-817) donne le récit de son voyage depuis Marseille jusqu'à Constantinople.

dans sa *Relation du sérail,* Tavernier rapporte[1] qu'il prit place dans le cortége du nouvel ambassadeur « le jour qu'il eut audience de Sa Hautesse », ce qui dut avoir lieu peu de temps après l'arrivée de M. de Marcheville à Péra. Ainsi Tavernier était à Constantinople au mois de septembre 1631; arrivé dans cette ville à la fin de janvier ou en février, il avait donc dû partir de Ratisbonne, non en 1636, mais bien en 1630. Il ne peut maintenant rester de doute sur l'exactitude de cette dernière date. Quant à M. de Marcheville, les intrigues de M. de Cézy avec le grand vizir, dit Tavernier[2], le forcèrent de retourner en France, et l'ancien ambassadeur continua de gérer les affaires jusqu'à la nomination, en 1639, de M. de la Haye-Vantelet, comme ministre près de la Porte[3].

Ce fut probablement au mois de février 1632 que Tavernier quitta Constantinople; il compte vingt-quatre à vingt-cinq jours de route pour se rendre de cette ville à Tokat; et comme il passa par cette dernière le 11 mars, il semble dès lors qu'il dut partir de Constantinople dans les premiers jours de février; s'il y arriva, ainsi que je l'ai dit, au mois de janvier ou de février 1631, il y serait resté en réalité plus de

[1] *Les Six Voyages,* etc., t. III, p. 453. *Dessein de l'auteur,* 11, 2.

[2] *Dessein de l'auteur,* 11, 3. Le grand vizir, en septembre 1631, était Khosrew-Pacha, qui était en ce moment en Asie; il s'agit sans doute de Hafiz-Pacha, pour la seconde fois grand vizir après la déposition de Khosrew, le 16 octobre de cette même année. J. DE HAMMER, *Histoire de l'empire ottoman,* trad. par HELLERT, t. IX, p. 166.

[3] *Lettres de Richelieu,* t. VIII, p. 193.

temps qu'il ne l'a dit. Mais cela importe peu. A l'époque où Tavernier traversa l'empire ottoman, il était agité par des troubles intérieurs, symptômes de sa décadence inévitable; Mourad IV[1], devenu majeur, y rétablit la paix par des répressions sanglantes; mais, pendant son séjour à Constantinople, Tavernier put être témoin d'une révolte des troupes d'Asie Mineure, révolte qui se termina par le meurtre du grand vizir Hafiz-Pacha et la déposition du mufti[2]; au milieu de ces désordres les routes n'étaient pas sûres; à Tocia (Tousja) les conducteurs de la caravane, à laquelle s'était joint Tavernier, furent obligés de demander au pacha de cette ville une escorte, pour les défendre contre les voleurs qui infestaient le pays[3]. De Tocia, ils se rendirent à Amasia, une des plus grandes villes de l'Anatolie; enfin ils atteignirent Tokat, lieu de rendez-vous ou de jonction des caravanes qui, de Constantinople et de Smyrne, allaient en Perse; cité imposante avec ses douze églises, et située dans un pays très-fertile.

[1] Amurath ou Mourad IV, « empereur à quinze ans, en 1623 », comme on lit dans une des notes de la seconde préface de *Bajazet*. Mourad était le frère du héros de Racine, qu'il fit périr, non après la prise de Babylone, en 1638, mais après celle d'Érivan, en 1635.

[2] J. de Hammer, *op. cit.*, t. IX, p. 172. Hafiz n'ayant été mis à mort que le 9 février 1631, il est possible que Tavernier fût déjà parti quand les révoltés demandèrent sa tête, mais depuis trois mois ils campaient à Constantinople et ne reconnaissaient aucune autorité. Les révoltes continuèrent pendant tout le mois de mars et d'avril, et Mourad ne régna tranquille qu'après avoir fait tuer le grand vizir, Redjeh-Pacha (18 mai 1632).

[3] *Les Six Voyages*, t. I, p. 9 (liv. I, ch. II).

Quand Tavernier y arriva, tous les caravansérails étaient occupés, dit-il[1], par la suite de Khosrew-Pacha. Disgracié quelques mois auparavant, à la suite de son échec devant Bagdad, l'ex-grand vizir s'était retiré à Tokat; la caravane fut obligée de camper hors de la ville. Au moment où elle venait de se mettre en route, elle rencontra Khosrew qui revenait de la chasse; il se rangea avec ses gens pour la laisser passer; mais en apercevant Tavernier et trois autres Francs qui étaient avec lui, il fit appeler le caravan-bachi et lui demanda quels étaient ces étrangers. Pour échapper à toute enquête, celui-ci répondit que c'étaient des Juifs; sur quoi Khosrew, « secouant la tête, répliqua qu'ils n'en avaient pas l'air ». Peut-être se serait-il ravisé, remarque Tavernier, mais, en arrivant à son palais, il trouva un Capigi qui venait réclamer sa tête de la part du sultan[2]. Khosrew fut mis à mort le 11 mars 1632; cet événement nous donne ainsi la date du passage de Tavernier par Tokat.

Après s'être arrêté avec la caravane quelque temps à un bourg situé à deux lieues de Tokat, et près duquel « on voit une roche creuse dont la tradition faisait le lieu de refuge de saint Jean Chrysostome pendant son exil[3] », Tavernier s'engagea dans les montagnes qui couvrent toute cette partie de l'Asie

[1] *Les Six Voyages*, t. I, 12.

[2] Tavernier attribue la mort de Khosrew au mécontentement que son échec devant Bagdad avait causé au sultan. J. de Hammer (*op. cit.*, t. IX, p. 170) dit que Mourad résolut sa perte parce qu'il le regardait comme l'instigateur caché de toutes les révoltes.

[3] *Les Six Voyages*, t. I, p. 13.

Mineure jusqu'aux environs d'Erzeroum; au bout d'une dizaine de jours, il atteignit cette ville, une des capitales de l'Arménie, et le dernier des grands centres de population qu'on rencontre avant d'arriver à la frontière de Perse. Pour se rendre dans ce dernier pays, on peut d'Erzeroum gagner directement la vallée de l'Araxe, ou bien prendre la route de Kars; Tavernier dit qu'il suivit deux fois cette dernière; mais il semble qu'en 1632 il prit la première, et traversa la haute vallée de l'ancien Araxe, peuplée presque exclusivement de chrétiens. Il fit ainsi connaissance avec la nation arménienne [1], au milieu de laquelle il devait se retrouver plus d'une fois encore, et dont il a fait connaître, dans ses *Voyages* [2], la religion et quelques-uns des usages les plus curieux. Depuis Tokat jusqu'à Tauris, il retrouvait partout en nombre ce peuple persécuté, tour à tour ou à la fois, par les Osmanlis et par les Persans, mais toujours vivace et inflexiblement fidèle, même dans l'exil, à sa foi. Ce que Tavernier dit de la communion et du baptême, chez les chrétiens arméniens; de leurs prêtres, des funérailles, enfin de l'attachement qu'ils montrent, au milieu des supplices, à leur croyance, montre avec quel soin curieux ce voyageur, dont on a voulu faire parfois un commerçant crédule et ignorant, observait les hommes et les choses. On en trouve

[1] On la rencontre bien ailleurs que dans cette vallée; « depuis Tokat jusqu'à Tauris, dit Tavernier (*Voyages*, t. I, p. 39), le païs n'est presque habité que par des chrétiens arméniens ».

[2] *Voyages*, t. I (liv. IV, ch. IX, X, XI, XII, XIII, XIV), p. 495 à 518.

la preuve constante dans les remarques dont ses divers itinéraires sont remplis.

Une douzaine de jours environ après avoir quitté Erzeroum[1], Tavernier entra en Perse. « Le premier lieu digne d'être remarqué, dit-il, est celui qu'on nomme les *Trois-Églises,* monastères voisins, quoique isolés les uns des autres, qu'on trouve à trois lieues d'Érivan, et où les Arméniens, soit en allant en Perse, soit en en revenant, ne manquent pas de faire leurs dévotions. » Le caractère des légendes qui y sont attachées explique cet empressement, non moins que l'importance des Trois-Églises, alors un des sanctuaires les plus vénérés et les plus riches de l'Arménie chrétienne. Elles étaient dirigées par un patriarche, qui avait sous lui, rapporte Tavernier, quarante-sept archevêques, chacun avec quatre ou cinq suffragants, vivant en communauté dans les trois monastères. Ces couvents ne sont pas les seuls dont parle Tavernier; ils étaient nombreux d'ailleurs dans cette ancienne partie de la Perse; il y en avait un dans un lac situé à dix lieues d'Érivan et six dans une grande plaine moins éloignée; suivant la tradition arménienne, dans l'un d'eux, on gardait le fer de la lance avec lequel fut percé le côté de Jésus-Christ. Tavernier qui l'alla voir en a donné le dessin, dont l'apparence seule suffit à montrer l'origine moderne[2].

Il y avait encore un grand nombre de couvents

[1] « La caravane, dit Tavernier (*Voyages,* t. I, p. 27), est d'ordinaire douze jours en chemin d'Erzerom à Erivan. »

[2] *Les Six Voyages,* I, 36.

dans les environs de l'Ararat au sud d'Érivan, et plus loin, entre Naksivan[1] et Zulfa, il s'en trouvait épars çà et là dix autres, occupés par des Arméniens catholiques; et, à trois lieues au midi de Naksivan, on en voyait un immense, celui de Saint-Étienne, bâti depuis trente ans seulement, dans un lieu désert, où, suivant la tradition locale, saint Matthieu et saint Barthélemy s'étaient retirés pour échapper à la persécution; l'église en forme de croix, comme toutes celles d'Arménie, et avec un « fort beau dôme au milieu », était célèbre par les nombreuses reliques qu'elle renfermait. Tavernier en fait l'énumération avec une complaisance visible[2], qui, si elle peut surprendre de la part d'un protestant, témoigne au moins d'une incontestable tolérance : c'est cette tolérance qui l'a fait, dans ses divers voyages, assister aux cérémonies religieuses des églises autres que la sienne, et les décrire avec un soin si scrupuleux.

Des Trois-Églises, Tavernier se rendit à Érivan, ville importante surtout par le passage des caravanes, et située dans une contrée admirablement fertile; à cinq lieues au sud-est se dresse le mont Ararat, et à quatre lieues au midi s'élèvent des montagnes renommées par leurs pâturages, où, pendant l'été, les nomades viennent faire paître leurs troupeaux[3]. Tavernier fut très-bien reçu du khan d'Érivan; à la prière de

[1] Nakhitchévan.
[2] *Voyages*, t. I, p. 48. Il n'alla visiter Saint-Étienne que dans un autre voyage, et au retour d'Ispahan.
[3] *Les Six Voyages*, t. I, p. 39.

M. Schmidt, résident de l'Empereur près de la Porte, il avait amené avec lui un jeune horloger de Zurich, nommé Rodolphe; celui-ci ayant mis en état une montre que le khan possédait, c'en fut assez pour mériter aux deux vogageurs la confiance de ce gouverneur; Tavernier et son protégé achevèrent de gagner ses bonnes grâces, en consentant à passer la soirée à boire avec ce sectateur peu fidèle du Coran. Ce khan devait, quelques années plus tard [1], livrer à Mourad la ville qu'il était chargé de gouverner et de défendre.

Les légendes abondent dans la contrée où s'élève l'Ararat; ici, c'est un rocher que Sem aurait fait creuser et d'où sort un limpide ruisseau; ailleurs, à six journées d'Érivan, c'est « la plus ancienne ville du monde », Naksivan, où « Noé fut enterré ». Tavernier mentionne avec son soin habituel ces vieilles légendes; il n'oublie pas non plus de rappeler, spectacle qui dut le frapper dans ce pays changé en désert, que Chah-Abbas I[er] en transplanta tous les habitants dans d'autres provinces de son royaume [2]. Partout les ruines des cités détruites s'offraient à ses yeux; celles de Naksivan d'abord, puis, à une journée plus loin, les ruines de Zulfa. De cette dernière ville, Tavernier

[1] Le 18 août 1635. J. de Hammer, *op. cit.*, t. IX, p. 269. Le khan d'Érivan s'appelait Emirgoune; après sa trahison, il suivit à Constantinople Mourad, qui, après l'avoir comblé de faveurs, finit par le faire étrangler. (Tavernier, *Relation du sérail*, ch. xv, p. 526.) Chah-Sefi reprit Érivan quelques mois après son occupation par les Osmanlis (1[er] avril 1636).

[2] Tavernier est revenu plus longuement sur ce fait dans sa *Description de la Perse : Voyages*, t. I, p. 459 et suiv. (liv. IV, ch. vi).

gagna au bout de cinq jours Tauris, que, par une erreur singulière, il prend pour l'ancienne Ecbatane; elle était le centre d'un commerce actif entre la Turquie, la Russie, les Indes et la Perse; les soies du Guilan, en particulier, y affluaient. Il s'y faisait aussi un grand trafic de chevaux, de peaux de chagrin et d'ustensiles fabriqués par ses laborieux habitants [1].

On peut se rendre de Tauris à Ispahan en traversant Ardevil, ville renommée pour le commerce des soies, et Casbin, ou bien gagner directement Sultania. Tavernier ne dit pas laquelle des deux routes il suivit en 1632; peut-être est-ce la dernière. A Sultania, en laissant à gauche Casbin, on gagne Sexava, puis Sava; enfin on arrive, après avoir traversé pendant « sept à huit heures des terres arides et des sables salés », à Kom, ville située dans un pays fertile; la contrée produit, dit Tavernier, du riz en abondance; il vante aussi ses fruits, en particulier les grenades qu'on y trouve, comme il fait l'éloge des pistaches de Casbin et des noix de Sexava. Kom avait une mosquée célèbre, tombeau de la petite-fille d'Ali; elle devait l'être aussi de Chah-Abbas II, tandis que dans celle d'Ardevil fut enterré Chah-Sefi; après les sanctuaires chrétiens, Tavernier rencontrait ainsi les sanctuaires musulmans, et il ne les a pas décrits avec un soin moins minutieux que les premiers. Un singulier spectacle l'attendait à Kom, le combat des deux prophètes Mahomet et Ali, représentés par deux

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 56 (liv. I, ch. IV).

taureaux; il se termina par la victoire d'Ali; elle fut accueillie par les cris de joie du peuple tout entier. Le khan était présent à ce spectacle; ayant aperçu dans la foule Tavernier et l'horloger de Zurich qui l'accompagnait, il les fit venir et s'informa du but de leur voyage; quelle fut leur surprise le soir, en rentrant à leur caravansérail, de voir arriver des gens du khan, qui leur apportaient de sa part des rafraîchissements, « entre autres six beaux melons et quatre bouteilles d'excellent vin [1] », sans doute du Chiras!

Après avoir traversé une de ces plaines de sable si fréquentes en Perse, Tavernier entra ensuite dans une campagne fertile, au milieu de laquelle se trouve Cachan; cette ville renfermait un grand nombre de Juifs, qui se disaient descendus de la tribu de Juda; il s'y trouvait aussi de nombreux ouvriers en étoffes de soie et de brocart d'or et d'argent; des bazars spacieux et bien voûtés étaient remplis de marchandises du pays, en particulier de vaisselle de cuivre, une des industries de Cachan. Tavernier vante également la grandeur et la commodité des caravansérails de cette ville. Peu après Cachan, on entre dans les montagnes, et l'on traverse un pays fertile, bien arrosé et planté de noyers, mais rempli aussi d'innombrables chacals. Tavernier n'y mentionne qu'un gros village, Coron, peu au delà duquel on redescend dans la plaine; douze lieues plus loin, on atteint Ispahan.

Tavernier compte vingt-quatre journées de marche

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 78 (liv. I, ch. vi).

pour se rendre de Tauris dans la capitale de la Perse [1]; comme il en dut mettre au moins autant pour aller de Tokat à Tauris, on voit qu'il ne put guère arriver à Ispahan avant le milieu du mois de mai 1630. Depuis, il y revint bien des fois et y fit de longs séjours; aussi la description qu'il en a donnée [2], si elle n'a rien de remarquable, peut être considérée comme exacte. Tavernier vante la place du Grand Meïdan, création de Chah-Abbas Ier; mais le reste de la ville, avec ses rues non pavées, poudreuses en été, boueuses en hiver, lui fit l'effet d'un grand village; de l'autre côté du Senderou, rivière qui baigne Ispahan, est Zulfa, bâtie par les habitants de la ville de ce nom, en Arménie, transplantés par Chah-Abbas au centre de la Perse. Zulfa est reliée à Ispahan par une belle avenue plantée d'arbres et bordée de constructions élégantes. Quatre ponts jetés sur le Senderou contribuaient à rendre plus faciles les communications entre les deux villes, auxquelles la présence et l'industrie des nombreux Arméniens qui y habitaient donnaient une grande activité.

Quand Tavernier arriva en Perse, Chah-Sefi régnait depuis trois ans; il avait succédé en 1629 à son aïeul, le grand Chah-Abbas Ier, qui, pendant un règne de quarante-deux ans, consolida la puissance de la dynastie des Sophis, fondée en 1499 par Ismaïl Ier. Vainqueur des Turcs auxquels il reprit Tauris et l'Arménie orientale, Chah-Abbas s'efforça de développer l'industrie de

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 63 (liv. I, ch. v).
[2] *Ibid.*, t. I, p. 433 (liv. IV, ch. v).

ses sujets et d'établir des relations commerciales avec les nations de l'Occident; frappé de l'aptitude aux affaires des Arméniens, il leur accorda de grands priviléges, et cette population active et laborieuse acquit bientôt, par le négoce, des richesses considérables; Tavernier parle d'un Arménien de Zulfa qui laissa en mourant quarante mille tomans [1] en argent monnayé, sans compter ses maisons, ses terres, sa vaisselle d'or et d'argent, et son riche mobilier [2]. A Chah-Abbas I[er] succéda son petit-fils, Chah-Sefi; avec ce prince, élevé au fond d'un harem, commence la décadence de la Perse; Tavernier put en voir les premiers symptômes.

Dans l'entretien qu'il avait eu avec le khan de Kom, il lui dit qu'il venait en Perse avec l'intention de voir le Roi; mais il ne mentionne nulle part qu'il ait été reçu par Chah-Sefi, qui était, à ce qu'il semble, à Casbin au moment de son arrivée à Ispahan [3]; il parle même peu de ce prince, qui était encore fort jeune à l'époque de son premier voyage en Perse, et mourut peu après le second; il n'en rapporte guère, dans la relation de ce premier voyage, comme dans la description historique de la Perse [4], que des actes de sauvage barbarie, par exemple le meurtre du khan de Kom, que Sefi fit tuer, pour une faute légère, par son

[1] Le toman valait quinze écus, ou plutôt, « à compter juste, dit Tavernier (*Voyages*, t. I, p. 136), quarante-six livres un denier »; on voit quelle fortune mobilière immense possédait cet Arménien.

[2] *Les Six Voyages*, t. I, p. 467 (liv. IV, ch. VI).

[3] *Ibid.*, p. 601 (liv. V, ch. IV).

[4] *Ibid.*, p. 591 (liv. V, ch. III).

propre fils [1], et celui de Kouli-Khan et de ses enfants. Tavernier a négligé de dire aussi ce qu'il fit pendant son premier séjour à Ispahan; on pourrait croire que, pour cette fois, il se borna à reconnaître le terrain où devait dans l'avenir s'exercer son activité [2]. D'ailleurs, il ne resta pas très-longtemps dans la capitale de la Perse, et il dut la quitter dans le courant de l'été.

Au lieu de revenir en Europe par la route de Tauris, un événement imprévu lui fit prendre celle de Bagdad et d'Alep, et semble en même temps avoir hâté son départ. Un Français d'Orléans, qui avait fait partie d'une expédition envoyée quelques années auparavant aux Indes orientales, ayant voulu, après la destruction de la flotte sur laquelle il se trouvait, gagner par terre Ispahan, d'où il se proposait de retourner en France par Alep, tomba malade à Kengavar (Kongaver). Abandonné par ses compagnons de route, il était resté seul dans cette ville, où tout faisait craindre sa mort prochaine. Les Capucins d'Ispahan en furent informés; ils prièrent Tavernier, qui, dès son arrivée sans doute, ceci ne doit pas surprendre de la part du protégé du Père Joseph, était entré en relation avec eux, de se rendre auprès du moribond, afin de recueillir

[1] Tavernier, qui raconte ce fait (*Voyages*, t. I, p. 79, liv. I, ch. VI), dit qu'il « arriva sur la fin de 1632 », mais quelques lignes plus haut on lit qu'il se passa « quelques années après son départ de Kom »; il y a entre ces deux affirmations une contradiction flagrante, due sans doute à une faute d'impression.

[2] Tavernier ne se borna pas à observer, il fit aussi à Ispahan quelques achats de pierres précieuses; il parle en particulier (*Voyages*, t. I, p. 326, liv. III, ch. V) de belles turquoises qu'il cacha à son arrivée à Alep, pour ne pas payer les droits de douane.

sa succession et de la faire tenir à sa famille. Il se rendit à cette invitation; en six jours, il atteignit à cheval Kengavar, et les soins qu'il fit donner au malade mirent en assez peu de temps celui-ci en état de gagner Bagdad [1]. Il le confia aux Capucins de cette ville et au chirurgien français qui y était nouvellement arrivé. Après y être resté lui-même cinq jours [2] et s'être pourvu d'un guide, Tavernier continua son voyage, et de Bagdad, se rendit en quatre jours, à travers une plaine déserte, à Anah, petite ville située sur l'Euphrate.

A deux journées de Bagdad, et à ce qu'il semble entre cette ville et Kengavar, Tavernier raconte qu'en 1632 il faillit être étouffé, « avec quatre autres marchands », par le vent du désert el-samiel [3]; « ce vent règne, dit-il, d'ordinaire aux mois de juin, juillet et août » ; cette circonstance peut nous donner la date approximative de son départ d'Ispahan; il mit cinq jours à aller de cette ville à Kengavar, où il en resta dix; il dut en mettre quatorze à quinze pour se rendre à l'endroit où la caravane fut surprise par le *samiel;* il est donc vraisemblable qu'il avait quitté Ispahan vers le mois d'août. Sa robuste nature lui permettait d'affronter les chaleurs d'un climat brûlant au milieu même de l'été. La route qu'il suivait, traversait, il est vrai, le «petit Désert », où la fréquence des puits

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 318 (liv. III, ch. v).
[2] *Ibid.*, t. I, p. 230 (liv. II, ch. vii).
[3] *Ibid.*, t. I, p. 764 (liv. V, ch. xxiii). Thévenot a donné une description un peu fantaisiste du samiel. *Voyages au Levant*, t. III, p. 182. Amsterdam, in-12, 1727.

rend le voyage moins pénible, mais la fatigue qui en était inséparable ne l'éprouva pas moins, et il tomba malade à son arrivée à Alep.

Il atteignit cette ville treize jours environ après son départ d'Anah. Il n'était encore qu'à deux lieues de cette dernière, quand l'émir envoya deux Arabes pour l'y ramener, ainsi que son guide. Il voulait, disait-il, leur remettre en main propre des lettres qu'il écrivait au pacha d'Alep; mais ce prétexte cachait son désir secret de voir quels étaient ces étrangers et de s'en faire donner un présent[1]. Après avoir atteint son but, il donna ordre de fournir aux voyageurs qu'il venait ainsi de rançonner, les provisions dont ils avaient besoin, après quoi il les laissa partir. D'Anah, Tavernier gagna une ville qu'il appelle Mached-Raba, — Rahaba près de l'Euphrate; — puis s'engageant dans le désert, il atteignit au bout de cinq jours Tayba, espèce de place forte en rase campagne, dont le gouverneur mit la petite caravane à contribution; trois jours après elle arrivait à Alep, sans être inquiétée par les Bédouins qui parcourent la contrée[2].

Tavernier avait l'intention[3] « de repasser en Europe sur un vaisseau anglais qui devait partir d'Alexandrette » ; mais une violente dyssenterie dont

[1] Tavernier dit qu'il lui donna, un peu malgré lui sans doute, « une pièce de toile de couleur, deux pièces de mouchoirs, deux écritoires à la Persienne et deux couteaux d'acier de Damas ». *Voyages*, t. I, p. 323.

[2] *Les Six Voyages*, t. I, p. 316.

[3] *Ibid.*, t. I, p. 329.

il fut atteint à Alep le retint dans cette ville près de six semaines; quand il fut guéri, la flotte anglaise avait mis à la voile; il prit alors passage sur un vaisseau de Marseille appelé le *Grand Henry*. Presque en vue des côtes de Candie, où le calme les força de rester, ils furent poursuivis par un corsaire; leur canonnier, sans s'effrayer, lui envoya deux coups de canon qui l'atteignirent; peu après le vent se leva, et il était difficile de prévoir ce qui allait arriver, lorsque tout à coup le corsaire s'éloigna pour donner la chasse à un autre vaisseau qu'on apercevait au loin. Quant au *Grand Henry*, favorisé par le vent, il arriva au bout de quelques jours devant Malte; le capitaine, qui ne voulait point s'arrêter dans cette île, avait pris le large; mais une tempête le força d'y venir relâcher. Tavernier, changeant alors de projet, quitta le vaisseau marseillais avec huit ou dix autres passagers, pour se rendre en Sicile et aller voir l'Italie [1]. En attendant que les « galères de la Religion », sur lesquelles il devait s'embarquer, fussent prêtes, il visita Malte et, commençant son métier de voyageur négociant, vendit à un orfévre de la ville une partie des turquoises qu'il avait apportées de Perse avec lui.

Parti de Malte sur une des galères de l'Ordre, Tavernier visita successivement Syracuse et Messine; après être resté trois ou quatre jours dans chacune de ces villes, il prit, avec ses compagnons, une felouque pour gagner Naples; mais un vent contraire et violent

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 331.

les força de relâcher à Paule (Paola), où ils passèrent toute la journée du lendemain; c'était le dimanche de « Pâques fleuries » : Tavernier n'indique pas de quelle année; d'après ce que j'ai dit de son itinéraire depuis son départ de Ratisbonne et de Constantinople, il est certain qu'il s'agit du dimanche des Rameaux 1633. Six jours après, la veille même de Pâques, le voyageur français arrivait à Naples au moment, dit-il[1], où le canon de la ville « tiroit à l'honneur de la Résurrection ». De Naples il se rendit à Rome, où lui et ses compagnons se séparèrent, « pour aller chacun où leurs affaires les appelaient ». Tavernier reprit alors le chemin de la France. Mais quelle route suivit-il pour y rentrer? Combien de temps s'arrêta-t-il en Italie? On ne trouve dans ses *Voyages* aucune indication sur ces différents points; on peut dire sans craindre de se tromper qu'il ne revint pas à Paris avant la fin du printemps 1633; mais il peut se faire aussi qu'il y soit rentré beaucoup plus tard.

On ne sait pas davantage ce que Tavernier fit depuis son retour en France jusqu'à l'époque de son second voyage en 1638; l'exactitude avec laquelle il décrit, dans le *Dessein de l'auteur,* les fêtes du couronnement de Ferdinand III pourrait faire supposer qu'il y a réellement assisté; dans ce cas il faudrait admettre, ce qui de sa part n'aurait rien de surprenant, qu'il aurait, en 1636, fait un voyage en Allemagne. Une supposition plus fondée, c'est que ce fut entre son

[1] *Les Six Voyages,* t. I, p. 335.

premier et son second voyage qu'il fut nommé contrôleur de la maison du duc d'Orléans [1]. Dans le chapitre du livre III de ses *Voyages,* où il raconte l'aventure de ce Français qu'il alla secourir à Kengavar, il ajoute qu'il ne le revit « que quelques années après à Orléans, en revenant de Blois servir son quartier dans sa charge de contrôleur [2] » ; il n'est pas impossible, on le voit, que ces quelques années ne nous reportent de 1632 à 1636 ou 1637 [3]. Quoi qu'il en soit, cinq ans après être revenu en France, Tavernier quitta de nouveau Paris pour se rendre une seconde fois dans le Levant. Il ne devait pas s'écouler un aussi long espace de temps entre les cinq autres voyages qu'il y fit.

[1] La *France protestante* ne parle pas de cette charge de Jean-Baptiste, mais je ne sais d'après quelle autorité elle la fait remplir par son frère Melchior; n'y aurait-il point là une confusion?

[2] Ch. v, vol. I, p. 321.

[3] En 1648, dans une poursuite que lui intenta la Compagnie hollandaise, on voit Tavernier se réclamer du duc d'Orléans, « auquel il avait l'honneur d'appartenir ». (*Voyages,* t. II, p. 516, liv. III, ch. xxiii.) Comme Tavernier resta à peine quelques mois en France entre son second et son troisième voyage, on voit, puisqu'il était contrôleur de la maison de Gaston d'Orléans avant celui-ci, c'est-à-dire en 1643, qu'il avait été vraisemblablement nommé à cet emploi avant son second voyage, c'est-à-dire avant 1638, et par suite sans doute entre cette date et 1633.

CHAPITRE III

Second voyage en Orient. — Le royaume de Golconde.
(1638-1642.)

Ce fut au mois de septembre 1638 seulement que Tavernier reprit le chemin de l'Orient; quelles raisons le retinrent si longtemps en France, après son premier voyage? Il ne nous les a pas fait connaître; mais ce qui est certain, c'est que ce ne furent pas ses fonctions de contrôleur de la maison du duc d'Orléans, puisque celui-ci, dit-il[1], lui « donnait la permission de s'absenter pour ses voyages d'Asie ». Fut-il arrêté par quelques affaires de famille? Nous l'ignorons. Hésita-t-il à retourner en Perse, alors que ce pays était en guerre avec la Turquie? Il est difficile de le croire, car la paix n'était pas rétablie au moment de son départ; il semble, tout au plus, que les hostilités qui existaient entre les deux peuples aient contribué à lui faire prendre la route de mer, comme elles lui firent modifier son itinéraire d'Alep à Ispahan, une fois qu'il fut en Asie. Mais laissant de côté ces hypothèses que le manque de documents ne permet pas d'appuyer, j'arrive au voyage de Tavernier. Il l'a ra-

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 321.

conté, du moins jusqu'à son arrivée à Chiras, avec d'assez grands détails, qui nous apprennent comment on voyageait dans le désert au milieu du dix-septième siècle.

Quand, en 1632, Tavernier partit de Constantinople pour la Perse, il était seul et ne disposait souvent que de ressources peu considérables; il entreprit son voyage de 1638 dans de tout autres conditions; il parle quelque part[1] d'un jeune peintre et d'un chirurgien qu'il avait emmenés; il avait aussi avec lui son « frère cadet » Daniel[2]; enfin par la figure qu'il fit dans tout le voyage, on voit qu'il l'entreprit en marchand opulent en même temps qu'expérimenté. Ce fut sur un vaisseau hollandais qu'avec ses compagnons de route il s'embarqua le 13 septembre à Marseille pour Alexandrette; il prenait cette fois la route qu'avaient suivie cinquante-cinq ans auparavant les Anglais John Newberry et Ralph Fitch.

On n'avait point encore levé l'ancre que le capitaine reçut du consul l'ordre d'ajourner le départ; c'était la nouvelle de la naissance du Dauphin, le futur Louis XIV[3], qu'on voulait le charger de porter en Orient. Le voyage se fit sans incident digne d'être remarqué. A la hauteur de Piombino, on découvrit un corsaire, mais il s'éloigna, au grand regret de quel-

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 167 (liv. II, ch. III).
[2] *Ibid.*, t. II, p. 525 (liv. III, ch. XXIII).
[3] Louis XIV naquit le 5 septembre; on voit par là avec quelle lenteur se propageaient alors les nouvelles, puisque le 12 cet événement était encore ignoré à Marseille.

ques chevaliers de Malte, de passage sur le vaisseau hollandais, qui auraient désiré en venir aux mains avec les Barbaresques [1]. On s'arrêta douze jours à Malte, où les chevaliers de passage quittèrent le vaisseau; Tavernier y retrouva dans le capitaine du port « le sieur de Colbron, un de ceux qui l'avaient accompagné, dit-il, dans son voyage de Vienne à Constantinople ». De Malte on fit voile pour Larnaca, l'un des meilleurs ports de Chypre, d'où, après deux jours d'arrêt, on se dirigea vers Alexandrette (Iskanderoun); mais le vaisseau fut poussé par le vent vers les *Païasses* (Payas), sur la côte de Cilicie [2]. Plusieurs galères turques se trouvaient là, occupées à décharger des munitions de guerre; elles dépêchèrent un esquif pour réclamer du capitaine hollandais le présent que doivent tous les vaisseaux étrangers qui passent en vue de bâtiments du sultan; mais celui-ci refusa net et renvoya avec menace les gens de l'esquif. On attendait avec anxieté le résultat de cette conduite imprudente, quand les galères turques mirent à la voile pour Rhodes, en se contentant d'envoyer une volée de canon au vaisseau hollandais [3].

Le vent ayant changé, on arriva le soir même à Alexandrette; ce n'était alors qu'un amas de méchantes maisons habitées par des Grecs, que déci-

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 138 (liv. II, ch. I).

[2] C'est en cet endroit, remarque naïvement Tavernier, entre un rocher et la ville, que « les gens du pays croient que la baleine rejeta Jonas, quoique la commune opinion veuille que ç'ait été au port de Jaffa, dans la Palestine ».

[3] *Les Six Voyages*, t. I, p. 142.

mait en été la mal'aria; après y être resté trois ou quatre jours, pour se reposer et pour faire quelques emplettes, Tavernier se dirigea vers Alep, éloignée seulement de trois petites journées d'Alexandrette. A deux heures de cette ville, on atteint une montagne, à la descente de laquelle on découvre, au sud-est, Antioche et sa vaste campagne, toute plantée d'oliviers; puis on s'engage, après avoir traversé l'Afrora, dans une plaine rocailleuse, couverte de ruines d'anciens couvents; trois heures plus loin on arrive à Alep. Tavernier s'est étendu longuement sur la description de cette ville, qui dut faire sur lui une impression profonde; sur sa beauté et sa grandeur, ses édifices publics, ses caravansérails, ses nombreuses mosquées, — il en compte cent vingt, — son industrie et son commerce international; enfin sur la fertilité de la contrée dans laquelle elle s'élève. En arrivant à Alep, il était allé, avec ses compagnons de route, descendre chez le consul de France, M. de Brémond, qui les attendait[1]; il lui annonça la nouvelle de la naissance de Louis XIV, nouvelle qu'il devait, le premier, porter en Perse et jusque dans l'Inde. Ce fut l'occasion de réjouissances, auxquelles prirent part les principaux représentants des nations française et hollandaise d'Alep. Un autre spectacle allait bientôt attirer l'attention de Tavernier.

De graves événements s'étaient accomplis, depuis qu'il avait quitté l'Orient en 1632 ou au commen-

[1] D'Alexandrette, leur arrivée lui avait été annoncée par un pigeon voyageur. *Voyages*, t. I, p. 142.

cement de 1633. Après s'être contenté, pendant les premières années de son règne, de diriger de loin les expéditions de ses lieutenants, le sultan Mourad résolut de faire la guerre en personne. Au commencement de 1635, une armée se dirigea vers l'Arménie; elle allait reconquérir les forteresses frontières de l'empire dont les Persans s'étaient emparés. Après avoir passé en revue ses troupes à Erzeroum, Mourad marcha sur Érivan; le siége fut aussitôt commencé, et, le douzième jour, le gouverneur de la place, Emirgoune, la livra au sultan (8 août)[1]. De là Mourad se dirigea sur Tauriz, en ravageant tout sur son passage; et le 11 septembre, il entra dans cette ville, que Sefi, campé à Casbin, n'essaya point de secourir[2], et il la détruisit de fond en comble; puis il reprit le chemin de Constantinople. Le jour même où il faisait dans sa capitale son entrée triomphale, l'armée persane parut sous les murs d'Érivan[3]; la guerre recommença, malgré la rigueur de la saison, et Érivan, pressée de toutes parts, capitula, après un siége de trois mois. C'était un affront qu'il fallait venger.

L'année suivante, la conquête de Bagdad fut résolue, et les préparatifs de cette grande entreprise poussés

[1] J. de Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. IX, p. 269. Ce fut après l'occupation d'Érivan que Mourad envoya à Constantinople l'ordre de mettre à mort ses deux frères, Bayezid (Bajazet) et Souleiman (Soliman), événement que Racine, mal renseigné, a placé après la prise de Bagdad, en 1638.

[2] C'est à cette époque que Chah-Sefi fit périr avec ses quatre fils le gouverneur de Chiras, Iman-Kouli-Khan, l'un des soutiens du trône de Chah-Abbas Ier.

[3] 26 décembre 1835. J. de Hammer, *op. cit.*, t. IX, p. 286.

avec vigueur; des canons furent fondus, de nouveaux corps de troupes formés; enfin, au mois de mars 1638, l'armée quitta Constantinople et se rassembla à Scutari; le 8 mai, elle se mit en route pour Bagdad par Nicomédie et Konieh, et le 26 juillet, suivant de Hammer [1], elle atteignit Alep, où elle fit une halte de seize jours. De là elle gagna Biredjik et Diarbekir, d'où, après une nouvelle halte, elle se dirigea sur Mossoul; elle y arriva le 7 novembre : huit jours après, elle parut devant Bagdad. Attaquée avec une vigueur extrême, cette ville que le Chah n'osa pas secourir fut, nonobstant la vigoureuse défense de la garnison, obligée de se rendre le 25 décembre, et malgré la capitulation, un massacre épouvantable eut lieu, dans lequel périrent vingt mille Persans [2].

Parti de Marseille le 12 septembre, Tavernier dut atteindre Alep au moment où l'armée turque s'engageait dans la vallée du Tigre; le bruit des événements qui s'y passaient était bien fait pour arriver jusqu'à lui; ce furent eux sans doute qui le décidèrent à prendre la route du grand Désert, la plus méridionale de celles qui conduisent d'Alep en Perse; elle lui permettait d'éviter le théâtre de la guerre; mais l'embarras des routes, non moins que la nécessité d'attendre la saison des pluies, le força d'attendre sept semaines, à Alep, que la caravane pût partir. Tout cela s'explique sans peine; ce qu'on ne com-

[1] *Op. cit.*, t. IX, p. 319.

[2] *Ibid.*, p. 340. Dix mille Persans avaient en outre été tués pendant le siége.

prend pas, c'est que Tavernier dise[1] qu'en 1638 il vit une partie de l'armée du Grand Seigneur descendre l'Euphrate, et « que trois jours après son arrivée à Alep, le sultan Mourad y fit son entrée[2] ». On se trouve ici en présence d'une de ces énigmes que présentent parfois les relations du célèbre voyageur. Non-seulement il parle du passage de Mourad par Alep, mais il raconte la procession des derviches de la ville à la rencontre du puissant monarque, la visite que les consuls obtinrent l'autorisation de lui faire, enfin l'arrivée du pacha du Caire avec une troupe de deux mille janissaires; il y a, dans ce récit circonstancié, quelque chose qui empêche de le rejeter, malgré la difficulté de le concilier avec l'époque du voyage de Tavernier. Il partit, dit-il, le 27 décembre d'Alep, où il était resté sept semaines[3]; cela reporte au 6 ou 8 novembre la date de son arrivée dans cette ville; mais le 7, l'armée turque atteignait Mossoul; comment a-t-il pu voir Mourad entrer à Alep? Pour que cela eût été possible, il faudrait que Tavernier fût parti plus tôt de France et fût resté plus longtemps à Alep[4]. Sans insister davantage sur ce fait, exemple des difficultés insolubles qu'on rencontre si

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 152.
[2] *Ibid.*, t. I, p. 155.
[3] *Ibid.*, t. I, p. 157.
[4] On peut admettre, et cela est vraisemblable, que Tavernier put voir, même arrivé seulement à Alep à la fin d'octobre, ou au commencement de novembre, des troupes expédiées directement de cette ville à Bagdad; mais il reste inexplicable qu'il ait assisté, comme il le dit, à l'entrée du sultan dans la ville syrienne.

souvent dans sa biographie, je continue le récit du second voyage de Tavernier en Perse.

La caravane, à laquelle il devait se joindre, partit d'Alep le 25 décembre 1638, le jour même, on le voit, de la prise de Bagdad; retenu par le consul de France, il ne la rejoignit que deux jours plus tard, à l'entrée du désert où elle était campée; elle était composée d'environ six cents chameaux et de quatre cents hommes. Après une marche de vingt jours, elle arriva près de deux puits dont l'eau était bonne : elle y était à peine installée, que la nouvelle de la prise de Bagdad, portée à Alep par un courrier accompagné de trois Arabes, engagea le caravan-bachi à décamper au milieu de la nuit et à s'enfoncer plus avant dans le désert, afin d'éviter Anah, ville située sur l'Euphrate et sur le passage des troupes qui revenaient du siége.

En échappant à ce danger, la caravane se vit exposée à celui d'être rançonnée par les nomades et de souffrir du manque d'eau. Un cheik entre autres, non content des présents qu'on lui offrait, exigea de plus une grosse somme d'argent, et, à deux reprises, on fut neuf jours sans trouver d'eau buvable. Enfin la caravane atteignit Meched-Ali, où se trouve la sépulture du gendre de Mahomet; elle se rapprochait de l'Euphrate; elle eut moins à souffrir désormais de la disette d'eau, mais elle se trouvait aussi sur le chemin des chefs arabes qui traversent sans cesse cette contrée. A six jours de Meched, elle croisa un émir suivi de deux mille chevaux et de cinquante chameaux; ce chef refusa d'abord la selle et les armes

que le caravan-bachi lui offrait, mais il demanda qu'on lui donnât deux cent mille piastres en échange de la monnaie persane qu'il avait avec lui; le caravan-bachi ne voulut pas consentir à un marché désavantageux; mais dans l'impossibilité de résister, il finit par proposer la moitié des piastres exigées; l'émir accepta, en prenant en outre, il est vrai, la selle et les armes. Trois jours plus tard on rencontra un autre émir, qui, avec cinq cents chevaux et trois cents chameaux, se rendait dans l'Arabie Heureuse, mais celui-ci ne demanda rien; quand il apprit seulement qu'il y avait des Francs avec un médecin dans la caravane, il s'empressa d'envoyer chercher ce dernier; il avait, au bras gauche, une espèce de dartre dont il désirait se faire guérir; le chirurgien de Tavernier, qui craignait d'être retenu par l'émir, lui dit qu'il avait besoin, pour le traiter, de remèdes qui lui manquaient, mais qu'il espérait trouver à Bassora; l'émir, satisfait de cette réponse, envoya un de ses gens dans cette ville avec la caravane; mais, comme il fut impossible, et pour cause, de trouver les remèdes qu'on cherchait, l'Arabe retourna seul auprès de son maître[1].

Tavernier resta trois semaines à Bassora; pendant le séjour qu'il y fit, il vit arriver, dit-il, un ambassadeur du Grand Mogol, qui était allé féliciter le sultan Mourad au sujet de la prise de Bagdad[2]; il revenait

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 170.

[2] Cet ambassadeur, arrivé à Tauris avant le siége, s'acquitta, dans cette ville, de sa mission dans le courant du mois de février 1639. (De Hammer, *ibid.*, t. IX, p. 345.) Il ne put donc guère atteindre

avec des chevaux magnifiques et une horloge garnie de rubis et d'émeraudes, que le sultan envoyait en présent à Chah-Djihan. Ayant, dans son ignorance, essayé de remonter cette horloge à rebours, il en rompit la corde; pour réparer cet accident, qui pouvait bien lui coûter la tête, il s'adressa aux Carmes de Bassora; mais ceux-ci, incapables d'y remédier, prièrent Tavernier de rendre ce service à un homme dont ils pouvaient, ainsi que lui, avoir besoin; il s'empressa de déférer à leur demande; il s'assurait ainsi un protecteur possible pour le voyage des Indes qu'il se proposait de faire [1]. De Bassora, Tavernier, ayant descendu l'Euphrate en bateau, alla débarquer sur la côte orientale du golfe Persique, à un endroit qu'il appelle Benderric. Là il loua des ânes pour lui, ses gens et ses bagages, et se dirigea à travers un pays montueux vers Cazeroum, petite ville mal bâtie, d'où il se rendit en cinq jours à Chiras. La route franchit des montagnes abruptes, fréquentées pendant l'été par les pâtres de la Chaldée, qui viennent y « chercher la fraîcheur et des pâturages » ; au milieu s'étend une vaste plaine habitée par des Juifs, qui travaillent la soie; ils apportèrent à Tavernier « d'excellent vin, dont il fit provision jusqu'à Chiras ».

Cette ville, embellie par Iman-Kouli-Khan, son gouverneur sous Chah-Abbas Ier [2], est située dans une

Bassora avant le mois de mars. Tavernier, ayant mis une soixantaine de jours à traverser le désert, dut y arriver vers la même époque.

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 173.

[2] Tavernier parle à plusieurs reprises des travaux exécutés par

plaine renommée pour ses fruits qu'on exporte confits dans tout l'Orient; le vin qu'on y fait est célèbre [1], ainsi que ses huiles et ses eaux de senteur [2]. Tavernier vante aussi ses cyprès et ses rosiers. On y voit de très-beaux jardins; dans l'un d'eux, situé à une petite distance de la ville, près d'un cimetière, où sont les restes du poëte Hafiz, on lui montra un cyprès que le grand Chah-Abbas avait planté en 1607. Il y a aussi à Chiras de belles mosquées; dans l'une d'elles, on voit la sépulture de Sadi, l'auteur du *Gulistan,* le plus grand des poëtes persans. Quant à la description que Tavernier fait des ruines qui se trouvent dans la ville, en particulier des restes du palais des anciens rois de Perse, elle n'offre aucun intérêt; très au courant de tout ce qui avait trait au commerce, à l'industrie, il lui manquait, il faut bien l'avouer, les connaissances archéologiques les plus élémentaires. Après être resté quatre jours chez les Carmes de Chiras, Tavernier loua des chevaux, et, traversant le pays, couvert tour à tour de plaines et de montagnes, qui s'étend au nord de la ville, il atteignit Yezdecas, puis, au bout de neuf jours, Ispahan [3]; il dut y arriver à la fin d'avril ou au commencement de mai 1639,

Iman-Kouli-Khan, des routes qu'il fit faire, des montagnes qu'il fit percer; il mentionne aussi un collége qu'il fonda à Chiras, et vante son amour pour les sciences et les arts. *Voyages,* t. I, p. 591.

[1] Tavernier dit qu'en 1666 on en fit la valeur de 4,125 tonneaux de 300 pintes chacun. *Voyages,* t. I, p. 734 (liv. V, ch. XXI).

[2] *Les Six Voyages,* t. I, p. 596 (liv. V, ch. III).

[3] *Ibid.,* t. I, p. 176.

un peu moins de sept ans après l'avoir quittée à l'époque de son premier voyage.

On ne sait pas plus qu'en 1632 combien de temps Tavernier resta, en 1639, dans la capitale de la Perse, et ce qu'il rapporte du séjour qu'il y fit alors se réduit à quelques lignes. « En trois jours, dit-il, je me rendis d'Yezdecas à Ispahan, où je remplis d'abord de joie tous nos Français, par la nouvelle que je leur portay de la naissance du Roy. Ils furent tous ensemble la faire sçavoir au roy de Perse, qui estoit alors Chah-Sefi, petit-fils du grand Chah-Abbas. » Il dit encore que les Français étant bienvenus à Ispahan, il ne leur fut point nécessaire de demander de permission, comme en Turquie, pour fêter cet heureux événement. Tavernier ajoute que quelques jours après ces réjouissances, il alla voir le Roi; mais c'est là tout ce qu'il nous apprend de son second séjour à Ispahan [1].

On ignore également ce qu'il fit au juste après avoir quitté cette ville; il avait résolu, nous l'avons vu, de pousser jusqu'aux Indes, mais quelle route prit-il pour s'y rendre? Est-ce celle de Candahar, qu'il décrit, en donnant même le plan de cette ville, mais sans dire s'il la suivit jamais, ni s'il avait réellement vu la célèbre cité afghane? Est-ce la route de mer qu'il choisit? Dans ce cas, par un chemin qu'il parcourut depuis plus d'une fois, il serait allé d'Ispahan s'embarquer à Goumroun, pour, de là, se rendre à

[1] Dans le chapitre 1er du livre V du volume Ier de ses *Voyages*, Tavernier parle de la brutalité cruelle de Chah-Sefi, mais il ne dit rien des rapports qu'il eut avec lui.

Surate. Mais, il faut le reconnaître, ce sont là des hypothèses qu'aucun renseigement n'appuie ou n'infirme; nous perdons même complétement Tavernier de vue depuis son arrivée à Ispahan, au printemps de 1639 jusqu'en 1641, époque où nous le trouvons dans l'Hindoustan. Au volume II de ses *Voyages*[1], il rapporte qu'en cette année il était à Brampour (Bourhampour), en route d'Agra pour Surate; et dans un autre passage[2] il dit qu'il alla à Goa, à la fin de 1641. En rapprochant ces témoignages, on peut admettre que Tavernier se trouvait vraisemblablement à Agra pendant l'hiver 1640-1641[3]; et si l'on suppose que ce fut dans ce voyage qu'il se rendit une première fois jusqu'à Daca dans le Bengale[4], — il y retourna en 1666, — on voit qu'il avait dû arriver dans la vallée du Gange au commencement de l'année 1640. Dans cette hypothèse il serait parti d'Ispahan à la fin de 1639 au plus tard.

Tavernier mentionne deux routes pour aller de

[1] T. II, p. 35 (liv. I, ch. IV).

[2] *Voyages*, t. II, p. 125 (liv. I, ch. XII).

[3] Au livre III, chapitre XIV, page 458 du second volume de ses *Voyages*, il dit qu'il était à Agra en 1642; cette affirmation paraît peu conciliable avec celle de la page 35, où il mentionne son retour d'Agra en 1641; peut-être faut-il lire, page 458, 1641 ou même 1640, au lieu de 1642. On a là un nouvel exemple des nombreuses difficultés auxquelles on se heurte à chaque instant dans la biographie de Tavernier; on me pardonnera si je ne les ai pas toutes résolues.

[4] « A mon dernier voyage à Daca », dit Tavernier dans la relation du voyage qu'il fit au Bengale en 1666 (t. II, p. 88, liv. II, ch. VIII). Cela laisse supposer qu'il avait déjà dû visiter cette ville, ce qui ne put guère arriver que dans le voyage de 1640-41.

Surate à Agra, l'une qui passe par Ahmedabad, l'autre qui traverse Serondje et Brampour; nous savons qu'il revint par la dernière, mais il ne dit pas celle qu'il suivit à l'aller : il est probable que ce fut la route d'Ahmedabad. Si donc on admet qu'à la fin de 1639 il débarqua à Surate, il dut, au printemps de 1640, se rendre à Barotche, près du golfe de Cambaye, et de là gagner Ahmedabad, centre d'un commerce considérable d'étoffes de soie, ainsi que de tapis, de salpêtre, de gingembre et d'indigo[1]. Mais au delà d'Ahmedabad il est très-difficile de suivre l'itinéraire de Tavernier, quelques-unes des localités par lesquelles il passa ayant trop peu d'importance pour être marquées sur les cartes, le nom des autres étant tellement défiguré ou différent de celui qu'elles portent aujourd'hui qu'il est à peu près impossible de les identifier. A trois journées environ d'Ahmedabad il nomme la ville de Chitpour, indiquée aussi sur la carte qui accompagne l'*Histoire de la dernière révolution des États du Grand Mogol* de Bernier[2], mais que je n'ai pas trouvée sur l'atlas de Stieler, pas plus que Bargant, « terre de radjah », et Mirda, « grande ville, mais mal bastie ». Tavernier compte quatre cents quinze cosses de Surate à Agra par la route d'Ahmedabad ou trente-trois jours de marche, ce qui, en y ajoutant les arrêts forcés, fait, dit-il, ordinairement un voyage de trente-cinq à quarante jours.

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 48 (liv. I, ch. v).

[2] C'est d'ailleurs presque la seule ville, de Surate à Agra, qu'on trouve sur cette carte si mal faite; elle est au-dessous de Chittore.

Quand Tavernier arriva à Agra, Chah-Djihan occupait, depuis près de quatorze ans, le trône dont il s'était emparé par un crime; ce petit-fils d'Akbar, le restaurateur de l'empire mogol, fondé par Baber, régnait paisiblement sur la plus grande partie de l'Hindoustan pacifié par ses généraux, et consacrait ses richesses à embellir les capitales de ses immenses États; il avait fondé à côté de Dehli une ville, qui de son nom s'appela Djihanabad ou Djihanpour, et dont il fit sa résidence habituelle; il y fit construire un magnifique palais en granit rouge [1], véritable merveille de l'art asiatique, et la plus belle mosquée de l'Inde. Ces édifices le cèdent cependant encore au mausolée que ce prince fit élever à Agra en l'honneur de la sultane favorite Nour-Djihan [2]. Tavernier dut être frappé par le spectacle de ces immenses constructions qu'il ne vit pas toutes sans doute dans son second voyage. Mais s'il venait dans l'Inde avec le désir de connaître cette contrée si peu explorée, il poursuivait un autre but; c'était en commerçant, surtout, qu'il la visitait; s'il était le premier Français, il ne fut pas le premier Européen que ce mobile eût conduit à Agra [3].

Dès 1583 l'Anglais Ralph Fitch avait été envoyé par

[1] Tavernier (*Voyages*, t. II, p. 66, liv. I, ch. VI) a donné une longue description de ce palais.

[2] DUBOIS DE JANCIGNY, *l'Inde*, p. 324. Tavernier cite aussi, entre autres, une maison de plaisance que Chah-Djihan fit construire sur le penchant de la montagne de Gwaleor. *Voyages*, t. II, p. 42 (liv. I, ch. IV).

[3] Avant les commerçants, d'ailleurs, des missionnaires chrétiens avaient paru à la cour mogole, sous le règne d'Akbar. DUBOIS DE JANCIGNY, *op. cit.*, p. 313.

Élisabeth auprès du Grand Mogol; parti avec John Newberry, chargé, lui, d'une mission pour la Chine, il se rendit par Alep et Bagdad à Bassora et à Ormuz[1]. Arrêté peu après avec Newberry, il fut envoyé à Goa et fut menacé d'être réduit en esclavage; mais il parvint à s'échapper, gagna Visapour (Bidjapore), visita Golconde, puis se rendit à Brampour dans le nord du Dekkan et de là gagna Agra. William Leader, joaillier, qui l'accompagnait, se fixa dans cette ville, et Akbar, qui régnait alors, le prit à son service, preuve de l'intérêt que les souverains mogols portaient aux œuvres d'art de l'Occident. Pour Fitch, d'Agra qu'il quitta bientôt, il se rendit par Allahabad à Benarès, puis à Patna, et poussa jusque dans le Bengale, à l'est, et vers les montagnes du Boutan, au nord; descendant ensuite l'Hougly, de Serampour il gagna le Pegu et Malacca. De là il revint dans le Bengale, où il s'embarqua pour Cochin; puis, après avoir observé la côte du Malabar, il regagna Goa et enfin Ormuz. Son exemple ne devait pas être perdu.

Seize ans plus tard (1599), un de ses compatriotes, John Mildenhall, parti de Londres avec une mission d'Élisabeth, se rendit comme lui à la cour d'Akbar, mais en traversant la Perse; il offrit au Grand Mogol de la part de la reine d'Angleterre vingt-neuf chevaux magnifiques; Akbar accepta le présent, mais n'accorda rien. Le principal obstacle à la mission de Mildenhall avait été son ignorance de la langue du pays; il ne se

[1] Dubois de Jancigny, *op. cit.*, p. 383.

découragea pas; il apprit le persan et finit, à force de prévenances, par gagner les bonnes grâces de l'Empereur [1]. Toutefois ce fut seulement sous Djihangire, successeur d'Akbar, que les Anglais entrèrent en relations suivies avec les souverains mogols.

Dans les premières années du dix-septième siècle, une compagnie de commerce aux Indes orientales fut fondée à Londres; mais, à l'origine, elle étendit surtout ses opérations dans les îles de l'océan Indien, Sumatra, Java et les Moluques. L'attention de ses agents fut bientôt ramenée vers l'Hindoustan; rencontrant les Portugais au sud et sur les côtes, ils essayèrent de pénétrer dans le nord de la Péninsule. Le 24 août 1608, l'un d'eux, Hawkins, était débarqué à Surate; non content de la permission temporaire de commercer que lui avait accordée le vice-roi de Cambaye, et se voyant d'ailleurs en butte à l'opposition secrète des trafiquants indigènes, il résolut de se rendre dans la capitale même du Grand Mogol; il y arriva le 16 avril 1609, et, grâce à la connaissance qu'il avait du turc, il put entrer en relation directe avec l'Empereur, dont il eut bientôt gagné la confiance; Djihangire, qui était alors sur le trône,—il avait en 1605 succédé à Akbar, — lui assura un revenu de 80,000 livres, et, par un caprice digne d'un tyran asiatique, il voulut même le marier [2]. Mais la fortune qui avait d'abord souri à Hawkins lui devint bientôt contraire, et, en

[1] Barchou de Penhoen, *Histoire de la conquête et de la fondation de l'empire anglais*, t. I, p. 31.

[2] Dubois de Jancigny, *op. cit.*, p. 318. Hawkins l'était déjà.

1611, il fut contraint de quitter Agra, sans avoir pu conclure de traité de commerce avec le souverain mogol. Le projet d'entrer en relation avec le nord de la presqu'île hindoustanique ne fut pas pour cela abandonné par les Anglais.

L'année même où Hawkins quittait Agra, Thomas Best faisait voile pour les côtes de l'Hindoustan avec deux vaisseaux; il était porteur de lettres et de présents du roi Jacques pour le sultan Djihangire. Avant de se rendre à Agra, sir Thomas conclut avec les gouverneurs de Surate et d'Ahmedabad un traité de commerce que confirma un firman impérial du 25 janvier 1613 [1]. Ce fut le point de départ des négociations qui suivirent. Encouragé en effet par ce succès, Jacques I[er] se décida à envoyer un ambassadeur au Grand Mogol. Il fit choix pour cette délicate mission de sir Thomas Roe. Celui-ci présenta ses lettres de créance le 10 janvier 1616. Djihangire le reçut fort gracieusement, et, dans sa réponse au souverain anglais, il s'engagea à accorder aux sujets britanniques sa protection et la liberté la plus absolue de commercer dans ses États. Le traité, il est vrai, resta pendant longtemps lettre morte; mais, on le voit, le chemin de la capitale mogole était ouvert aux Européens : Tavernier n'avait qu'à s'y engager, à l'exemple de Fitch, de Mildenhall, de Hawkins, de Thomas Best et de Roe.

Voyageant en son nom seul, Tavernier était sans doute dans des conditions moins favorables que ses

[1] Barchou de Penhoen, *op. cit.*, t. I, p. 35.

devanciers anglais, mandataires d'une compagnie déjà puissante ou de leur gouvernement; il suppléa à ce qui lui manquait à force d'énergie et de souplesse; malheureusement il ne nous a laissé aucun renseignement sur ce qu'il fit à Agra et dans la vallée du Gange, pendant son premier séjour dans cette région; comme dans son premier voyage en Perse, il semble qu'il chercha surtout à reconnaître le terrain sur lequel il devait opérer plus tard; produits si variés de la péninsule hindoustanique, ses richesses minérales, moyens de se les procurer et de les transporter, procédés commerciaux des indigènes : que de sujets d'études et d'observations! Tavernier s'y appliqua avec la persévérance de sa nature active et tenace; les chapitres qu'il a consacrés à ces divers sujets, dans ses *Voyages*, en sont la preuve indéniable. Mais combien de temps resta-t-il dans le nord de l'Hindoustan, et jusqu'où y poussa-t-il ses explorations? Nous l'ignorons; tout ce que nous savons, d'après son témoignage, c'est qu'en 1641 il passa par Brampour en revenant d'Agra [1], et, comme dans la même année il alla aussi à Goa, on doit supposer, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, qu'il quitta l'ancienne capitale mogole au commencement de 1641 ou à la fin de 1640.

De cette ville, Tavernier se rendit à Gwaleor [2], place fortifiée, où les princes mogols et Chah-Djihan en particulier enfermaient les grands qui leur étaient

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 35 (liv. I, ch. IV).
[2] Voir, pour cet itinéraire, le chapitre IV du livre Ier du volume II des *Voyages*.

suspects. Puis il gagna Nader, ville considérable, bâtie, comme Gwaleor, au penchant d'une montagne, sur laquelle s'élève une espèce de forteresse ; ensuite, après avoir passé un affluent du Gange qui entoure presque complétement la montagne de Nader, Tavernier traversa l'étroit défilé de Gate et se dirigea sur Serondje, grande ville, renommée pour ses toiles peintes, qu'on exportait en Perse et même en Turquie. Cent une cosses au delà de Serondje, il arriva à Brampour, chef-lieu d'un des gouvernements les plus considérables de l'Inde et centre d'un grand commerce de toiles blanches ou de couleur, qui se vendaient jusqu'en Pologne, en Moscovie et en Égypte. Enfin cent trente-deux cosses plus loin, après avoir descendu la vallée fertile de la rivière de Tapty, couverte de bois, de rizières et de champs de blé, il atteignit Surate. Il devait être parti d'Agra depuis vingt-cinq à trente et quelques jours.

On ne sait si Tavernier resta longtemps à Surate, ni à quelle époque il y arriva; ce qu'on peut dire, c'est que ce fut dans le courant de 1641, puisque à la fin de cette année il la quitta pour aller à Goa [1]. Il semble qu'il se rendit dans cette dernière ville par mer [2], route, dit-il, qu'on suit le plus souvent, malgré les dangers que font courir aux étrangers les corsaires malabares qui infestent ces rivages. Ce n'était pas le désir de voir la célèbre colonie portugaise qui

[1] *Voyages*, t. II, p. 125 (liv. I, ch. XII). « J'ay fait deux voyages à Goa, le premier sur la fin de 1641. »
[2] *Ibid.*, t. II, p. 121.

conduisit Tavernier à Goa, mais celui de pénétrer dans l'intérieur des terres; après avoir parcouru le nord de la péninsule hindoustanique, il voulait en visiter le sud et, surtout, voir les mines célèbres de Golconde, ou du moins recueillir, sur les gisements de diamants qui ont fait la renommée de ce pays, quelques renseignements certains. Aussi, après être resté sept jours seulement à Goa[1], il prit le chemin de Visapour et de là se rendit à Golconde.

Tavernier arriva dans cette ville après dix-sept jours de route; qu'y fit-il? Il ne le dit pas, et la description qu'il donne du royaume qui porte le nom de cette forteresse ne se rapporte pas plus au voyage de 1641 ou 1642 qu'aux séjours qu'il y fit plus tard. Plus soucieux de donner des renseignements commerciaux sur les pays qu'il avait visités que de faire l'historique de ses divers voyages, résumant presque toujours en une seule description les observations faites à des époques différentes, Tavernier a mis souvent ses biographes dans le plus grand embarras; c'est le cas, en particulier, pour la période de sa vie à laquelle nous sommes arrivés; on a déjà vu combien il était difficile de suivre son itinéraire et de retrouver sa trace depuis son arrivée à Ispahan au printemps de 1639; il ne l'est guère moins de dire ce qu'il fit depuis son départ de Goa jusqu'à son retour en France.

Quand Tavernier arriva dans le royaume de Golconde, il était gouverné par un radjah indépendant,

[1] « Je ne m'y arrestay que sept jours, et je retournay à Surate par terre. » *Voyages*, t. II, p. 128.

mais tributaire de Chah-Djihan. Bagnagar était la capitale de cet État; elle avait été fondée par le bisaïeul du souverain régnant, à la sollicitation d'une de ses femmes [1], sur les bords du Moussy; c'est l'Haïderabad actuelle. Cette ville, que Tavernier compare à Orléans, avait de beaux édifices, entre autres le palais du Roi; celui-ci cependant faisait d'ordinaire sa résidence à Golconde, forteresse de « près de deux lieues de circuit », située à une petite distance de Bagnagar. Le pays, montueux en général, est d'une grande fertilité dans les vallées qui le sillonnent; mais ce qui l'a rendu et le rendait célèbre surtout alors, ce sont les mines de diamants qu'on y trouve; Tavernier qui les visita et qui en a donné une description détaillée [2], ainsi que de toutes celles de l'Hindoustan, ne dit pas s'il les vit dans son voyage de 1641; mais on doit supposer qu'il prit au moins dès lors toutes les informations nécessaires pour arriver jusqu'à ces mines si renommées, et pour connaître les moyens de se procurer les pierres précieuses qu'elles recélaient. C'était pour lui une raison de prolonger son séjour à Golconde; aussi est-il vraisemblable qu'il ne revint pas à Surate avant le printemps de l'année 1642, et peut-être même beaucoup plus tard.

Pour gagner cette ville, il prit le chemin d'Aurengabad, distante de Golconde d'une vingtaine de journées [3], et de là, après un voyage de douze à quinze

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 104 (liv. I, ch. x).
[2] *Ibid.*, t. II, p. 326 et suiv. (liv. II, ch. xv).
[3] *Ibid.*, t. II, p. 125. Tavernier dit qu'on met quelquefois

jours, il atteignit Surate, qu'il avait quittée vers la fin de 1641. S'il avait pu y revenir pendant l'hiver, il est probable qu'il n'eût pas tardé à s'embarquer pour Ormuz; mais comme il n'arriva dans cette ville, suivant toute vraisemblance, qu'assez avant dans l'année 1642, il dut attendre sans doute l'époque de la mousson, c'est-à-dire le mois de novembre ou de décembre [1], pour regagner les côtes du golfe Persique. Peut-être est-ce dans l'intervalle qu'il serait allé à Ahmedabad, où il se trouvait, dit-il, en 1642 [2]. Malheureusement ce renseignement n'a rien de précis; il n'en est pas de même de celui où Tavernier rappelle à deux reprises qu'en 1642 il se trouvait à Souali, port de Surate [3]; la scène qu'il raconte, il s'agit d'un faquir musulman qui en arrivant de la Mecque se jeta sur des matelots hollandais et en poignarda une quinzaine, dut faire assez d'impression sur lui pour qu'il se la rappelât exactement. Ainsi les conclusions où je suis arrivé, comme le propre témoignage de Tavernier, nous montrent qu'en 1642 il était à Surate.

Il nous a laissé ignorer à quelle époque il quitta cette ville, et nous ne pouvons même que faire des

seize, d'autres fois vingt, et jusqu'à vingt-cinq jours pour faire ce trajet.

[1] « Les mois de novembre, décembre, janvier, février et mars sont les seuls mois de l'année où l'on s'embarque à Ormus pour Surate et à Surate pour Ormus. » *Voyages*, t. II, p. 2.

[2] « Cecy... se passa à Amadabat pendant que j'y estois, en l'année 1642. » *Ibid.*, t. II, p. 49 (liv. I, ch. v). Peut-être y a-t-il là une faute d'impression analogue à celle que j'ai cru voir dans le passage où (t. II, p. 458) Tavernier dit qu'il était à Agra en 1642.

[3] *Les Six Voyages*, t. II, p. 538 (liv. III, ch. xxv).

hypothèses sur la route qu'il suivit au retour. S'il s'était embarqué à Surate pour Goumroun au commencement de 1642, il eût pu atteindre les côtes de Perse assez tôt pour se rendre cette même année en France; mais si, — ce qui paraît le plus vraisemblable, — il ne partit de Surate qu'à la fin de 1642, il est évident qu'il ne put pas revenir à Paris avant 1643. Il semble même que Tavernier se trouvait encore cette année sur les côtes du golfe Persique; dans l'*Histoire de la conduite des Hollandais* il raconte[1], comme en ayant été témoin, un événement arrivé, dit-il, à Bender-Abassi en 1643; s'il n'y a pas là de faute d'impression, il faut en conclure qu'il ne revint qu'au commencement de cette année à Goumroun. Mais quelle route suivit-il à partir de cette ville pour rentrer en Europe? Aucune indication ne nous permet de le dire; on pourrait supposer que ce fut celle du petit Désert ou de la Mésopotamie, qui lui permit d'atteindre Alep, puis Alexandrette assez rapidement. Il semble aussi que de cette ville Tavernier revint directement en France et à Paris; en tout cas, il n'y devait pas rester longtemps : dès la fin de l'année 1643 il reprenait le chemin de l'Orient.

[1] *Les Six Voyages*, t. III, p. 114 (ch. XII).

CHAPITRE IV

Troisième voyage en Orient. — Les missions catholiques du Levant. — Le grand désert. — Les mines de diamant. — Daniel Tavernier. — Java et le royaume de Bantam. (1643-1649.)

« Je partis de Paris pour mon troisième voyage d'Asie, dit Tavernier[1], le sixième décembre 1643, et me rendis à Ligourne » (Livourne). A peine arrivé dans cette ville, il prit passage sur un des vaisseaux de la flotte hollandaise qui mit aussitôt à la voile. Elle gagna d'abord le détroit de Messine, et de là, après quatre jours passés à l'ancre devant cette ville, elle se dirigea vers le sud de la Morée et entra enfin dans l'Archipel, où les vaisseaux qui la composaient se séparèrent et se dirigèrent chacun vers son port d'attache. Celui sur lequel se trouvait Tavernier prit la route d'Alexandrette; arrivé à la pointe orientale de Candie, il se trouva en face d'un corsaire; il était armé de trente-cinq pièces de canon, mais le corsaire paraissait en avoir quarante à quarante-cinq avec un équipage bien plus considérable; aussi le capitaine hollandais prit-il le parti de s'éloigner le plus vite qu'il put. Le corsaire se mit alors à sa poursuite, et

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 177 (liv. II, ch. IV).

quoiqu'il gagnât visiblement du terrain, désespérant d'atteindre le vaisseau étranger, il lui envoya quatre ou cinq volées de canon; mais les boulets passèrent au-dessus, sans lui faire de mal. Le canonnier hollandais riposta, et du premier coup il démonta le mât de proue du corsaire; au second, il envoya un boulet dans la chambre de proue et lui tua quelques hommes. Presque au même moment on aperçut un vaisseau qui venait du côté du sud; le corsaire se dirigea aussitôt sur lui, et, après cet incident qui rappelle celui qui était déjà arrivé à Tavernier au retour de son premier voyage, le vaisseau hollandais put, sans être inquiété, poursuivre sa route jusqu'à Alexandrette.

De cette ville Tavernier se rendit à cheval avec ses gens à Alep. Le 20 février, la caravane qui devait l'emmener était prête à partir; mais quelques Pères Capucins, qui devaient se joindre à elle, demandèrent qu'on voulût bien attendre deux religieux de leur Ordre : ceux-ci devaient sous peu de jours arriver du Caire. On se rendit sans peine à leur demande; on approchait du carnaval, et la plupart des membres de la caravane n'étaient pas fâchés de rester à Alep jusque-là, pour avoir l'occasion de se divertir avant leur départ. Les deux Capucins que l'on attendait étaient le Père Yves et le Père Raphaël; le premier mourut à Surate, où Tavernier lui fit faire, à ce qu'il rapporte[1], un tombeau; le second se rendait en Perse.

Les religieux catholiques, en particulier les Capu-

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 179.

cins, jouent un rôle considérable, à cette époque, dans les relations de l'Occident et de l'Orient. Envoyés d'abord en Turquie par Louis XIII en 1626, le Père Joseph, directeur des Missions, leur donna le moyen de pénétrer jusqu'en Perse [1]; ils furent accueillis avec bienveillance par Chah-Abbas Ier, à qui les recommandaient des lettres du roi de France, et logés pendant plusieurs années [2] dans le palais même du monarque persan; ils avaient à cette époque déjà fondé plusieurs maisons dans le pays. Parmi les Pères qui contribuèrent à la prospérité de ces établissements, il faut citer le Père Gabriel de Chinon, auteur de *Relations* auxquelles on a accusé Tavernier d'avoir fait de longs emprunts : — nous verrons ce qu'il faut penser de ce prétendu plagiat; — et le Père Raphaël, qui, comme lui, passa de longues années en Perse. Versé dans la connaissance de la langue indigène, habile dans les mathématiques, ce dernier jouit sous Chah-Sefi d'une grande considération et rendit des services signalés aux voyageurs français qui vinrent à Ispahan pendant son séjour dans cette ville. Tavernier, qui l'y retrouva vingt ans plus tard, en avait fait la connaissance dans son voyage de 1644.

[1] *Relations nouvelles du Levant...*, par le P. G. D. C. (Père Gabriel de Chinon), et données au public par le sieur L. M. P. D. E. T. Lyon, in-12, 1671, liv. I, ch. IV, p. 146.

[2] L'abbé RICHARD, *Histoire de la vie du R. P. Joseph*, etc., t. I, p. 320. — L'abbé Richard dit « vingt années », ce qui est erroné; en effet, dans la relation de son voyage en Moscovie et en Perse, Adam Olearius dit qu'en 1637 les Capucins français commençaient à bâtir un couvent à Ispahan; la chapelle était faite, on travaillait alors au dortoir. P. 774, trad. franç., in-8°. Amsterdam, 1727.

Ce fut le 6 mars de cette année que Tavernier quitta Alep[1], en compagnie de ce Père et du Père Yves; le lendemain, une grosse pluie les força de chercher un refuge dans une immense grotte, moitié naturelle, moitié faite de main d'homme, où ils passèrent la nuit; trois jours plus tard, la caravane atteignit les bords de l'Euphrate; elle le passa dans de grands bacs à Biredjik, ville située au penchant d'une montagne, avec un château fort dans sa partie haute, demeure de l'aga ou pacha qui la gouverne; de vieux retranchements l'entouraient du côté de l'Euphrate. Là commence l'ancienne Mésopotamie, l'Al-Djezireh actuel, que la caravane allait traverser; le 11, elle en atteignit la capitale Ourfa, l'ancienne Édesse, « bastie au lieu où l'on croit qu'Abraham a demeuré ».

Tavernier visita en détail tout ce que cette ville célèbre, où il fit un assez long séjour, renfermait de curieux[2] : les ruines du château dont la tradition fait la résidence du roi légendaire Abogaras, cet ami de Jésus-Christ, à qui il offrit de le défendre avec toutes ses forces contre les Juifs ses persécuteurs; la mosquée bâtie en l'honneur d'Abraham, sur le lieu où les chrétiens rapportent qu'il s'agenouilla, « avant de se mettre en devoir de sacrifier son fils » ; deux sources qui en sortent vont alimenter une fontaine voisine remplie de poissons vénérés, et dont l'eau arrose toute la ville. Enfin, il parle de l'église sous le portail de laquelle saint Alexis passa, dit-on, dix-sept ans

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 179.
[2] *Ibid.*, p. 183.

inconnu. Située dans la partie la plus élevée de la ville, au milieu d'un cimetière, elle appartenait aux Arméniens; elle n'était pas toutefois la seule qu'ils possédaient à Ourfa; à un quart d'heure de la ville s'en trouvait une autre beaucoup plus importante; bâtie par saint Éphrem, elle subsistait encore avec le monastère qui y est attenant. Tavernier dit qu'il y vit une Bible en caractères arméniens. Il rapporte aussi que dans une grotte sous la montagne on apercevait la sépulture du saint.

On voit, par ces remarques, que la curiosité du célèbre voyageur ne s'exerçait pas seulement sur le commerce ou l'industrie des pays qu'il parcourait. Ourfa est située au milieu d'une plaine alors fertile et bien cultivée; elle était entourée de magnifiques jardins, arrosés d'innombrables ruisseaux; Tavernier raconte qu'il prit plaisir à y tuer des grives qui traversaient, en ce moment, le pays en troupes. Il n'a pas oublié non plus de rappeler qu'Ourfa est une des trois villes de Turquie renommées pour la fabrique des maroquins; les deux autres sont Diarbékir et Tokat [1].

La caravane ne quitta Ourfa que le 20 mars; elle s'engagea alors dans un pays presque désert, logeant parfois dans des cavernes, traversant des bourgs en ruine; le 24, elle atteignit un village bâti sur une colline; Tavernier lui donne le nom de Cara. Tandis que le reste de la caravane s'installait dans le caravansérail situé au bas de la colline, il monta avec les Pères

[1] *Voyages*, t. I, p. 184. Ourfa produisait le maroquin jaune; Tokat, le bleu; Diarbékir, le rouge.

Capucins au village, habité presque exclusivement par des chrétiens nestoriens; l'évêque de Mardin s'y trouvait en visite; ils allèrent voir ensemble la pauvre église du lieu; sans ornements, n'ayant pour autel que des planches soutenues par quatre bâtons, elle donnait une image fidèle de l'oppression qui pesait sur ce malheureux pays. Au milieu du village, dit Tavernier, se trouve un étang bordé de pierres de taille, tirées des églises et des tombeaux des environs; sur l'une de ces pierres il lut l'inscription latine du tombeau d'un gentilhomme normand, qui était capitaine d'infanterie, et l'évêque de Mardin, ajoute-il, lui affirma que les traditions locales disaient encore que, du temps des croisades, les Français avaient été maîtres de tout le pays. De Cara la caravane se rendit à Cousasar, village situé à environ deux lieues de Mardin, et habité presque entièrement par des chrétiens arméniens ou nestoriens. Tavernier rapporte qu'un des prêtres de ces derniers lui montra deux Bibles en langue chaldéenne, dont l'une aurait eu 937 ans d'antiquité; elle était écrite sur vélin avec les capitales en or et azur; il en offrit deux cents piastres, mais ne put l'obtenir[1].

De Cousasar à Nesbin (Nisibin), la route traverse une vaste plaine; au mois de mars, époque à laquelle la parcourut Tavernier, en 1644, la terre était couverte d'une herbe qu'il prit, probablement à tort, pour

[1] *Voyages*, t. I, p. 188. Il est difficile de dire, d'après le récit de Tavernier, si ce fut pendant le troisième voyage, dont il est ici question, ou le quatrième, que ceci se passa.

une espèce de « pimprenant », plus loin d'une plante à feuilles larges et vertes, avec une grosse racine bulbeuse, sans doute une asphodèle, ailleurs de tulipes, d'anémones, de narcisses. A Karasera, la première halte après Cousasar, Tavernier aperçut les ruines de sept ou huit églises, ce qui semblait faire supposer que le misérable village qu'il avait devant lui avait été autrefois une grande ville. Il visita ces églises et il parle avec admiration d'une crypte immense qui se trouve sous l'une d'elles, et à laquelle conduit un escalier de cent marches. A un quart de lieue de cette église, il vit aussi dans une dépression rocailleuse du sol nombre de cellules creusées dans la pierre, avec une croix sur la porte de chacune d'elles et dans l'intérieur une table, un banc, avec une niche pouvant servir de lit, taillée dans le roc; c'était là évidemment l'emplacement d'un ancien couvent. En 1638, Mourad en allant assiéger Bagdad s'arrêta dans ce village, dit Tavernier, pour en voir les ruines et pour délivrer le pays des voleurs qui l'infestaient; il fit en même temps débarrasser, sur l'espace de quatre journées, la route des pierres qui l'encombraient et dont on fit des monceaux des deux côtés [1].

Nesbin, simple bourg dont les habitants, comme dans toute cette région, sont la plupart des chrétiens arméniens ou nestoriens, n'apparut à Tavernier que comme l'ombre de l'ancienne Nisibe. Deux ou trois heures avant d'y arriver, il aperçut auprès du chemin

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 189.

une espèce d'ermitage, simple chambre au milieu d'un enclos de murailles, où l'on ne pouvait entrer qu'en rampant; une tradition, dit-il, veut que ce soit le lieu de la sépulture du prophète Élisée [1]. Une demi-lieue au delà de Nesbin se trouve l'église des Arméniens; c'est là que la caravane alla camper; le lendemain, à la pointe du jour, Tavernier, entendant chanter, se rendit à l'église avec les Pères Capucins; il y vit officier un évêque arménien « avec sa mitre et sa crosse qui n'était que de bois ». Celui-ci, les reconnaissant pour des Francs, vint les trouver après l'office et, les ayant salués, les conduisit dans une chapelle souterraine, où se trouve le sépulcre de saint Jacques de Nisibe. Parmi les autres choses dignes de remarque que l'évêque arménien leur fit voir, Tavernier cite une pierre à demi enterrée dans le sable; un reste d'inscription latine faisait connaître qu'elle avait servi à recouvrir le tombeau d'un officier d'origine française. Ce monument se trouvait à une faible distance d'un pont de pierre jeté sur une rivière qui coule à une demi-lieue environ de Nesbin; des pans de muraille avec une grande arcade qu'on voit le long du chemin permettaient de supposer que la ville s'étendait autrefois jusqu'à cette rivière.

Après avoir passé trois jours entiers à Nesbin, la caravane s'achemina, à travers une contrée stérile et aride, vers Mossoul; elle n'y arriva qu'au bout de cinq jours

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 190. Tavernier dit qu'à son quatrième voyage, plusieurs Juifs se détachèrent de la caravane pour y aller faire leurs dévotions.

de marche, et y resta huit à dix [1]. Ce n'est pas que la ville offrît rien d'intéressant à voir; malgré son imposante enceinte de pierres de taille, elle ne renfermait que quelques masures en ruine et de chétifs bazars; il n'y avait d'un peu remarquable que le château situé au bord du Tigre et demeure du pacha. Mais par sa situation sur un cours d'eau important et à la limite de plusieurs provinces, Mossoul était le rendez-vous naturel des marchands de la région, en particulier de ceux du Kourdistan et de l'Al-Djezireh. Quand Tavernier y arriva, les deux uniques caravansérails qu'elle possédât étaient pleins, et il fut obligé de camper sur la place publique ou « meïdan ». Le caravan-bachi, qui, plus heureux, avait pu trouver place dans un des deux caravansérails, fut volé pendant la nuit, et, malgré les recherches qui furent faites, ne put retrouver aucune des marchandises qu'on lui avait dérobées.

Pendant son séjour à Mossoul, Tavernier, passant le Tigre, alla visiter « les tristes ruines » de Babylone, cette « ville qui a fait tant de bruit et n'a conservé aucune marque de son ancienne splendeur ». Il parle de la « confusion de vieilles masures qui s'étendent environ une lieue le long du fleuve », des « voûtes ou cavernes habitées » qu'on y voit; mais il n'a pas essayé d'en donner la moindre description; le seul monument dont il dise quelque chose est une mosquée située sur une colline à une demi-lieue du Tigre, et où la tradition locale place le tombeau du prophète Jonas.

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 192.

L'entrée en était interdite aux chrétiens, mais en donnant quelque argent, il put y pénétrer, le soir, avec les deux Pères Capucins, ses inséparables compagnons [1].

Ayant franchi le Tigre, la caravane alla camper auprès de la « mosquée de Jonas », pour y attendre des marchands qui devaient se joindre à elle; puis elle s'engagea dans un pays tout coupé de petits ruisseaux, affluents du Tigre; le second soir, elle vint camper auprès d'un cours d'eau plus considérable, que Tavernier appelle Bohrus : profond et rapide, elle mit plus d'un jour à le traverser; puis elle s'enfonça dans de vastes marécages, où les chevaux avaient de l'eau jusqu'à mi-jambes; elle traversa ensuite une plaine déserte où l'on ne trouva qu'un peu d'herbe et des broussailles; enfin elle arriva sur les bords du grand Zab, qu'elle passa sur un pont de vingt-neuf arches en pierre [2]. De là elle se rendit à la petite ville de Chirazoul, bâtie sur une éminence et protégée par trois redoutes; puis, après avoir marché une journée entière entre des montagnes arides, elle entra dans la grande plaine d'Erbil, que Tavernier, comme on l'a fait souvent, prend pour l'ancienne Arbèles. Arrosée par d'innombrables canaux, s'étendant sur une superficie d'environ quinze lieues de tour, on voyait au milieu une petite montagne couverte de chênes magnifiques avec les ruines imposantes d'un vieux

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 194.

[2] Tavernier, qui appelle « la grande Zarbe » la rivière sur laquelle il est jeté, ajoute qu' « on croit que ce pont a esté fait par Alexandre pour passer son armée ». (*Voyages*, t. I, p. 197, liv. II, ch. v.)

château. Tavernier n'hésite pas à admettre que ce fut le lieu où Darius s'arrêta au moment de livrer bataille à Alexandre, comme il semble croire que les femmes du roi de Perse se trouvaient, pendant ce combat qui décida de l'empire de l'Asie, à un château situé au pied d'une montagne, à trois lieues vers le nord. Deux jours après, la caravane atteignit, la veille de Pâques, Cherazoul[1], ville dont les maisons creusées dans le rocher ressemblent à de vraies forteresses; elle y resta trois jours pour se reposer des fatigues du chemin depuis Mossoul et se remettre du carême forcé qu'elle avait fait. Le surlendemain, après avoir traversé une contrée marécageuse, elle franchit la chaîne des collines boisées et giboyeuses qui séparent de ce côté la Perse de la Turquie[2].

Il y avait dans la caravane un certain Domenico de Sanctis, qui s'était fait nommer ambassadeur auprès du Chah à la fois par la république de Venise, par l'Empereur, le Pape et le roi de Pologne[3]; par

[1] Le *Cherezour* de certaines cartes.

[2] *Les Six Voyages,* t. I, p. 200.

[3] Tavernier a traité très-durement dans ses *Voyages* ce Domenico de Sanctis; il en fait une espèce d'aventurier qui, étant allé aux Indes au service d'un habitant de ce pays, venu à Rome après sa conversion au catholicisme, se fit passer, à son retour, pour versé dans la connaissance du commerce et des affaires de l'Orient; quelques particuliers lui confièrent alors des marchandises, qui furent perdues dans un naufrage; dépourvu de toutes ressources, il retourna à Goa, où la charité publique lui fournit les moyens de gagner Ispahan. Là, s'étant lié avec le Père Jésuite Rigordi, ils allèrent ensemble en Pologne, en Autriche et à Venise, où Domenico eut l'adresse de se faire donner une mission, qu'il remplit mal. Quant au Père Rigordi, qui ne paraît pas avoir été moins

crainte des autorités turques, — quelques-unes de ces puissances étaient alors en guerre avec la Porte, — il avait caché jusque-là ses titres; mais une fois sur les terres du Chah, il se déclara hautement, et, sur le conseil de Tavernier, il envoya annoncer son arrivée au commandant persan de la forteresse voisine. On y dépêcha le truchemann de Tavernier, jeune homme de Bagdad qui parlait six langues. Le lendemain, il revint avec le sous-commandant du fort, chargé de souhaiter la bienvenue à l'ambassadeur et de lui offrir des vivres, ainsi qu'aux autres Francs de la caravane. On se mit ensuite en route vers la forteresse, située à trois heures de là au milieu de la montagne; le commandant les attendait sous sa tente, leur fit le meilleur accueil, et ne renvoya ses hôtes qu'après leur avoir donné un repas qui se prolongea fort avant dans la soirée. Ils ne rejoignirent la caravane qu'à trois heures du matin.

On employa la journée du lendemain à réunir les provisions nécessaires pour aller jusqu'à Sneirne[1], où résidait le gouverneur. Le commandant de la forteresse, aussitôt après l'arrivée de la caravane, l'avait envoyé prévenir de la venue de l'ambassadeur vénitien. Sneirne était à quatre journées de marche, et il fallait traverser, pour y arriver, un pays montueux et rude, habité seulement six mois de l'année par les

aventureux, Tavernier dit que, pendant son séjour à Ispahan, il voulut négocier le mariage du Chah avec Mademoiselle d'Orléans.

[1] C'est sans doute le *Sihna* de l'atlas de Stieler, le *Sinne* d'autres cartes.

Turcomans, qui y mènent paître leurs troupeaux. Bien accueillis le second jour de leur voyage par le *deroga* ou juge de village, à qui le commandant de la forteresse les avait fait recommander, ils allèrent le jour suivant camper au milieu de collines « couvertes de lys de diverses couleurs ». C'est là qu'un messager vint de la part de Soliman-Khan, — c'était le nom du gouverneur, — pour complimenter l'ambassadeur vénitien et le conduire à une tente qui lui était préparée près de la ville [1].

Arrivé à Sneirne, Domenico de Sanctis, par l'intermédiaire du trucheman de Tavernier, fit présenter ses hommages au gouverneur, et bientôt, escorté de six gardes que celui-ci avait envoyés, il se rendit au palais; Tavernier l'accompagnait. Après les saluts d'usage, on s'entretint quelque temps des affaires d'Europe, puis on se mit à table, où l'on resta, suivant la coutume persane, assez longtemps. C'est là, du reste, le seul événement qui marque le passage de Tavernier par Sneirne, le seul du moins dont il parle, bien qu'il y soit resté cinq jours; il ne dit rien non plus de cette ville, qu'il trouva sans doute peu remarquable. Avant de la quitter, il alla, avec l'ambassadeur vénitien et les Pères Capucins, prendre congé du gouverneur; Domenico de Sanctis lui fit présent d'une montre et d'une paire de pistolets; en retour, Soliman-Kkan lui envoya le soir même un beau cheval et un poulain. Le lendemain, à trois heures du

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 205.

matin, la caravane se mettait en route pour Hamadan [1]. Elle y arriva au bout de trois jours.

« Hamadan, dit Tavernier, est une des villes les plus considérables de la Perse; située au pied d'une montagne, d'où il sort une infinité de sources, son territoire est fertile en blé et en riz, dont il fournit les provinces voisines. » Les pluies forcèrent la caravane à rester près de dix jours à Hamadan; Tavernier paraît en être parti plus tôt; du moins il se rendit seul avec trois valets et un guide à Ispahan, où il arriva à cheval le neuvième jour, tandis que la caravane mit le double de temps pour faire ce trajet. N'ayant point le dessein, à ce qu'il rapporte, de s'arrêter longtemps dans la capitale de la Perse, mais voulant se rendre promptement aux Indes, il accepta l'hospitalité que lui offraient les Hollandais d'Ispahan.

Tavernier dit qu'il mit cinquante-huit jours pour aller d'Alep dans cette ville; en ce cas, il y serait arrivé le 3 mai; mais combien de temps y resta-t-il? Il ne le fait pas connaître; ce qu'on sait, c'est qu'il y était encore quand la caravane y arriva avec l'ambassadeur vénitien; il assista à la réception qui fut faite à ce dernier et l'accompagna avec les autres Francs à la porte d'Ali, que tous les ambassadeurs vont saluer à leur arrivée à Ispahan. Il semble même qu'il était encore dans cette ville quand, quelque temps après, y entra un ambassadeur du roi de Pologne, ce qui semble prouver qu'il ne la quitta

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 206. Tavernier écrit « Amadan ».

pas immédiatement; ce sont là, d'ailleurs, les seuls événements qui se rapportent au séjour qu'il y fit alors; il ne semble pas, cette fois, s'y être occupé d'affaires, il ne paraît pas davantage avoir rendu de visite au Roi; le prince qui régnait au moment de son arrivée était Chah-Abbas II; il avait, deux ans auparavant, succédé à son père Chah-Sefi, qui avait reçu Tavernier à son second voyage. Chah-Abbas était jeune encore; peut-être est-ce la raison, avec le désir de se rendre au plus tôt dans l'Inde, qui empêcha Tavernier de chercher à le voir [1].

Par quelle route Tavernier se rendit-il dans l'Inde, en quittant Ispahan? Comme il se trouvait à Surate au mois de janvier 1645, il est vraisemblable qu'il alla d'Ispahan dans cette ville par la route d'Ormuz ou de Bender-Abassi, laquelle passe par Chiras, et qu'il suivit, dit-il [2], « dans plusieurs de ses voyages ». En 1665, il mit une quarantaine de jours à la parcourir; et comme il faut compter, ainsi qu'il le rapporte ailleurs [3], sur trente et quelques jours pour se rendre de Bender-Abassi à Surate, on voit que, suivant toute vraisemblance, il ne partit pas d'Ispahan avant la fin de l'été 1644; ce qui pourrait faire croire qu'il y resta plus longtemps qu'il ne le dit, ou qu'il mit à s'y rendre, d'Alep, plus de jours qu'il ne le déclare.

[1] Tavernier parle cependant de renseignements que le nazar, ou grand maître de la maison du Roi, lui demanda sur Domenico de Sanctis, ce qui pourrait faire croire, néanmoins, qu'il alla voir le Chah. *Voyages,* t. I, p. 208.

[2] *Les Six Voyages,* t. I, p. 724 (liv. V, ch. xx).

[3] *Ibid.,* t. II, p. 98 (liv. I, ch. ix).

Ce que Tavernier se proposait cette fois avant tout, en se rendant dans l'Hindoustan, c'était de visiter les mines de Golconde, dont il avait en quelque sorte reconnu la position dans son précédent voyage. Le 19 janvier, il se mit en route, et de Surate gagna Daulatabad, « une des meilleures forteresses des États du Grand Mogol ». Située sur une montagne escarpée et d'un accès difficile, cette place avait joué un rôle important dans les guerres des Mogols avec les rois de Visapour et de Golconde ; conquise par le radjah de Visapour, elle avait été reprise par une ruse d'un officier de Djihangire et, depuis lors, faisait partie de l'empire mogol. De Daulatabad, Tavernier gagna Aurengabad ; ce n'était encore qu'un village dont Aureng-zeb fit plus tard une ville, pour honorer la mémoire de sa première femme qui y mourut. De là, s'engageant dans la vallée de la Dudna, affluent du Godavery, Tavernier gagna Nander, ville située sur ce fleuve [1] ; quelques jours après, il atteignit Golconde ; il en avait mis vingt-sept à s'y rendre de Surate.

Golconde n'est qu'une forteresse ; la capitale du royaume était, on l'a vu, Bagnagar, alors ville encore récente, et qui porte aujourd'hui le nom de Haïderabad. Située sur un des affluents de la Kistna, dans un pays plat et fertile, comme presque tout le royaume de Golconde, de simple lieu de plaisance qu'elle était

[1] Tavernier donne à Nander le nom de Nadour, et, par une erreur singulière, place cette ville sur un affluent du Gange. *Voyages*, t. II, p. 101 (liv. I, ch. x).

d'abord, elle devint rapidement une cité importante. Les marchands et les ouvriers logeaient dans un faubourg séparé de la ville principale par la rivière; quand on avait passé le pont jeté sur celle-ci, on entrait dans une longue rue qui conduisait au palais du Roi, vaste construction, avec de larges cours intérieures, des terrasses plantées d'arbres, véritables jardins suspendus qui étonnèrent Tavernier. Il vante aussi la pagode inachevée de Bagnagar, qu'il regarde comme la plus grande de l'Inde [1].

Combien de temps Tavernier passa-t-il à Golconde, ou plutôt à Bagnagar? Il ne le dit pas; mais comme il était venu dans cette ville pour se rendre de là aux mines de diamant, il est vraisemblable qu'il n'y resta que le temps nécessaire pour préparer l'excursion qu'il se proposait de faire. Le moment était venu où il allait se livrer à son commerce de prédilection, à celui, suivant son expression, « auquel il s'est le plus attaché ». « Pour tâcher, ajoute-t-il [2], d'en acquérir une parfaite connaissance, je voulus aller à toutes les mines et à l'une des deux rivières où on les trouve; et, — je cite ce passage en entier parce qu'il est caractéristique, — comme la peur des dangers ne m'a jamais fait reculer dans mes voyages, l'affreuse peinture que l'on me fit de ces mines comme de pays

[1] *Voyages*, t. II, p. 103 et suiv. (liv. I, ch. x). Tavernier dit que Bagnagar signifie jardin de Nagar, et il rapporte que cette ville fut fondée, à la sollicitation de la sultane favorite Nagar, par le bisaïeul du roi qui régnait au moment où il écrivait son récit.

[2] *Les Six Voyages*, t. II, p. 326 (liv. II, ch. xv).

barbares et où l'on ne se pouvait rendre que par des chemins très-dangereux[1], ne fut pas capable de m'épouvanter, ni de me détourner de mon dessein. » Et il continue en disant qu'il a été aux quatre mines[2], — il en a donné la description, — et « à l'une des deux rivières, d'où se tirent les diamants »; mais à quelle époque a-t-il fait ces divers voyages? Sur ce point, Tavernier garde le silence, et l'on en est réduit, comme cela arrive si souvent dans sa biographie, à des conjectures plus ou moins fondées. Toutefois, on peut dire qu'en 1645 il alla certainement une première fois aux mines de Raolconde, et peut-être aussi à celles de Coulour ou de Gani.

La mine de Raolconde se trouve, dit-il[3], « sur les terres du roi de Visapour dans la province de Carnatique, à cinq journées de Golconde et à huit ou neuf de Visapour[4] ». Elle est située dans un terrain sablonneux, rempli de roches, « à peu près comme aux environs de Fontainebleau ». C'est dans ces roches que se trouvent les diamants; Tavernier les regardait comme étant de la plus belle eau, mais *faibles* en

[1] Tavernier traite ailleurs de fabuleuses les relations qui font ces chemins « dangereux et difficiles, et les remplissent de tygres, de lions et d'hommes cruels; je les ay trouvés, dit-il, tout autres qu'on me les avoit dépeints, sans bêtes farouches, et les peuples pleins de bonté et de franchise pour les étrangers ». *Voyages*, t. II, p. 351 (liv. II, ch. XVIII).

[2] Il aurait plutôt dû dire deux, car il ne parle que de deux mines véritables en cours d'exploitation au moment de ses voyages.

[3] *Les Six Voyages*, t. II, p. 326.

[4] Ailleurs (t. II, p. 352), il compte soixante-huit lieues de Golconde à Raolconde.

même temps; la mine, de son temps, paraissait encore très-riche et un grand nombre d'ouvriers y étaient occupés. Quant au commerce, il était entièrement libre; tout ce qu'on exigeait des acheteurs, c'était de payer fidèlement deux pour cent au Roi sur les acquisitions; les marchands qui faisaient miner devaient en outre une redevance.

Aussitôt qu'il fut arrivé à Raolconde, Tavernier s'empressa d'aller saluer le gouverneur du lieu. Celui-ci, qui commandait aussi dans toute la province, pour le roi de Visapour, lui fit mille amitiés, et se mit tout à sa disposition; il lui donna même quatre serviteurs pour veiller soi-disant sur lui et sur ses biens, mais encore plus, sans doute, pour le surveiller. « Je t'envoye querir, lui dit-il, en le faisant appeler peu après l'avoir reçu la première fois, pour t'assurer encore que tu n'as rien à craindre; mange, boy et dors, et aye soin de ta santé. » Après quoi, il lui recommanda de ne pas frauder le Roi, et de ne point imiter des musulmans venus récemment à la mine, et qui s'étaient entendus avec les marchands pour payer moins qu'ils ne devaient.

Sachant qu'il y a souvent plus d'avantage à être honnête qu'à pratiquer la fraude, Tavernier suivit scrupuleusement ces conseils, dans ses achats publics, où il trouvait, dit-il, à gagner vingt pour cent sur les prix de Golconde, aussi bien que lorsqu'il traitait en secret, comme cela lui arriva, raconte-t-il, avec un baniane, qui, après lui avoir vendu, devant les agents du gouverneur, pour quatre cents francs de rubis, lui

apporta en cachette un diamant de quarante-huit carats. Quand, rappelé soudainement à Golconde par la maladie d'un de ses hommes, auquel il avait laissé la garde d'une partie de son argent, il alla prendre congé du gouverneur, non-seulement il lui paya les deux pour cent sur tous les achats qui avaient été enregistrés, mais, lui montrant le diamant qu'il avait eu du baniane, il lui donna ce qui revenait au Roi sur la vente de cette pierre précieuse. Le gouverneur, surpris, loua hautement la conduite généreuse de Tavernier; puis, ayant convoqué les plus riches marchands de Raolconde, il leur raconta ce que le négociant français avait fait et leur commanda d'apporter leurs pierres les plus belles; trois ou quatre obéirent aussitôt, ce qui donna à Tavernier l'occasion d'employer, en une heure ou deux, une vingtaine de mille pagodes [1]. Outre cela, le gouverneur lui fit encore avoir, en présent, un diamant de près de cent écus.

Après avoir terminé ses affaires à Raolconde, Tavernier se mit en route pour Golconde; le gouverneur lui donna six cavaliers pour l'accompagner jusqu'à une rivière, sans doute la Bima, qui formait la limite de son gouvernement et du royaume de Visapour; large, profonde et rapide, il fallait la passer dans des espèces de bateaux en osier de dix à douze pieds de diamètre, recouverts en dessous de peaux de bœuf. Toute pénible qu'elle était, la traversée se fit sans accident, ainsi que le reste du voyage jusqu'à Gol-

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 336. La pagode valait quatre roupies et demie, ou environ deux écus et quart.

conde. Quand Tavernier y arriva, son homme d'affaires était mort depuis trois jours, et la chambre où il l'avait laissé scellée de deux sceaux; un officier de justice en gardait nuit et jour la porte avec les valets de Tavernier restés à Golconde. Dès qu'il fut arrivé, on l'appela chez le cadi, et on lui demanda si tout ce qui se trouvait dans la chambre du mort lui appartenait; quand il en eut fourni les preuves, le cadi chargea l'officier de justice de lui ouvrir les portes et de vérifier avec lui si tous les sceaux étaient intacts, et si rien ne lui manquait; tout était dans l'état où il l'avait laissé, et ce fut avec un plaisir mêlé d'admiration pour la bonne police de ce petit État qu'il en fit au cadi la déclaration, et qu'il paya pour la mise des scellés et l'enterrement de son homme d'affaires les neuf roupies ou quatre écus et demi qu'on lui réclamait. « L'on n'en aurait pas esté quitte à si bon marché, remarque-t-il non sans raison [1], en plusieurs lieux de l'Europe. »

Ce fut vraisemblablement après être revenu ainsi à Golconde que Tavernier alla visiter la mine de Gani ou de Coulour. « Elle se trouve, dit-il [2], à sept journées à l'est de Golconde, près d'un gros bourg où passe la même rivière que j'avais traversée au retour de Raolconde. » Ce renseignement n'est point complétement exact, la rivière près de laquelle se trouve la mine de Gani ne peut être que la Kistna, qui coule, non à l'est, mais au sud-est de Golconde; et celle qu'on

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 338.
[2] *Ibid.*, p. 339 (liv. II, ch. XVI).

traverse en allant de Raolconde dans cette ville paraît être, non la Kistna, mais, comme je l'ai supposé, la Bima, son affluent. A une lieue et demie du bourg s'élèvent « en forme de croissant » de hautes montagnes; c'est dans la plaine qu'elles bornent que se trouve la mine. Découverte seulement depuis un siècle, elle avait, à l'époque où Tavernier la visita, une grande importance tant par le poids que par la quantité des pierres qu'on y trouvait. C'est là que fut découvert le diamant dit du Grand Mogol. Soixante mille personnes y travaillaient, quand Tavernier y alla pour la première fois, les hommes bêchant la terre, les femmes et les enfants la mettant en tas en un endroit où elle était ensuite lavée et battue.

Après avoir parlé des mines de Raolconde et de Gani, Tavernier fait la description de celle de Soumelpour, située dans le Bengale, au sud de Bénarès [1]; ici ce n'est pas dans le rocher ou dans le sol qu'on trouve les diamants, mais dans le sable de la rivière qui coule près du bourg de Soumelpour. A quelle époque Tavernier visita-t-il cette mine, s'il la visita jamais? Il ne le dit pas. Quoique ce ne soit pas impossible, il est toutefois difficile de croire que ce fut en 1645; pour cela il faudrait admettre qu'après son retour de Golconde à Surate, il serait allé à Agra; on ne trouve dans ses *Relations* aucune allusion à un pareil voyage, pas plus, il est vrai, qu'à l'emploi de son temps à la fin de 1645 et pendant toute l'année suivante [2]; mais si

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 344 (liv II, ch. XVII).
[2] Dans le chapitre XXII du livre III (*Voyages*, t. II, p. 511),

l'on ne peut dire ce qu'il fit pendant cette partie assez considérable de son troisième voyage, il semble, ce qui paraît toutefois assez étrange, qu'il alla en Perse, avant de quitter, comme nous allons le voir, l'Inde, pour se rendre à Java. Dans le récit d'un vol de laine de Kerman qui lui fut fait à Tokat en 1665, au retour de son quatrième voyage, Tavernier dit [1] qu'il se trouvait à Ispahan « sur la fin de 1647 » ; s'il n'y a point là de faute d'impression et qu'il ne faille point, au lieu de 1647, lire 1644, ce qui paraîtrait assez naturel, puisque en cette année il était en Perse, on doit en conclure que, après le voyage de Golconde[2], il retourna de Surate à Ispahan.

Quoi qu'il en soit de cette nouvelle énigme que soulève la relation de ses voyages, au mois de janvier 1648, Tavernier se trouvait aux Indes; le 11, il était arrivé de Surate à Mingrela, sur le vaisseau hollandais *le Maestricht*[3]. Mingrela n'était qu'un gros bourg situé à une demi-lieue de la mer; mais l'eau y était bonne, le riz excellent; on y trouvait quelques-

Tavernier dit qu'au retour des mines il resta deux mois à Surate; et, à propos des diamants qu'il avait achetés pour le compte du sous-directeur du comptoir hollandais, il déclarait, en juillet 1648, à Batavia, qu'il les avait expédiés en Angleterre depuis plus de six mois, ce qui reporterait à la fin de 1647 son retour des mines.

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 106 (liv. I, ch. VIII).

[2] Un passage du chapitre XXIII du livre III (*ibid.*, t. II, p. 523) pourrait prêter à cette interprétation; on y lit que le sieur Constant, ne trouvant pas Tavernier à Surate, d'où il était parti, sur un vaisseau anglais, pour Ormuz, « pensa que dans la même saison il (Tavernier) retournerait aux Indes et à la mine de diamants ».

[3] *Les Six Voyages*, t. II, p. 127 (liv. I, ch. XII).

unes des meilleures épices du Levant; enfin sa rade était sûre et vaste; aussi la Compagnie hollandaise y avait un comptoir, et tous ses vaisseaux, qu'ils vinsent de Batavia, du Japon, du Bengale ou de Ceylan, y faisaient escale, en se rendant à Surate, aussi bien que dans les ports du golfe Persique ou de la mer Rouge. Ce fut Mingrela aussi qui fut le point d'attache et le port de ravitaillement de la flotte hollandaise, lorsque, dans la guerre contre le Portugal, elle bloqua Goa.

Tavernier resta neuf jours à Mingrela; le 20 janvier, il partit sur une barque armée pour Goa, où il arriva le lendemain [1]. Cette ancienne capitale de l'empire fondé par le génie d'Albuquerque était bien déchue de son antique splendeur; la ruine de la puissance coloniale des Portugais par la marine hollandaise avait entraîné la décadence irrémédiable de la ville qui en avait été le centre; ni la beauté de son port que Tavernier compare à ceux de Constantinople et de Toulon, ni la fertilité de l'île dans laquelle elle est située, n'avaient pu assurer sa prospérité; l'affranchissement même du Portugal de la domination espagnole n'avait pu contribuer à la relever, les Hollandais ayant continué de faire aux colonies portugaises révoltées la guerre qu'ils avaient déclarée aux sujets de l'Espagne. Quand, en 1648, Tavernier revint à Goa, il fut frappé du progrès que la misère, depuis l'année 1641 où il avait visité cette ville pour la

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 138 (liv. I, ch. XIV).

première fois, avait fait dans toutes les classes de la société.

Le lendemain de son arrivée à Goa, Tavernier alla faire une visite au vice-roi don Philippe de Mascarenhas; il en reçut un fort bon accueil, et pendant les deux mois qu'il passa à Goa, il fut appelé cinq ou six fois à sa demeure, située hors de la ville; le Vice-roi prenait plaisir à lui montrer des arquebuses ou d'autres armes; l'habile voyageur, qui avait peut-être deviné ses goûts, lui avait, à son arrivée, offert entre autres choses un pistolet richement orné, qu'il avait reçu en présent du consul français d'Alep [1]. Après le Vice-roi, Tavernier alla voir l'archevêque, puis le grand inquisiteur; s'il s'est borné à mentionner la visite qu'il fit au premier, il a raconté avec détail celle qu'il rendit au second; elle offre un tableau trop curieux des mœurs de l'époque pour que je n'en dise pas un mot.

Quand Tavernier se rendit chez l'inquisiteur, celui-ci était occupé, à cause du départ prochain de deux vaisseaux pour le Portugal; dès qu'il fut libre, il l'envoya chercher par un de ses gentilshommes; introduit par un page dans une vaste salle, il y était à se promener depuis un quart d'heure environ, quand un officier vint le chercher pour le conduire dans

[1] *Voyages*, t. II, p. 138 (liv. I, ch. XIV). Tavernier dit ailleurs (p. 160, ch. XV) que Philippe de Mascarenhas fut le vice-roi portugais qui amassa la plus grande fortune pendant son gouvernement des Indes; il avait surtout des diamants d'un grand prix et d'un poids considérable.

la pièce où se tenait l'inquisiteur. Ayant alors traversé, dit-il, deux grandes galeries et quelques appartements, il entra dans une petite chambre où l'inquisiteur l'attendait; il était assis au bout d'une longue table recouverte de drap vert d'Angleterre, ainsi que tous les meubles de l'appartement. Après les premiers saluts, l'inquisiteur demanda à Tavernier de quelle religion il était; celui-ci répondit qu'il était de la religion protestante, et, sur une nouvelle question, il ajouta que son père et sa mère appartenaient à la même croyance; l'inquisiteur lui dit alors qu'il était le bienvenu et donna en même temps l'ordre d'entrer à des personnes qui se trouvaient dans une pièce voisine; on leva alors une tapisserie, et Tavernier en vit sortir deux religieux Augustins, suivis de deux Dominicains, de deux Carmes déchaux et de quelques autres gens d'Église; l'inquisiteur le présenta aux nouveaux venus, ajoutant qu'il n'avait apporté avec lui aucun livre défendu et qu'il avait laissé sa Bible à Mingrela. Puis on s'entretint pendant plus de deux heures de choses diverses, mais en particulier des voyages qu'avait faits Tavernier. Trois jours après, l'inquisiteur l'envoya prier de venir dîner avec lui dans une maison située à une demi-lieue de la ville, et qui appartenait aux Carmes déchaux [1]. Un riche négociant de Goa leur avait, quelque temps aupara-

[1] *Voyages*, t. II, p. 140. Le récit de cette réception témoigne en faveur du libéralisme du grand inquisiteur; dans un autre chapitre, Tavernier en parle avec moins d'éloge; son ignorance, dit-il d'après le Père Éphraïm, jeté, il est vrai, dans les prisons de l'Inquisition, et celle de son conseil étaient telles qu'on pouvait croire

vant, donné, avec tous ses biens, cet édifice, l'un des plus beaux qu'il y eût aux Indes, à condition qu'il serait enterré au côté droit du maître-autel de leur église.

Tavernier quitta Goa le 11 mars [1], pour retourner à Mingrela; il resta dans cette ville plus d'un mois entier; enfin, le 14 avril, il s'embarqua sur un vaisseau hollandais qui se rendait à Batavia [2]. Quelles raisons déterminèrent Tavernier à entreprendre ce long voyage? Dans l'entretien que, à son arrivée dans la capitale de Java, il eut avec le général Vanderling, il lui dit qu'il était venu à Batavia « pour voir une ville aussi renommée » et pour rendre service à la compagnie [3]; on ne voit pas bien de quelle utilité pouvait être aux Hollandais le voyage de Tavernier; — car la communication dont le chef du comptoir de Mingrela l'avait chargé, tout autre pouvait la faire aussi bien que lui; — aussi le motif principal qui le détermina à se rendre à Java dut être sans doute tout d'abord, comme il l'a avoué lui-même, le désir de voir la capitale des établissements coloniaux des Hollandais; j'inclinerais seulement à ajouter, l'envie de retrouver son frère, qui était depuis dix ans bientôt dans l'extrême Orient.

De Mingrela, le navire alla relâcher à Bakanor, où

qu'ils n'eussent jamais lu l'Écriture sainte. *Voyages*, t. II, p. 161 (ch. xv).

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 141 (liv. I, ch. xiv).

[2] *Ibid.*, p. 497 (liv. III, ch. xx).

[3] *Ibid.*, p. 507 (liv. III, ch. xxi). Cf. plus loin, p. 96.

il avait ordre de prendre un chargement de riz. La résidence du radjah se trouvait à trois lieues dans les terres, Tavernier s'y rendit avec le capitaine; on trouva le petit prince assis à l'ombre des arbres qui bordaient la rivière, et entouré de quelques indigènes n'ayant d'autres armes qu'un arc et des flèches; tous demeuraient, ou plutôt campaient, sous des huttes faites de feuilles de palmier; le radjah pour tout luxe avait dans la sienne un tapis de Perse; Tavernier y vit cinq ou six femmes, occupées, les unes à l'éventer avec des éventails de queue de paon, les autres lui présentant le bétel ou remplissant sa pipe de tabac. On obtint sans peine de ce roitelet la permission d'acheter le riz nécessaire, et l'on reprit le chemin du vaisseau. Le capitaine et Tavernier venaient à peine d'entrer dans la chaloupe, quand le radjah leur envoya en présent douze poules et cinq ou six bouteilles de vin de palmier ou tari. Le lendemain, ils regagnèrent leur vaisseau.

Alors commença le chargement [1]; il n'était pas encore terminé que, dans la nuit du 28 au 29, le vent se mit à changer; les pilotes conseillaient au capitaine de lever l'ancre et de mettre au plus tôt à la voile; mais n'ayant point encore toute sa cargaison, il refusa. Le lendemain, le vent continuant d'augmenter, il se décida à envoyer deux chaloupes à terre pour chercher de l'eau, mais elles ne purent aborder; elles étaient à peine revenues que la tempête éclata dans

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 498 (liv. III, ch. xx).

toute sa fureur ; bientôt le vaisseau chassa sur ses ancres, et, ayant brisé ses chaînes, fut poussé vers la côte ; il toucha même terre. Tavernier avec deux marins hambourgeois songeait aux moyens de gagner le rivage, quand le vent changea de direction, et finit par se calmer ; on put reprendre la haute mer. Bien que le gouvernail fût à moitié brisé, une partie de l'équipage « estropiée », que quatorze hommes et la grande chaloupe eussent été enlevés par la mer, on se décida, après des hésitations faciles à concevoir, à mettre le cap sur Pointe-de-Galle. Huit jours après, on était en face de cette ville, et, après avoir manqué une première fois l'entrée du port, par l'inexpérience du pilote du vaisseau, on aborda enfin le 12 mai. A peine débarqué, Tavernier alla saluer le gouverneur Maatsuiker, qui l'invita à manger à sa table, pendant tout le temps qu'il devait rester dans la ville. C'est là une nouvelle preuve de la considération dont le célèbre voyageur commençait à jouir, et qui ira toujours en grandissant jusqu'à sa mort.

« Je ne trouvay rien de remarquable dans cette ville, dit Tavernier en parlant de Pointe-de-Galle [1], et il n'y reste presque rien que des ruines, que les mines et les coups de canon y ont faites, lorsque les Hollandais y mirent le siège et en chassèrent les Portugais. » On cherchait à rendre à cette vieille cité quelque chose de son ancienne splendeur ; la Compagnie de commerce donnait des terrains à ceux qui y voulaient

[1] *Voyages*, t, II, p. 503.

faire bâtir; elle avait elle-même fait construire deux bastions qui commandaient le port; mais l'hostilité du roi de Candy, l'ancien allié des Hollandais dans la guerre contre les Portugais, mécontent qu'après l'entière expulsion de ces derniers on ne lui eût pas donné Pointe-de-Galle, nuisait au développement de cette ville et au commerce que les Hollandais comptaient faire dans la grande île hindoustanique. Rien, dans ces conditions, ne devait retenir Tavernier à Pointe-de-Galle; mais on ne pouvait continuer le voyage avec le vaisseau sur lequel on était venu de Mingrela; il fallut attendre le transbordement des marchandises, ce qui força de différer le départ jusqu'au 25 juin [1]. Le 2 juillet, on traversa la ligne, et, le 17, on découvrit la côte de Sumatra; le jour suivant, on doubla l'île Ingagne (Engano); le 20, après avoir passé près de l'île des Princes, on arriva en vue de Java; le lendemain, on aperçut Bantam, capitale d'un petit royaume indépendant, et enfin, le 22, le vaisseau mouillait en rade de Batavia.

Tavernier descendit à terre seulement le jour suivant; son premier soin fut d'aller saluer le général Vanderling et Caron, le directeur général, qui, de l'humble condition d'aide-cuisinier, s'était élevé, par ses talents naturels, au second rang dans le conseil des colonies hollandaises [2]. Le surlendemain 23, il

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 506 (liv. III, ch. XXI).

[2] *La France protestante*, art. *Caron*. Il était né en Hollande, d'une pauvre famille de réfugiés français. Embarqué très-jeune comme cuisinier sur un navire qui allait au Japon, il se cacha au

fut invité à dîner par le général. Il y trouva avec le directeur Caron deux autres conseillers, l'avocat fiscal, le major et leurs femmes. A table, on s'entretint des nouvelles des pays étrangers, et en particulier de la cour de Perse. Après le repas, tandis que quelques-uns des convives jouaient au trictrac, le général passa dans son cabinet, où il pria Tavernier de le suivre. Là, il lui demanda quel motif l'avait amené à Batavia; Tavernier répondit, comme je l'ai déjà rapporté, que c'était le désir de voir une ville aussi renommée et de rendre service à la compagnie, et il raconta alors au général, comme le commandant de Mingrela l'en avait prié, l'arrivée dans ce port d'une caravelle, et la découverte qu'elle avait faite par hasard, sur les côtes de Cafirerie, de gisements aurifères. Le général Vanderling, ajoute Tavernier, écouta ce récit d'un air d'indifférence, comme s'il se fût agi d'un fait sans importance; mais il envoya en secret un vaisseau pour essayer de retrouver la baie où la caravelle avait abordé; ce à quoi, toutefois, on ne put parvenir.

Après l'entretien qu'il avait eu avec Tavernier, le général Vanderling invita son hôte à l'accompagner à la promenade; Tavernier accepta; on lui amena un cheval de selle richement harnaché; il y en a toujours, dit-il[1], quarante ou cinquante dans l'écurie du général;

moment du retour et resta dans la factorerie hollandaise. Là, il apprit promptement le japonais, ce qui lui procura un avancement rapide. Plus tard, mécontent de la Hollande, il entra au service de la France. Il en sera encore question plus loin.

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 508.

pour celui-ci, il monta dans un carrosse à six chevaux avec madame Vanderling et les femmes de quatre conseillers; ces derniers suivaient à cheval avec Tavernier. Une compagnie de cavalerie superbement équipée précédait le carrosse; trois gardes du corps en brillant uniforme marchaient à chaque portière, la hallebarde à la main. Une compagnie d'infanterie fermait le cortége. Cette description, que j'abrége beaucoup, peut donner une idée de l'opulence du gouverneur général des colonies hollandaises; le luxe des membres du conseil, à proportion, n'était pas moindre. La vue de deux vaisseaux, qu'on aperçut sur le point d'aborder, abrégea la promenade; le général et les conseillers, impatients d'avoir des nouvelles, se hâtèrent de retourner au fort, et Tavernier rentra chez lui. Peu de jours après, le « conseil de la ville », chargé des affaires civiles des colonies hollandaises, le soumit à une enquête et à des tracasseries prolongées, que cette réception était loin de faire prévoir, et qui laissèrent dans son âme un ressentiment qu'il ne devait pas oublier.

Pendant son séjour en Perse et dans l'Hindoustan, Tavernier avait fait la connaissance du sieur Constant, d'abord commandant de la station de Goumroun, plus tard sous-directeur du comptoir de Surate, où il s'était enrichi. Des relations étroites s'étaient bientôt établies entre Constant et Tavernier, et, quand celui-ci se rendit à Golconde, Constant le chargea d'acheter [1]

[1] *Voyages*, t. II, p. 510 (liv. III, ch. XXII). Page 523, Tavernier dit quarante-quatre mille.

à son compte pour seize mille roupies de diamants. Tavernier fit cet achat, mais quelle fut sa surprise, à son retour à Surate, de ne plus y trouver le sous-directeur! Pendant le voyage de Tavernier, Constant avait reçu l'ordre de se rendre à Batavia; peu après son arrivée dans cette ville, il avait épousé la veuve d'un ancien gouverneur, le général Vandime, et avait presque aussitôt repris le chemin de la Hollande. Tavernier, au moment de quitter Surate, ne sachant que faire des diamants de Constant, demanda au commandant hollandais de s'en charger; sur son refus, il les remit au sous-directeur du comptoir anglais de Surate, qui les fit plus tard parvenir en Hollande. Ces négociations, toutes secrètes qu'elles furent, sans doute, ne purent rester cachées, et le bruit s'en répandit jusqu'à Batavia. Or, la Compagnie hollandaise, par une mesure de discipline facile à comprendre, interdisait à ses agents de faire le négoce; le sieur Constant était donc coupable; mais comme on ne pouvait l'atteindre, on s'en prit à Tavernier.

Un jour, un des membres du conseil civil de Batavia, avec lequel Tavernier avait été en relation dès son arrivée dans cette ville, vint le voir avec trois de ses confrères; pendant l'entretien, il s'étendit longuement sur le sieur Constant et sur les affaires qu'il avait faites avec Tavernier. Celui-ci ne tarda pas à découvrir le but véritable de la visite qui lui était faite, et il raconta, dit-il[1], ouvertement ce qui s'était passé entre

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 511.

lui et l'ancien sous-directeur de Surate. Ce conseiller feignit d'abord de croire que Tavernier avait encore les diamants du sieur Constant; mais quand il eut appris qu'ils avaient été expédiés en Angleterre, il partit irrité. Le lendemain matin, un officier de la Compagnie vint apporter à Tavernier une assignation à comparaître le jour même devant le conseil de la ville. Il s'y rendit à l'heure dite, et répéta la déclaration qu'il avait faite la veille devant les conseillers. On rendit alors un jugement contre le sieur Constant, coupable, en ayant amassé des sommes aussi grandes, d'avoir évidemment fraudé la Compagnie. Tavernier dit qu'il éclata de rire, en entendant prononcer cette sentence, et quand on lui en demanda la raison, il répondit que c'était de voir accuser le sieur Constant d'une chose que tous les agents supérieurs de la Compagnie se permettaient, puisqu'il n'en était pas un seul qui ne s'enrichît par le négoce.

L'affaire n'en resta pas là, et pendant les quatre ou cinq semaines suivantes, Tavernier fut appelé à plusieurs reprises à l'hôtel de ville, où siégeait le conseil. Ce qu'on voulait apprendre de lui, c'était la nature des affaires commerciales du sieur Constant, ainsi que quelque chose des relations qu'il avait eues avec le khan de Goumroun. Poussé à bout, Tavernier fit des révélations si compromettantes pour plusieurs employés de Batavia, qui avaient remis des sommes considérables au sous-directeur de Surate, afin de les employer en achats de diamants ou de perles, qu'au lieu de donner suite à l'enquête, on finit par l'aban-

donner. Elle avait fait perdre un temps précieux à Tavernier; il chercha, dès qu'il en fut délivré, à le regagner, en faisant une visite au roi de Bantam.

Dans son second voyage, Tavernier, nous l'avons vu, avait emmené son frère Daniel avec lui; celui-ci ne revint pas en France et, suivant toute vraisemblance, ne tarda pas, après le départ de son aîné, à se rendre de Surate à Batavia; doué d'une très grande mémoire, qui lui permettait d'apprendre une langue en quelques mois, il sut bientôt les principaux idiomes de l'Orient, et en particulier le malais, qui est, dit Tavernier [1], parmi les populations du sud-est de l'Asie, « ce que la langue latine est dans notre Europe ». Grâce à sa connaissance approfondie de cet idiome, et doué d'ailleurs du génie hardi de son frère, Daniel Tavernier entreprit de vastes opérations commerciales; le courage qu'il avait montré dans une affaire d'honneur lui avait gagné l'estime du général Vandime et des principaux membres du conseil colonial de Batavia; on lui permit d'équiper un navire et de se livrer à toute espèce de négoce, celui des « épiceries » excepté.

Daniel acheta alors un vaisseau de quatorze pièces de canon, et entreprit plusieurs voyages; il alla d'abord dans le royaume de Siam, où sa connaissance du malais le fit bien accueillir à la cour, en même temps que sa passion du jeu l'y faisait aimer; il visita ensuite, à plusieurs reprises, le royaume de Macassar,

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 525 (liv. III, ch. XXIII).

ainsi que le Tonquin, où il fit un assez long séjour; sa générosité, son habileté dans les exercices du corps, plurent au Roi, dont il gagna la confiance; il put ainsi recueillir sur ce pays des renseignements précieux, que son frère Jean-Baptiste publia après sa mort, en les complétant[1]. Daniel Tavernier avait fait aussi des voyages moins considérables à Achem (Atchin), dans l'île de Sumatra, et à Bantam, capitale d'une des principautés indépendantes de Java. Il était à Batavia au moment où son frère y arriva, et celui-ci, ne pouvant avoir de meilleur interprète, l'emmena avec lui dans la visite qu'il voulait faire au roi de Bantam.

Ils se rendirent en barque dans cette ville, distante seulement de douze lieues de Batavia. A peine arrivés, ils allèrent voir le résident anglais, qui les reçut fort bien, et ne voulut pas qu'ils logeassent ailleurs que dans sa maison. Le lendemain, Daniel alla à la cour du Roi, qu'il connaissait déjà; celui-ci le garda près de lui et envoya quelques-uns de ses officiers chercher son frère Jean-Baptiste[2]. Ce dernier hésitait tout d'abord à se rendre à cette invitation; enfin, son courage naturel l'emporta, et il se mit en route avec une partie de ses diamants pour les montrer au Roi. En arrivant, Tavernier trouva ce prince assis avec son frère Daniel et trois officiers; devant eux étaient cinq plats de riz de diverses couleurs, de l'eau-de-vie, du

[1] *Voyages*, t. III, p. 168. *Relation nouvelle du royaume de Tunquin.*
[2] *Ibid.*, t. II, p. 526.

vin d'Espagne et plusieurs sortes de sorbets. Après avoir salué le Roi, Tavernier lui offrit en présent plusieurs joyaux de prix, que le prince accepta, en lui ordonnant de s'asseoir; il lui offrit ensuite une tasse d'eau-de-vie; Tavernier la refusa, mais il consentit à boire un peu de vin d'Espagne.

Le repas fini, dit-il, le Roi se leva et alla s'asseoir sur une espèce de fauteuil; son costume fort simple se composait d'une pièce de toile qui lui couvrait le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, et dont le reste était rejeté sur son épaule en guise d'écharpe; un simple mouchoir était lié autour de sa tête; il avait les jambes et les pieds nus; derrière lui se tenaient deux de ses officiers, avec de grands éventails faits de plumes de paon; tout près, une vieille négresse était occupée à piler dans un petit mortier des feuilles de bétel, « auxquelles elle mêlait des noix d'araque ». Quand le tout était suffisamment broyé, elle donnait de la main un coup sur le dos du Roi, qui, à l'instant, ouvrait la bouche, et la négresse mettait dedans de cette bouillie comme à un enfant. Tel était le souverain qui allait acheter pour vingt mille roupies de diamants et de pierres précieuses à Tavernier[1]. Il ne le congédia qu'en lui faisant promettre de revenir avec son frère, le lendemain; il voulait leur montrer un superbe poignard, sur la poignée duquel se trouvait en particulier un diamant, présent de la reine de Bornéo, qui valait plus de quinze mille écus; mais la

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 532.

garniture n'en était pas complète, et il fallut que Tavernier emportât le poignard à Batavia pour le faire achever.

Après être resté environ vingt jours à Batavia, Tavernier retourna à Bantam; il rendit au Roi son poignard tel qu'il l'avait reçu, donnant pour raison qu'il lui avait été impossible de trouver à Batavia les pierres nécessaires pour le garnir. Le Roi accepta cette excuse de Tavernier et lui acheta quelques joyaux qu'il avait apportés avec lui; ils lui furent payés le lendemain[1]. Ce jour-là, en retournant au palais avec son frère et un médecin hollandais, qui traitait une des femmes du Roi, Tavernier faillit être tué par un faquir, qui se tenait en embuscade au bord du chemin qu'ils suivaient; mais sa pique ne l'ayant pas atteint, lui et le chirurgien hollandais se saisirent du bois de l'arme, et, tandis que le faquir faisait effort pour l'attirer à lui, Daniel Tavernier sauta par-dessus la haie derrière laquelle le faquir se tenait caché, et le perça de son épée. Le Roi n'en fit pas plus mauvais accueil à Daniel, et, comme il se préparait à célébrer par de grandes fêtes le lancement de quatre gros vaisseaux qu'il avait fait construire, il ne voulut pas le laisser partir avec son frère, et le garda près de lui. Jean-Baptiste dut ainsi reprendre seul le chemin de Batavia; avant de s'embarquer, il alla faire ses adieux au résident anglais. Celui-ci avait reçu récemment d'Angleterre deux garnitures de diamants et deux ser-

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 535 (liv. III, ch. XXIV).

vices d'argent; il voulait les vendre à Tavernier, qui se contenta d'une des garnitures. Il offrit aussi au voyageur-commerçant le passage sur un vaisseau de la Compagnie anglaise; Tavernier accepta; mais comme, à cause de la mousson, le vaisseau ne pouvait partir que dans deux ou trois mois, il n'en résolut pas moins de retourner à Batavia, où il devait lui être plus facile de tirer parti de son temps et de son argent[1].

Tavernier était trop ami des aventures et des voyages pour rester trois mois inoccupé à Batavia, jusqu'au moment de son départ pour l'Europe; il se proposait d'abord d'aller à Japar (Djapara); mais, en apprenant l'hostilité qui existait entre le souverain de ce petit État et les Hollandais, il renonça à ce projet, et résolut d'aller visiter les côtes occidentales de Sumatra, région célèbre pour la production du poivre, et où il espérait placer quelques-uns de ses diamants. Il était déjà sur le point de s'embarquer, quand il vit entrer dans le port une petite barque qui ramenait son frère de Bantam. Les excès prolongés de boisson auxquels il s'était livré pour plaire au Roi, lui avaient donné une violente dyssenterie. Dans ces conditions, il ne pouvait plus être question du voyage de Sumatra, et Tavernier resta à Batavia pour veiller son frère. « Mais tous mes soins, dit-il[2], et tous les remèdes que l'on put apporter, ne servirent de rien; et, au bout de trente jours, Dieu le retira de ce monde.»

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 542 (liv. III, ch. xxv).
[2] *Ibid.*, p. 548 (liv. III, ch. xxvi).

Il ne pensa plus qu'à le faire enterrer honorablement; mais par suite « d'assez étranges coutumes, que les Hollandais ont inventées pour faire dépenser de l'argent aux héritiers des défunts », ces obsèques lui revinrent à douze cent treize livres; « cela me fit penser à moy, ajoute-t-il, avec une naïveté ironique, pour ne pas mourir dans un païs où il coûtait tant pour se faire enterrer ». Sa robuste santé et sa sobriété le mettaient à l'abri du mal qui emporta son frère, et devaient prolonger sa vie encore plus de quarante ans; mais il était destiné à mourir lui aussi sur la terre étrangère.

Ayant perdu l'espoir d'aller vendre à Sumatra ses joyaux, Tavernier résolut de s'en défaire à Batavia; puis, afin de tirer parti de l'argent qu'il avait reçu, il en acheta des *reckenings* ou comptes des employés de la Compagnie, payables en Hollande. Un notaire de Batavia lui en vendit pour onze mille florins à quatre-vingt-deux pour cent, et il en eut encore de l'avocat fiscal pour environ six mille florins à soixante-dix-neuf pour cent[1]. Encouragé par ces marchés avantageux, le dernier surtout, Tavernier cherchait encore à employer de la même manière son argent, quand, cinq ou six jours après, il apprit de l'avocat fiscal lui-même que le conseil avait décidé de faire rendre à leurs possesseurs tous les *reckenings* qu'ils avaient vendus; le jour même il était appelé chez le général; comme il l'avait déjà dit à l'avocat fiscal, Tavernier répondit

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p 551.

à celui-ci qu'il rendrait volontiers les *reckenings* qu'il avait achetés, si on lui remettait en retour l'argent qu'ils lui avaient coûté, mais qu'il fallait auparavant qu'il les fît venir de Bantam, où il les avait expédiés avec ses bagages, et il raconta alors comment il avait accepté du résident anglais le passage et la table pour retourner en Europe. A cette nouvelle, le général et le conseil parurent surpris, et ils s'empressèrent de lui offrir le passage sur un des vaisseaux de la Compagnie; il était difficile de refuser, Tavernier accepta; on n'en insista pas moins pour qu'il remît entre les mains de l'avocat fiscal tous les *reckenings* qu'il possédait; mais il persista dans sa première réponse.

Cependant, tous les détenteurs de *reckenings*, tant marchands que capitaines, qui s'en retournaient cette année-là en Hollande, furent mis en prison et dépouillés de leurs charges; Tavernier ne s'en était pas ému, lorsque, quatre ou cinq jours avant le départ de la flotte, l'avocat fiscal lui vint dire de la part du général qu'il avait ordre de l'arrêter, s'il ne lui remettait aussitôt les *reckenings* qu'on lui avait réclamés, et, sur son refus, il le conduisit dans une belle maison située près de l'un des bastions du fort. Tavernier y resta plusieurs jours, visité, dit-il, par des marchands de Batavia, des conseillers même; il persistait cependant à ne pas céder; mais quand il vit que les vaisseaux se préparaient à mettre à la voile, et que son obstination l'exposait à ne partir que dans un an, sur la promesse qu'on lui fit de lui donner un reçu en échange de ses *reckenings*, il se décida enfin à s'en

dessaisir. On lui rendit aussitôt sa liberté, le général l'invita même au dîner qu'il donna, avant leur départ, aux officiers de la flotte; mais on ne lui remit pas le reçu qu'on lui avait promis, et comme il éprouva, à son arrivée en Europe, de grandes difficultés pour faire reconnaître ses droits, il en conçut contre l'administration coloniale de la Hollande un ressentiment qui se fit jour dans un écrit appelé à un grand retentissement, et dont j'aurai à parler longuement par la suite[1].

Tavernier a négligé de dire à quelle date il partit de Batavia; arrivé le 23 juillet dans cette ville, il ne dut guère la quitter que dans le courant du mois d'octobre[2]. Il prit passage sur le vaisseau du vice-amiral; en y arrivant, il trouva un des gardes du général, qui venait lui souhaiter un bon voyage et lui offrir, de la part de madame Vanderling, un petit tonneau de vin du Rhin et des fruits confits. Trois jours après, quand toutes les formalités eurent été remplies, on mit à la voile; on eut bientôt franchi le détroit de la Sonde, et, après avoir passé devant l'île des Princes, on se dirigea d'abord sur les îles de Cocos; mais les ayant manquées, on fit route tout

[1] *Histoire de la conduite des Hollandais en Asie*, t. III, p. 241-370.

[2] Les voyages de Tavernier à Bantam, la maladie de son frère, qui dura trente jours, les longues négociations de l'affaire des *reckenings*, enfin le départ longtemps différé du vice-amiral, qui ne mit à la voile que vingt-quatre jours après le reste de la flotte, tout cela prit évidemment plus de deux mois. *Voyages*, t. II, p. 557 (liv. III, ch. XXVII).

droit vers le cap de Bonne-Espérance. Le quarante-cinquième jour de navigation, au milieu d'une nuit obscure, on fut réveillé par un choc terrible; le vice-amiral ayant négligé de faire allumer les fanaux, les *Provinces,* c'était le nom de son vaisseau, allèrent se heurter contre le *Maestricht,* autre navire de la flotte, dont le capitaine s'était rendu coupable de la même négligence; on crut qu'un des deux bâtiments allait sombrer, mais ils en furent quittes pour des avaries dans leurs hautes œuvres, et dix jours plus tard les *Provinces* arrivaient en vue du Cap [1].

Cette colonie ne se composait encore que d'un fort et d'un village, qui allait, il est vrai, grandissant chaque année; la contrée était alors encore habitée presque exclusivement par les Cafres; mais les indigènes vivaient en bons rapports avec les Hollandais, et quand quelque vaisseau abordait, ils s'empressaient de lui apporter des vivres et des rafraîchissements. A une époque où les voyages de circumnavigation étaient si longs, le Cap était donc une station précieuse pour refaire un équipage fatigué, et l'on ne doit pas aussi être surpris que la flotte hollandaise, sur laquelle se trouvait Tavernier, y soit restée vingt-deux jours. C'était plus de temps qu'il ne lui en fallait pour connaître le pays et ses habitants; mais cette contrée est tellement changée depuis lors que les observations de Tavernier n'offrent plus aujourd'hui qu'un intérêt médiocre : la chasse des bêtes fauves, quelques ren-

[1] *Les Six Voyages,* t. II, p. 562.

seignements sur les Cafres, « les plus hideux de tous les peuples qu'il eût vus avec les Calmouks », leur habileté à guérir certaines maladies, voilà d'ailleurs ce qui en fait presque exclusivement le fond.

Du Cap on fit voile vers Sainte-Hélène; poussée par un vent favorable, la flotte y arriva en dix-huit jours [1]; elle s'y arrêta vingt-deux jours, comme au Cap. Pendant ce temps la moitié de l'équipage obtint à tour de rôle la permission de descendre à terre, pour se reposer et se livrer au plaisir de la chasse dans les montagnes de l'île, où se trouvaient alors en abondance des porcs sauvages. Quand tous les vaisseaux furent réunis, ce ne furent que réjouissances. L'arrivée de la flotte anglaise fut une nouvelle occasion de fêtes, les officiers des deux flottes se traitant tour à tour; le vice-amiral hollandais, en particulier, donna en leur honneur un grand festin; sur le conseil de Tavernier, le repas eut lieu à terre, sous sa propre tente de voyage, qu'il prêta avec ses tapis de Perse, pour la circonstance; il donna aussi son tonneau de vin du Rhin et quelques bouteilles de chiras qu'il avait encore. L'habile voyageur trouvait ainsi toujours moyen de se rendre utile et même nécessaire.

Enfin le moment du départ arriva; un conseil fut tenu sur la route qu'on devait suivre; les capitaines et les pilotes furent d'avis de se diriger d'abord vers l'ouest, afin de trouver dans cette région des vents qui poussassent la flotte vers la Hollande. Le onzième

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 566 (liv. III, ch. xxviii).

jour après avoir levé l'ancre, on passa la ligne avec un vent favorable et presque frais[1]. Quelque temps après, on traversa, trois jours durant, une région où l'eau est « toute pleine d'une herbe dont la feuille ressemble aux feuilles d'olivier » ; c'était évidemment la mer des Sargasses[2]. On est surpris de voir Tavernier dire immédiatement ensuite : « Après plusieurs autres journées de navigation, nous découvrîmes les costes d'Islande et puis l'isle de Ferelle, où la flotte hollandaise, qui venait au-devant de nous, nous attendait. » Comme à la page précédente il dit que le vent les repoussa « jusqu'au soixante-quatrième degré » et les contraignit de « revenir ainsi en Hollande par le nord », il n'est guère possible de croire que Islande ait été mis pour Irlande; quant à l'île Ferelle, il faut y voir sans doute les îles Féroë; mais il faut convenir que le récit de Tavernier manque, dans toute cette partie, de clarté.

On comprend que si la flotte des Indes fut ainsi rejetée hors de sa route, on en ait envoyé de Hollande une autre à sa recherche; après que les deux flottes se furent reconnues et saluées, celle de Hollande

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 574 (liv. III, ch. XXIX).

[2] La mer des Sargasses, en allemand « Sargasso-See », tire son nom d'une espèce d'algue (*fucus natans*) qu'on y trouve en abondance, et dont le fruit ressemble à une grappe de raisin. Elle s'étend dans l'océan Atlantique, du 22e au 46e degré de latitude. (Dr Paul Andree, *Geographie des Welthandels*, S. v.) Elle offre l'aspect d'une immense prairie marine, — Oviedo l'a appelée « Praderias de Yerva », — qui égale en étendue, d'après Humboldt (*Kosmos*, t. I, p. 326), six ou sept fois la superficie de la France. Egli, *Nomina geographica*. Leipzig, 1872. S. v.

envoya des vivres frais aux vaisseaux qui venaient des Indes et en prit la conduite. Elle se dirigea tout droit vers les côtes de Hollande; on ne tarda guère à les apercevoir, mais les vents contraires retinrent l'escadre sept jours entiers devant Flessingue sans qu'on pût aborder [1]. Le lendemain du jour où l'on eut jeté l'ancre, deux des directeurs de la Compagnie vinrent visiter les vaisseaux; ayant reconnu Tavernier, ils lui offrirent de faire transporter ses bagages à Middelbourg; quatre jours après il se rendit dans cette ville, et on les lui remit en franchise. Les directeurs le firent même prier, le lendemain, à dîner avec eux. Il accepta cette invitation, qui lui offrait l'occasion de réclamer la somme qui lui était due; mais quelle ne fut pas sa surprise, quand les directeurs lui dirent qu'ils n'avaient point été informés de sa créance par le général Vanderling, ni par son conseil, mais qu'ils le payeraient aussitôt qu'ils en auraient eu avis! Ils ajoutèrent, pour le calmer, que sans doute il retournerait encore en Asie, qu'ils lui offraient le passage sur un des bateaux de la Compagnie, et qu'ils donneraient ordre, si jusque-là il n'avait pas encore été payé, qu'il reçût son argent en arrivant à Batavia. Tavernier les remercia; mais il n'était pas homme à se laisser prendre à ces belles promesses; aussi, fatigué de ne rien recevoir, il finit par intenter à la Compagnie un procès qui dura cinq années, mais n'aboutit qu'à une transaction.

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 576.

A quelle époque arriva-t-il en Hollande, et combien de temps y resta-t-il pour obtenir le payement de sa créance? Il ne nous le dit pas [1]. Après avoir indiqué le temps que la flotte mit à aller de Batavia au cap de Bonne-Espérance, et du Cap à Sainte-Hélène, il se tait sur celui qu'elle employa pour aller de Sainte-Hélène à Flessingue; mais par suite du détour si considérable qu'elle fit, on ne peut douter qu'elle y employa plus d'un mois, ce qui doit faire bien près de six mois pour le voyage complet de Batavia en Hollande; quelque peu de temps que Tavernier ait passé à Middelbourg pour obtenir le payement des 17,500 florins qui lui étaient dus, on voit qu'il ne put rentrer à Paris que dans le courant du printemps de 1649.

Que fit-il après son retour? Sans doute il s'occupa d'abord de vendre les marchandises et, en particulier, les pierres précieuses qu'il avait rapportées d'Orient; mais ces occupations ne lui firent pas perdre de vue sa créance sur la Compagnie hollandaise; il semble avoir fait plusieurs voyages à Amsterdam et à la Haye pendant les deux années qui suivirent son retour; la difficulté était de trouver quelqu'un qui consentît à se charger de son affaire, tant les agents de la Compagnie étaient redoutés; il dit qu'il fut deux ans avant de rencontrer un notaire qui voulût leur « signifier un

[1] Le seul renseignement d'où l'on puisse inférer l'époque de son arrivée en Hollande, c'est qu'il fut obligé de s'y servir de traîneau (*Voyages*, t. II, p. 579), ce qui montre que l'hiver n'était pas encore fini quand il débarqua.

protest [1] ». Le procès aussi n'était point terminé, quand il retourna aux Indes, et ce ne fut qu'au bout de cinq ans que les directeurs écrivirent à son frère, sans doute à Melchior, pour en venir à un arrangement. Ils lui offraient dix mille livres; cette offre fut acceptée, et une quittance leur fut donnée de la somme entière. C'était pour Tavernier une perte de plus de trente mille livres, jamais il ne l'a oubliée, ni pardonné à la Compagnie hollandaise et à ses agents les ennuis que cette affaire lui avait causés.

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 584.

CHAPITRE V

Quatrième voyage de Tavernier en Orient. — Mirgimola et Chah-Hest-Khan. — Combat naval entre les Hollandais et les Anglais. (1651-1656.)

« Ayant résolu de passer une quatrième fois en Asie, dit Tavernier au commencement du chapitre VI du second livre de ses *Voyages* [1], je partis de Paris avec M. d'Ardillière, fils de M. du Jardin [2], le 18 juin 1651. » Arrivé à Lyon le 29 seulement, — la lenteur était le caractère des voyages de l'époque, — il descendit le Rhône en bateau jusqu'à Avignon, d'où il se rendit à cheval à Marseille. Il fut obligé de rester dans cette ville, en attendant une occasion favorable pour s'embarquer, du 6 juillet au 25 août; ce jour-là il prit passage sur le navire marseillais *Sainte-Crispine*. Le lendemain on mit à la voile, mais le vent devint bientôt si faible, qu'on n'arriva que le 2 septembre en vue des côtes de la Sardaigne. De là, on fit route vers le sud-est, et après avoir passé devant l'île de Pantellaria, le 7 on aperçut celle de Gozzo; le lendemain matin le bateau, poussé par un vent favorable, entrait dans le port de Malte. C'était

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 212 (liv. II, ch. VI).
[2] Il mourut pendant ce voyage.

le jour de la Nativité et l'anniversaire de la levée du siége de la ville par les Turcs en 1565; Tavernier arrivait à point pour assister à la fête donnée chaque année en l'honneur de ce fait d'armes du grand maître La Valette.

Tavernier resta à Malte jusqu'au 20, que la *Crispine* mit à la voile. Le 23, on découvrit les côtes de la Morée, et sur le soir, on aperçut la ville de Coron, connue pour son commerce d'huile. Le lendemain, on passa en vue du cap Matapan et de l'île de Cerigo, et l'on se dirigea ensuite vers Candie. Le 27, on vit cinq vaisseaux dont deux donnèrent la chasse à la *Crispine;* mais, meilleure voilière qu'eux, elle leur échappa. Depuis ce jour jusqu'à Alexandrette, « nous trouvâmes, dit Tavernier [1], toute la mer couverte de pierre ponce » ; elle provenait du tremblement de terre récent qui avait abîmé la moitié de l'île de Santorin. Le 29 septembre, on découvrit l'île de Chypre, et le 2 octobre le navire mouilla à Larnaca, où se trouvait un consul français, et la capitale de l'île. Tavernier, pendant le peu de temps qu'il y passa, s'informa de la manière de vivre des habitants; ils étaient, raconte-t-il, réduits alors à une si grande misère que plus de quatre cents, pour ne point payer la capitation exigée de tout infidèle, s'étaient, depuis quelques mois, faits musulmans. Le 3 octobre au matin la *Crispine* reprit la mer, et le lendemain elle arriva à Alexandrette, après une traversée de quarante jours.

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 216.

A peine l'équipage eut-il débarqué, que le vice-consul annonça par pigeons, à Alep, l'arrivée du navire français [1]. Tavernier s'occupa aussitôt de ses préparatifs de départ, et, après avoir fait provision de vivres, il se mit en route pour Alep; il y arriva dès le 7; mais il fut obligé de s'y arrêter. La guerre, qui avait éclaté entre les Arabes et les Kourdes d'Assyrie, rendait les routes peu sûres; quelque temps auparavant, deux caravanes avaient été pillées; il eût été imprudent de traverser la Mésopotamie en ce moment, Tavernier attendit qu'elle fût pacifiée, et il ne quitta Alep qu'à la fin de décembre. Le 28, il se procura les chevaux nécessaires au voyage, et, le 31, il alla rejoindre la caravane campée aux environs; elle se mit aussitôt en marche. Tavernier suivit jusqu'à Mossoul à peu près la même route qu'à son troisième voyage; la caravane atteignit cette ville le 2 février; mais le manque de radeaux la força d'y rester jusqu'au 15, qu'on commença à descendre le Tigre. Le surlendemain, on franchit le Sab, son affluent, et le soir on coucha au milieu des bois, où la crainte des lions, fréquents alors dans cette région, obligea de veiller toute la nuit.

Le 18, on continua de descendre le Tigre pendant treize heures; le lendemain, on arriva à son confluent avec une rivière que Tavernier appelle Altumsou (rivière d'or), et qui doit être le petit Sab; plus loin, il vit quelques-unes de ces sources de bitume et d'eaux

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 224

thermales sulfureuses qui sont si abondantes dans toute cette partie du bassin du Tigre. Pendant toute la journée, on aperçut des bandes de Kourdes et d'Arabes sur les bords du fleuve, les premiers sur la rive gauche, les seconds sur la droite; ils avaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, ainsi que leurs troupeaux. La guerre avait recommencé entre ces peuplades demi-sauvages, et leurs sentinelles postées sur des éminences montraient qu'ils ne cherchaient que l'occasion de franchir le fleuve avec leurs chevaux, pour se jeter sur les troupeaux de l'ennemi. La caravane, qui redoutait également les deux partis, ne s'arrêta qu'après dix-neuf heures de navigation et quand elle fut hors de leur portée.

Le 20, elle vint camper près de la ville de Tekrit, située sur la rive droite du Tigre en Mésopotamie. On y voyait un château fort en ruine, entouré par l'eau du fleuve au nord et à l'est, et défendu des deux autres côtés par d'épais retranchements. Après avoir encore descendu le Tigre toute la journée du 21, la caravane arriva le lendemain près d'un canal dérivé du Tigre, et qui va jusque vers Bagdad; elle s'y arrêta quelque temps, afin de permettre aux Turcs qui s'y trouvaient d'aller à une mosquée célèbre, située à une demi-lieue du fleuve; tout près, on voyait une vieille tour en brique avec un double escalier extérieur, et plus loin trois grands portiques, débris de quelque palais détruit. Du reste, remarque Tavernier [1], il

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 229 (liv. II, ch. VII).

semble qu'il y ait eu autrefois en ce lieu une grande ville; pendant l'espace de plus de trois lieues on n'aperçoit que des ruines le long du fleuve. Le 23 et le 26, on ne vint à terre que pour préparer le repas; tout le reste du jour, on l'employa à descendre le Tigre; ce fut le dernier effort de cette longue et pénible navigation; le 25 au matin, la caravane arrivait à Bagdad.

Tavernier était déjà passé par Bagdad, en 1632, au retour de son premier voyage; alors il ne s'y était arrêté, nous l'avons vu, que cinq jours; cette fois il y resta vingt jours entiers; il les employa « à voir ce qu'il y avait de plus remarquable dans cette ville » célèbre. Depuis cette époque, elle était retournée pour toujours de la domination des Perses sous celle des Ottomans, et ce grand événement avait eu lieu à l'époque même du second voyage de Tavernier, dont il avait modifié l'itinéraire. Bagdad se ressentait encore de ce changement de domination; la plupart des riches marchands qui y habitaient avaient été tués, quand les Turcs y pénétrèrent, et son commerce n'avait pu encore retrouver son ancienne prospérité. Mais, située près de la frontière de Perse, et sur un cours d'eau considérable, cette ville avait conservé une grande importance politique; elle était gouvernée par un pacha, dont la garde se composait de six à sept cents hommes à cheval; il s'y trouvait aussi trois cents janissaires, trois ou quatre cents spahis et six cents fantassins; un aga les commandait; un autre aga, avec deux cents janissaires sous ses ordres,

avait la garde des clefs de la ville; enfin Tavernier parle d'un corps de cavalerie d'environ trois mille hommes, en garnison dans la ville ou aux environs [1]. Il y avait là une concentration de forces qui montre tout le prix que le sultan attachait à la conservation d'une place dont la conquête lui avait coûté de si grands efforts.

Tavernier était descendu au couvent des Capucins; les Turcs l'avaient occupé, quand ils s'étaient emparés de Bagdad; mais l'intervention du Grec Michael, chef des canonniers, le leur avait fait rendre à ses anciens maîtres [2]. Les Capucins francs n'étaient pas d'ailleurs les seuls chrétiens qu'il y eût dans Bagdad; cette ville renfermait encore un grand nombre de nestoriens qui y avaient une église à eux; on y voyait aussi des Arméniens et des jacobites qui se servaient de celle des Capucins. Les ruines qu'on trouvait aux environs de Bagdad témoignaient que les diverses communions chrétiennes avaient eu autrefois une bien plus grande importance dans cette contrée. A une lieue et demie de la ville, on voyait les restes de ce qu'on appelait la tour de Babylone; Tavernier a eu raison de dire que la capitale de l'ancien empire assyrien était bien plus éloignée de Bagdad; il avait, dans un précédent voyage, passé non loin de ses ruines, quand, en se rendant en 1638 à Bassora, par le

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 232.

[2] *Voyages*, t. I, p. 233. Tavernier dit que « les Capucins en écrivirent au Père Joseph », qui fit obtenir des « lettres de noblesse au signor Michael ».

grand Désert, il traversa Meched-Ali; il est étonnant qu'en 1652, il ait cru les voir, en allant de Bagdad à Bassora.

Le 15 mars, Tavernier prit une barque pour achever de descendre le Tigre, et quitta Bagdad; arrivé à l'endroit où le fleuve, un peu au-dessous de cette ville, se sépare en deux bras, il vit, dit-il, une « enceinte qui pouvait avoir eu une lieue de circuit; il y a encore, ajoute-t-il, des restes de murs si larges que six chariots y pourraient passer de front[1] ». « Les chroniques du pays disent que ce sont les ruines de l'ancienne Babylone. » Cette remarque de Tavernier est faite pour surprendre; les chroniques n'ont rien à faire avec la détermination de l'emplacement de Babylone, et les ruines de cette ville se trouvent près de l'Euphrate, et non sur les bords du Tigre. Mais, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, Tavernier est un marchand, non un archéologue; si les renseignements qu'il donne sur les produits des différents pays qu'il a visités méritent toute confiance, il n'en est pas de même de ceux qu'il a fournis, par exception, sur les anciens monuments qu'il lui est arrivé de rencontrer; d'ailleurs, ne connaissant pas les langues orientales, obligé dès lors de se servir d'interprètes, c'était par eux seuls, le plus souvent, qu'il pouvait apprendre ce qu'il désirait savoir; combien peu étaient en état de le renseigner sur les questions d'histoire ou d'archéologie!

De Bagdad à Bassora, le pays est entrecoupé de

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 240 (liv. II, ch. VIII).

digues et d'une grande fertilité; dans les vastes prairies qui s'étendent entre le Tigre et l'Euphrate paissaient de nombreux troupeaux de buffles et de chevaux; on y faisait aussi beaucoup de beurre. A moitié chemin des deux villes, Tavernier rencontra un *tefterdar* venu de Constantinople pour percevoir les droits du Grand Seigneur; ses tentes étaient sur le bord du fleuve, il s'empressa d'aller lui faire un présent; le *tefterdar* lui envoya en retour deux moutons, douze poules, du beurre et du riz. Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, il lui dit que le tribut d'une piastre et un quart par tête, payé pour les seuls buffles de la contrée, rapportait au sultan quatre-vingt mille piastres. Après une navigation de dix jours, Tavernier arriva le 25 mars à Gorno (Corna), ville forte située au confluent du Tigre et de l'Euphrate. Il y rencontra le directeur de la Compagnie hollandaise, avec lequel il se rendit à Bassora; favorisés par le vent et par la marée, — le flot se fait sentir jusqu'à Corna, — ils parcoururent en sept heures les quinze lieues qui séparent cette dernière ville de Bassora.

A son second voyage en 1639, Tavernier était resté trente-deux jours à Bassora; en 1652, il en passa quatorze dans cette ville [1]. Comme il le remarque à bon droit, il était, après ce double séjour, en état d'en dire quelque chose de certain. Située à une demilieue de l'Euphrate, ou plutôt du Chat-el-Arab, avec

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 243.

lequel elle communique par un canal capable de porter des bateaux, à quinze lieues de la mer, cette ville était le centre d'un commerce international considérable; il s'y vendait surtout une très-grande quantité de jeunes chameaux. Après avoir appartenu longtemps aux Arabes, elle était, depuis un siècle environ, devenue à peu près indépendante sous la suzeraineté de la Turquie, et de cette époque date sa prospérité. Le fond de la population était composé d'Arabes musulmans; Tavernier y signale aussi la présence d'un grand nombre de chrétiens dits de Saint-Jean [1], et il a décrit en détail leurs croyances et leurs pratiques religieuses.

Le 10 avril, Tavernier quitta Bassora sur une barque qu'il avait louée exprès, et après avoir attendu quatre jours un vent favorable à l'embouchure de l'Euphrate, il se dirigea vers Bender-Congo; il y arriva après une navigation de quatorze jours [2]. Il y avait alors à Bender-Congo un agent portugais qui prélevait la moitié des droits de douane, en vertu d'un accord avec le roi de Perse, et cette ville eût été une station commerciale bien autrement importante que celle d'Ormuz ou de Goumroun, si le chemin de Lar eût été meilleur; mais la disette d'eau et les « passages difficiles » ont fait abandonner cette route et avec elle Bender-Congo.

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 247 et suiv.

[2] *Voyages*, t. I, p. 260 (liv. II, ch. IX). Tavernier dit qu'il arriva à Bender-Congo le 23 avril; il faut lire évidemment le 27. D'ailleurs, après avoir dit qu'il resta deux jours à Bender-Congo, il ajoute que le 30 il prit une barque pour Bender-Abassi, ce qui confirme ma supposition.

Après un séjour de deux jours dans cette ville, Tavernier s'embarqua le 30 pour Bender-Abassi ou Goumroun. Avant d'aborder dans cette ville, il s'arrêta trois ou quatre jours à un village de l'île de Kechmiche (Kischme), renommée pour sa fertilité; dix ans auparavant, les Hollandais avaient voulu s'en emparer, pour se venger de la surtaxe que le Chah voulait leur faire payer sur les soies; mais ils avaient échoué dans leur entreprise. De Kischme, Tavernier fit voile pour Ormuz; il y arriva le 1er mai. La capitale de cette île stérile était en ruine, depuis que le roi de Perse Chah-Abbas Ier l'avait, en 1623, reprise aux Portugais, avec l'aide des Anglais [1]. Il est probable que Tavernier ne s'y arrêta qu'assez peu de temps, et qu'il continua presque aussitôt son voyage jusqu'à Bender-Abassi ou Goumroun.

Le 11 mai, — il avait cette fois, du moins pour le moment, renoncé à aller à Ispahan, — il s'embarquait dans ce port, « sur un grand vaisseau du roi de Golconde », pour se rendre directement à Masulipatam [2]. A peine sorti du golfe Persique, le navire fut assailli par un vent violent du sud-ouest, qui dégénéra bientôt en tempête et le mit en danger, il faisait eau de toutes parts; on passa ainsi devant les Maldives sans les reconnaître [3], tout occupé que l'on était de vider le bateau; pour surcroît de détresse,

[1] *Voyages*, t. I, p. 759 (liv. V, ch. XXIII). — A. BOUCHOT, *Histoire du Portugal et de ses colonies*, p. 222.

[2] *Les Six Voyages*, t. II, p. 179 (liv. I, ch. XVII).

[3] Il semble qu'il devrait plutôt être question des Laquedives.

un orage d'une violence extrême éclata tout à coup, la foudre tomba à trois reprises différentes sur le vaisseau, et tua la première fois trois hommes, et la seconde, deux. Enfin, le matin du 24 juin, on aperçut la terre, et l'on reconnut bientôt que l'on était devant Pointe-de-Galle. A partir de ce moment, le temps fut presque constamment beau, jusqu'au 2 juillet au matin qu'on atteignit Masulipatam[1]. Aussitôt le pilote descendit à terre pour aller saluer le commandant hollandais; en apprenant que Tavernier était sur le bateau avec M. Louis du Jardin, celui-ci leur envoya deux chevaux pour les conduire à la « loge » ou résidence hollandaise. Un accueil amical y attendait les deux voyageurs français, et les quelques jours qu'ils restèrent à Masulipatam se passèrent en fêtes presque continuelles.

Le 18 ou 19 juillet, Tavernier acheta un *pallekis*, trois chevaux et six bœufs, pour le porter, lui et son compagnon de voyage, avec leurs bagages. Son dessein était de se rendre d'abord à Golconde pour vendre au Roi des perles, qu'il rapportait peut-être de Bender-Abassi, et d'autres joyaux, en particulier de belles émeraudes. Mais ayant appris que le souverain n'achetait aucune chose de prix sans l'avis de son premier ministre Mirgimola, qui se trouvait alors au siége de

[1] *Voyages*, t. II, p. 181. Il faut peut-être lire 12 juillet. Il semble en effet que huit jours pour aller de Pointe-de-Galle à Masulipatam soient bien peu; plus loin on lit que le 18 ou le 19 juin — lire juillet — Tavernier acheta un *pallekis* pour se rendre à Golconde; cette dernière date paraît confirmer celle que je propose à la place du 2 juillet.

Gandicot dans la province de Carnatique, il résolut, sans se laisser arrêter par cet obstacle, d'aller d'abord rendre visite au tout-puissant nabab. Le 21 juillet, après avoir pris congé des Hollandais de Masulipatam, il commença son long voyage[1]. Contrarié par les pluies, qui le forcèrent à diverses reprises de s'arrêter plusieurs jours de suite dans d'humbles villages, il n'arriva que le 13 août à Madras. Il avait longé, on le voit, la côte de Coromandel, ce qui lui permit de ne pas s'engager dans les montagnes de l'intérieur, mais lui fit faire un long détour, et le força de franchir les nombreux cours d'eau qui se jettent de ce côté dans la mer, et dont plusieurs, comme la Kistna, étaient alors, ou grossis outre mesure par les pluies, ou débordés.

Ce pays en partie inexploré offrait à Tavernier bien des sujets d'observation; il parle avec admiration des pagodes qu'il vit aux environs d'un village situé près de la Kistna et qu'il appelle Bezouart. Jusqu'à Madras, il ne rencontra d'autre ville importante que Condevir, où il arriva le 1er août; dix jours après il atteignit Palicat, fort bâti par les Hollandais presque au milieu de la mer, et qui commandait alors toute la côte de Coromandel. Le gouverneur, originaire de Brême, accueillit avec empressement Tavernier et son compagnon de voyage, il leur fit visiter les fortifications de Palicat et ne souffrit pas qu'ils mangeassent, pendant leur séjour dans cette ville, ailleurs

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 183 (liv. I, ch. XVIII).

qu'à sa table [1]. Parti le 12 au soir de Palicat, — il faut remarquer que Tavernier voyageait de préférence la nuit, suivant la mode orientale, — il arriva le lendemain vers les dix heures du matin à Madras. Il alla loger au couvent des Capucins, où se trouvaient alors les Pères Éphraïm de Nevers et Zénon de Baugé.

Depuis 1642, la Compagnie anglaise des Indes orientales avait un établissement à Madras, et, pour protéger ses marchandises et la personne de ses agents, elle y avait élevé un fort, nommé le fort Saint-Georges [2]. Le lendemain de son arrivée, Tavernier y alla rendre visite au résident, qui le retint à dîner. On reconnaît à cette démarche le soin que prenait l'habile voyageur d'entrer en relation avec les autorités, de quelque nation qu'elles fussent, des divers pays qu'il parcourait. Le 15, au matin, il se rendit avec son compagnon de route, M. du Jardin, à Saint-Thomé, situé à une demi-lieue de Madras et chef-lieu des établissements portugais de la côte de Coromandel.

Leur première visite fut pour le gouverneur, qui les garda à dîner. L'après-midi, ils allèrent voir l'église des Augustins et celle des Jésuites; dans la première, on leur montra le fer de la lance avec laquelle, disait-on, saint Thomas avait été martyrisé. Ils rendirent ensuite visite à quelques Portugais de condition, puis, à la fraîche, ils rentrèrent à Madras. Le lendemain, le gouverneur et les Portugais de Saint-Thomé qu'ils

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 189.
[2] Barchou de Penhoen, *op. cit.*, t. I, p. 58.

étaient allés voir leur envoyèrent des fruits, du poisson, des provisions de toutes sortes. C'était là la manière habituelle aux colonies de souhaiter la bienvenue aux étrangers. Tavernier ne quitta Madras que le 22 août, et, pendant tout le temps qu'il passa dans cette ville, le résident anglais s'empressa de lui offrir, à lui et à M. du Jardin, toutes les distractions capables de les délasser de leur long voyage[1].

En quittant Madras, Tavernier s'éloigna du littoral pour s'enfoncer dans les terres; après avoir traversé une plaine sablonneuse couverte de bambous, il rencontra le 26 un des officiers de l'armée de Mirgimola; il s'empressa de l'aller saluer et de lui offrir un présent; l'officier, ayant appris quel était le but de son voyage, l'accueillit fort bien, et, quand il sut qu'il n'était pas Hollandais, mais qu'il venait de France, pays dont il n'avait pas encore entendu parler, il le questionna longtemps sur le gouvernement et la puissance du Roi. Il voulait le garder à souper avec lui, et l'invita même à assister le lendemain à une chasse d'éléphants; mais Tavernier, pressé de se rendre à Golconde, le remercia et se remit aussitôt en route. Le 29, il arriva à un lieu qu'il appelle Outemeda, sanctuaire bouddhiste célèbre; il y vit une des plus belles pagodes de l'Inde; bâtie en pierre de taille avec trois tours immenses, elle renferme de nombreux appartements pour le logement des prêtres du lieu; à quelque distance se trouvait un assez vaste étang,

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 190 (liv. II, ch. XVIII).

sur les bords duquel s'élevaient plusieurs petites pagodes, chacune avec une divinité particulière[1]. Enfin, trois jours après avoir quitté Outemeda, le 1er septembre, Tavernier atteignit Gandicot; il n'y avait qu'une semaine que Mirgimola s'en était emparé.

Bâtie au sommet d'une haute montagne accessible d'un seul côté, par un chemin étroit et escarpé, entourée de précipices, Gandicot était une des places les plus fortes du Carnatique; Mirgimola n'avait pu la prendre qu'en faisant monter du canon sur la montagne pour en battre l'unique porte; le radjah qui y commandait, voyant celle-ci à moitié détruite, demanda à capituler, et quand Tavernier arriva avec M. du Jardin, toutes les troupes étaient encore campées au pied de la montagne, sur les bords d'une rivière qui traverse la plaine. Un canonnier anglais et un Italien qui servaient dans l'armée de Mirgimola, les ayant reconnus comme Européens, leur offrirent aussitôt l'hospitalité; ils leur apprirent qu'il y avait aussi dans la ville un Français, nommé Claude Maillé, de Bourges. Entré au service de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, Maillé était allé d'abord à Batavia; mais, mécontent du général qui y commandait, il avait accompagné l'ambassadeur envoyé par la puissante Compagnie dans le royaume de Golconde. Après le départ de celui-ci, il était passé au service du nabab, qui venait de le charger de fondre des canons pour la défense de Gandicot[2].

[1] *Les Six Voyages,* t. II, p. 198.
[2] *Ibid.,* p. 202 et 204.

Le jour suivant, Tavernier monta à la ville et se rendit chez Claude Maillé, il l'avait connu à Batavia; Maillé le reçut avec une joie facile à comprendre et fit aussitôt avertir Mirgimola de son arrivée. Le lendemain, 3 septembre, Tavernier rendit visite au puissant ministre; le nabab, qui venait de faire dresser ses tentes sur la montagne même, lui fit le meilleur accueil et lui demanda si, comme il l'avait ordonné, on lui avait donné les vivres nécessaires pour lui et pour sa suite; puis il s'informa du but de son voyage. Il parut charmé de la déférence que Tavernier témoignait pour lui, en venant ainsi le trouver avant d'aller voir le Roi. Le jour suivant, Tavernier retourna encore auprès de Mirgimola, pour lui montrer les perles qu'il avait apportées; quelques-unes étaient d'une grandeur et d'un poids extraordinaires; le nabab les admira beaucoup, en demanda le prix, mais les rendit, en disant qu'il y penserait. La nouvelle entrevue n'eut lieu que quelques jours plus tard.

A son arrivée dans le Carnatique, Mirgimola avait fait ouvrir une mine de diamants, que plus tard il ordonna de fermer, parce que ceux qu'on y avait trouvés n'étaient pas d'une belle eau; il en avait cinq sacs tout pleins, au sujet desquels il consulta Tavernier; le voyageur français les trouva sans valeur et n'en acheta aucun, pas plus d'ailleurs que Mirgimola ne lui acheta de perles [1]. Mais il promit à Tavernier d'avertir le Roi de sa venue. Celui-ci n'avait

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 203.

plus alors qu'à prendre le chemin de Golconde.

Le 15 septembre, il alla voir une dernière fois le nabab; il le trouva occupé à recevoir des messages et à y répondre; il rendait aussi la justice, et quatre coupables qu'on avait amenés furent condamnés, séance tenante, à la peine capitale; quand il eut expédié ces affaires, Tavernier lui présenta sa requête. Mirgimola lui dit qu'il le recommanderait à son fils à Golconde, et il lui donna seize cavaliers pour l'accompagner jusqu'à une rivière qu'il n'était point permis de franchir sans un sauf-conduit. Le 21, Tavernier arriva à l'ancienne frontière du royaume de Golconde, avant que la province du Carnatique lui fût soumise; le lendemain, il rencontra une nombreuse troupe de bouddhistes qui venaient des environs de Brampour avec leurs idoles et se rendaient en pèlerinage à un des sanctuaires de Rama dans le Carnatique; un des valets de Tavernier, qui était de Brampour, lui demanda la permission d'accompagner ses compatriotes, il la lui accorda, sachant bien, remarque-t-il, que si elle ne lui avait pas été donnée, il l'eût prise de lui-même. Deux mois après, il vint reprendre son service [1]. Le voyage se continua sans incident digne d'être remarqué jusqu'au 2 octobre, date de l'arrivée de Tavernier à Golconde.

Tavernier et son compagnon de route, M. du Jardin, allèrent descendre chez un jeune Hollandais

[1] Tavernier (*Voyages*, t. II, p. 211) mentionne une grande pagode, qu'il aperçut le 24 sur une colline, et le passage d'une large rivière qui l'arrêta une partie de la journée du 27.

arrivé à Golconde en même temps que Maillé, et resté dans cette ville en qualité de chirurgien du Roi. Ce fut par son intermédiaire que Tavernier parvint à montrer ses perles au Roi. N'ayant pas été reçu par le fils du nabab, il ne savait comment pénétrer à la cour, quand le chirurgien hollandais parla de lui au premier médecin du prince; celui-ci se chargea de présenter ses perles au souverain, et il le fit, comme il l'avait promis; mais quand Tavernier eut fait connaître le prix qu'il en exigeait, l'eunuque qui assistait à la négociation parut le trouver trop élevé; Tavernier n'était pas d'humeur à supporter ce qu'il regardait comme une injure; le lendemain il quitta Golconde, et lorsque le Roi, informé seulement deux jours après de son départ, envoya des cavaliers pour le ramener à la cour, il refusa de revenir et continua son chemin jusqu'à Surate. Il se rendit dans cette ville par la route qu'il avait suivie à l'époque de son voyage de 1643, qu'il mit vingt-sept jours à parcourir[1]. Si donc il partit de Golconde le 26 octobre, comme il semble le dire[2], il dut arriver à Surate vers

[1] C'est du moins ce qu'on lit p. 102, t. II (liv. I, ch. IX) des *Voyages*; mais comme Tavernier dit qu'il en mit cinq de plus par la route d'Aurengabad, pour laquelle il n'en compte que vingt-six, on voit que les vingt-sept jours doivent sans doute être ramenés à vingt et un.

[2] *Voyages*, t. II, p. 216. Tavernier dit que le 25 le premier médecin l'envoya querir; s'il n'y a pas là de faute d'impression, comme il partit de Golconde le lendemain, il se mit en route pour Surate le 26. Dans un passage du chapitre XIII du livre III (*ibid.*, t. II, p. 454), Tavernier dit qu'en 1653, étant en chemin de Golconde pour Surate avec M. d'Ardillère, il rencontra près de

le 22 ou le 16 novembre. Parti le 2 juillet de Masulipatam, il avait, en quatre mois et demi, traversé toute la péninsule hindoustanique.

Tavernier n'avait pas l'intention de rester longtemps à Surate; en y allant, il se proposait de se rendre à Agra auprès du Grand Mogol Chah-Djihan; mais Chah-Hest-Khan, beau-frère de ce prince et gouverneur de la province de Guzerate, ayant appris son arrivée, lui envoya un de ses officiers, pour l'inviter à venir à Ahmedabad, sa résidence, lui montrer les joyaux qu'il avait apportés; il lui donnait l'assurance qu'il les lui payerait aussi bien que le Roi. M. du Jardin était gravement malade d'un débordement de bile qui l'emporta en neuf jours, quand Tavernier reçut ce message; dès qu'il eut rendu les derniers devoirs à son ami, il se mit en route pour Ahmedabad. Il eut bientôt traité avec Chah-Hest-Khan, aussi bon connaisseur qu'amateur de joyaux de toutes sortes. Bien qu'ils eussent eu une contestation sur le mode de payement, ce prince donna à Tavernier un khalaat ou cafetan d'honneur complet avec l'épée et le kandjar, ainsi qu'un cheval de selle, et pendant tout le temps que le voyageur passa à Ahmedabad, il lui fit porter chaque jour trois ou quatre plats des meilleurs mets de sa table; un jour même, ayant reçu des

Daulatabad une nombreuse troupe de pèlerins; ceci semblerait reporter plus tard son voyage; mais il y a dans ce passage une double erreur : M. d'Ardillère dut mourir à la fin de 1652, et Tavernier rencontra, non près de Daulatabad, mais entre Gandicot et Golconde, la troupe de pèlerins dont il parle.

pommes de Perse, il en envoya à Tavernier deux bassins, qui, vu la rareté de ces fruits, auraient pu valoir, à Ahmedabad, trois ou quatre cents roupies[1]. On voit, par là, en quelle estime Tavernier était tenu par les princes d'Asie; cette considération due à sa probité, non moins qu'à son habileté commerciale, ne fera qu'aller grandissant.

D'Ahmedabad, Tavernier revint à Surate; il en repartit bientôt pour Golconde. Il se mit en route le 6 mars 1653[2]; après avoir suivi pendant les cinq premiers jours le même chemin qu'à son voyage précédent, il le quitta pour prendre celui d'Aurengabad, plus long de cinq journées de marche, et arriva à Golconde le 1er avril : ce n'était pas avec l'intention de voir le roi de ce petit État qu'il venait cette fois dans cette ville, mais pour aller de là aux mines de diamant faire ses emplettes, avant de retourner en Europe. Tavernier n'a pas cru utile de raconter en détail ce nouveau voyage aux mines de Golconde, et il s'est borné à le mentionner en passant; nous ignorons quelle en fut au juste la durée, quelles mines il visita, quelles affaires il y fit, à quelle époque il en revint. On peut supposer toutefois que ce fut vers la fin de 1653. « Estant, dit-il, de retour à Surate de mon voyage à la mine de diamant, j'appris que la guerre estoit déclarée entre les Anglais et les Hollandais[3]. » La route de mer lui était ainsi fermée; la guerre qui

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 218 (liv. I, ch. XIX).
[2] *Ibid.*, p. 102 (liv. I, ch. IX).
[3] *Ibid.*, p. 220 (liv. I, ch. XX).

avait éclaté entre la Perse et le Grand Mogol lui interdisait de prendre le chemin, si long d'ailleurs, d'Agra et de Candahar; l'arrivée de cinq gros vaisseaux hollandais, le 2 janvier 1654[1], vint le tirer d'embarras. Dans tous ses voyages, Tavernier s'était attaché à gagner la bienveillance des chefs des stations coloniales qu'il visitait, soit par des présents, soit en leur rendant des services; le commandant de Surate en 1654, qui pour cette raison était « fort de ses amis », ayant eu connaissance de l'embarras dans lequel il se trouvait, lui offrit le passage sur un des vaisseaux qui venaient d'arriver. Il y avait bien à cela un danger à courir, celui de se voir attaqué par la flotte anglaise, mais ce péril n'était pas fait pour arrêter l'ancien soldat de la guerre de Trente ans; aussi, « plutôt que de perdre inutilement le temps à Surate, où il n'avait rien à faire, il prit la ferme résolution de s'embarquer[2] ».

Tavernier partit de Surate le 8 janvier; le 12, il arriva devant Diu, où trois vaisseaux, qui avaient pris les devants, attendaient le reste de la flotte. Là, on tint conseil sur la route qu'on devait suivre, et il fut décidé qu'on se rendrait « au *Scindi*[3] », où l'on espé-

[1] Tavernier ne donne pas le millésime de l'année, mais il est évident que puisqu'il était à Golconde au printemps de 1653, il ne peut être ici question que de l'année 1654. D'ailleurs, au tome I, page 107 (liv. I, ch. VIII), Tavernier dit qu'en 1654 il revint des Indes par mer de Surate à Ormus, ce qui nous donne le millésime oublié au volume II.

[2] *Les Six Voyages*, t. II, p. 221.

[3] Il s'agit évidemment de la côte du Sindhi, dont Tavernier fait ailleurs la capitale de la province de Tattah, tandis que Tattah est la capitale de la province du Sindhi.

rait rencontrer les vaisseaux anglais, partis depuis deux jours seulement de Diu. Après avoir lâché une bordée de canon contre cette ville, dont les habitants prirent aussitôt la fuite, les cinq vaisseaux hollandais se dirigèrent vers l'ouest, et le 20, ils arrivèrent devant les bouches du Sindh; l'amiral envoya quelques hommes à terre, et ayant appris qu'on attendait de jour en jour la flotte anglaise, il résolut de rester à l'ancre jusqu'au 16 février. Le 2, on aperçut des voiles à l'horizon; c'étaient les quatre vaisseaux anglais qui, poussés par le vent, venaient attaquer la flotte hollandaise. Bientôt le combat s'engagea, et le vaisseau sur lequel se trouvait Tavernier prit un vaisseau anglais à l'abordage et contribua à en couler un autre; lui-même paya de sa personne et vit tomber à ses côtés deux Hollandais mortellement frappés. Après le combat, le vent qui s'éleva força la flotte hollandaise d'aller mouiller à six lieues plus à l'est; elle y resta à l'ancre jusqu'au 20; après quoi elle revint « à la rade du Scindi » pour faire de l'eau et reprendre les ancres qu'elle y avait laissées; enfin le 28 elle mit à la voile, et le 7 mars elle arrivait à Goumroun[1].

En venant d'Europe, Tavernier n'avait pas passé par Ispahan, il résolut d'y aller au retour. Mais pour se rendre dans cette ville, il ne prit pas la route habituelle de Chiras, mais celle beaucoup plus longue et « tout à fait extraordinaire » de Kerman. Ce qui le détermina à choisir ce chemin fut le désir de « faire

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 226.

emplette » des belles laines qui se trouvent dans cette partie de la Perse. Il en avait entendu parler, pendant son dernier voyage, par des Gaures, qui en monopolisaient le commerce et « qui les travaillaient » [1]. Ayant donc pris des guides à Goumroun, il se dirigea vers la capitale déchue de l'ancienne Caramanie; il ne put y arriver qu'au bout de vingt-sept jours de marche. Accueilli favorablement par le nouveau khan de cette province, à qui il fit présent, en allant le saluer, d'un diamant de la valeur de huit cents écus [2], il put, malgré les protestations de quelques habitants, acheter une immense quantité de ces laines précieuses, qu'il fut le premier à faire connaître en France.

Après avoir terminé ses achats à Kerman, Tavernier prit le chemin d'Ispahan; ce fut un des voyages les plus pénibles qu'il eût faits; pendant vingt-cinq jours il traversa un pays presque constamment sablonneux et aride. « Tout ce qui console le voyageur, dit-il, c'est qu'il trouve tous les soirs un caravansérail avec une ou deux cisternes, grand soulagement dans ces pays déserts [3]. » La plupart de ces caravansérails

[1] Tavernier dit qu'ils en « font des pièces de serge presque aussi douces et aussi lustrées que si elles estoient de soye. J'ai eu la curiosité, ajoute-t-il, d'en apporter deux pièces en France, dont j'en présentai une à la feue Reine mère, l'autre à madame la duchesse d'Orléans. » *Voyages*, t. I, p. 106 (liv. I, ch. VIII).

[2] Avec son habileté habituelle, Tavernier mit aussi dans ses intérêts un jeune seigneur de Kerman, à qui il donna une carabine et une paire de pistolets, ainsi qu'une petite montre. *Voyages*, t. I, p. 108.

[3] *Les Six Voyages*, t. I, p. 110 (liv. I, ch IX).

avaient été bâtis par les soins du grand maître de la maison du Roi, Mohammed-Ali, simple berger élevé par un caprice du souverain au premier rang dans l'État. La première ville importante que rencontra Tavernier fut Yezd, « grand village », situé « au milieu des sables qui s'étendent deux lieues à la ronde ». On y voyait cependant des jardins d'une grande fertilité, dans lesquels on récoltait d'excellents fruits, en particulier des melons et des raisins délicieux. Yezd avait alors de vastes bazars et un grand nombre de commerçants; on y fabriquait aussi des étoffes d'or et d'argent et des tissus de soie renommés. Quoiqu'il n'eût rien de particulier à y faire, Tavernier, y « ayant rencontré quelques Arméniens de sa connaissance », resta trois jours entiers dans cette ville [1]. Puis il reprit le chemin d'Ispahan.

A quelle époque arriva-t-il dans la capitale de la Perse? Combien de temps y passa-t-il? En comptant avec les cinquante-deux jours nécessaires au voyage, les arrêts qu'il fit à Yezd et sans doute à Goumroun, où il n'était arrivé que le 7 mars, on voit qu'il ne dut atteindre Ispahan que dans le courant du mois de mai; mais rien ne nous apprend combien de temps il y resta. Il est probable seulement qu'il y revint à plusieurs reprises pendant le séjour assez considérable qu'en 1654 il fit en Perse. Dans le chapitre x du livre V du premier volume de ses *Voyages* [2], il rapporte qu'au mois d'octobre de cette année, il se

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 117.
[2] T. I, p. 649.

trouvait à Cazbin; il y était allé sans doute pour voir la cour, qui y faisait de fréquents et longs séjours; ailleurs, il dit qu'il demeura trois mois à Kerman « sur la fin de l'année 1654, afin de terminer quelques affaires[1] ». Que ces renseignements soient ou ne soient pas entièrement exacts, il en résulte que Tavernier fit, pendant son quatrième voyage, un long séjour en Perse, et qu'il dut d'Ispahan, centre de ses relations et de ses affaires, se rendre dans plusieurs villes de ce pays. Il ne le quitta d'ailleurs, son témoignage est formel à cet égard, qu'au commencement de l'année 1655.

« A mon retour de Perse en 1655, dit-il au chapitre III du livre Ier de ses *Voyages*[2], je passai aux Trois-Églises (localité voisine d'Érivan), sur la fin de février ». Et dans le chapitre II du même livre : « Je me souviens, rapporte-t-il[3], qu'arrivant à Halicarca, « giste » situé entre Kars et Érivan, le septième de mars 1655, au retour de mon *troisième*[4] voyage de Perse, les neiges estoient encore si hautes, qu'on eut bien de la peine à en tirer les balots de marchandises qui y estoient demeurez. » Il y a là un fait précis et dont l'exactitude ne saurait guère être mise en doute.

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 481 (liv. IV, ch. VIII). Ce renseignement toutefois paraît en contradiction avec ce que Tavernier dit t. I, p. 109, « qu'il ne retourna pas à Kerman, mais y envoya un exprès avec une lettre pour le khan ».

[2] T. I, p. 30.

[3] *Ibid.*, t. I, p. 26.

[4] Il faut évidemment lire *quatrième* voyage; on a là un nouvel exemple des fautes nombreuses d'impression dont fourmillent les *Voyages* de Tavernier.

Tavernier ajoute que la caravane dut s'arrêter huit jours en ce lieu; peut-être, ajoute-t-il, y serait-elle restée plus longtemps, si le « douanier d'Erzerom n'estoit venu en personne avec cinq cents cavaliers luy faire un chemin ». Ce n'était pas toutefois, paraît-il, le désir d'être utile à des marchands en détresse qui le fit agir ainsi, mais la crainte de perdre ses droits, — plus de cent mille écus, — si la caravane n'arrivait pas à Erzeroum avant le 22 mars, date où il devait être remplacé. D'après cela, on voit que Tavernier prit pour revenir d'Ispahan la route d'Érivan et de Tokat; il raconte, chapitre VIII [1], que près de cette dernière ville où il était campé, des voleurs, que l'odeur avait attirés, cherchèrent à lui dérober une partie de sa cargaison de musc, mais ils ne réussirent qu'à lui enlever par erreur quelques balles de laine. De Tokat, il gagna Smyrne, avec le dessein de s'y embarquer pour l'Europe [2].

D'Érivan à Tokat Tavernier suivit la route qu'il avait parcourue à son premier voyage, en allant de Constantinople à Ispahan; au delà de Tokat il prit un autre chemin, celui qui mène à Smyrne; il ne dut guère arriver à Tokat avant la fin de mars; après avoir souffert du froid, en traversant le Taurus entre Érivan et Erzeroum, et avoir été plus d'une fois arrêté par les neiges [3], il allait parcourir plus aisément les plaines de l'Anatolie, là cultivées et riantes,

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 104 (liv. I).
[2] *Ibid.*, p. 89 (liv. I, ch. VII).
[3] *Ibid.*, p. 24 (liv. I, ch. II).

ailleurs désertes et stériles, mais partout embellies par les grâces du printemps. Il mit trente-cinq jours à atteindre Smyrne [1]. « Obligé d'attendre pendant plusieurs semaines le départ de la flotte de Livourne », il résolut de mettre ce temps à profit pour « aller voir ce qui reste d'une ville et de son temple dont l'antiquité a fait tant de bruit ». Il s'agit d'Éphèse, éloignée de Smyrne d'environ une journée et demie de cheval. Il se mit en route avec quelques Français et Hollandais, qui se trouvaient comme lui dans cette dernière ville; ils emmenaient avec eux trois janissaires pour leur servir de guides; des chevaux suivaient chargés de provisions de bouche [2]. Partis à trois heures d'après-midi, ils traversèrent d'abord « un païs de plaines et de coteaux jusqu'à un gros village », où ils s'arrêtèrent pour souper. Ils remontèrent ensuite à cheval et marchèrent jusqu'à minuit; à trois heures du matin ils se remirent en route pour éviter la chaleur du jour [3]. A partir de là ils traversèrent une contrée délicieuse, entrecoupée de bocages et arrosée par de nombreux ruisseaux.

La nuit précédente ils avaient aperçu, au bord du chemin, neuf ou dix arcades étroites qu'ils prirent pour les restes d'un aqueduc; à un quart d'heure

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 95 (liv. I, ch. VII).
[2] *Ibid.*, t. I, p. 89.
[3] « Ce petit voyage se fit en été », dit Tavernier, qu'il ne faut pas prendre peut-être trop au pied de la lettre; arrivé seulement à Smyrne dans le courant de mai, suivant toute vraisemblance, on voit que son excursion à Éphèse dut se faire à la fin de ce mois ou au commencement de juin.

d'Éphèse ils rencontrèrent une mosquée, ancienne église chrétienne bâtie avec les ruines du temple d'Éphèse. A côté se trouve une espèce de cloître, « dont les arcades étaient soutenues par des piliers de marbre de diverses couleurs et artistement travaillés ». Des colonnes de marbre ou de porphyre fort belles soutiennent aussi la voûte de la mosquée. « Éphèse, dit Tavernier[1], n'a plus la face d'une ville, puisqu'elle est entièrement ruinée et qu'il n'y a aucune maison sur pied. » « Il paraît, ajoute-t-il, que cette ville a été fort grande, et l'on voit encore sur le haut de la colline l'enceinte de ses murailles avec quantité de tours quarrées dont quelques-unes sont encore assez entières. » Elle était bâtie sur une colline, au bas de laquelle s'élevait près d'une des portes le temple de Diane. Il n'en restait déjà plus que le portique, mais il était encore entier. Les cryptes subsistaient aussi, Tavernier et ses compagnons y descendirent avec des lanternes, et ils trouvèrent les voûtes bien conservées. Il parle aussi de grandes colonnes couchées par terre, près du portique, et d'un bassin de dix pieds de diamètre et de deux de profondeur, en pierre si dure qu'on ne la pouvait entamer. On le voit, le voyageur commerçant ne restait pas indifférent aux chefs-d'œuvre détruits de l'antiquité qu'il rencontrait, et s'il en parle quelquefois avec une ignorance trop visible, d'autres fois aussi les renseignements qu'il en donne sont loin d'être à dédaigner.

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 90.

Après être allé avec ses compagnons visiter le petit port de Scalanova, près duquel il vit une foule de barques occupées à la pêche de l'esturgeon, poisson fort abondant à l'embouchure de la rivière d'Éphèse, Tavernier reprit le chemin de Smyrne; il revint dans cette ville après une excursion de cinq jours [1]. Quand la quitta-t-il définitivement pour rentrer en Europe? Il ne le dit pas; mais on peut croire que ce fut vers le mois de juillet. Nous ignorons aussi à quelle époque il arriva à Livourne, ainsi que celle où il revint à Paris; suivant toute vraisemblance, ce ne fut pas avant l'automne de l'année 1655; mais on est sur ce point, comme sur tant d'autres de sa vie où Tavernier n'a pas jugé à propos de nous renseigner, réduit à des conjectures.

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 94.

CHAPITRE VI

Cinquième voyage en Orient. — Chah-Abbas II et Aureng-Zeb. (1657-1662.)

A quelque époque qu'il soit rentré en France, Tavernier y resta assez peu de temps; quoique âgé de plus de cinquante ans, et sans doute déjà à la tête d'une fortune considérable, dès qu'il eut réglé ses affaires, — malheureusement il ne nous dit pas ce qu'elles purent être, — il songea à reprendre le chemin de l'Orient, et, au mois de février 1657, il quitta Paris, et alla s'embarquer à Marseille pour Livourne. Ils étaient partis de grand matin, quand un peu après midi, preuve du peu de sécurité que présentait alors la Méditerranée, un corsaire leur donna la chasse jusque près de la côte; ils lui échappèrent à force de voiles et allèrent se réfugier dans un petit port entre la Ciotat et Toulon. « J'avois pris sur moi, dit Tavernier [1], tous mes joyaux et n'avois laissé dans le vaisseau que ce qui ne se pouvoit aisément porter, et qui toutefois pouvoit bien monter à vingt-cinq ou trente mille livres. » Ce renseignement est d'autant plus précieux qu'il est plus isolé; il nous montre que

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 266 (liv. II, ch. x).

Tavernier emportait en Orient des joyaux qu'il y avait peut être, en partie du moins, achetés bruts, et qu'il y revendait sertis et polis; il est probable aussi qu'il cherchait à y écouler des marchandises fabriquées en France. Je ne vois pas ce qu'auraient pu être sans cela les objets d'une si grande valeur qu'il laissa dans le vaisseau; ses bagages personnels ne devaient pas s'élever à vingt-cinq ou trente mille livres.

Craignant d'être de nouveau poursuivis par le corsaire qui les avait menacés, Tavernier et plusieurs des passagers ne voulurent pas remonter sur le bateau avec lequel ils étaient venus de Marseille; ayant loué des chevaux, ils retournèrent dans cette ville, tandis que le bateau, sur lequel Tavernier avait laissé un de ses serviteurs et ses bagages, faisait dès le lendemain voile pour Livourne. Peu de temps après leur retour à Marseille, ils virent arriver aux Iles un vaisseau anglais qui venait d'Espagne et se rendait en Italie; ils s'empressèrent de prendre passage dessus, et le surlendemain ils se mirent en route pour l'Italie; ils en voyaient déjà les côtes, quand un vent contraire les rejeta vers la Corse et les força de chercher un abri derrière l'île de Gorgone; ils y restèrent quatre jours, avant de pouvoir gagner Livourne.

Pendant que la flotte faisait ses préparatifs de départ, Tavernier alla passer quelques jours à Pise; il y était attiré par la présence du grand-duc. Le célèbre voyageur avait visité les souverains de l'Orient, désormais il visitera aussi ceux de l'Occident; les fonctions qui l'attachaient à la maison du duc d'Orléans devaient

lui rendre facile l'accès auprès des autres princes d'Europe. Ferdinand II de Toscane fut le premier, — je ne parle pas des membres de la famille royale de France, — qui le reçut; protecteur éclairé des savants et des lettres, ce prince s'entretint à plusieurs reprises avec Tavernier; l'Orient était encore trop inconnu pour qu'un voyageur qui en revenait n'excitât pas la curiosité la plus vive. Afin de lui témoigner le plaisir qu'il avait eu à l'entendre, Ferdinand envoya à Tavernier, de retour à Livourne, des fruits et des rafraîchissements; il lui fit en outre remettre six caisses de vin au moment de son départ [1].

A Livourne, Tavernier s'embarqua sur un vaisseau hollandais qui se rendait à Smyrne et mit à la voile de conserve avec six autres bâtiments; on toucha à Messine, et le voyage se continua cette fois sans incident jusqu'aux côtes de l'Asie Mineure. La caravane, quand Tavernier arriva à Smyrne, était loin d'être prête; elle ne devait partir que dans cinq ou six semaines; en l'attendant, il envoya à Constantinople un de ses agents, « qui entendait fort bien cette sorte de négoce », pour y acheter quelques perles de prix qu'un Juif de cette ville, à ce qu'il avait appris, avait à vendre; il désirait vivement acquérir ces joyaux, « la meilleure de toutes les marchandises qu'on puisse porter aux Indes », remarque-t-il, en nous donnant ici encore un renseignement précieux sur la nature des affaires qu'il faisait en Orient [2].

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 267.

[2] L'agent de Tavernier ne put conclure le marché qu'il était

Pendant le séjour forcé qu'il fit à Smyrne, où, au retour de son voyage précédent, il avait déjà passé un temps assez long, Tavernier eut tout le loisir nécessaire pour achever de connaître cette ville, « la plus célèbre pour le négoce de tout le Levant et le plus grand entrepôt de toutes les marchandises qui passent de l'Europe en Asie et de l'Asie en Europe[1] » ; il en a donné une assez longue description. Bien moins florissante qu'autrefois, Smyrne comptait encore une population de plus de quatre-vingt-dix mille âmes, dont soixante mille Turcs et quinze mille Grecs. Située au fond du golfe admirable formé en partie par l'ancienne presqu'île de Clazomènes, et dans une contrée d'une admirable fertilité, elle faisait un commerce immense avec toutes les parties du vieux monde; les marchands de l'Occident venaient y acheter les soies de Perse, apportées par les caravanes, du fil de poil de chèvre d'Angora, du cuir et les maroquins célèbres de l'Asie Mineure, des toiles de coton, des laines brutes, de la rhubarbe, des noix de galle, de l'opium, etc.; ils y vendaient en retour des produits manufacturés de leur pays, des draps et d'autres étoffes. Le nombre des *Francs* était cependant assez peu considérable à Smyrne, ils habitaient presque tous dans la basse ville; un consul français y résidait; on y voyait aussi des Jésuites et des Capucins

chargé de faire; il s'était rendu de Smyrne à Constantinople avec un gentilhomme normand nommé de Réville et M. de la Haye, ambassadeur de France en Turquie. *Voyages*, t. I, p. 268.

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 82 (liv. I, ch. VII).

français, qui avaient même « un fort beau couvent ».

Enfin le moment du départ de Smyrne arriva; « les caravanes, dit Tavernier quelque part [1], arrivent d'ordinaire en cette ville aux mois de février, de juin et d'octobre, et en partent pour les pays d'où elles viennent dans les mesmes mois » ; il est probable dès lors, d'autant plus qu'il parle à plusieurs reprises de l'extrême chaleur qu'il faisait, que Tavernier quitta Smyrne au mois de juin 1657. Le premier jour, à ce qu'il rapporte [2], ils allèrent camper dans un parc sur les bords du Pactole, « petite rivière dont le fond est luisant, ce qui a, remarque-t-il, donné lieu à l'antiquité de dire que l'or roule parmi son sable ». Malgré cette description et les détails qu'il donne, il est impossible de croire que Tavernier ait atteint dès le premier jour les rives du Pactole; on ne peut douter qu'il y ait là une erreur; il dit lui-même qu'au matin de la quatrième journée il vit les ruines de l'ancienne Sardes ; or, cette ville n'était pas loin du confluent du Pactole et de l'Hermus. Deux jours après il atteignit Alacher, l'ancienne Philadelphie, grande ville assise sur quatre collines au pied d'une haute montagne, avec une plaine fertile du côté du nord. Le lendemain, la caravane s'engagea au milieu des hauteurs qui séparent le bassin de l'Hermus de celui du Méandre; puis, après avoir voyagé plusieurs jours dans une région peu peuplée, elle arriva à Afium-Karahissar, bourgade sale et mal bâtie, située au milieu d'un cirque de

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 88.
[2] *Ibid.*, t. I, p. 95.

montagnes [1]. A la halte suivante la caravane se divisa; les voyageurs qui allaient à Alep prirent au midi; ceux qui, comme Tavernier, se rendaient à Tokat, continuèrent leur route à l'est; c'était la quinzième journée de chemin depuis Smyrne. Les jours suivants n'offrirent rien de remarquable; il en fallut vingt à Tavernier pour atteindre Tokat; de là, comme à son premier voyage, il se rendit à Erzeroum, puis à Érivan, mais en prenant, à cause des chaleurs, non le chemin ordinaire, mais celui des montagnes, ce qui le fit passer par Kars [2].

Quand Tavernier arriva à Érivan, le khan était absent; il s'était retiré, pendant les chaleurs de l'été, dans les montagnes à une heure de la ville. Sur le conseil de son lieutenant, Tavernier se décida à aller lui rendre visite; il le trouva sous sa tente, dans un vallon où, malgré la saison avancée, il y avait encore de la neige; « aux endroits où elle commençait à fondre, remarque-t-il, on découvrait plusieurs belles fleurs, et l'on avait en ce lieu-là l'été et l'hyver tout ensemble ». Le khan fit très-bon accueil à Tavernier et à ceux qui l'accompagnaient; il leur donna un beau pavillon écarlate, et pendant les dix jours qu'ils restèrent auprès de lui, il leur envoya à chaque repas des mets de sa table. Tavernier put aussi en ce lieu se livrer au plaisir de la chasse, pour laquelle il paraît avoir eu une vraie passion; il y trouva également de ces melons délicieux de Perse, dont il ne cesse de faire l'éloge, et

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 98.
[2] *Ibid.*, t. I, p. 278 (liv. II, ch. x).

même des grenades, ce qui montre qu'on était déjà en plein été. Enfin, ce qui dut plus que tout le réjouir, il fit « quelques affaires avec le khan » ; mais il se garda bien de lui montrer ses plus beaux bijoux, dont il réservait la primeur pour le Chah; il eût craint d'offenser le puissant monarque en les faisant voir avant lui à un de ses serviteurs.

D'Érivan Tavernier se rendit à Tauris, et de là il gagna Ispahan, « sans qu'il lui arrivât rien qui fût digne d'être remarqué [1] ». Le roi alors régnant était Chah-Abbas II; monté jeune encore en 1642 sur le trône, Tavernier avait pu le voir, sinon plus tôt, du moins à la fin de son quatrième voyage, alors qu'il revint de l'Inde à travers la Perse. Ami des arts, ou plutôt du luxe, le nouveau chah devait bien accueillir un voyageur qui se connaissait en pierres précieuses et en bijoux aussi bien que Tavernier; il l'accueillit aussi à sa cour, lui acheta « pour soixante-deux mille écus de joyaux et autres marchandises précieuses », et lui fit présent du khalaat ou veste d'honneur. Tavernier a raconté très-longuement, dans le récit de son sixième voyage, la réception que lui fit le Chah; il s'est borné, au contraire, dans la relation du voyage précédent, à rappeler brièvement les affaires dont il traita avec Chah-Abbas; je ferai comme lui, et je remettrai à l'année 1664 à raconter sa réception à la cour de Perse et à dire quels honneurs lui furent conférés à deux reprises par le successeur de Chah-Sefi.

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 280.

Combien de temps Tavernier resta-t-il à Ispahan pendant son cinquième voyage? Il ne nous l'apprend pas, mais tout fait supposer qu'il y fit un séjour assez long; arrivé vers la fin de l'été 1657 dans la capitale de la Perse, il ne la quitta peut-être qu'au commencement de 1659 ou à la fin de 1658. Pendant son dernier voyage, en 1654, il avait dû recevoir diverses commandes de Chah-Hest-Khan, beau-frère de Chah-Djihan; ayant acheté, après son retour en Europe, « quantité de belles pièces et de rares curiosités », dignes d'être présentées au prince mogol[1], son plus grand désir devait être de les lui remettre; mais pendant son séjour à Ispahan, Tavernier apprit, dit-il, que la guerre avait éclaté dans l'Inde, et jugeant imprudent de s'y rendre dans de pareilles circonstances, il avait envoyé, par la route de Masulipatam, un de ses serviteurs porter ces « raretés » à Chah-Hest-Khan. Quant à lui, il attendit pour aller trouver ce prince des temps plus calmes et meilleurs. Une lettre qu'il écrivit le 29 mai 1659 au beau-frère de Chah-Djihan, « quelques jours » seulement après son arrivée à Surate, justifie cette hypothèse. S'il débarqua dans cette ville seulement au mois de mai, il est plus que vraisemblable que Tavernier n'était parti de Goumroun qu'au mois de mars ou d'avril précédent, et par suite il n'avait dû

[1] *Voyages*, t. II, p. 282 (liv. II, ch. xi). Tavernier dit que pour les acheter il avait couru « pendant cinq ou six ans plusieurs royaumes de l'Europe », ce qui ne laisse pas que de surprendre, puisqu'il ne s'écoula guère plus d'un an entre son retour en France et son départ pour l'Orient.

quitter Ispahan que dans le courant de l'hiver 1658-1659, après un séjour de plus d'une année dans cette ville. Une des guerres les plus terribles qui éclatèrent au dix-septième siècle dans la péninsule hindoustanique, celle qui arracha le pouvoir aux mains de Chah-Djihan et le fit passer dans celles de son fils rebelle Aureng-Zeb, avait déterminé le célèbre voyageur à rester si longtemps en Perse.

Quand Tavernier visita l'Hindoustan dans ses premiers voyages, le trône était alors occupé par Chah-Djihan; lorsqu'il y revint en 1659, il n'en était plus ainsi; bien que Chah-Djihan vécût encore, c'était Aureng-Zeb qui régnait sur l'Inde entière soumise à ses lois. Le nouvel empereur était parvenu à force d'habileté et de dissimulation à dépouiller son père de sa puissance et à s'assurer le pouvoir au détriment de ses trois frères. Une maladie dont fut atteint Chah-Djihan en 1655 avait été le signal de cette révolution étonnante, qui fit monter sur le trône le troisième des quatre fils de ce puissant monarque, Aureng-Zeb [1]. Chah-Djihan, tout en réservant la couronne à l'aîné Dara, avait donné de grands gouvernements à chacun d'eux; Sundjah le second commandait dans le Bengale, Aureng-Zeb était vice-roi du Dekkan, Mourad le plus jeune du Guzerate; quant à Dara, son père lui avait donné Caboul et Moultan, mais il résidait à la cour.

[1] Avant Tavernier, qui en parle au livre II du second volume de ses *Relations*, cette révolution avait été racontée déjà par François Bernier, *Histoire de la dernière révolution des États du Grand Mogol*. Paris, 1670.

Chah-Djihan étant tombé malade et paraissant près de mourir, Dara prit toutes les mesures nécessaires pour s'emparer du pouvoir; c'était donner à ses frères un prétexte de se révolter; il est vrai, quand leur père guérit contre l'attente commune, il s'empressa de lui remettre le commandement qu'il avait usurpé; mais ses frères s'étaient trop compromis pour se retirer. Mourad avait mis le siége devant Surate, s'en était emparé et avait fait alliance avec Aureng-Zeb; Sundjah avait rassemblé dans le Bengale une armée qu'il refusait de licencier; on envoya contre lui Soliman, fils de Dara, qui le battit et alla l'assiéger dans la forteresse de Morghir, où il s'était réfugié.

La révolte du sud devait être bien autrement redoutable; si Mourad en était le chef apparent, Aureng-Zeb en était l'âme et en prit bientôt la direction; illustré par ses victoires sur les rois de Golconde et de Visapour, profondément habile et dissimulé, en affectant une piété inconnue jusque-là des souverains mogols, il acquit bientôt une grande influence sur les musulmans de l'Inde, en même temps qu'il cachait ses desseins ambitieux sous un prétendu désintéressement des grandeurs du monde. Ayant joint ses troupes à celles de Mourad sur les bords de la Nerbudda, il battit le lieutenant de Chah-Djihan, qui leur en disputait le passage. Les deux princes marchèrent alors sur Agra. Aussitôt Soliman reçut l'ordre de traiter avec Sundjah et de revenir à marches forcées; en même temps, Dara, mis à la tête des troupes impériales, alla camper dans une position fortifiée sur

les bords du Chambal; de là, il protégeait Agra.

En trouvant l'armée impériale ainsi postée, Aureng-Zeb fut d'abord embarrassé, mais bientôt il découvrit un défilé, qui lui permit de la tourner; il ne restait dès lors à Dara d'autre alternative que d'abandonner la capitale ou de livrer bataille. Il prit ce dernier parti. Le combat fut acharné; Mourad, qui attaqua avec fureur, fut couvert de blessures; mais Dara ayant eu l'imprudence de descendre de son éléphant de bataille, cette action mit le trouble parmi ses soldats, qui le crurent tué; Aureng-Zeb profita de cette circonstance pour reprendre l'avantage; après avoir pu se croire vainqueur, Dara fut obligé de prendre la fuite. La plupart des chefs de son armée embrassèrent aussitôt le parti d'Aureng-Zeb[1]. Celui-ci alors marcha sur Agra; à son approche, les troupes de Soliman se débandèrent; c'était un nouveau succès; mais il ne pouvait se sentir maître de la situation que quand il serait parvenu à s'emparer de son père; Chah-Djihan, retiré dans la forteresse d'Agra, était en état de faire une longue résistance; Aureng-Zeb feignit de reconnaître ses torts et lui demanda de le recevoir. Chah-Djihan y consentit, il permit même au fils d'Aureng-Zeb, Mohammed, d'entrer dans la forteresse avec des troupes; c'était se livrer lui-même. Mohammed le fit prisonnier.

Désormais rien ne devait plus arrêter Aureng-Zeb. Il s'empara par surprise de Mourad qu'il avait jusque-là affecté de traiter en souverain et de vouloir élever

[1] Tavernier (t. II, p. 235, liv. II, ch. II) dit qu'Aureng-Zeb les avait achetés et qu'ils trahirent Dara.

sur le trône, et le fit enfermer dans la forteresse de Gwaleor. Il devait agir avec moins de ménagement avec ses deux autres frères, qu'il avait dès le premier jour regardés comme des ennemis. Il marcha d'abord contre Dara; celui-ci avait réuni une nombreuse armée à Lahore, mais il n'osa en venir aux mains avec les vétérans d'Aureng-Zeb et se retira derrière l'Indus. Tranquille pour le moment de ce côté, Aureng-Zeb se tourna contre Sundjah, et le vainquit à Allahabad. Il reprit alors la lutte contre Dara; de Tattah où il s'était retiré, ce prince s'était jeté dans le Guzerate, et avec l'aide du gouverneur de cette province il était parvenu à lever une nombreuse armée; retranché dans une position formidable, il attendait sans crainte l'arrivée d'Aureng-Zeb, mais il avait compté sans les ruses de son frère; des officiers de ce dernier se présentèrent en amis à Dara; il eut l'imprudence de croire à leurs protestations de dévouement; la porte de son camp, dont il leur laissa l'accès, ne servit qu'à y laisser pénétrer les troupes ennemies, et le malheureux Dara trompé et trahi se vit bientôt abandonné de presque tous les siens et fut obligé de s'enfuir dans le désert. Une dernière trahison le livra au pouvoir d'Aureng-Zeb, qui le fit mettre à mort. Sundjah ne fut pas plus heureux; malgré la défection du fils d'Aureng-Zeb, Mohammed, il fut vaincu par le lieutenant de son frère, et obligé de s'enfuir dans l'Arracan[1]; il y périt plus tard avec toute sa famille.

[1] Quant à Mohammed, réduit à se rendre à son père, il fut enfermé à Gwaleor. (Barchou de Penhoen, *op. cit.*, t. I, p. 279.)

Désormais Aureng-Zeb, délivré de ses compétiteurs, put régner sans crainte. Il s'était fait proclamer empereur, après la mort de Dara, le 20 octobre 1660[1].

C'est au moment où ces événements tragiques remplissaient l'Inde de ruines et d'effroi[2], que Tavernier arriva en Perse; on comprend qu'il ait jugé prudent d'attendre que ces troubles fussent au moins en partie apaisés pour prendre le chemin de la péninsule hindoustanique. Parmi les princes mogols qui avaient montré le plus d'empressement à embrasser le parti d'Aureng-Zeb se trouvait Chah-Hest-Khan, son oncle[3]; Tavernier était entré avec lui en relations d'affaires à son quatrième voyage, alors que ce prince était gouverneur du Guzerate, et en avait reçu plusieurs commandes. Ne voulant pas les garder avec lui, et n'osant pas davantage les envoyer par la route ordinaire, il avait chargé, nous l'avons vu, un de ses agents de les porter par la voie de Masulipatam; à son arrivée à Surate, au mois de mai 1659, il apprit que ses marchandises étaient parvenues à bon port[4]. Il écrivit aussitôt à Chah-Hest-Khan une lettre dont j'ai déjà parlé, pour demander à l'oncle d'Aureng-Zeb

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 252 (liv. II, ch. v). Un fils de Dara, Soliman, fut pris dans les montagnes de Serinagor, où il s'était réfugié, et enfermé à Gwaleor, avec Mohammed, le 30 janvier 1661. TAVERNIER, *Voyages*, t. II, p. 259.

[2] Bernier, qui en fut témoin, — il accompagna Dara dans sa fuite, — les place de 1655 à 1661. *Voyages*, t. I, p. 157. Amsterdam, in-12, 1711.

[3] *Les Six Voyages*, t. II, p. 235 (liv. II, ch. II).

[4] *Ibid.*, t. II, p. 282.

s'il désirait voir et acheter les « raretés » qu'il apportait d'Europe; Tavernier le priait, dans ce cas, de lui donner un ordre écrit qui lui servît de sauf-conduit pour lui et pour ses marchandises. Si le prince mogol ne voulait point qu'il l'allât trouver, il se déclarait prêt à se rendre partout ailleurs que dans sa résidence actuelle; cependant il attendrait à Surate la décision de Chah-Hest-Khan.

Chah-Hest-Khan, qui se trouvait alors à Djihanabad, s'empressa de répondre à Tavernier et d'appeler auprès de lui le « chéri de la fortune »; il lui envoyait le passe-port qu'il avait demandé[1], et, désireux qu'il était de voir le plus tôt possible ce que lui avait apporté le voyageur français, il lui recommandait de faire diligence. Arrêté par les pluies, Tavernier n'avait pas encore pu se mettre en route, lorsqu'il reçut une autre lettre de Chah-Hest-Khan, qui l'empêcha de partir pour la capitale mogole. L'oncle d'Aureng-Zeb venait d'être nommé gouverneur du Dekkan, et c'était à Brampour, ville de cette province, qu'il donnait cette fois rendez-vous au « plus expert des ingénieurs », comme il appelait, je ne sais trop pourquoi, Tavernier. Le voyageur-commerçant s'empressa d'annoncer son départ prochain à Chah-Hest-Khan; mais celui-ci, qui s'était déjà mis en route, lui écrivit bientôt de se rendre, non plus à Brampour, mais à Aurengabad, où il espérait arriver dans vingt-cinq ou vingt-six jours. Cette troisième lettre était

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 284.

datée du « cinquième du mois de séfer [1] de la première année du règne d'Aureng-Zeb [2] ».

Tavernier croyait enfin pouvoir partir, quand il fut arrêté par le gouverneur de Surate, Mirza-Arab; ce dernier, qui avait sans doute vu de mauvais œil Tavernier s'adresser à un autre qu'à lui, avait annoncé son arrivée à Aureng-Zeb, et il ne pouvait, dit-il, lui donner la permission de se mettre en route, avant d'y avoir été autorisé par le monarque mogol. Le voyageur français protesta, mais en vain, contre cette vexation, et il ne lui resta d'autre recours que de réclamer auprès de Chah-Hest-Khan. Il lui représenta non-seulement ce qu'il y avait d'inexplicable dans la défense de Mirza, et le tort que lui causaient de pareils délais, mais il insista, non sans habileté, sur le préjudice qu'apporteraient inévitablement au commerce de l'empire des mesures qui ne pourraient qu'en éloigner les marchands étrangers. Il ne doutait pas aussi que Chah-Hest-Khan ne levât au plus tôt l'interdiction du gouverneur de Surate. « J'espère, disait-il en terminant [3], que la nouvelle des faveurs que je reçois de Votre Altesse estant

[1] Le mois de séfer — Chardin dit safar — est le second mois lunaire de l'année persane.

[2] *Voyages*, t. II, p. 286. Aureng-Zeb ayant été couronné, d'après Tavernier, au mois d'octobre 1660, la troisième lettre de Chah-Hest-Khan devrait être de la fin de cette année, si l'avénement du prince mogol était daté de son couronnement; mais dans ce cas Tavernier serait resté plus de quinze mois à Surate, ce qui est en désaccord avec ce qu'il dit; on voit qu'il y a là, comme en tant d'autres endroits des *Voyages*, une difficulté à peu près insoluble.

[3] *Les Six Voyages*, t. II, p. 287.

arrivée en France, donnera occasion à plusieurs puissans marchands de trafiquer en ce royaume, et alors les Indes connoîtront que les rares marchandises des François et leurs riches curiositez feront honte à tout ce qui a paru jusques à présent dans ce païs-ci. »

La demande de Tavernier ne resta pas sans effet; Chah-Hest-Khan envoya au gouverneur l'ordre de le laisser partir; mais ces contre-temps répétés avaient forcé l'impatient voyageur de rester « près de six mois à Surate », et quand il put enfin se mettre en route, l'oncle d'Aureng-Zeb avait quitté Aurengabad et était occupé au siége de Choupat dans le Dekkan[1]; c'est là que Tavernier alla le trouver et qu'il lui vendit la plupart des joyaux qu'il avait apportés d'Europe[2]. On ne peut douter que l'accueil qu'il reçut du puissant nabab n'ait été en rapport avec l'importance des affaires qu'il fit avec lui. Chah-Hest-Khan, à son arrivée, donna ordre qu'on lui fournît tout ce dont il avait besoin, et pendant toute la durée de son séjour auprès du prince mogol, le voyageur français vit sa table amplement pourvue des mets les plus délicats. Tavernier n'avait pas encore quitté Chah-Hest-Khan, quand Choupat fut prise; il partit sans doute peu de temps après, et ce fut à Daulatabad[3] que lui fut remis

[1] Ailleurs (t. II, p. 20), Tavernier appelle cette ville Choupart : serait-ce Cholapour près de la Sina?

[2] Au chapitre I, liv. I (t. II, p. 12), Tavernier dit qu'il lui en vendit pour quatre-vingt-seize mille roupies; plus loin (liv. IV, ch. XV, p. 521) on lit six-vingt mille.

[3] *Voyages*, t. II, p. 288. Ailleurs (t. II, p. 21) Tavernier dit

l'argent qui lui était dû par le nabab et qu'il n'avait pas voulu recevoir à Choupat, dans un pays traversé à cette époque par les coureurs des deux armées.

Que devint Tavernier, après avoir quitté Chah-Hest-Khan? Il n'a donné aucun renseignement précis, encore moins détaillé, sur cette partie de son cinquième voyage; il semble cependant qu'il se rendit alors à Golconde. Dans le chapitre II du livre I[er] des *Voyages de l'Inde,* où il rapporte que l'oncle d'Aureng-Zeb ordonna de lui faire une lettre de change pour Aurengabad, il ajoute qu'il en fut « très-aise, parce que c'estoit le lieu par où il devoit passer pour aller à Golconde [1] ». S'il se rendit réellement dans cette ville, Tavernier ne dut guère revenir à Surate avant la fin de l'année 1660 ou le commencement de 1661. Il était resté dans cette ville, où il était arrivé de Perse en mai 1659, près de six mois; il n'avait donc guère pu aller trouver Chah-Hest-Khan avant 1660; son séjour auprès de ce prince et son voyage à Golconde avaient dû remplir la plus grande partie de cette année, et dès lors il ne lui fut évidemment possible de s'embarquer pour Goumroun qu'à la fin de 1660 ou au commencement de 1661.

Suivant toute vraisemblance, Tavernier se rendit de Goumroun à Ispahan. Dans un passage de ses *Voyages* [2], il dit qu'il était en 1662 dans la capitale

qu'il fut payé à Aurengabad, ville dont Daulatabad est d'ailleurs peu distante.

[1] *Les Six Voyages,* t. II, p. 21.

[2] *Ibid.,* t. I, p. 587 (liv. V, ch. II).

de la Perse; il y a peut-être en cet endroit une faute d'impression; en tout cas, il peut paraître surprenant que Tavernier ait été encore en 1662 en Asie, quand dans le courant de cette année il se trouvait, comme nous allons le voir, à Paris. Quoi qu'il en soit, on peut admettre qu'au retour de son cinquième voyage, il passa par Ispahan, et que de là il se rendit à Smyrne, où il s'embarqua pour l'Europe; il aurait, dans cette hypothèse, suivi en 1662 la route qu'il devait prendre deux ans plus tard pour retourner à la cour du Chah. Mais sans multiplier les conjectures au sujet de l'itinéraire inconnu de la fin du cinquième voyage de Tavernier, j'arrive à son sixième et dernier, sur lequel il nous a donné par exception les renseignements les plus circonstanciés.

CHAPITRE VII

Mariage de Tavernier. — Son sixième voyage en Orient. — La Compagnie française des Indes orientales. (1662-1668.)

Tavernier avait plus de cinquante-six ans quand il rentra en France de son cinquième voyage ; le moment d'un repos acquis par tant de fatigues pouvait sembler venu pour lui ; depuis l'âge de quinze ans il n'avait pas cessé de courir le monde, et, dans ses derniers voyages, il avait dû amasser une fortune considérable : n'était-il pas naturel et légitime qu'il songeât à en jouir ? Tel ne fut pas cependant son dessein ou sa pensée. Il est vrai, resté célibataire jusque-là, il prit la résolution de se marier, et, en 1662, il épousa dans le temple de Charenton, dit la *France protestante* [1], Madeleine Goisse, fille de Jean Goisse, joaillier, et d'Élisabeth Pittan. Jean Goisse, par sa femme, était parent du frère de Jean-Baptiste Tavernier, Melchior, lequel avait épousé une demoiselle Pittan ; il devait donc évidemment être connu du célèbre voyageur ; d'ailleurs celui-ci, qui, dans ses courses en Orient, s'était, d'une manière toute spéciale, occupé du commerce des pierres précieuses, en avait apporté

[1] Art. *Tavernier*. Malheureusement MM. Haag ont oublié de nous donner la date de ce mariage.

en France et avait, en échange, porté en Asie des objets d'art faits à Paris, devait avoir eu des relations avec plus d'un joaillier; peut-être était-il en rapports d'affaires avec Jean Goisse; en tout cas, ce fut sans doute un mariage de convenance que Tavernier contracta avec sa fille.

Il serait intéressant de savoir ce que fit Tavernier au lendemain de cette union tardive; entre chacun de ses voyages, il s'occupait de vendre les marchandises qu'il avait apportées d'Orient et d'en acheter d'autres pour y porter en retour; on ne peut douter qu'à son arrivée en France, en 1662, l'habile voyageur n'en ait eu, comme toujours, de grandes quantités à vendre; mais, après son mariage, n'aurait-il pas dû songer bien plutôt à se fixer à Paris qu'à se préparer à reprendre le chemin de l'Asie? Il n'en fut pas ainsi toutefois, car, dès l'année qui suivit son union avec Madeleine Goisse, Tavernier entreprit un nouveau voyage en Orient.

Ce projet de voyage avait peut-être été formé déjà par Tavernier avant son mariage; en tout cas, le bruit s'en était répandu, comme nous l'apprend une lettre de Chapelain à Bernier[1], dès la fin de l'année 1662.

[1] *Lettres de Jean Chapelain,* publiées par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. Paris, in-4°, 1883, t. II, p. 267. Le savant éditeur a, comme M. L. de Lens (*Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers,* 1872), daté cette lettre du 9 novembre 1662, ce qui est inexact; elle porte, dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, la date du 4 novembre. En voyant Chapelain raconter à son correspondant le « particulier » du mariage de mademoiselle de Valois avec Charles-Emmanuel II, mariage

L'auteur de la *Pucelle* en avait été informé par La Mòthe Le Vayer, « intime ami » de Tavernier. Le philosophe, qui suivait avec un si vif intérêt les voyages de Bernier, ne pouvait manquer de s'intéresser aussi à ceux de Tavernier. Instruit de son départ prochain, il en parla à Chapelain; en correspondance suivie avec Bernier, Chapelain s'empressa de mettre à profit l'occasion qui se présentait, pour écrire le 4 novembre 1662 au « médecin du Grand Mogol [1] » une de ses lettres les plus curieuses. A la prière de Le Vayer, c'est Chapelain lui-même qui nous l'apprend, Tavernier se chargea de la remettre à l'ami du poëte. Mais celui-ci ne devait la recevoir que près de trois ans après qu'elle fut écrite. Tavernier, en effet, ne quitta Paris que le 27 novembre 1663[2], et il n'arriva à la cour d'Aureng-Zeb, où se trouvait Bernier, que vers la fin de l'année 1665[3] Quelles causes vinrent retarder ainsi le départ de Tavernier? Je l'ignore, mais on peut supposer que son mariage contribua à le retenir en France. En tout cas, ses préparatifs se prolongèrent pendant des mois, et, au lieu du court voyage que, en 1662 du moins, il projetait, « pour terminer ce qu'il avait laissé d'affaires »

qui n'eut lieu que le 4 mars 1663, j'avais cru d'abord qu'il fallait aussi dater cette lettre, non de 1662, mais de novembre 1663; mais l'allusion à la mort de Pascal, enlevé « l'esté passé dans la fleur de son âge », ne permet guère de la rapporter à une autre année que 1662.

[1] Bernier se donne lui-même ce titre au commencement de ses *Voyages*.

[2] *Les Six Voyages*, t. I, p. 281 (liv. III, ch. I).

en Orient, il en entreprit un qui devait durer cinq ans entiers.

Tavernier emmenait avec lui son neveu, âgé, dit-il [1], de dix à onze ans; c'était le jeune Pierre, fils de Maurice Tavernier, l'orfévre d'Uzès; né le 22 novembre 1650 [2], il avait en réalité treize ans. Tavernier était de plus accompagné de huit serviteurs « de différentes professions », ainsi que d'un chirurgien [3], et « il emportait avec luy la valeur de quatre cent mille livres, soit en pierreries, soit en ouvrages d'orfévrerie », qu'il destinait pour le « roy de Perse et pour le Grand Mogol » ; il faut ajouter à cela les « raretés » qu'il acquit en chemin, dans l'espoir, dit-il, qu'elles seraient « agréables à ces deux grands monarques, à qui il avait eu le bonheur de plaire ». C'est ainsi qu'il acheta à Lyon un miroir métallique de deux pieds et demi de diamètre, dont il vante beaucoup les propriétés réflectives; il destinait au Chah « cette pièce, la plus belle de cette nature qu'on eût vue depuis longtemps ».

De Lyon, Tavernier se rendit à Marseille, où, le 10 janvier 1664, il s'embarqua avec ses gens pour Livourne. Il avait pris passage sur la barque du patron Jean Flour, surnommé le Postillon, « à cause de sa diligence ». Le lendemain matin, on aperçut un

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 293 (liv. III, ch. II).

[2] Voir plus haut, p. 4.

[3] *Voyages*, t. I, p. 22 (liv. I, ch. II). « A mon dernier voyage, le chirurgien que j'avais pris en France pour me servir eut beaucoup de pratique pendant mon séjour à Erzerom. »

« grand vaisseau vers les isles Sainte-Marguerite » ; Jean Flour, qui savait que « la mer n'a pas d'amis », se réfugia dans la baie d'Agay; on descendit à terre vers midi, et à quatre heures, tout danger paraissant passé, on regagna le bateau. On y était à peine monté, quand on vit arriver une grosse barque que « messieurs de la foraine avaient armée à Toulon pour faire payer de force des droits que les bateaux de Marseille, qui faisaient voile pour l'Italie, refusaient de payer [1] ». Dans la prévision du désordre qui pouvait résulter d'une attaque, Tavernier prit à la hâte une cassette qui renfermait ses bijoux les plus précieux, en garda sur lui une partie, remit l'autre à un de ses serviteurs et sauta dans une barque génoise qui se trouvait à l'ancre; mais il manqua son coup et tomba à la mer; il eût été infailliblement noyé, s'il ne fût parvenu à saisir une corde : un de ses gens qui l'aperçut, sautant à son tour dans l'embarcation génoise, l'aida non sans peine à remonter.

Cependant la barque de la foraine, voyant que le patron Flour ne se soumettait pas, se décida à l'attaquer; mais quoiqu'un de ses matelots eût été blessé, au lieu de se rendre, Flour passa entre deux barques génoises qui étaient à l'ancre, et, tandis que la barque de la foraine restait embarrassée au milieu des voiles et des cordages, il eut le temps de gagner le large et de s'échapper à force de rames. Pour Tavernier,

[1] *Voyages*, t. I, p. 282. La « foraine » était le nom que l'on donnait alors à la douane dans le Languedoc et la Provence. *Dictionnaire de Trévoux*, s. v.

séparé ainsi de ses gens, il monta sur un bateau de Frontignan, qui portait du vin de Languedoc en Italie, et, après avoir touché à Villefranche, il arriva à Monaco [1]. Aussitôt qu'il fut descendu à terre, il se rendit au palais, pour saluer la princesse ; elle le reçut « fort civilement », et donna ordre qu'on lui montrât le cabinet du prince qui était absent, le garde-meuble, ainsi que l'hôtel des monnaies alors célèbre du petit État.

Le lendemain, quittant la barque de Frontignan dont la marche était trop lente, Tavernier loua une felouque avec laquelle il gagna Savone; de là, il se dirigea sur Gênes; mais surpris par une tempête à trois milles de cette ville, il descendit à terre, et, ayant loué des chevaux, il se rendit à Gênes, en suivant cette route si merveilleusement belle, qui longe d'un côté « un rivage uni », où les vagues se brisent mollement, et, de l'autre, traverse « une suite continuelle de magnifiques maisons et de splendides jardins ». A Gênes, Tavernier retrouva ses gens qui n'avaient pu encore gagner Livourne, et, le lendemain de son arrivée, il partit avec eux pour cette ville. A peine débarqué, il alla, suivant sa coutume, saluer le gouverneur; celui-ci lui dit que le grand-duc, informé de sa venue prochaine, l'avait chargé de lui offrir deux caisses de vin et de lui recommander de l'aller voir à Pise, où il était avec sa cour et toute sa famille.

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 284.

Cette invitation était trop agréable pour que Tavernier ne s'y rendit pas aussitôt. « Je fus si bien reçu, dit-il [1], tant du grand-duc et de la grande-duchesse, que de la princesse leur belle-fille, que j'en dois conserver le souvenir avec respect toute ma vie ». Ferdinand II était en ce moment même tout occupé d'un arbitrage délicat; Louis XIV et Alexandre VII l'avaient chargé d'aplanir le différend qu'avait soulevé l'insulte faite par les Corses du Pape à M. de Créqui, ambassadeur de France à Rome; il ne put, à cause de cette affaire, accorder à Tavernier une audience aussi longue qu'il l'eût désiré; mais, quelques jours après, étant venu à Livourne, il eut avec le célèbre voyageur de longs et nombreux entretiens. Tavernier rapporte qu'il « eut le privilége d'être admis tous les matins auprès de lui » ; il lui lisait parfois quelques-unes de ses *Relations;* mais, le plus souvent, il lui racontait de mémoire ce qu'il avait vu. Au moment de son départ, Ferdinand lui envoya en présent du vin, des provisions de bouche et une boîte de médicaments pour son voyage, dans la pensée, lui dit-il [2], qu'il ne pouvait lui donner « rien de meilleur pour conserver une santé qui lui était si chère ». Un pareil présent honore à la fois le prince qui le fit, non moins que celui qui le reçut.

Après être resté ainsi quelque temps à Livourne, Tavernier s'embarqua le 26 mars sur un vaisseau hollandais, la *Justice*. Ce bâtiment passa toute cette

[1] *Les Six Voyages,* t. I, p. 286.
[2] *Ibid.,* p. 287.

journée à courir des bordées dans la rade, en attendant quelques autres vaisseaux, dont le chargement n'était pas encore terminé; enfin, sur les sept heures, le commandant de la flotte fit donner le signal du départ, et les onze vaisseaux dont elle était composée mirent à la voile pour Messine. De ces onze vaisseaux, deux étaient armés en guerre, les neuf autres étaient des bateaux marchands, quatre à destination de Smyrne, trois pour Ancône et deux se rendant à Venise[1]. La navigation commença dans les conditions les plus favorables; poussée par un vent du nord-ouest, la flotte vogua tranquillement le long des côtes de l'Italie, et arriva sur le soir du 29 en vue d'Ischia.

Comme elle n'avait point encore rallié deux vaisseaux qui s'étaient égarés la première nuit, on prit la résolution, au lieu de passer par le détroit de Messine, de faire le tour de la Sicile, afin de leur permettre de rejoindre le reste de l'escadre. Le temps, qui jusque-là avait été constamment favorable, changea dans la nuit du 30, la mer devint houleuse, et la flotte fut un instant dispersée; elle ne se retrouva que le 1er avril sur le midi. Le 4, après avoir longtemps louvoyé, on aperçut l'île de Pantellaria; le lendemain, on s'approcha de la Sicile, près du cap Passaro, et l'on découvrit le mont Gibel, encore tout couvert de neige; on le vit encore tout le jour suivant. Enfin, le 7, après avoir doublé le cap Spartivento,

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 288.

on aperçut sur le soir les côtes de la Calabre [1].

Contrariée par le vent, la flotte n'était encore, le 10, qu'à l'entrée de la mer Adriatique; ce fut là que les vaisseaux à destination d'Ancône et de Venise se séparèrent de ceux qui faisaient route pour le Levant; quant à ceux-ci, arrivés le 11 en vue de Corfou, ils furent retenus longtemps immobiles par le vent d'est ou par un calme plat, et ne doublèrent que le 20 le cap Matapan; mais à partir de ce moment, le temps redevint presque constamment favorable; dès le 22, on découvrit l'île de Négrepont, dont on doubla le cap dans l'après-midi, et, traversant rapidement l'Archipel, on jeta l'ancre le 28 au soir, à deux lieues de la ville de Scio; le 24 enfin, sur les dix heures du matin, la *Justice*, poussée par un vent du nord-ouest, entra dans le port de Smyrne. Le débarquement eut lieu le lendemain. « Nous n'estions aucunement fatigués de la mer, dit Tavernier [2], et nous l'avions eue si commode pendant vingt jours, que j'écrivis dans le vaisseau avec autant de repos que si j'eusse été à terre dans mon cabinet. Je mis en ordre quantité de mémoires du voyage que je fis aux Indes, en l'année 1652. »

Tavernier resta à Smyrne du 25 avril jusqu'au 9 juin que partit la caravane, avec laquelle il se rendit à Tauris : que fit-il pendant ce long espace de temps? Il ne le dit pas; le seul renseignement qu'il donne, c'est qu'il alla loger chez un Français, dont l'hôtel se

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 290.
[2] *Ibid.*, p. 293.

trouvait au haut de la rue des Francs, ainsi nommée, remarque-t-il, parce que la plupart des Européens de Smyrne y demeuraient. Il parle aussi d'un « furieux tremblement de terre » qui survint pendant son séjour dans cette ville, et qui fut si violent qu'il jeta à bas de son lit son jeune neveu. Quand le moment du départ fut venu, Tavernier engagea trois valets arméniens pour le servir en route; enfin le 9 juin, à trois heures d'après-midi, il quitta Smyrne avec ses gens, et alla rejoindre la caravane qui était campée à trois lieues de la ville; elle comptait six cents chameaux et presque autant de chevaux. On ne se mit en route que le 11, à deux heures après minuit, et l'on suivit le même itinéraire qu'avait déjà parcouru Tavernier dans deux de ses voyages précédents [1].

Après trois mois de marche, le samedi 14 septembre, la caravane atteignit Érivan, et alla camper dans une plaine couverte de gazon et située entre la forteresse et la vieille ville. Elle y resta deux jours entiers. Tavernier mit ce temps à profit pour aller voir le khan [2]. Il le trouva près d'un pont jeté sur l'Aras, occupé à se divertir avec plusieurs de ses officiers; après avoir questionné Tavernier sur son pays et sur le but de son voyage, il l'invita à prendre part au repas qu'on allait dresser; Tavernier accepta, mais, en attendant,

[1] Au chapitre VII du livre I (t. I, p. 96), Tavernier dit que le 17 juin, il passa le long des murs de l'ancienne Philadelphie (Alacher), le sixième jour de son voyage, ce qui concorde, on le voit, avec ce qui précède.

[2] *Les Six Voyages*, t. I, p. 294 (liv. III, ch. II).

il fit venir un de ses serviteurs chargé du présent qu'il destinait à son hôte ; c'étaient une longue-vue, six paires de lunettes ordinaires, deux pistolets de poche et un « fusil pour allumer la chandelle ». Le khan fut enchanté de ce cadeau, et ordonna aussitôt de porter dans la tente de Tavernier du vin, des fruits et un agneau. Après le dîner, le voyageur lui montra une partie des joyaux qu'il portait au Roi; le khan les admira beaucoup, surtout les perles, dont l'une en forme de poire pesait cinquante-six carats. Tavernier, qui ne négligeait aucune occasion pouvant tourner à son avantage, mit à profit la bonne humeur du khan pour lui demander un passe-port; il le lui accorda aussitôt.

Le 26 septembre, la caravane quitta Érivan pour se mettre en route pour Tauris, qu'elle atteignit le 9 novembre, à cinq heures du matin[1]. En arrivant au caravansérail où l'on devait loger, l'un des serviteurs de Tavernier, parti malade d'Érivan, expira, à la suite des fatigues du voyage; il était horloger. Un autre, orfévre de profession, qui était également souffrant, fut porté au couvent des Capucins; malgré les soins dont il fut entouré, il y mourut de la gangrène, au bout de quinze jours. Tavernier les fit enterrer tous les deux dans le cimetière des Arméniens. Comme à Érivan, Tavernier resta douze jours à Tauris; pendant ce temps il expédia ses plus grosses marchandises à Ispahan. Avant de quitter Tauris, il confia son neveu

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 297.

aux soins du Père Gabriel de Chinon, gardien du couvent des Capucins de cette ville, savant dont la réputation avait valu à sa maison la protection du gouverneur persan Mirza-Ibrahim [1]; il devait enseigner au neveu du célèbre voyageur le turc et le persan [2]. A Tauris, la grande caravane de Smyrne se dispersa, et Tavernier continua son voyage avec une autre caravane plus petite.

Celle-ci se mit en route le 22 novembre; cinq jours après, Tavernier la quitta avec douze Arméniens pour gagner plus vite Ispahan. Avant d'arriver à Cachan, il fit la rencontre de l'ambassade moscovite qui revenait de Perse; ce fut le seul incident qui marqua la fin de son voyage. « Enfin, le dimanche 14 décembre, dit-il, étant monté à cheval dès trois heures du matin et par une forte gelée, après avoir beaucoup souffert de la glace qui fatiguait nos chevaux, et, ensuite, de la boue dont nous avions peine à nous tirer, quand le soleil eut dégelé les chemins, nous arrivâmes sur le midy à Ispahan [3]. » Ainsi parvenu au terme de son voyage, Tavernier alla se loger dans le faubourg de Zulfa et fit porter ses bijoux au couvent des Capucins;

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 60 (liv. I, ch. IV).

[2] *Ibid.*, t. I, p. 524 (liv. IV, ch. XV). On voit que ce n'était pas « pour le présenter comme son successeur à ses correspondants », ainsi que le dit la *Biographie Didot*, que Tavernier avait emmené son neveu en Orient, ce dont il ne pouvait d'ailleurs être question avec un enfant de treize ans.

[3] *Voyages*, t. I, p. 299. Tavernier dit (t. I, p. 518, liv. IV, ch. XV) qu'il arriva à Ispahan le 20 décembre, ce qui est en contradiction avec la date donnée ici, mais paraît plus exact.

il en connaissait intimement le supérieur; c'était le Père Raphaël, avec lequel il avait, en 1654, fait le voyage d'Alep à Ispahan.

Tavernier était à peine arrivé depuis trois jours à Ispahan, qu'il fut appelé auprès du Roi [1]; Chah-Abbas, qui, en 1657, lui avait déjà acheté tant de joyaux, était impatient de voir ce qu'avait apporté cette fois l'habile voyageur. Celui-ci s'empressa de déférer au désir du monarque persan, et, accompagné de tous les Francs qui étaient à Zulfa, il se rendit au palais avec ses bijoux, « miroirs enrichis de pierreries, chandeliers de cristal de roche », en un mot, ce qu'il avait de plus précieux. On y avait aussi fait venir le Père Raphaël; il devait servir d'interprète dans les longs pourparlers qui allaient s'engager entre le Chah et le voyageur-commerçant.

A son arrivée, Tavernier fut introduit dans la salle d'audience des ambassadeurs, et les joyaux et les pièces d'orfévrerie qu'il avait apportés furent exposés, par le nazar ou « grand maître de la maison du Roi » lui-même, sur un tapis de soie et d'or. On fit alors retirer tout le monde, et, peu d'instants après, le Chah entra, suivi de treize eunuques qui lui servaient de gardes. Son attention fut d'abord attirée par un grand lustre de cristal de roche, et par une riche tenture de tapisserie à personnages; tandis qu'il les considérait, le nazar fit avancer Tavernier, resté jusqu'alors à l'écart; le Chah le reconnut aussitôt, et, le Père Raphaël ayant été

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 518 (liv. IV, ch. xv).

introduit, l'entretien commença. Chah-Abbas s'informa d'abord du lieu où Tavernier s'était rendu en sortant de Perse, à son dernier voyage, et de l'acheteur à qui il avait vendu le reste de ses pierreries. On se rappelle que c'était Chah-Hest-Khan. Pendant ce temps, il considérait attentivement les diverses pièces d'orfévrerie que le nazar lui montrait, les unes après les autres. Tavernier, croyant le moment favorable, le fit prier d'accepter, en présent, le miroir métallique qu'il avait acheté à Lyon, et dont le Père Raphaël lui expliqua les curieuses propriétés; après l'avoir examiné quelque temps, Chah-Abbas se retira dans ses appartements. Tavernier remit alors tous ses joyaux dans leurs étuis; on les déposa dans un coffre, sur lequel le nazar lui fit mettre son cachet; puis il se retira avec le Père Raphaël à Zulfa [1].

Dès le lendemain matin, jour de Noël, trois cavaliers vinrent chercher Tavernier pour le conduire au palais; le Père Raphaël y fut aussi amené; le nazar les attendait avec impatience. A peine furent-ils arrivés que le coffre fut ouvert, et, quand les joyaux en eurent été tirés, le nazar pria Tavernier d'en indiquer la valeur, dont un commis persan était chargé de prendre note; puis on fit entrer le « chef des orfévres », pour estimer à son tour les joyaux du voyageur français : cette opération dura toute l'après-midi. Le jour suivant seulement on s'occupa de la vente. Chah-Abbas était résolu d'acheter toutes les pierreries de Tavernier, à

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 522.

l'exception des perles, qui devaient d'ailleurs se vendre plus facilement aux Indes, mais il en trouvait le prix trop élevé; comme Tavernier voulait le maintenir, les négociations se prolongèrent assez longtemps, et ne prirent pas moins de plusieurs jours.

Le marché fut enfin conclu, et Tavernier, toujours habile à mettre à profit les circonstances, s'empressa de tirer parti de la satisfaction que manifesta Chah-Abbas; il lui demanda l'exemption des droits de douane pour toutes les marchandises dont il pourrait faire négoce en Perse, et le pria de prendre sous sa protection le jeune neveu qu'il avait amené en Perse [1]. Le monarque persan lui accorda tout ce qu'il désirait; il fit écrire aussitôt au gouverneur de Tauris qu'il « tenait pour son domestique » le neveu du voyageur français, et, pour mettre le comble à ses largesses, il fit don à Tavernier, pour son voyage des Indes, de trois charges de vin de Chiras, que le gouverneur de cette ville eut ordre de lui livrer au moment de son passage. Chah-Abbas fit encore présent à Tavernier du khalaat, « veste d'honneur, qui ne se donne qu'aux khans ou gouverneurs de province [2] » ; il le nomma enfin son « joaillier ordinaire », et il s'engagea, en sa considération, à faire

[1] *Les Six Voyages,* t. I, p. 525.

[2] *Voyages,* t. I, p. 528. Ailleurs (t. I, p. 531, ch. XVI) Tavernier dit, avec plus de raison, que c'est un « habit complet à la persienne, qui consiste en une veste et une surveste avec une ceinture et une toque », et, page 532, que c'est « toute sorte de présent qu'une personne fait à une autre qui lui est inférieure en dignité ».

bon accueil à « tous les Francs qui viendraient en Perse ».

Le lendemain, Tavernier reçut le prix des joyaux qu'il avait vendus au Roi, et, deux ou trois jours après, un officier vint lui apporter le khalaat dont il avait été honoré et les trois patentes qui lui étaient octroyées, en faveur de son neveu, en vue de l'exemption des droits de douane, ainsi que pour le don de vin de Chiras. Le jour suivant, sur l'ordre du nazar, il se rendit au palais vêtu du khalaat; tous les Francs de Zulfa lui faisaient cortége. Un déjeuner attendait Tavernier et sa suite; mais Chah-Abbas s'étant trouvé indisposé, il ne put lui être présenté ce jour-là. Il ne perdit rien pour attendre; car, en apprenant du nazar la joie qu'avait causée à Tavernier le présent du khalaat, le Chah donna ordre de lui donner aussi le grand manteau persan à manches pendantes, et doublé de martres zibelines[1].

Trois jours plus tard, appelé de nouveau à la cour, le voyageur français s'y rendit avec la même pompe que la première fois, et, après le déjeuner qui suivit la réception, le nazar entra suivi de deux officiers qui portaient le manteau d'honneur, et, l'ayant pris de leurs mains, il le mit sur les épaules de Tavernier, en lui disant ces mots : « Le Roi te veut honorer » ; il le mena ensuite dans la salle où se trouvait le Chah. Tavernier, en y entrant, s'inclina profondément à deux

[1] C'est avec ce manteau que Tavernier est représenté dans une des deux tailles-douces mises en tête du troisième volume de ses *Relations*, dans l'édition de 1679.

reprises différentes; puis, quand le Père Raphaël eut été introduit, il s'entretint quelque temps avec Chah-Abbas. Le Roi s'informa d'abord de la route qu'il comptait prendre à son retour des Indes en Europe; il lui parla ensuite des modèles des pièces d'orfévrerie qu'il voulait faire fabriquer en France; Tavernier s'engagea à les faire expédier à Paris dès qu'ils seraient prêts. L'entretien achevé, Tavernier se retira avec le Père Raphaël et rentra à Zulfa, « précédé, dit-il, de tambours et de trompettes », et accompagné de douze valets qui portaient chacun un flambeau [1].

Ce ne fut pas sa dernière visite à la cour. Parmi les joyaux qu'il avait apportés, il y avait une pendeloque de diamants en poire qui avait beaucoup frappé Chah-Abbas, mais que cependant il n'avait pas tout d'abord achetée. Il résolut de l'acquérir, et chargea le nazar de la négociation. Sur l'ordre de ce dernier, Tavernier la porta au palais avec une riche bague de diamants, sur le chaton de laquelle étaient gravées les armes du roi d'Angleterre. Le marché ne se fit pas sans difficultés; cette fois le nazar ne voulait pas donner à Tavernier les 25 pour 100 de bénéfice qu'il avait eus à la vente précédente, et le marchand français, mécontent, non sans raison, de cette obstination, refusa pendant plusieurs jours de recevoir l'argent des diamants qu'il avait livrés; il finit cependant par se résoudre à la perte qu'on lui imposait, et le Chah, informé de son mécontentement, lui fit acheter deux

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 538.

autres pièces de joyaux avec le bénéfice ordinaire de 25 pour 100. Le montant de ces diverses ventes s'éleva à trois mille neuf cents tomans[1]. Une visite que Tavernier fit, le lendemain, à Chah-Abbas, mit le sceau à la réconciliation entre le monarque persan et le voyageur français; cette visite nous offre un tableau trop fidèle des mœurs orientales à cette époque, pour que je n'en dise pas un mot.

Appelé dès le matin au palais avec le Père Raphaël, Tavernier y arriva au moment où le Chah donnait audience à un des khans qu'il envoyait au-devant des ambassadeurs du Grand Mogol. Introduit bientôt auprès de ce prince, il passa avec lui la journée tout entière. Après une collation ou déjeuner qui lui fut offert, ainsi qu'au Père Raphaël, Chah-Abbas le fit appeler auprès de lui; alors commença un long entretien qui roula sur les voyages de Tavernier, et en particulier sur les princes de l'Inde qu'il avait visités. Pour mettre sa véracité à l'épreuve, le Chah lui fit présenter les portraits de Chah-Djihan, de ses fils, de Chah-Hest-Khan, des rois de Golconde et de Visapour et d'autres radjahs; Tavernier reconnut aussitôt ceux d'entre eux qu'il avait vus, et Chah-Abbas satisfait lui fit présent du portrait d'une jeune Persane, afin qu'il pût montrer en France « comment les femmes sont habillées en Perse[2] ». En retour il

[1] *Voyages*, t. I, p. 542 (liv. IV, ch. xvii). J'ai déjà dit quelle était la valeur de cette monnaie; j'ajouterai que Chardin l'estime à 45 livres, ce qui porte à 175,500 livres le montant des achats de Chah-Abbas.

[2] *Les Six Voyages*, t. I, p 546 (liv. IV, ch. xviii).

demanda à voir le portrait de la femme de Tavernier, que celui-ci avait apporté avec lui, et qui se trouvait en ce moment dans le harem. On s'entretint aussi quelque temps de la beauté des femmes des différents pays; mais bientôt on passa à des sujets plus graves. Chah-Abbas, fort ignorant, à ce qu'il semble, mais désireux de s'instruire ou du moins curieux, questionna tour à tour Tavernier sur la grandeur de la France, sur la puissance du Grand Seigneur et des divers souverains de l'Europe, mais surtout sur le roi d'Espagne et sur les mines d'or et d'argent qu'il possède. Tavernier répondit à toutes ces questions avec ce mélange de bon sens et de raison qu'il montrait en toutes choses, s'efforçant, tout en disant la vérité, de ne rien avancer qui pût déplaire à un prince plein de préjugés. C'est ainsi qu'interrogé sur les divers gouvernements d'Europe, il fit habilement l'éloge du gouvernement monarchique que Chah-Abbas, pensait-il avec raison, devait naturellement préférer[1].

Pendant que l'entretien se continuait ainsi, on présentait de temps en temps à boire à Tavernier et au Père Raphaël, ainsi qu'aux autres personnes présentes; parfois aussi l'on faisait venir dans la salle des bayadères, chargées de divertir l'assemblée; ce fut ainsi que se passa la journée. Le soir venu, le nazar

[1] *Voyages*, t. I, p. 554. Tavernier rapporte aussi qu'il s'entretint avec le Roi de l'ambassade que Chah-Abbas Ier avait envoyée en France, et qui passa inaperçue, parce qu'elle arriva peu de temps après la mort de Henri IV.

12.

fit apporter le souper. « On nous servit, dit Tavernier, quantité de viandes et plusieurs sortes de riz et de poissons. » Après le repas, on donna un petit concert. Le Chah, qui avait appris qu'un des serviteurs de Tavernier, nommé Daulier, jouait de l'épinette, donna ordre de le faire venir. Daulier, introduit dans la salle, se mit à jouer, et le Chah lui ayant demandé s'il savait aussi chanter, il entonna aussitôt « un air de cour » ; mais comme sa voix assez faible paraissait ne pas plaire au Roi, — on n'estime en Perse que les voix puissantes et fortes, — Tavernier, qui était « un peu gai », se mit, bien que ne sachant pas la musique, à chanter quelques vieux airs, ce qui amusa fort Chah-Abbas [1]. Il était ensuite retourné à sa place auprès du Père Raphaël, quand le nazar, s'apercevant que le sommeil les gagnait, en avertit le Roi, qui, à leur grande satisfaction, les congédia. Il était minuit passé, et ils étaient au palais depuis huit heures du matin; ils y étaient ainsi restés près de dix-sept heures.

Cependant le moment du départ de Tavernier approchait; le Chah, en ayant été informé, le fit appeler pour lui commander plusieurs « ouvrages d'orfévrerie émaillés et garnis de pierreries »; il en avait dessiné lui-même les modèles [2]. Il le chargea également-

[1] *Voyages*, t. I, p. 559. Tavernier cite entre autres l'air :

> Rempli d'étonnement, je consulte en moy-mesme
> Si je dois préférer Amarante à Bacchus.

[2] *Ibid.*, p. 562. Il est assez curieux de voir Chah-Abbas faire, peu de temps après, une commande analogue à Chardin, qu'il nomma, dit celui-ci, « son marchand, par des lettres patentes de 1666 », et chargea « de faire faire plusieurs bijoux de prix,

ment de lui faire faire en France plusieurs tapisseries, dont, le lendemain, le nazar lui donna la mesure. Ces travaux auraient pu monter à deux cent mille écus, et le nazar, craignant que Tavernier ne voulût pas faire une avance aussi considérable, offrit de lui faire compter une partie de cet argent, mais il refusa. La mort de Chah-Abbas, arrivée pendant le voyage de Tavernier dans l'Inde, l'empêcha sans doute d'exécuter les commandes du souverain persan; mais elles montrent, avec les acquisitions que fit ce prince, quelle était l'importance des affaires dont traita Tavernier pendant son court séjour en Perse, et quelle voie cet habile voyageur ouvrait, par son exemple, au commerce français dans cette contrée. Tavernier, dans cette entrevue d'affaires, avait pris congé du Chah; dès le mois de janvier, il avait reçu les lettres patentes qu'il avait sollicitées de la faveur de ce prince[1]; rien ne le retenait plus en Perse, et la saison était favorable pour passer aux Indes; il quitta Ispahan le 24 février 1665.

La route qu'allait suivre Tavernier ne lui était pas inconnue; il l'avait parcourue déjà plus d'une fois, en particulier en 1643; mais c'est à l'occasion de son dernier voyage qu'il l'a décrite en détail[2]. On le voit, à l'âge de soixante ans, conserver toute la vigueur de

dont Sa Majesté, ajoute-t-il, avait de sa propre main dessiné les modèles ». *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales*, etc. Londres, in-f°, 1686, p. 2.

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 563, 564, 565.

[2] *Ibid.*, t. I, p. 724 et suiv. (liv. V, ch. xx).

ses premières années, faisant à cheval de longues étapes de huit à dix heures, se mettant en route, suivant la coutume des caravanes[1], dès le milieu de la nuit, quoiqu'on fût encore en plein hiver, sans paraître avoir été un instant fatigué de ces efforts prolongés et de ces fatigues multipliées. Le surlendemain de son départ, il arriva à une « assez grande ville », à laquelle il donne le nom de Comcbé; elle était, dit-il, « composée d'une suite de villages, qui tiennent près d'une demi-lieue de long ». A trois quarts de lieue se trouvait « une jolie mosquée avec un petit étang rempli de poisson » et de l'« ombre » ; c'est là qu'il paraît avoir campé. Deux jours plus tard, « après huit heures de marche dans une plaine infertile », il atteignit Yesdecas, « petite ville située sur un rocher ». Le lendemain, c'était le 1er mars, il se mit en route dès une heure après minuit et traversa une montagne rude et escarpée, où, dit-il, il souffrit beaucoup du froid; il en fut de même le jour suivant, qu'il marcha de minuit à dix heures du matin au milieu des neiges. La route ne fut pas moins fatigante le 3 et le 4; le 5, après avoir traversé une plaine boueuse et stérile, il s'enfonça au milieu de rochers abrupts et entra enfin dans une étroite vallée, où se trouve la petite ville de Mayn; il en repartit le lendemain dès trois heures après minuit; enfin le 7, après

[1] « En tout temps, dit-il, la caravane marche plus de nuit que de jour, en esté, pour éviter la chaleur, et dans les autres saisons, pour arriver en plein jour au lieu où l'on doit camper. » *Voyages*, t. I, p. 121.

tant de fatigues, il atteignit Chiras sur les six heures du soir.

J'ai fait précédemment la description de cette ville[1], je n'y reviendrai pas; mais il me faut dire un mot des ruines de Tchelminar, que Tavernier visita, rapporte-t-il, plusieurs fois, il est vrai sans être parvenu à en sentir la beauté, ni à en comprendre l'importance[2]. Ces « vieilles colonnes, les unes sur pied, les autres par terre[3] », de l'antique Persépolis, ces figures qu'il trouve « très-mal faites », ces « petites chambres carrées et obscures », le persuadant qu'il avait devant lui les restes « d'un temple de faux dieux », il semble que pour lui, il n'y avait là rien de digne d'être admiré ou même de fixer l'attention[4]. Quoique Tavernier ne fût pas indifférent aux souvenirs du passé, homme d'action avant tout, le présent seul dans les manifestations de sa multiple activité était capable de l'attacher vivement et de lui inspirer un intérêt profond. Voilà pourquoi, tandis qu'il accorde comme à regret quelques lignes aux ruines

[1] Voir plus haut, p. 51.

[2] Il va jusqu'à dire qu'il n'y a pas là de quoi obliger « un curieux à se détourner un quart d'heure de son chemin ». *Voyages*, t. I, p. 729.

[3] Tavernier dit qu'il y en avait douze debout. Corneille le Brun (*Voyages par la Moscovie en Perse et aux Indes orientales*. Amsterdam, 1718, p. 280), remarquant qu'il y en avait encore dix-neuf au commencement du dix-huitième siècle, s'est demandé si Tavernier avait réellement vu Persépolis; il y a là seulement une erreur de mémoire ou une note mal prise; il est vrai que l'indifférence de Tavernier peut justifier ce soupçon de la part de l'admirateur des ruines persanes.

[4] *Les Six Voyages*, t. I, p. 728 (liv. V, ch. xx).

de Tchelminar, il a décrit si longuement Chiras, dont le commerce et l'industrie offraient une ample matière à ses observations.

Tavernier resta huit jours entiers dans cette ville, d'où il repartit le 16 mars pour se rendre à Lar [1]. Les trois premiers jours, il traversa un pays rocailleux, sillonné de collines couvertes d'amandiers et de térébinthes jusqu'à un caravansérail, auquel il donne le nom de Kaffer. A quelque distance de là, au milieu de montagnes escarpées, se trouve une plaine d'une fertilité merveilleuse, toute plantée d'orangers, de citronniers et de grenadiers, et couverte de champs de riz et de blé, « véritable lieu de délices » avec ses frais ombrages, où l'on « vient exprès pour se divertir ». Les Anglais et les Hollandais d'Ormuz y allaient souvent passer la fin de l'été. Le 29 mars, Tavernier arriva « à la petite ville de Jarron » ; il y resta deux jours, jusqu'au 24 qu'il en repartit un peu après minuit; il s'engagea presque aussitôt dans un pays montueux, dont les chemins escarpés présentaient les plus grands dangers. Le jour suivant, il arriva à Benarou, ville frontière du Laristan, et le 26, il campait à Bihry. Peu de temps après lui y arriva Jean Thévenot, « l'un des plus illustres voyageurs du siècle », qui, paraît-il, s'y blessa dangereusement avec un pistolet [2]. Enfin, le 27, Tavernier atteignit Lar.

Cette ville de médiocre grandeur est de tous côtés entourée de hautes montagnes; une forteresse bâtie

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 740 (liv. V, ch. xxii).
[2] *Ibid.*, p. 744. Voir plus loin, p. 202, note 2.

sur un rocher la domine. C'est là que le Chah envoyait les princes étrangers faits prisonniers à la guerre. Tavernier raconte que dans un de ses voyages, où il resta quinze jours à Lar, il vit dans cette forteresse les princes de Géorgie et de Mingrélie. A cette époque, Lar était une des étapes des marchands hollandais qui allaient en Perse faire le commerce des soies; ils avaient à une des extrémités de la ville une espèce d'hôtel où les Francs logeaient d'ordinaire. Tavernier quitta Lar le 1er avril, et s'engagea dans un pays presque constamment stérile et rocailleux jusqu'à une faible distance de Bender-Abassi, où il prend un aspect plus riant. Six jours après, il traversa une grande plaine de sable, et franchit sur un pont nouvellement construit une rivière qui descend des montagnes du Kerman et se jette dans le golfe Persique vers le Bender-Congo. Le lendemain ou le surlendemain, il atteignit Goumroun ou Bender-Abassi [1]. Il ne dut pas tarder à s'y embarquer pour les Indes, puisque le 5 mai suivant il était déjà à Surate [2].

A son départ de Goumroun, Tavernier avait été chargé par l'agent anglais dans cette ville d'un paquet de lettres destiné au résident de Surate; comme le bruit courait d'une rupture entre l'Angleterre et la Hollande, le commandant hollandais à Goumroun, espérant trouver quelque dépêche importante dans le paquet confié au voyageur français, le fit enlever au moment où il venait de s'embarquer

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 755 et 766.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 400 (liv. II, ch. xxvi).

sur un vaisseau de la Compagnie hollandaise, et remplacer par un paquet renfermant, au lieu de lettres, du papier blanc. Cette supercherie ne fut découverte que lorsque le résident anglais de Surate vint à ouvrir le paquet, que Tavernier lui avait fait remettre, à son arrivée dans cette ville, par les Pères Capucins venus pour le recevoir. Elle irrita vivement contre Tavernier tous les Anglais de Surate, qui s'en prirent à lui, et auraient même, s'il faut l'en croire, formé, afin de s'en venger, le projet de le faire assassiner. Il ajoute que la crainte qu'il en eut l'empêcha de faire le voyage de Golconde, et que par là furent contrariés tous les plans qu'il avait faits pour son voyage des Indes.

On ne doit pas être surpris, d'après cela, de l'ardeur du ressentiment qu'il conçut contre l'auteur d'un larcin aussi préjudiciable à son honneur qu'à ses intérêts. On comprend aussi sans peine qu'un de ses premiers soins ait été de protester contre la « noire trahison » dont il avait été victime; c'est ce qu'il fit dans une lettre adressée le 16 mai 1665 au « général de la Compagnie hollandaise et à Messieurs du Conseil[1] » ; après avoir raconté le larcin dont le commandant de Surate s'était rendu coupable, il leur demandait satisfaction, les menaçant, s'ils ne le faisaient point, de porter plainte, à son retour en France, « auprès de Messieurs les États et de leur ambassadeur », et même d'en informer, en passant par Ispahan,

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 401

le roi de Perse. Il ne paraît point que Tavernier ait obtenu la justice qu'il réclamait, et ce grief fut sans doute un des motifs qui le poussèrent à raconter sous des couleurs si sombres « l'histoire de la conduite des Hollandais en Asie ».

A son cinquième voyage, Tavernier avait promis à Chah-Hest-Khan, s'il retournait aux Indes, de se rendre aussitôt auprès de lui [1]; en arrivant à Surate en 1665, sa première pensée fut aussi d'aller trouver le plus tôt possible l'oncle d'Aureng-Zeb; mais le gouverneur de la ville lui ayant déclaré, quand il alla le saluer, que le Grand Mogol voulait voir le premier ce qu'on apportait de précieux dans ses États, Tavernier prit le chemin de sa capitale[2]. D'ailleurs, comme Chah-Hest-Khan était alors dans le Bengale, il ne pouvait guère l'aller voir sans passer au moins par Agra. Quelle route Tavernier suivit-il pour se rendre dans cette ville? Il est probable que ce fut celle de Brampour et de Serondje, puisqu'en 1665, — ce qui ne put arriver qu'entre son départ de Surate et son arrivée à Dehli, — il passa par Kallabas (?), bourg situé sur cette route, et où il vit, à ce qu'il rapporte, exposées sur des tours, les têtes du radjah du lieu et

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 21 (liv. I, ch. II).

[2] *Voyages*, t. II, p. 93 et 95 (liv. I, ch. VIII). Tavernier dit qu'il resta près de quatre mois à disputer avec le gouverneur de Surate, et qu'il fut obligé de se décider à aller voir Aureng-Zeb; il y a ici une exagération manifeste; comme il ne s'écoula que quatre mois depuis son débarquement à Surate jusqu'à son arrivée à Djihanabad, il ne resta pas évidemment quatre mois dans la première de ces villes

d'un grand nombre de ses sujets, qu'Aureng-Zeb avait fait exécuter [1]. Tavernier avait déjà parcouru ce chemin en 1641, du moins entre Surate et Agra, éloignées de trois cent trente-deux cosses ou lieues; de la première de ces villes, il se rendit donc à Brampour, de là à Serondje, puis à Gate, à Nader, à Gwaleor, enfin à Agra [2].

Il ne dut guère s'arrêter dans cette dernière ville qu'il connaissait déjà, et qui, malgré son importance, n'avait de vraiment remarquable que le palais du Roi [3]. Il le visita dans un de ses voyages, — il ne dit pas lequel, — en l'absence de Chah-Djihan, et en a donné une description assez étendue, mais un peu confuse. Il a parlé aussi du superbe tombeau que le père d'Aureng-Zeb fit élever à la sultane favorite; il vit, dit-il, commencer et achever ce grand ouvrage dont la construction dura vingt-deux ans, et auquel vingt mille hommes travaillèrent sans interruption [4]. C'était un immense édifice à trois étages superposés, avec quatre tours à chacun des angles et un dôme superbe au milieu.

D'Agra, Tavernier se rendit à Djihanabad, en remontant la vallée de la Djemna. Cette ville devait son existence à un caprice de Chah-Djihan, qui, trouvant les chaleurs excessives à Agra, et mécontent de Dehly, fit élever, à côté de cette grande cité, la

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 39 (liv. I, ch. IV).
[2] Voir plus haut, p. 60, la description de cet itinéraire.
[3] *Les Six Voyages*, t. II, p. 72 (liv. I, ch. VII).
[4] *Ibid.*, p. 76 (liv. I, ch. VII).

ville à laquelle il donna son nom. Le palais du Roi, vaste construction d'une demi-lieue de circuit, méritait surtout d'attirer l'attention avec ses trois cours intérieures, ses immenses portiques, et la salle du trône tout ornée de peintures et d'incrustations [1]. Tavernier arriva à Djihanabad dans le courant de septembre, et, le 12, il alla saluer Aureng-Zeb; il lui fit un riche présent, ainsi qu'à plusieurs personnages de sa cour [2], et en particulier à Giafer-Khan, son oncle [3]. On peut juger d'après cela du prix qu'il attachait à gagner la faveur du prince mogol et de ses courtisans; il y réussit, et il eut la bonne fortune de lui vendre, en dépit de la jalousie des marchands indigènes, quelques-uns de ses joyaux les plus précieux [4]. Giafer-Khan lui acheta aussi plusieurs bijoux, mais il ne put s'accorder avec lui sur le prix d'une grosse perle, sur laquelle ce prince voulait lui rabattre dix mille roupies, ce qui fit rompre le marché; elle fut achetée plus tard par Chah-Hest-Khan.

Tavernier resta près de deux mois à Djihanabad, et

[1] *Les Six Voyages,* t. II, p. 66 (liv. II, ch. VI). Cf. plus haut, p. 56.

[2] *Ibid.,* t. II, p. 96 et 98 (liv. I, ch. VIII). Tavernier estime à 12,119 livres la valeur des présents qu'il fit à Aureng-Zeb, et à 23,187 livres la valeur totale de ceux qu'il fit, tant à ce prince qu'à ses deux oncles et à ses courtisans.

[3] Dans la *Relation de ce qui s'est passé en Perse et aux Indes,* Tavernier dit qu'il donna à Giafer-Khan vingt et une mosaïques de Florence, une courte-pointe d'Espagne or et argent, une écharpe et deux montres en or émaillé.

[4] *Voyages,* t. II, p. 95. Tavernier parle entre autres d'un « grand bouquet de neuf grosses perles en poire », qu'il vendit à Aureng-Zeb.

il dut avoir plus d'une fois l'occasion de voir Aureng-Zeb; le père de ce prince, Chah-Djihan, n'était pas encore mort, mais, depuis plusieurs années, Aureng-Zeb n'en régnait pas moins sans conteste dans l'empire pacifié; à force d'austérité, il s'efforçait d'ailleurs de se faire pardonner son usurpation, en même temps que par son habileté il avait porté la puissance mogole à un point d'où elle ne pouvait que déchoir. Il semble que Tavernier sut se concilier les bonnes grâces du redoutable monarque; quand il alla le 1er novembre pour prendre congé de lui, Aureng-Zeb ne voulut point le laisser partir qu'il n'eût assisté à sa fête qui était proche, lui promettant, en retour, de lui faire montrer tous ses joyaux[1]. L'offre était trop séduisante pour que Tavernier n'acceptât pas; elle devait lui fournir l'occasion de voir à loisir le palais des rois mogols et les richesses qu'il renfermait, spectacle bien fait pour réjouir un amateur de pierreries et de diamants tel qu'il l'était.

C'est à cette offre aussi que nous devons la description détaillée de la fête singulière du Grand Mogol, qui nous a été donnée par Tavernier. Les préparatifs en commençaient dès le 7 septembre, près de deux mois avant qu'elle eût lieu, puisqu'elle se célébrait du 4 au 9 novembre. On couvrait d'abord de tentures

[1] *Voyages*, t. II, p. 267 (liv. II, ch. VIII). Plus loin, ch. IX, p. 277, Tavernier dit, par inadvertance, que le 1er novembre « il avait vu les magnificences de la feste » du Grand Mogol, ce qui est en contradiction avec ce qui précède.

deux des cours du palais, puis on dressait, dans la salle de la première, le plus grand des sept trônes, tout enrichi de diamants, de rubis et d'émeraudes, enchâssés avec un art exquis. Tavernier dit qu'il compta autour de ce trône environ cent huit gros rubis balais, « tous cabochons dont le moindre pesait cent carats ». Quant aux émeraudes, il en compta près de cent soixante. « Le fond du ciel était tout couvert de diamants, avec une frange de perles à l'entour » ; « au-dessus du ciel on voyait un paon, dont la queue était faite de saphirs bleus et d'autres pierres de couleur », et dont le corps était tout « émaillé de pierreries ». Un joyau où pendait un diamant de plus de quatre-vingts carats ornait le devant du trône, et les douze colonnes qui le soutenaient étaient garnies de rangées de perles de la plus belle eau. On m'a assuré, dit Tavernier, en terminant sa description que j'abrége [1], que ce trône « revenait à 107,000 lacres de roupies, qui font 160,500,000 livres de nostre monnaye ». N'y avait-il pas là de quoi faire rêver le voyageur-commerçant? Ce n'était pourtant qu'une partie des richesses de ce palais féerique, puisqu'il renfermait six autres trônes moins grands, sans doute, et ornés avec moins de luxe, mais tout couverts de diamants, et un trésor où les joyaux les plus précieux étaient entassés.

J'arrive maintenant à la fête d'Aureng-Zeb. C'est le 5 novembre qu'elle commençait; on pesait d'abord

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 270 (liv. II, ch. VIII).

solennellement le prince mogol, cérémonie qui donnait lieu à de grandes réjouissances, si son poids avait augmenté. Quand elle était terminée, il montait sur le plus beau de ses trônes; alors tous les grands de l'empire venaient le saluer et lui faire des présents; Tavernier rapporte qu'en 1665 Aureng-Zeb reçut, tant en diamants, rubis, émeraudes, perles, qu'en tapis, chevaux, éléphants et chameaux, la valeur de plus de trente millions de livres. Ensuite vient la revue des éléphants. On en amena sept qu'on fit passer successivement devant le trône d'Aureng-Zeb, afin qu'il pût juger de leur embonpoint. Cette revue terminée, le prince rentra dans son harem; il en ressortit au bout d'une demi-heure et alla s'asseoir sur un des petits trônes, pour assister au défilé général des éléphants et des chameaux. Ces cérémonies se renouvelaient pendant les cinq jours que dure la fête.

Aureng-Zeb avait promis à Tavernier de lui faire montrer ses joyaux, il tint parole [1]. Le lendemain de sa fête, cinq ou six officiers allèrent chercher le voyageur français et le conduisirent au palais. Après qu'il eut salué le monarque, on le mena dans une salle voisine, où quatre eunuques apportèrent les joyaux; quand on les eut comptés, le chef des orfévres montra successivement à Tavernier les diverses pièces de ce trésor merveilleux : d'abord, le grand diamant de deux cent quatre-vingts carats, que Mirgimola

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 280 (liv. II, ch. x).

avait dérobé au roi de Golconde, et dont il fit présent à Chah-Djihan; un diamant en forme de poire de cinquante et quelques carats, et trois autres diamants à table de quarante à cinquante carats, ensuite un joyau de dix-sept diamants, tous « de la première eau » . Les perles en poire ou rondes n'excitèrent pas moins l'admiration de Tavernier, ainsi que les rubis balais et une topaze orientale « fort haute en couleur » ; il parle aussi avec enthousiasme de deux chaînes, l'une de perles et de rubis, avec une grande émeraude au milieu, l'autre de perles et d'émeraudes, enrichie d'une magnifique améthyste orientale. Jamais joaillier européen n'avait assisté à une pareille fête des yeux, et l'on s'explique l'orgueil avec lequel Tavernier rappelle « la grâce particulière » et non encore « accordée à aucun autre Franc » , qui lui permit de contempler les richesses fabuleuses entassées dans le trésor des rois mogols.

Après avoir ainsi vu le trésor et assisté à la fête d'Aureng-Zeb, Tavernier se mit en route pour le Bengale, où résidait alors Chah-Hest-Khan. La fête ayant pris fin le 9 novembre, il est probable qu'il quitta Djihanabad peu de temps après, pour se rendre à Agra. Le 24, il était dans cette ville, peut-être depuis quelques jours, et il en repartit, à ce qu'il nous apprend, le lendemain 25 [1]. Continuant de descendre la vallée de la Djemna, il rencontra le 1er décembre, près d'un lieu qu'il appelle Sankal, cent

[1] *Voyages*, t. II, p. 78 (liv. I, ch. VIII). Il y a le 15, mais il est évident, d'après le contexte, qu'il faut lire le 25.

dix charrettes, chacune tirée par six bœufs et chargée de trente mille roupies. C'était le tribut de la province du Bengale, « lequel, remarque-t-il, toutes charges payées, et la bourse du gouverneur bien remplie, monte à cinq millions cinq cent mille roupies ». Le 5, Tavernier arriva à un bourg nommé maintenant Aurengabad, en mémoire de la victoire qu'Aureng-Zeb y avait remportée sur son frère Sundjah. Le lendemain, on aperçut le Gange. Le célèbre Bernier, « médecin du Roy », et un « nommé Rachepot », avec lesquels Tavernier était, à ce qu'il semble, parti de Dehli, furent, dit-il, surpris de voir « que ce fleuve dont on fait tant de bruit n'était pas plus large que la rivière de Seine devant le Louvre [1] ». La saison des pluies étant déjà passée depuis longtemps, et celle de la fonte des neiges n'étant pas venue, le peu d'eau qui devait se trouver alors dans le Gange explique l'étonnement des compagnons de Tavernier, quoique Bernier, qui était dans l'Inde déjà depuis cinq ans, eût dû mieux connaître le régime du grand fleuve.

Le 7 décembre, la caravane atteignit Halabas (Allahabad), grande ville située au confluent de la

[1] *Voyages*, t. II, p. 79. On voit que pour Tavernier, qui devait savoir à quoi s'en tenir, Bernier était bien le médecin d'Aureng-Zeb. Né à Joué-Étiau, arrondissement d'Angers, au mois de septembre 1620, François Bernier se rendit, en 1654, en Syrie et en Egypte ; du Caire, où il était resté plus d'un an, il alla s'embarquer à Suez pour l'Hindoustan, et « le peu d'argent qui lui restait » l'obligea « de s'engager à la solde du Grand Mogol, en qualité de médecin ». BERNIER, *Voyages*, t. I, p. 9.

Djemna et du Gange ; le gouverneur avait à son service, comme médecin et chirurgien, un nommé Claude Maillé de Bourges ; ce fut à lui que Tavernier s'adressa pour obtenir la permission de traverser le Gange [1]. Suivant alors la rive gauche de ce cours d'eau, il arriva le 11 à Banarou (Bénarès), dont la grandeur et les belles constructions excitèrent son étonnement; il admira beaucoup aussi la pagode de cette ville, une des plus magnifiques de l'Hindoustan. Il parle également d'une mosquée remarquable par les belles sépultures qu'on voit alentour. Après être resté le 12 et le 13 décembre à Bénarès, Tavernier se remit en route, en suivant maintenant la rive droite du Gange. Le 20, il atteignit Patna, « une des plus grandes villes des Indes » . Il y resta huit jours entiers, et le 29 il s'embarqua sur le Gange, qu'il eût, remarque-t-il [2], descendu dès Allahabad ou au moins Bénarès, s'il avait été fort comme à l'époque des pluies.

Bernier l'accompagna jusqu'au 6 janvier dans cette longue navigation. Faite au milieu de la nature grandiose de l'Inde, en vue de hautes montagnes qu'on apercevait parfois dans la direction du midi, elle devait offrir au voyageur français un de ces spectacles qu'il est impossible d'oublier. En descen-

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 80. Tavernier dit qu'il « exerçait tout ensemble la chirurgie et la médecine » : est-ce le même Claude Maillé que nous avons vu, page 128, fondre des canons pour Mirgimola?

[2] *Ibid.*, p. 84.

dant ainsi le cours du Gange, Tavernier passa devant plusieurs des affluents les plus importants du grand fleuve, d'abord le Gandet (Gandak), qu'il aperçut, dit-il, le 1er janvier 1666, plus loin la rivière de Katare et le Martnadi [1]. Le 4 janvier, il alla coucher à Ragemehale (Radjemahal), résidence des gouverneurs du Bengale, avant que Dacca fût devenue la capitale de cette province ; le 11 au soir, il arriva à l'endroit où le Gange se divise en trois bras; deux jours après il atteignit Dacca.

Cette ville construite sur les bords du Gange, non loin de son confluent avec la Laquia [?] et le Pagalou, dans une situation naturellement forte, avait déjà une grande importance commerciale; les Hollandais et les Anglais y avaient un entrepôt. Le lendemain de son arrivée, le 14 janvier, Tavernier alla saluer Chah-Hest-Khan, « le nabab », comme il l'appelle le plus souvent, et lui fit, ainsi qu'à son fils, un riche présent [2].

[1] Le Gandak, dont il est impossible qu'il ne soit pas question ici, se jette dans le Gange vis-à-vis de Patna; comme le 1er janvier Tavernier était éloigné de cette ville de cinquante lieues au moins, il doit y avoir ici une confusion ou une erreur de mémoire. Je ne sais ce que sont au juste la rivière de Katare et le Martnadi, « qui viennent du nord » ; la première pourrait bien être le Gogari, qui se jette dans le Gange, près de la ville de Kattry; la seconde serait-elle le Bagmatty? Cela n'est pas impossible, mais, dans ce cas, elle aurait dû être mentionnée avant la première.

[2] *Voyages*, t. II, p. 89. Tavernier rapporte qu'il donna à Chah-Hest-Khan une couverture brodée d'or garnie d'une dentelle en point d'Espagne, une écharpe or et argent et « une bague d'une fort belle émeraude ». Il donna à son fils une montre à boîte d'or émaillée, une paire de petits pistolets et une longue-vue. Le tout, dit-il, lui revenait à plus de cinq mille livres.

En retour, l'oncle d'Aureng-Zeb lui envoya, chez les Hollandais où il était logé, un panier de beaux fruits. Le surlendemain, Tavernier vendit au prince mogol les marchandises qu'il avait apportées à son intention, et reçut de son vizir une lettre de change sur Casembazar, où il préférait être payé [1]. Il ne prit congé de Chah-Hest-Khan que le 20; ce prince lui fit alors délivrer, comme à son voyage précédent, un passeport, dans lequel il lui donnait « la qualité de gentilhomme de sa maison », ce qui permettait au voyageur-commerçant « d'aller et de venir sans crainte sur toutes les terres du Grand Mogol ». Après avoir terminé ses affaires avec le nabab, Tavernier alla faire visite aux Anglais de la ville et à quelques « autres Franguis » ; il consacra les jours suivants à divers achats, — il en fit pour onze mille roupies, — puis, quand tout fut embarqué, il partit le 29 au soir de Dacca. Les Hollandais, qui, huit jours auparavant, avaient donné « un grand repas » en son honneur, « l'accompagnèrent durant deux lieues avec leurs petites barques armées, et le vin d'Espagne, remarque-t-il [2], ne fut pas épargné pendant ce temps-là ».

Du 29 janvier au 11 février, Tavernier resta sur le Gange; laissant alors ses serviteurs et ses marchandises dans sa barque, il se dirigea seul vers Casembazar; il y arriva dans la soirée du 12 et fut reçu par le sieur Arnould van Wachtendonk, directeur de tous

[1] Cossimbazar, ville située sur la rivière de ce nom, à deux kilomètres de Mourchidabad, dont elle est le port.

[2] *Les Six Voyages*, t. II, p. 90.

les comptoirs hollandais au Bengale. Trois jours après, il se rendit dans un bourg voisin, où se trouvait le receveur général de Chah-Hest-Khan; il lui présenta sa lettre de change; le receveur la trouva bonne et l'aurait payée, lui dit-il, si trois jours auparavant il n'avait reçu du nabab l'ordre de ne point lui donner d'argent, au cas qu'il ne l'eût déjà fait. Tavernier se retira surpris et irrité; le lendemain, il écrivit à Chah-Hest-Khan pour se plaindre, puis il se mit en route pour Hougly sur une barque à quatorze rames que lui prêtèrent les Hollandais. Le 20, il arriva dans cette ville, qui était alors un des entrepôts les plus importants du commerce européen dans les Indes orientales; il y resta dix jours, pendant lesquels « les Hollandais lui firent grande chère, s'efforçant de lui donner tous les divertissements que ce pays-là est capable de fournir[1] ». Tavernier alla-t-il à Hougly dans le seul but de se distraire? Cela est peu vraisemblable, mais il n'a pas jugé à propos de faire connaître le motif véritable de son voyage dans cette ville; le 3 mars, il la quitta, et trois jours après il rentrait à Casembazar.

Son premier soin fut de se rendre à la résidence du receveur de Chah-Hest-Khan; il voulait voir si la lettre qu'il avait adressée à ce prince et celle qu'il lui avait fait écrire par le directeur des comptoirs hollandais, l'avaient fait changer d'avis; le nabab avait donné ordre de le payer, mais « en lui rabattant vingt

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 92.

mille roupies sur la somme qu'il devait toucher[1] ». Tavernier dut se soumettre à ces exigences, dans lesquelles il vit l'effet des menées et de la jalousie des marchands indigènes, qui, pour satisfaire leurs rancunes, l'avaient accusé auprès de Chah-Hest-Khan de lui avoir vendu trop cher ses joyaux. On comprend qu'il ait été sensible à un procédé aussi injuste et à la perte qu'il subit dans cette circonstance; mais si l'on s'explique les détails avec lesquels il a raconté les intrigues dont il fut ainsi victime, on ne doit pas moins regretter qu'il ait négligé de dire ce qu'il fit après avoir reçu son argent; son récit se trouve à ce moment brusquement interrompu, et l'on n'a pour reconstituer son itinéraire depuis Casembazar jusqu'à Surate et en Europe que quelques renseignements épars dans le second volume de ses *Relations*. C'est avec leur aide que j'essayerai de le suivre, du commencement de mars 1666 au mois de décembre 1668, époque de son retour en France.

Ce qui semble le plus vraisemblable, c'est qu'après avoir été payé à Casembazar, Tavernier reprit lentement le chemin d'Agra; dans le chapitre XIV du livre III de ses *Voyages aux Indes*, il rapporte que le 8 avril 1666 il se trouvait à Malda[2], ville située à 140 kilomètres de Casembazar, et que le 12 mai il remontait le Gange, d'où l'on peut inférer qu'à cette dernière date il se trouvait entre Dacca et Patna. Il

[1] En admettant, comme cela est vraisemblable, que ce fussent des roupies d'argent, cela fait une somme de 30,000 livres.

[2] *Les Six Voyages*, t. II, p. 461.

n'est pas impossible que quelques-unes des anecdotes racontées au chapitre x du même livre[1] ne se rapportent à ce même voyage, et il en faudrait conclure qu'il s'arrêta assez longtemps à Patna, puisqu'il parle entre autres d'un brahmane qui resta trente jours sur un arbre sans boire ni manger. Cela expliquerait que Tavernier se fût encore trouvé au mois de juillet dans cette ville, où le 2, dit-il[2], « à une heure d'après midi », il fut témoin d'une éclipse de soleil qui mit, suivant la coutume des Hindous, tout Patna en rumeur. Mais ce sont là, jusqu'à son arrivée à Surate, les seules indications, se rapportant à cette partie du sixième voyage de Tavernier, qu'on rencontre dans le second volume de ses *Relations;* heureusement qu'on trouve, dans le troisième, quelques renseignements inespérés, qui permettent de compléter en partie ce qu'elles ont d'insuffisant.

A l'époque presque du départ de Tavernier pour son dernier voyage, il se forma en France, à l'instigation de Colbert[3], une « Compagnie pour l'établissement du commerce en Perse et aux Indes »; on avait chargé un membre de l'Académie, Charpentier[4], d'expliquer au public les avantages qu'offrait cette société. Afin de rendre son action plus facile, une ambassade composée des sieurs de Lalin, Mariage,

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 436 et 437.

[2] *Ibid.*, t. II, p. 453 (liv. III, ch. XIV).

[3] Pierre CLÉMENT, *Histoire de Colbert*, t. I, p. 337.

[4] « Discours d'un fidèle sujet pour l'établissement de la nouvelle Compagnie des Indes orientales », dans DUFRÈNE DE FRANCHEVILLE, *Histoire de la Compagnie des Indes*. Paris, 1738, p. 22.

de La Boulaye et Béber, partit de Paris pour Ispahan, où elle arriva le 13 juillet 1665, et la cour du Grand Mogol; Tavernier a raconté, non sans malveillance, il est vrai, le voyage de ces députés[1], il en vit aux Indes quelques-uns, et la relation qu'il en a donnée fournit plus d'un renseignement précieux sur son propre voyage. Deux des députés, les sieurs de La Boulaye, gentilhomme angevin, et le sieur Béber, arrivèrent à Surate le 1er avril 1666; ils en partirent au bout de quinze ou vingt jours pour Agra. C'est là que Tavernier, qui venait de Patna, les rencontra; on peut supposer que ce dut être dans le courant d'août ou à la fin de juillet[2].

Béber avait failli être assassiné, et de La Boulaye, après bien des délais, avait fini par remettre la lettre de Louis XIV adressée au Grand Mogol, mais sans pouvoir rien obtenir[3]; il se disposait à partir pour le Bengale[4], quand Tavernier se mit en route pour Surate. Le second jour après son départ, Tavernier

[1] *Relation de ce qui s'est passé dans la négociation des deputez qui ont esté en Perse et aux Indes, tant de la part du Roy que de la Compagnie françoise, pour l'établissement du commerce. Recueil des Relations,* t. III, p. 54 et suiv.

[2] Ce ne put être plus tôt, puisque Tavernier, comme je l'ai dit plus haut, était encore le 2 juillet à Patna.

[3] Tavernier explique le mauvais succès de leur ambassade par l'avarice des députés, qui n'avaient point fait de présents à l'oncle du Grand Mogol. *Recueil,* etc., t. III, p. 110.

[4] Tavernier rapporte que de La Boulaye partit cinq ou six jours après lui pour Patna, où il s'embarqua à destination de Dacca, avec l'intention de passer de là en Chine; mais il disparut dans le trajet, noyé, suppose Tavernier, par les soldats persans qui l'accompagnaient. *Recueil,* etc., t. III, p. 122.

fut rejoint par Béber, qui était guéri de ses blessures, et, à son grand regret, à ce qu'il rapporte, il dut achever son voyage avec lui. Il avait pris la route de Serondje et de Brampour, et il arriva à Surate le 1er novembre[1]. Il resta un temps considérable dans cette ville et s'y rencontra avec le voyageur Jean Thévenot, qui revenait alors de Madras et de Golconde[2].

A quelle époque Tavernier quitta-t-il Surate? Ses *Relations* ne nous l'apprennent pas, mais on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que ce fut certainement dans les premières semaines de 1667. A deux reprises et dans deux passages différents[3], il parle de sa présence dans le port hindou au commencement de cette année, et comme, suivant ce qu'il en dit[4], on ne laissait guère passer le mois de février, quand on s'embarquait de Surate pour Goumroun, on peut admettre, avec raison, que ce fut pendant ce mois que Tavernier partit de la première de

[1] *Recueil*, etc., t. III, p. 117.

[2] *Ibid.*, p. 118. Jean de Thévenot, neveu de Melchisédech et comme lui voyageur célèbre, né en 1633, mourut le 28 novembre de cette même année 1667 à Miana, près de Tauris. Thévenot s'était embarqué le 6 novembre 1663 à Marseille, et le 6 novembre 1665 à Bassora pour Surate, où il arriva le 10 janvier suivant. *Voyages de M. de Thévenot en Europe, Asie et Afrique*. Amsterdam, in-12, 1727, t. III, Préface.

[3] Tavernier, t. II, p. 101 (liv. I, ch. IX), parle d'un canonnier hollandais qu'il vit, dit-il, arriver à Surate « au commencement de l'année 1667 », et t. III, p. 118, il raconte un acte de brutalité du sieur Béber, arrivé aussi à Surate le 1er janvier de cette même année.

[4] *Voyages*, t. II, p. 2. « On ne sort guère de Surate plus tard qu'à la fin de février. »

ces villes pour le golfe Persique; cette supposition est d'autant plus légitime que, nous le savons par un passage des *Voyages en Perse*[1], Tavernier était à Goumroun le jour de Pâques fleuries 1667, c'est-à-dire, d'après l'*Art de vérifier les dates*, le 3 avril; si donc on tient compte des trente et quelques jours de traversée, ceci nous reporte au mois de février[2], comme date de l'embarquement de Tavernier; il s'écoula donc plus de trois mois entre son arrivée à Surate et son départ définitif de cette ville. Tavernier y resta-t-il tout ce temps? Il est impossible de répondre avec quelque certitude à cette question, comme à tant d'autres que soulève sa biographie si incertaine. On pourrait supposer qu'il mit à profit son séjour à Surate pour faire quelques excursions dans les villes de la région, par exemple à Ahmedabad, où, dit-il[3], il alla dix ou douze fois dans un de ses voyages au retour de Dehly. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

Quoi qu'il en soit des occupations de Tavernier à Surate, il arriva de cette ville à Goumroun au commencement du printemps de l'année 1667. Il se rencontra dans le port persan avec les «sieurs de Lalin et

[1] *Voyages*, t. I, p. 776. *Relation d'un lâche attentat commis en Perse par les Hollandais, l'an* 1667, etc.

[2] Ce fut en février aussi que Thévenot s'embarqua « pour ne pas perdre le temps de la mouçon ». (*Voyages*, etc., t. V, p. 339.) On pourrait se demander, d'après cela, si Tavernier ne fit point le voyage de Surate à Goumroun en même temps que lui.

[3] *Voyages*, t. II, p. 51 (liv. I, ch. v). Il est vrai que la phrase est si obscure qu'il est difficile d'en rien conclure de précis.

Mariage », deux des quatre députés de la Compagnie de commerce dont j'ai parlé plus haut ; ils étaient jusque-là restés en Perse, tandis que leurs deux compagnons avaient, dès l'année précédente, passé aux Indes. M. de Lalin était venu à Goumroun afin de s'embarquer aussi pour ce pays[1]; une mort prématurée l'en empêcha[2]. En même temps qu'eux, Tavernier rencontra le « sieur de l'Estoile[3] et le voyageur Chardin[4] », son rival de gloire ; Chardin était, comme M. de Lalin, venu à Goumroun afin de s'embarquer pour Surate, où Bernier le vit quelque temps après[5]. Quant à Tavernier, de Goumroun, il se mit, suivant toute vraisemblance, en route pour Ispahan, peut-être en passant par Lar et Chiras. Depuis qu'il avait quitté la capitale de la Perse, Chah-Abbas II était mort[6] et avait été remplacé par Chah-Soliman ; les marchés qu'il avait faits avec le premier de ces princes se trouvaient annulés ; dans ces circonstances, le voyageur français devait avoir le désir bien naturel de faire la connais-

[1] *Les Six Voyages,* t. I, p. 775.

[2] Atteint d'une fièvre pernicieuse, il mourut peu de temps après et fut enterré au Bender-Ali, à deux lieues de Goumroun. *Voyages,* t. I, p. 754 (liv. V, ch. xxii).

[3] Le sieur de l'Estoile était un Français fixé à Ispahan.

[4] Né à Paris, en novembre 1643, Jean Chardin partit pour l'Orient en 1665 ; il était, dit-il dans la préface de ses *Voyages,* arrivé en Perse au commencement de 1666 ; « il y passa cette année tout entière, aussi bien que la plus grande partie de l'année suivante ».

[5] Bernier, *Voyages,* t. II, p. 111. Ceci prouve, ainsi que le récit de Tavernier, que Chardin ne passa pas en Perse, comme il l'a dit, « la plus grande partie » de l'année 1667.

[6] En 1666, après vingt-deux ans de règne.

sance du nouveau souverain, afin de voir s'il serait possible de renouer avec lui les affaires qu'il avait négociées si heureusement avec son prédécesseur, ou d'en engager de nouvelles.

Tavernier arriva probablement au commencement de l'été 1661 à Ispahan, et il y était encore, on peut le dire presque avec certitude, à la fin de cette année. Dans le chapitre de ses voyages où il raconte « quelques particularités du règne de Chah-Soliman [1] », il parle d'une cavalcade que ce prince fit, le 23 septembre 1667, « avec tous les grands de sa cour ». Bien qu'il ne le dise pas, le récit de Tavernier, qui semble bien celui d'un témoin oculaire, nous offre un nouveau point de repère pour reconstituer l'histoire si obscure de son sixième voyage depuis son retour en Perse. Un autre renseignement, comme perdu dans le chapitre où il donne son itinéraire d'Érivan à Tauris, nous permet de retrouver sa trace quelques mois plus tard. Racontant qu'il visita deux fois le couvent de Saint-Étienne, voisin de Nakshivan, « la seconde fois, ajoute-t-il [2], fut en 1668, le 12 février, au retour de mon dernier voyage des Indes ». Cette indication est d'une précision qui ne permet pas de douter de son exactitude; il faut environ trente jours pour aller d'Ispahan à Nakshivan; on voit d'après cela que

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 641 (liv. V, ch. VIII).

[2] *Voyages*, t. I, p. 46 (liv. I, ch. IV). A la page suivante, Tavernier dit qu'il passa une fois l'Aras sur la glace; on peut supposer avec toute raison que ce fut à l'époque de son second voyage à Saint-Étienne, c'est-à-dire en février 1668.

Tavernier dut rester dans la capitale de la Perse jusqu'à la fin de 1667 ou au commencement de 1668. Comme il dit[1] qu'il revint alors par Constantinople, on voit que, parti d'Ispahan au milieu de l'hiver 1667-68, Tavernier se dirigea par Tauris, Érivan, Tokat, vers la capitale de l'empire ottoman; il y arriva sans doute vers le milieu ou à la fin du printemps, et la *Relation du serrail* nous apprend qu'il s'y trouvait encore le 2 juillet[2]; mais il n'est pas probable qu'il y soit resté beaucoup plus longtemps.

Tavernier n'a point dit quelles raisons le déterminèrent à aller dans une ville où, trente-huit ans auparavant, il est vrai, il avait séjourné une année presque entière, et où il ne paraît guère qu'il espérât faire quelque opération commerciale; il s'est borné à mentionner, comme en passant, qu'il s'y rendit au retour de son dernier voyage, sans parler du séjour qu'il y fit. Tout ce que nous savons seulement, c'est que, pour revenir en France, il alla de Constantinople s'embarquer à Smyrne, sur le bateau de Livourne[3]; de cette dernière ville il se rendit par terre à Gênes, puis de là à Turin, d'où il regagna Paris le 6 décembre 1668[4]. Cette fois il y rentrait avec la ferme intention

[1] *Les Six Voyages*, t. II, p. 586 (liv. III, ch. XXIX).

[2] *Recueil*, etc., t. III, p. 550 (ch. XVIII).

[3] *Les Six Voyages*, t. II, p. 586.

[4] Tavernier dit (t. II, p. 586) qu'il revint en France en 1669, mais ce n'est là évidemment qu'une date approximative; sur la planche qui représente les vingt diamants qu'il vendit à Louis XIV, on lit que cette vente eut lieu « à son dernier retour des Indes, qui a esté le 6e décembre 1668 », ce qui doit être la date exacte. *Voyages*, t. II, p. 374.

de jouir d'un repos dont son âge, il avait alors soixante-trois ans, ses longues fatigues et les richesses qu'il avait acquises, lui donnaient les moyens et le droit de jouir. « Mes premières pensées, dit-il en terminant la relation de ses voyages, dans un langage d'une simplicité qui ne manque pas de noblesse, mes premières pensées, en me voyant à Paris de retour de mon sixième voyage, furent de rendre grâces à Dieu de m'avoir conservé parmi tant de périls que j'ay courus par mer et par terre et dans des régions si éloignées durant l'espace de quarante années. »

LIVRE II

TAVERNIER ET LOUIS XIV

1668-1684

CHAPITRE PREMIER

Anoblissement de Tavernier. — Le baron d'Aubonne.
(1668-1670.)

Tavernier rentrait en France avec de grandes richesses et une réputation non moins grande; il avait eu l'heureuse fortune d'ouvrir le premier au commerce national la route de la Perse et de l'Hindoustan; si, bien avant son premier voyage [1], une compagnie s'était formée en France, pour trafiquer aux Indes, c'était à Java qu'étaient allés ses vaisseaux, et par la jalousie des Hollandais et l'imprudence de ses chefs, l'entreprise avait misérablement

[1] En 1615. Dufrène de Francheville, *Histoire de la Compagnie des Indes.* Paris, in-4°, 1738, p. 15. Les navires employés par cette Compagnie s'appelèrent la « Flotte de Montmorency », « à cause du duc de ce nom, qui avait succédé à son père dans la chargé d'amiral de France et de Bretagne ».

échoué[1]. Plus tard, en 1642, une autre compagnie de commerce dans le Levant s'était encore fondée[2]; mais Tavernier avait fait déjà ce qu'elle se proposa d'entreprendre, sans parvenir à l'exécuter; et il suffit de comparer l'accueil qu'il reçut toujours à Ispahan ou à Dehli avec celui qu'y rencontrèrent les députés d'une troisième compagnie, celle des « Indes orientales », dont j'ai parlé plus haut[3], pour avoir une idée de son habileté et de la considération dont il jouissait auprès des cours orientales. Les succès de Bernier furent préparés par les siens, et le célèbre Angevin ne fit, comme Thévenot, que le suivre dans la voie qu'il avait ouverte. On peut en dire autant, à plus forte raison, de Chardin, dont le premier voyage est de 1665[4]. Avant eux, Tavernier avait, à plusieurs reprises, visité les pays qu'ils devaient parcourir à leur tour; si son exemple, on le voit, ne fut pas perdu, son mérite n'en fut que plus grand, et l'on ne doit pas être surpris que Louis XIV l'ait hautement reconnu.

Ce prince désira-t-il voir le voyageur célèbre qui, tout en étant contrôleur de la maison du duc d'Orléans, avait « fait plus de soixante mille lieues par terre

[1] TAVERNIER, *Voyages*, t. II, p. 527 (liv. III, ch. XXIII). Les vaisseaux furent, paraît-il, brûlés dans le port de Batavia par l'ordre du général hollandais. Tavernier est d'ailleurs le seul, à ma connaissance, qui parle de ce fait.

[2] Le but qu'elle se proposa surtout, d'ailleurs, fut de fonder des établissements de commerce à Madagascar.

[3] V. liv. I, chap. VII, p. 200.

[4] Tavernier (*Recueil*, etc., t. III, p. 85) mentionne l'arrivée à la cour de Perse des « sieurs Chardin et Raisin, marchands français », au commencement de 1666.

pour son service[1] », et dont la réputation universelle avait dû nécessairement arriver jusqu'à lui? Tavernier lui demanda-t-il une audience, ou se fit-il présenter à lui? Je ne le saurais dire[2]; mais, après son retour, il ne tarda pas à être reçu par le grand monarque, et, ce qui ne doit pas surprendre, il fut accueilli par lui de la manière la plus « favorable ». A ce moment où Louis XIV portait le plus vif intérêt au commerce des Indes orientales, et avait une intelligence si juste des immenses « avantages qu'on avait sujet de s'en promettre[3] », il ne pouvait manquer de témoigner toute sa bienveillance à celui qui, le premier, avait révélé à la France les richesses immenses de l'Asie.

Tavernier avait, d'ailleurs, trop l'habitude des grands, pour ne pas trouver le moyen de plaire à Louis XIV, et, s'il lui apparut d'abord comme marchand, si, avec son habileté connue pour les affaires, il vendit au luxueux monarque quelques-uns de ses plus beaux diamants et des pierres du plus grand prix, — il a donné le dessin des vingt plus remarquables dans le chapitre XXII, livre II, du second tome de ses voyages, — il séduisit surtout le grand

[1] Dédicace au Roi de la *Relation du serrail*. Les lettres d'anoblissement de Tavernier mentionnent aussi d'une manière expresse les « soixante mille lieues » qu'il avait faites, « tant par mer que par terre ».

[2] Il est surprenant que la *Gazette* (*de France*) ne dise rien de cette entrevue.

[3] *Recueil des gazettes nouvelles ordinaires et extraordinaires... pendant l'année mil six cent soixante-neuf*. Paris, MDCLXX, in-8°, p. 24.

Roi « par le compte fidèle de tout ce qu'il avait fait[1] » ; aussi, pour reconnaître les services qu'il avait rendus au commerce et à la politique de la France, dont il avait, dans « ses entretiens avec les princes étrangers », exalté la grandeur et la puissance, ainsi qu'en récompense des « périls qu'il avait courus » et des « peines extraordinaires » qu'il avait endurées[2], ce prince lui accorda, au mois de février 1669, des lettres d'anoblissement.

La lecture de ces lettres montre le cas qu'on faisait à la cour de Tavernier et de son mérite ; ses services y sont rappelés avec le plus grand éloge ; elles lui font même jouer, dans son premier voyage, un rôle supérieur à celui qu'il y joua en réalité, et dont il ne parle pas, d'ailleurs, dans la relation qu'il en a donnée ; il ne dit nulle part, en effet, ce qu'on lit dans les lettres patentes, qu'il « servit le Roi auprès de ses plénipotentiaires à la diète de Ratisbonne », ni qu'il alla « par leur ordre » dans le Levant, « afin d'acquérir quelques-unes des langues orientales », langues qu'il ne paraît jamais avoir songé à apprendre. Quant aux prétendus mémoires qu'il aurait remis au cardinal de Richelieu, et d'après lesquels on aurait envoyé « en divers pays des missions de Capucins et d'autres

[1] La *France protestante* (s. v.) dit que Tavernier remit au Roi « une relation de son dernier voyage » ; ceci est en contradiction avec ce qu'on lit dans ses lettres d'anoblissement et ce qu'on verra plus loin au sujet de la rédaction de ses *Mémoires*.

[2] *Lettres d'anoblissement pour Jean-Baptiste Tavernier*. Ms. de la Bibliothèque nationale, fonds français, 21481, fol. 4. Voir à l'Appendice.

religieux», on trouve encore moins, dans ses *Relations*, rien qui y fasse la moindre allusion. Il existait, du reste, depuis plusieurs années[1], des missions religieuses en Orient, quand Tavernier y fit son premier voyage; mais il n'est pas impossible qu'à son retour le protégé du Père Joseph, leur promoteur, ne lui ait fait connaître l'état dans lequel il les avait trouvées.

Le jugement porté par les lettres d'anoblissement sur le second voyage de Tavernier est, au contraire, vrai de tout point; c'est avec toute justice qu'elles lui attribuent la gloire d'avoir exploré et fait connaître « le plus court chemin » pour aller aux Indes à travers l'Arabie déserte; elles n'oublient rien non plus de ce qui fait l'importance des quatre derniers voyages de l'intrépide marchand, et, si elles lui font visiter par erreur « une partie des costes de la Chine », on voit que le rédacteur était plutôt disposé à exalter qu'à rabaisser les mérites de Tavernier : c'était évidemment un ami du célèbre voyageur.

La distinction flatteuse dont Tavernier venait d'être l'objet de la part de Louis XIV mit le comble à sa réputation; riche, considéré, reçu à la cour, sans renoncer entièrement aux affaires, il songea à jouir du repos qu'il avait si bien mérité et à faire profiter ses compatriotes de son expérience des affaires, en publiant la relation de ses voyages. Originaire de Paris, marié dans cette ville, il ne pouvait guère penser à la quitter pour toujours; s'il n'y eut pas un

[1] Voir plus haut, p. 67.

hôtel à lui, comme l'ont répété sans preuves tous ses biographes, il y eut au moins une résidence ; quelle était-elle? Je ne saurais le dire, mais bientôt elle ne lui suffit plus.

Au retour de son dernier voyage, il était, nous l'avons vu, passé par Turin ; peut-être traversa-t-il aussi Genève, où un si grand nombre de ses coreligionnaires habitaient ; il avait, on peut le supposer, déjà visité cette ville, et la situation magnifique de la vieille cité, surtout les bords romantiques de son lac, avaient dû le frapper. Ce fut sans doute là une des raisons qui le déterminèrent à acheter un domaine dans cette pittoresque contrée. Voltaire, je ne sais sur quelle autorité, raconte [1] « qu'interrogé par Louis XIV pourquoi il avait choisi une terre en Suisse », Tavernier lui répondit qu'il avait « été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à lui ». L'anecdote est plus piquante, peut-être, que vraisemblable ; d'ailleurs elle ne saurait faire connaître le véritable mobile qui fit agir Tavernier ; il semble plus probable, comme je viens de le dire, qu'il fut séduit par la beauté du pays, ainsi que par la sécurité et la liberté qu'il espérait y trouver ; peut-être aussi, car il était avant tout marchand, et marchand non sans vanité, l'occasion de faire une acquisition avantageuse et de devenir possesseur d'une terre seigneuriale contribua dans une large part à le décider.

Peu de temps après son retour en Europe, la

[1] Lettre à M. de Moncrif, du 27 mars 1757.

baronnie d'Aubonne, dans le canton de Vaud, se trouva à vendre; Chappuzeau, dont j'aurai plus loin à parler longuement, rapporte, — j'examinerai alors ce qu'il faut penser de cette assertion, — que le grand voyageur vint en 1668 à Genève, afin d'acheter cette terre. Était-elle dès cette époque en vente? Il est difficile de le dire[1]; en tout cas, c'est deux ans plus tard seulement que Tavernier en devint acquéreur.

La baronnie d'Aubonne était un fief très-ancien et qui avait eu, avant Tavernier, plus d'un Français pour possesseur. Seigneurie importante dès le milieu du douzième siècle, elle avait été pendant longtemps l'apanage des comtes de Gruyère, qui en furent les maîtres de 1397 à 1553[2]. L'année suivante, elle devint la propriété de Nicolas de Meggen, avoyer de Lucerne; mais en 1558 celui-ci la vendit à Jean de Lettes, évêque de Montauban, qui s'était réfugié en Suisse, après avoir embrassé la réforme[3]. Son fils, François de Lettes, la conserva jusqu'en 1583, époque où, accusé de trahison envers le gouvernement de

[1] Mais c'est à peine vraisemblable; en tout cas, Tavernier n'alla pas en 1668 à Genève pour acheter Aubonne.

[2] Et non de 1365 à 1553, comme le dit le *Dictionnaire historique, politique et géographique de la Suisse,* de V. B. Tscharner et Am. Emmanuel Haller. Genève, 3 vol. in-8°, 1788, t. I, p. 127.

[3] Jean de Lettes, fils cadet d'Antoine de Lettes et de Blanche des Prés, et frère du sire de Montpezat, maréchal de France; il était évêque de Montauban, quand il embrassa les principes de la réforme et épousa en 1556 Armande de Durfort; dépossédé de son évêché, il prit la résolution de se retirer en Suisse avec sa femme. *La France protestante,* t. VII, p. 51.

Berne, il prit la fuite, après avoir tué le secrétaire du bailli de Morges[1]. Sa terre fut alors confisquée par ordre du gouvernement; mais dès le 5 janvier 1585 « Leurs Excellences » la revendaient à Wilhelm de Vuillermin, seigneur de Montricher, qui, cinq mois après, le 21 mai, la rétrocédait à Jean-Henri Lochmann, banneret de Zurich. A la mort de ce dernier, ses héritiers vendirent Aubonne, le 12 décembre 1592, à François Villain, bourgeois de Genève[2]. Cette terre ne devait pas rester dans sa famille; sur une accusation de haute trahison elle lui fut enlevée, comme autrefois à François de Lettes, par le gouvernement de Berne, et vendue, le 7 octobre 1620, à Théodore de Mayerne, premier médecin des rois d'Angleterre Jacques Ier et Charles Ier.

Avec Théodore de Mayerne la baronnie d'Aubonne était devenue la possession d'un Anglais; peu après sa mort, arrivée en 1655, elle redevint, ainsi qu'elle l'avait été avec les de Lettes, propriété d'un Français, et le resta près d'un demi-siècle. Théodore de Mayerne avait deux filles; la cadette, Adrienne, avait épousé Armand de Caumont, marquis de Montpouillan; seule héritière de son père par la mort de son aînée, Adrienne laissa, en 1662, la terre d'Aubonne à son mari; celui-ci en prit possession l'année sui-

[1] *Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud*, etc., par D. Martignier et Aymon de Crousaz. Lausanne, in-8°, 1870. Art. *Aubonne*, p. 37.

[2] L. de Charrière, *les Dynastes d'Aubonne*, dans les *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, t. XXVI. Lausanne, in-8°, 1870, p. 311.

vante, 1663, mais il ne tarda guère, à ce qu'il semble, à vouloir s'en défaire. Ce fut alors que Tavernier songea à se rendre acquéreur de l'antique domaine; il fit à cette intention plusieurs voyages à Genève, et, le 28 avril 1670[1], il l'acheta du marquis de Montpouillan pour le prix de 43,000 écus blancs. Le 24 mai suivant, il prêtait serment et était reçu par « Leurs Excellences » de Berne pour « seigneur baron d'Aubonne[2] ».

Le célèbre voyageur s'attacha à une terre située dans une contrée riante et fertile; Aubonne, disait-il[3], par sa position, lui rappelait la ville d'Érivan qu'il avait visitée tant de fois; c'était un attrait de plus que lui offrait sa nouvelle propriété et qui devait l'y attacher; il s'appliqua à l'embellir, fit restaurer le château dans le goût oriental, sans lui faire néanmoins perdre en entier son ancien caractère, et désormais Aubonne devint son séjour favori. On peut ajouter que ce fut sans doute dans la solitude du vieux manoir qu'il rédigea en partie ses mémoires, ou qu'il s'occupa de les faire rédiger.

[1] Je donne cette indication d'après M. L. de Charrière (*op. cit.*); M. J. Bonnard, qui a eu la complaisance de consulter pour moi les Archives vaudoises, n'a pu y retrouver l'acte de vente de la baronnie d'Aubonne; le *Dictionnaire historique, etc., du canton de Vaud,* place cette vente au 27 août, date évidemment inexacte, comme le montre celle de l'hommage prêté par Tavernier. Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule erreur du *Dictionnaire historique;* il fait entre autres mourir Tavernier en 1684, un an avant la vente qu'il fit d'Aubonne à Henri Duquesne.

[2] *Archives cantonales vaudoises, titres du bailliage d'Aubonne,* nº 1201, p. 147.

[3] *Dictionnaire historique, etc., du canton de Vaud,* p. 31.

Tavernier, nous le savons par son témoignage, et il est facile de s'en convaincre à la lecture de ses *Relations*, avait de tout temps consigné avec le plus grand soin ce qu'il avait vu de remarquable dans ses voyages : « Lorsque mes affaires m'ont laissé des heures libres, dit-il dans le « Dessein de l'auteur », placé en tête de la *Relation du serrail*[1], je les ai uniquement employées à recueillir les choses les plus dignes d'être remarquées, soit dans la Turquie et dans la Perse, soit aux Indes deçà et delà du Gange. » Ces notes, qu'il n'hésite pas quelque part à appeler du nom de « mémoires, » il les rassemblait quand les circonstances le lui permettaient; dans le récit de son sixième voyage, il dit[2], comme je l'ai déjà rapporté, qu'en allant de Sicile à Smyrne, le temps fut si favorable qu'il put « mettre en ordre quantité de mémoires du voyage qu'il avait fait aux Indes en l'année 1652 ». Ailleurs [3] il parle de « plusieurs mémoires de ses voyages qu'il avait *mis au net* », et nous savons que, à son passage par Livourne en mars 1664, il en donna lecture au grand-duc de Toscane. Dans quel état étaient ces récits? étaient-ils en état d'être publiés, ou Tavernier pensa-t-il avec raison qu'ils devaient auparavant être revus par un écrivain de profession? Nous nous trouvons là de nouveau en présence d'un de ces problèmes compliqués que soulève à

[1] *Recueil*, etc., t. III, p. 375.
[2] *Les Six Voyages*, t. I, p. 293 (liv. III, ch. I). Cf. p. 169.
[3] *Ibid.*, t. I, p. 287 (*ibid.*).

chaque pas la vie si obscure du célèbre voyageur.

Sans tenir compte de ses affirmations si formelles, tous les biographes de Tavernier, et avec eux tous les écrivains qui se sont occupés de la question, ont admis qu'il n'avait point rédigé lui-même ses *Relations*, et que, sous leur forme actuelle, c'était, non son œuvre, mais celle d'une plume étrangère. « Chappuzeau, écrivait au siècle dernier Jean Senebier [1], eut occasion de voir Tavernier à Genève et surtout à Aubonne; il écrivit sous sa dictée ses voyages, dont la première édition parut en 1675. » Weiss, dans la *Biographie Didot*, les frères Haag eux-mêmes, cependant si judicieux et si bien informés, n'ont pas mieux traité le marchand-voyageur; tous sont unanimes à répéter cette assertion, qu'on trouve déjà dans le *Dictionnaire* de Bayle [2], et qui avait cours à la fin du dix-septième siècle, à savoir que les relations de Tavernier n'étaient point son œuvre, mais celle de son coreligionnaire Chappuzeau et du secrétaire de M. de Lamoignon. On peut être surpris qu'un fait pareil, en opposition si manifeste avec ce que rapporte Tavernier, ait pu s'accréditer; on le comprendra sans peine cependant, quand on saura que cette assertion vient du principal intéressé, et n'a

[1] *Histoire littéraire de Genève*. Genève, 1786, 3 vol. in-8°, t. II, p. 230. Senebier ne fait que répéter ici, sans le contrôler, ce que Chappuzeau dit dans sa *Défense*, comme on le verra plus loin.

[2] « Il n'avait guère appris ni à parler, ni à écrire en français, et ce n'est point lui qui a dressé les Relations qu'il nous a données. » Art. *Tavernier*.

pu être contredite par Tavernier. Cela m'amène naturellement à parler de Chappuzeau, le rédacteur supposé des *Relations,* et de ses rapports avec le grand voyageur, dans la vie duquel ils occupent pour longtemps une place considérable.

CHAPITRE II

Chappuzeau et Tavernier. — Publication de la *Relation du serrail,* des *Six Voyages* et du *Recueil de plusieurs relations.* — Tavernier et Boileau. (1670-1679.)

Soit que Tavernier ait, à son retour d'Orient, passé par Genève, ou qu'il soit venu seulement dans cette ville à l'occasion de l'achat d'Aubonne, il s'y lia avec un écrivain dont le nom est désormais étroitement uni au sien, le protestant Samuel Chappuzeau. Né à Paris en 1625[1], celui-ci, après avoir fait ses humanités au collége de Châtillon-sur-Loing, était allé achever ses études à l'université de Genève[2]; à son retour, il avait abjuré entre les mains de l'évêque de Quimper; mais, trois ans après, il revint à la religion

[1] Jusqu'à MM. Haag, on a fait naître, je ne sais comment, Chappuzeau à Genève; il avait pourtant lui-même dit qu'il était originaire de Paris. « Je sortis de Paris, lit-on au commencement de la *Suite de l'Europe vivante* (in-4°, Genève, p. 9), *lieu de ma naissance.* »

[2] *La France protestante,* s. v. *Chappuzeau.* Une partie de ce qui suit est tiré de l'article consacré, dans ce savant recueil, à l'auteur de l'*Europe vivante,* article déjà excellent dans la première édition et si bien revu et augmenté dans la seconde par M. H. Bordier. J'ai trouvé aussi quelques renseignements dans un article consacré à l'écrivain français par M. Eggers, et publié par la *Zeitschrift des historischen Vereins für Niedersachsen,* an. 1880, p. 265, mais surtout dans les ouvrages de Chappuzeau lui-même.

réformée. Son père l'envoya alors à Montauban étudier la théologie; il n'y resta que peu de temps et suivit un gentilhomme écossais qui l'emmena dans son pays; de là, il passa en Allemagne, et il professa pendant quelques mois à Brême et à Cassel (1650).

Pendant son séjour dans cette dernière ville, Chappuzeau avait été chargé, par la landgrave Amélie-Élisabeth, d'écrire l'histoire de sa régence; la mort de cette princesse (1651) l'empêcha de mettre ce projet à exécution et le décida à rentrer dans sa patrie. Il alla d'abord s'établir à Lyon, et s'y maria; mais, cédant à son humeur aventureuse, il quitta cette ville, après un séjour de six années, et se rendit en Hollande (1658); deux ans après, il fut placé comme précepteur auprès du jeune Guillaume d'Orange, dont il a fait un éloge enthousiaste dans l'*Europe vivante*[1]; il le quitta bientôt cependant, et revint en France; cette fois il se fixa à Paris.

Le séjour de Chappuzeau à Paris fait époque dans sa vie; c'est alors que commença vraiment sa réputation d'écrivain; c'est alors aussi sans doute qu'il fit la connaissance de Tavernier, avec lequel, il le laisse entendre du moins[2], il avait été en relation avant de le rencontrer à Genève. A peine de retour de Cassel

[1] « Le prince d'Orange, qui a présentement dix-huit ans, se rend digne de plus en plus de l'affection des peuples. Il est admirablement bien fait, il a un très-beau génie, qui a esté avantageusement secondé par une belle éducation et les soins qu'y ont apportés la princesse son ayeule et les Estats généraux... » *Op. cit.* Genève, 1669, p. 274.

[2] Voir plus loin l'extrait de sa *Défense*.

en France, et pendant qu'il demeurait à Lyon, Chappuzeau avait, en 1656, débuté dans la carrière littéraire par un écrit sur cette ville[1], espèce de tableau de ses institutions et de ses établissements, dédié « à Messieurs les Prevosts de marchans et eschevins »; presque en même temps, s'essayant dans un genre tout différent, il avait, sous le titre de *Cercle des femmes,* écrit quelques scènes dialoguées en prose; c'était un acheminement au théâtre, qu'il aborda la même année, dans les *Eaux de Pirmont* et *Damon et Pythias, ou le Triomphe de l'amitié.* A peine arrivé à Paris, il tenta de nouveau, et non sans succès, la scène; en 1661, il donna l'*Académie des femmes,* remaniement en vers du *Cercle des femmes,* écrit cinq ans auparavant; puis, en 1662, il fit jouer successivement le *Riche mécontent, ou le Noble imaginaire,* la *Dame d'intrigue, ou le Riche vilain,* enfin le *Colin-maillard.*

Après s'être ainsi essayé au théâtre, Chappuzeau aborda un genre nouveau ou plutôt revint à sa manière première, en publiant à Genève, en 1667, l'*Europe vivante;* c'était, comme il l'expliquait lui-même, une « relation historique et politique de tous les Estats (européens), selon la *face* qu'ils avaient sur la fin de l'année 1666 »; ce livre, dont le *Journal des savants* rendit compte presque aussitôt[2], fut suivi, deux ans après, d'un autre entièrement semblable, ou plutôt simple complément du premier, qu'il continuait jus-

[1] *Lyon dans son lustre,* etc. (Lyon, in-4°.)
[2] Dans le numéro du lundi 7 mars 1667.

qu'en 1669[1]. Si ces ouvrages sont aujourd'hui assez justement oubliés, ils n'en firent pas moins alors la réputation de leur auteur. C'est à ce moment que Tavernier dut s'adresser à lui pour la rédaction de ses mémoires.

Quand le célèbre voyageur revint à Paris dans le courant de 1662, Chappuzeau était encore dans cette ville[2]; ce ne fut en effet qu'à la fin de cette année qu'il alla se fixer à Genève, dont, quatre ans après, il obtint le titre de citoyen[3]. Peu de temps avant le retour de Tavernier, Chappuzeau avait joué un rôle assez équivoque dans ses relations avec le prédicateur protestant Morus, naguère si violemment attaqué par Milton, qui avait cru voir en lui l'auteur du pamphlet célebre : *Clamor sanguinis regii ad Cœlum,* écrit en faveur de l'infortuné Charles Ier[4]. Après l'avoir compromis par la légèreté de sa conduite, Chappuzeau

[1] *L'Europe vivante, ou Relation nouvelle, historique et politique, de tous ses Estats selon la face qu'ils ont depuis la fin de l'année* 1666 *jusqu'au commencement de l'année* 1669*... dédiée aux princes et Estats protestants de l'Allemagne.* A Genève, 1669, in-4°. Les biographes de Chappuzeau paraissent avoir confondu cet ouvrage avec le précédent; ils ne parlent du moins que de l'un d'eux.

[2] Le 2 juillet de cette année, il présenta au baptême son fils Jean, dans le temple de Charenton. *La France protestante,* article *Chappuzeau.*

[3] D'après le registre des Français reçus citoyens de Genève, dit la *France protestante,* Samuel Chappuzeau fut reçu bourgeois gratis avec ses quatre fils le 22 octobre 1666. Art. *Tavernier,* t. IX, p. 339, note 2.

[4] BAYLE, *Dictionnaire historique,* art. *Morus.* — Edm. DE GUERLE, *Milton, sa vie et ses œuvres.* Paris, in-8°, 1868, p. 207.

avait trahi et accusé son ami dans un mémoire qui amena la condamnation de Morus, mais qui devait aussi le faire exclure lui-même de la cène[1]. Au nombre des admirateurs et des partisans de Morus se trouvait Melchior Tavernier le jeune, frère du grand voyageur; celui-ci, comme Melchior, on n'en peut douter, entendit alors parler du célèbre prédicateur, et peut-être, quoique à cette époque Chappuzeau ne pût être vu de bon œil des amis de Morus, entra-t-il aussi alors en rapport avec le compromettant écrivain. Mais ce ne fut que plus tard, et après son dernier voyage en Orient, que des relations intimes s'établirent entre Tavernier et Chappuzeau.

S'il fallait en croire ce dernier, ces relations nouvelles remonteraient à 1668, et ce serait à cette époque aussi que Tavernier aurait demandé à l'auteur de l'*Europe vivante* de rédiger ses *Voyages;* pour que l'assertion de Chappuzeau fût vraie, il faudrait que Tavernier, à son retour d'Orient, fût passé par Genève, et que lui-même eût été dans cette ville; or, il était alors en France, où il semble être resté jusqu'au mois de mars 1669 [2]. Il ne paraît guère possible

[1] *La France protestante,* 1re éd., art. *Morus.*

[2] Nous savons, par son propre témoignage, qu'il quitta Paris, « sa ville natale », « le quinzième de mars 1669 ». *Suite de l'Europe vivante, contenant la relation d'un voyage fait en Allemagne aux mois d'avril, may, juin, juillet et aoust de l'an M. DC. LXIX,* p. 9. Aucun des biographes de Chappuzeau ne parle de ce curieux ouvrage, qu'un heureux hasard m'a fait découvrir à la Bibliothèque nationale; il est vrai, comme je l'ai fait remarquer, qu'ils ne distinguent pas davantage les deux premières parties de l'*Europe vivante.* Chappuzeau a donné, en 1673, à Paris, une seconde

d'ailleurs qu'il ait pu à cette époque être question de la rédaction des *Voyages*. Tavernier, qui venait à peine de rentrer en France, et qui devait avoir d'importantes affaires commerciales à régler, ne pouvait alors songer à mettre en ordre ses mémoires; aussi, suivant toute vraisemblance, ce ne fut que l'année suivante, c'est-à-dire en 1670, au moment de l'acquisition d'Aubonne et pendant le séjour qu'il fit alors à Genève [1], qu'il put à ce sujet s'ouvrir à Chappuzeau.

D'après celui-ci, les négociations auraient été difficiles, et ce n'aurait été qu'après une longue résistance qu'il se serait rendu au désir du célèbre voyageur. Mais laissons-le parler lui-même; quoique le document dans lequel il nous renseigne sur cette obscure affaire ait le caractère manifeste d'une apologie, qu'il ait été écrit sous le coup d'une violente attaque et vingt ans seulement après l'événement [2], circonstances qui contribuent singulièrement à en diminuer la valeur et la véracité, il renferme des faits si peu connus qu'on ne peut que le lire avec intérêt; il offre d'ailleurs un échantillon authentique du style de Chappuzeau, qu'on peut avec profit rapprocher de celui des *Voyages*, pour savoir jusqu'où a pu aller sa collaboration. Pris à partie avec Tavernier par Jurieu dans un pamphlet violent intitulé : *l'Esprit de M. Ar-*

édition de la *Suite de l'Europe vivante*, sous le titre de *l'Allemagne, ou Relation nouvelle de toutes les cours de l'Empire*, etc.

[1] Voir la *Défense* de Chappuzeau. Ceci prouve qu'au lieu de 1668 il faut, sans doute, y lire 1670.

[2] On trouvera au chapitre IV l'histoire de ce document.

naud, Chappuzeau, après avoir gardé longtemps le silence, se décida enfin à répondre, et dans sa *Défense* il s'efforce de se disculper, comme si c'eût été un crime, de la part qu'il avait prise à la rédaction des *Voyages,* et dont autrefois il s'était sans doute vanté. C'était d'ailleurs un moyen adroit et commode de détourner l'attention des autres reproches bien plus graves que lui adressait Jurieu.

Chappuzeau commence d'abord par rappeler comment il avait renoué avec Tavernier des relations interrompues, puis il raconte comment il fut amené, malgré sa « répugnance », à donner son concours à cet ami pressant et importun. « A son retour en 1668, dit-il[1], se voyant beaucoup de bien, il s'avisa d'acheter la baronnie d'Aubonne; il vint à Genève pour ce sujet, et logea quelque temps chez moi. L'amitié fut alors renouée, mais à une condition fort onéreuse, qui étoit de donner quelque forme à son chaos, comme vous nommez très bien les mémoires confus de ses *Six Voyages,* qu'il avoit tirez en partie d'un certain Père Raphaël, pauvre Capucin, qui demeuroit depuis longtemps à Ispahan. Je l'amusay plus de deux ans dans l'espérance qu'il eut que je lui prêterois ma plume; mais enfin perdant patience, et me trouvant à Paris où j'étois appelé pour mes affaires, quelque répugnance que j'eusse pour bien des raisons

[1] *Défense du sieur Samuel Chappuzeau contre une satire intitulée l'Esprit de M. Arnaud,* p. 7. Citée dans le *Dictionnaire* de Bayle, art. *Tavernier.* Je n'ai pu trouver dans aucune des bibliothèques publiques de Paris ce curieux pamphlet.

à faire ce qu'il vouloit, de quoy plusieurs de mes amis ont été témoins, il trouva enfin moyen de m'y engager par une force supérieure. Il employa pour cela le crédit de M. le premier président de Lamoignon, qui, ayant parlé au Roy de cette affaire, à ce qu'il me fit entendre, me dit que Sa Majesté désiroit de voir les *Voyages* de Tavernier, et que celuy-cy ne pouvant trouver d'autre homme que moy, dont il pût s'accommoder pour ce travail, il ne falloit pas le reculer davantage. M. de Lamoignon et M. de Baville, son fils, aimoient à l'entendre habler de ses voiages, et le premier étant d'ailleurs curieux de médailles, il en avoit receu un bon nombre de Tavernier, comme celuy-cy me l'a souvent dit, ce qui l'obligeoit par reconnoissance à prendre ses intérêts. Ainsi, Monsieur, si vous sçaviez combien j'ai été mortifié, pour ne pas dire martirisé, pendant plus d'un an qu'a duré ce misérable travail, par l'esprit brusque du mari et par l'esprit ridicule de la femme, vous n'auriez pas eu sans doute assez de cruauté pour m'insulter sur une chose que je n'ay faite qu'à mon corps défendant, avec une horrible répugnance et sans aucun profit. »

On ne pouvait plaider avec plus de force les circonstances atténuantes; ce n'est pas toutefois pour cela que j'ai cité en entier ce long passage de la *Défense* de Chappuzeau, mais parce qu'on y trouve de précieux renseignements sur la situation personnelle de Tavernier, ainsi que sur la *genèse* de ses *Voyages*, et qu'on y voit pour la première fois formulés d'une manière plus ou moins complète les

reproches qu'on leur a adressés. Ainsi, de l'aveu de son ancien ami, devenu son détracteur, Tavernier vivait dans l'intimité du premier président de Lamoignon et de son fils M. de Baville; — il s'agit évidemment de Chrétien-François, le protecteur éclairé des écrivains les plus célèbres du temps,—à qui il racontait, pour leur plus grand plaisir, comme il le fit tant de fois et à tant de personnages différents. l'histoire si curieuse de ses voyages. C'est une nouvelle amitié à ajouter à la liste déjà longue des amitiés célèbres dont il fut honoré; le membre futur de l'Académie des inscriptions pouvait s'entretenir avec celui dont le savant La Mothe le Vayer aimait la société. Si l'apologie de Chappuzeau nous intéresse déjà par là, elle a, au point de vue de la question qui nous occupe, une importance bien autre, parce qu'elle nous permet de refaire avec une exactitude suffisante l'histoire de la composition des *Mémoires* de Tavernier.

Il est évident, comme je l'ai dit plus haut, que ce ne put être en 1668 que Tavernier songea à la rédaction de ses *Voyages,* et comme, d'après le récit de Chappuzeau, ce fut à Genève, où il était venu pour traiter de l'acquisition d'Aubonne, que cette question fut agitée entre les deux amis, la proposition dont il s'agit ne put être faite qu'à la fin de 1669 ou au commencement de 1670; Chappuzeau ajoute qu'il résista deux ans[1], et qu'il employa plus d'un an au travail qu'il avait accepté « à son corps défendant »; cela nous re-

[1] Il dut lui être très-facile de résister en 1671 et en 1672, parce qu'il était alors en Allemagne; le séjour qu'il y fit en 1671 nous

porte pour l'achèvement du manuscrit des *Voyages* à l'année 1674, et comme l'année suivante parut la *Relation du serrail,* suivie en 1676 des *Six Voyages,* on voit qu'en acceptant la date de 1674, on ne saurait être bien loin de la vérité. Reste un problème, qui paraît au premier abord d'une solution beaucoup plus difficile, à savoir : démêler la part que Chappuzeau put prendre à la rédaction des Mémoires de Tavernier.

Les biographes du célèbre voyageur, qui ont admis, sur le témoignage intéressé de Chappuzeau, qu'il avait simplement dicté ses Mémoires à celui-ci [1], me paraissent avoir lu bien légèrement, s'ils l'ont jamais lu, l'ouvrage dont ils expliquent ainsi l'origine. Ce qu'ils disent eût été possible, si le livre de Tavernier n'était qu'un recueil de simples impressions de voyage, qu'une mémoire heureuse peut conserver

est révélé par une lettre qu'il écrivit le 20 octobre à Tronchin, de Genève, lettre publiée dans le *Bulletin de la Société du protestantisme français* (t. XXIV, p. 514). Chappuzeau parle lui-même du séjour qu'il aurait fait en 1672 de l'autre côté du Rhin, dans la *Relation nouvelle de toutes les cours de l'Europe, recueillie en deux voyages que l'autheur y a faits en* 1669 *et* 1672, etc. (Paris, 1673, in-4°.) Cet ouvrage, intitulé aussi *De l'Allemagne,* n'est autre, avec une dédicace différente, que la *Suite de l'Europe vivante,* que ne mentionnent pas, comme je l'ai dit page 225, note 2, les biographes de Chappuzeau.

[1] « Tavernier communiquait ses *Mémoires,* qu'il tirait pour la plupart de sa tête et qu'il me dictait en son patois, sans avoir rien d'écrit. » *Défense.* On voit que cela est en opposition formelle avec ce que dit Tavernier et ce qui est la vérité : comment celui-ci aurait-il pu, en 1673 ou 1674, se rappeler les détails circonstanciés de voyages faits quarante ans auparavant, s'il n'avait pas, comme il l'affirme d'ailleurs, eu des notes écrites sur ce sujet?

pendant de longues années et raconter dans sa vieillesse. Mais tel n'est point le caractère de l'ouvrage de Tavernier; c'est le plus souvent un exposé historique ou géographique, mais toujours précis, de ce qu'il a vu ou appris, coordonné de manière à présenter un tableau d'ensemble; cela suppose donc un travail de rédaction fait sur des notes dans le silence du cabinet : à qui revient l'honneur de ce travail, que Tavernier s'attribue dans tout le cours de son ouvrage, et que Chappuzeau s'est de son côté arrogé si hautement?

Quelque opposées qu'elles soient, les deux assertions ne me semblent pas inconciliables. Tavernier n'était point écrivain de profession; il dut craindre que ses Mémoires fussent loin d'être irréprochables, sous la forme qu'il leur avait donnée; dans ces conditions, il était naturel qu'il invoquât un secours étranger; il put dès lors demander à Chappuzeau de revoir son travail, en particulier ses dédicaces, qui ont néanmoins un ton de fierté et de confiance en lui qu'on ne rencontre pas dans celles de Chappuzeau, preuve que du moins dans leur conception première elles sont bien de Tavernier.

Mais il y a plus, tout ce qu'on trouve dans les *Voyages* n'est point le résultat d'observations personnelles; Tavernier a donné des itinéraires qu'il n'avait point parcourus, décrit des pays qu'il n'avait point visités; toute cette partie de son ouvrage est nécessairement de seconde main, et il a pu s'y faire aider, sans qu'on puisse lui faire d'autre reproche que de n'avoir pas avoué, et d'avoir, au contraire, caché

cette collaboration étrangère. Quoi qu'il en soit, il semble qu'il eût été facile de tirer meilleur parti des notes et des matériaux que le célèbre voyageur avait rassemblés, et les contradictions que j'ai signalées plus d'une fois dans son livre, les fautes qu'on y rencontre si souvent montrent que Chappuzeau aurait pu et dû prêter à Tavernier un concours plus complet et plus efficace. Mais là se bornent les reproches qu'on est en droit de lui adresser; dire, comme on l'a fait, en parlant de l'original des Mémoires[1], que Chappuzeau « gâta un texte naïf et simple, en y ajoutant les prétendus ornements de son mauvais style », c'est mettre une hypothèse à la place de la réalité, et montrer qu'on n'a pas vu une ligne originale de Tavernier et fort mal lu les *Voyages* et l'*Europe vivante*.

Quel qu'ait été le mode de composition des ouvrages de Tavernier, en 1675 il en donnait un premier fragment, sous le titre de *Nouvelle Relation du serrail du Grand Seigneur*[2]; il n'avait pas voulu attendre, il le déclarait lui-même, jusqu'au complet achèvement de ses *Voyages,* sans rien publier. « Pendant que je travaille, lit-on dans le *Dessein de l'auteur,* que j'ai déjà cité et qui sert de préface à cet essai, à mettre

[1] *Nouvelle Biographie générale,* art. *Tavernier.* La *Biographie Michaud* avait déjà dit : « Il en diminua le mérite par les ornements qu'il voulut y introduire », jugement que la *Biographie Didot* s'est bornée à paraphraser.

[2] *Nouvelle Relation de l'intérieur du serrail du Grand Seigneur, contenant plusieurs singularitez qui jusqu'icy n'ont point esté mises en lumière,* par J. B. Tavernier, escuyer, baron d'Aubonne. A Paris, 1675, in-4°.

en ordre ces mémoires (les mémoires de ses différents voyages), que je crois devoir à la satisfaction du public, je lui donne cette relation du serrail. »

Cette *Relation*, que Tavernier donnait si hautement comme son œuvre propre, n'était pas la première, il le reconnaît [1], que l'on eût de la cour ottomane; mais c'était le résultat de renseignements qu'il avait recueillis, d'observations personnelles qu'il avait faites pendant ses deux séjours à Constantinople. C'est ce qui en fait la valeur; par là ce « Discours » méritait déjà d'être bienvenu auprès du monde des lecteurs; le sujet qu'il traitait ne devait pas moins solliciter leur attention. Comment la cour, les usages dont il les entretenait, n'eussent-ils point piqué leur curiosité! La décadence de l'empire turc commençait, mais il était encore redoutable; les tragédies domestiques qui se déroulaient dans le silence du sérail n'étaient point indifférentes au reste du monde; trois ans avant la publication de la *Nouvelle Relation*, Racine avait fait de l'une d'elles le sujet d'une de ses pièces les mieux accueillies; c'était ce monde étrange de muets, d'eunuques, de ministres tout-puissants la veille, qu'un caprice du maître pouvait renverser le lendemain, que Tavernier dépeignait; les richesses du Grand Turc, la réception des ambassades européennes à sa cour, la vie mystérieuse du harem, les

[1] « Divers auteurs ont écrit sur le mesme sujet », disait-il dans sa dédicace *au Roy*, et Racine, dans la première préface de *Bajazet* (1672), parle d'une *Nouvelle Relation de l'Empire ottoman*, que l'on a traduite de l'anglais.

pratiques religieuses des musulmans, voilà quelques-uns des sujets qu'il examinait; tout n'était pas nouveau sans doute dans ce qu'il disait; sa *Relation* n'en excita pas moins un vif intérêt[1], et l'on comprend qu'après l'avoir dédiée à Louis XIV, Tavernier ait cru pouvoir en faire hommage au Conseil de Genève[2].

Les *Six Voyages*[3], dont la publication eut lieu un an après la *Nouvelle Relation,* eurent, et cela se comprend, un succès bien plus grand encore, et ils devaient bien autrement solliciter l'attention; annoncés dans le *Dessein de l'auteur,* mis en tête de la *Relation,* ils ne furent pas au-dessous de ce qu'on en attendait. Comme la *Relation du serrail,* Tavernier les avait dédiés à Louis XIV : « Mon âge, disait-il dans l'épître qu'il lui adressa, ne me permettant plus d'entreprendre de nouveaux voyages, j'ai eu une espèce de honte de me voir inutile à mon pays, et ai cru lui devoir rendre compte de mes observations sur ce que j'ai vu... J'espère, ajoutait-il, que ces relations exactes et fidèles que j'ai écrites depuis mon retour sur les mémoires que j'avais recueillis, ne seront pas moins utiles à ma nation que les riches marchandises que j'ai rapportées de mon voyage. » Il y a dans ce langage une fierté qu'on ne peut méconnaître, et si

[1] « Il a donné, écrivait de Tavernier, en février 1690, le *Mercure galant,* une relation de l'intérieur du serrail, qui a esté d'autant plus recherchée que fort peu d'auteurs en ont écrit. »

[2] *La France protestante,* art. *Tavernier.*

[3] *Les Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, qu'il a faits en Turquie, en Perse et aux Indes...* A Paris, 1676, in-4°.

l'épître au Roi n'est pas de Tavernier, les sentiments qu'elle lui prête sont dignes de lui; mais une chose y doit frapper surtout, c'est l'affirmation nouvelle que Tavernier a composé lui-même la relation de ses voyages; il faut convenir que si Chappuzeau, ce qui n'est pas impossible, a collaboré à cette dédicace, il s'est, par avance, infligé un démenti qu'il avait trop oublié quand il écrivit sa *Défense*.

Les *Voyages* de Tavernier furent accueillis avec une faveur marquée. « Quoique ces Relations, disait-il à la fin de son épître dédicatoire, soient dépourvues des grâces et de la politesse du langage, j'espère que la diversité des choses curieuses et importantes qu'elles contiennent, et surtout la vérité que j'y ai soigneusement observée, ne laisseront pas de les faire lire et de les faire estimer. » Il n'avait point trop présumé de son œuvre et de l'intérêt qu'elle pouvait inspirer; ce monde oriental, encore si peu connu en France, dont il se faisait le révélateur, le tableau de mœurs et de coutumes si différentes de celles de l'Europe et de la France, les renseignements précis qu'il donnait sur des contrées à peine visitées avant lui, tout, jusqu'aux anecdotes semées à propos dans son récit, « afin de délasser l'esprit », était fait pour piquer la curiosité des lecteurs. En mettant son ouvrage sous la protection de Louis XIV, en rappelant, non sans habileté, que, dans tous les pays qu'il avait parcourus, « sa plus forte passion » avait toujours été de faire connaître « les qualités héroïques » du grand monarque et de « montrer combien ses sujets excel-

laient par leur industrie et par leur courage sur les autres peuples de la terre [1] », Tavernier intéressait à son livre la nation tout entière et son souverain; aussi son succès fut-il grand; deux nouvelles éditions in-quarto des *Voyages* furent données en 1677 et en 1679; et en 1678 en paraissait à Amsterdam [2], en deux volumes petit in-douze, une édition bien vite épuisée et à laquelle d'autres allaient succéder rapidement.

Cet accueil fait à son livre engagea Tavernier à lui donner une suite; en 1679 il publia chez Gervais Clouzier, l'éditeur des *Voyages,* un *Recueil de plusieurs Relations,* donné comme le complément de son premier ouvrage [3], dont il formait le troisième volume. Outre la *Nouvelle Relation de l'intérieur du serrail,* on y trouvait entre autres un *Essai* sur le Tonquin, qui était presque une révélation de ce pays à peine connu, et une *Histoire de la conduite des Hollandais en Asie,* destinée à un grand retentissement, et sur laquelle j'aurai à revenir en détail. Chappuzeau n'avait pas voulu, dit-il, prêter son concours à Tavernier pour

[1] Il est curieux de retrouver presque textuellement, sous la plume de Tavernier ou de son collaborateur, l'éloge qu'on fait de lui dans les *Lettres d'anoblissement.*

[2] Chez Johannes van Someren, qui, la même année, donna aussi, dans le même format, une édition de la *Nouvelle Relation de l'intérieur du serrail.* Voir à l'Appendice la liste des diverses éditions des *Relations* de Tavernier publiées de son vivant.

[3] *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux de J. B. Tavernier, chevalier, baron d'Aubonne, qui n'ont point esté mis dans ses six premiers voyages.* (Divisé en cinq parties.) A Paris, chez Gervais Clouzier. M.DC.LXXIX, in-4°.

la publication de ce recueil, et le voyageur-commerçant avait dû, à ce qu'assure l'auteur de l'*Europe vivante*, avoir « recours au sieur de la Chapelle, secrétaire de M. de Lamoignon ». Dans quelle mesure celui-ci a-t-il collaboré à l'œuvre de Tavernier? Il est tout aussi impossible de le dire qu'en ce qui concerne l'aide que lui prêta Chappuzeau; tout ce que l'on peut remarquer, c'est que la matière que devait revoir la Chapelle prêtait plus que les itinéraires des voyages à un travail de remaniement; ce qui n'est pas une preuve que le concours qu'il prêta à Tavernier ait été plus important que celui de Chappuzeau. En tout cas, qu'ils soient l'œuvre seule de Tavernier ou celle du secrétaire de Lamoignon, ce sont des traités véritables et suivis que renferme ce troisième volume, et non, comme dans les deux précédents, des itinéraires précis sans doute, mais sèchement rédigés, des renseignements curieux, mais parfois donnés un peu au hasard.

Le *Recueil de plusieurs Relations* s'ouvrait, ainsi que les *Voyages* et la *Nouvelle Relation de l'intérieur du serrail,* par une dédicace à Louis XIV, pleine d'une fierté habituelle à Tavernier, mais d'une recherche d'expressions qui suppose peut-être une plume plus exercée que n'était la sienne. « C'est icy apparemment, disait-il en s'adressant au grand Roi, le dernier ouvrage que j'offrirai à Vostre Majesté; je lui ay dédié tous les autres, et il est juste que j'achève comme j'ay commencé. Le dessein de contribuer en ce que je pouvois à son service, a esté le principal

objet de mes courses et de mes travaux, c'est donc à Elle à qui j'en dois présenter tout le fruit; il en sera de mes écrits, Sire, comme de ma vie, dont tous les momens vous ont esté dédiez; j'ose assurer Vostre Majesté que je ne les employerai jamais que pour Elle, et qu'à l'âge où je suis, la passion que j'ay pour sa gloire n'est point vieillie en moy. Mais comme j'ay toujours le mesme zele, que n'ay-je aussi la mesme vigueur de mes premières années! Aujourd'huy que Vostre Majesté, en donnant pour la troisième fois la paix à l'Europe, va faire refleurir plus que jamais le commerce de la France avec toutes les nations, que nos voyageurs auront de joye d'aller publier vos exploits chez ces Potentats de l'Orient, qui, avant que d'avoir oüy parler de Vostre Majesté, ne croyoient rien au-dessus d'eux!... Animé de cette seule pensée, il me semble, Sire, que je ne sens déjà plus en moy la faiblesse de l'âge, et que j'irois traverser tout exprès les déserts de l'Arabie et de la Perse, et revoir encore les bords de l'Inde et du Gange. Mais si après les avoir parcourus six fois, il faut finir icy ma carrière, je ne laisseray pas, Sire, de la finir en servant Vostre Majesté, et ne pouvant agir par moy-mesme en des climats si éloignez, j'encourageray du moins les autres à y aller; ils trouveront peut-être dans mes *Relations* de quoy s'instruire dans leur mestier, et toutes les fois qu'ils viendront me consulter, je ne leur refuseray point les lumières que le temps et l'expérience m'ont données, unique et légitime avantage de la vieillesse. »

Tavernier ne pouvait avec plus d'adresse mettre son œuvre sous le patronage de Louis XIV, ni rappeler avec plus de dignité ses services et son inaltérable dévouement au Roi et à sa patrie; les éloges qu'il se décernait paraîtront peut-être déceler quelque chose de cette vanité dont on s'accorde à l'accuser, on n'y trouve du moins rien de cette grossière rudesse qu'on lui a parfois reprochée [1]; quant à cette confiance en soi, à cette satisfaction de lui-même, elles lui étaient bien permises au moment où il était entouré de tant d'estime, et où le satirique Boileau lui-même le vantait dans des vers qui ne sont pas tous également bons, mais qui sont le témoignage le plus éclatant qui ait été rendu à la dignité morale du fameux voyageur [2].

En tête du *Recueil de plusieurs Relations,* et de la même date que sa publication [3], était gravé un double portrait de Tavernier, dû au burin de Johann Hainzelmann [4] : l'un le représentait de pied, coiffé du turban et vêtu du manteau d'honneur qu'il avait rap-

[1] En particulier Brossette, dans ses *Notes sur Boileau.* « Ce mot *rare,* dit le trop subtil commentateur à propos d'un vers de Boileau cité plus loin, a deux sens; Tavernier, quoique homme de mérite, était grossier et même un peu original. »

[2] Boileau était l'ami et le protégé des Lamoignon et en particulier de M. de Baville; ce fut sans doute par l'intermédiaire de ceux-ci qu'il fit la connaissance de Tavernier, et peut-être à leur prière qu'il écrivit les vers dont il est ici question.

[3] On lit au coin de la gravure : *Johann Hainzelmann ad uium del. et sculp. cum privil. Regis* 1679.

[4] Johann Hainzelmann, frère d'Élie, né à Augsbourg en 1641, vint de bonne heure à Paris, où il se forma sous la direction de François de Poilly, et où il resta jusqu'en 1688, qu'il fut nommé

porté d'Orient; l'autre ne montrait que le buste, mais la tête plus forte permet, sous l'air de bonhomie boudeuse qu'élle exprime, de deviner l'indomptable énergie du voyageur intrépide qui, pendant quarante ans, avait parcouru tant de pays alors presque inexplorés. Au-dessous de ce portrait étaient inscrits les vers de Boileau qu'on a supposés être de 1668, mais qui, comme le portrait qu'ils illustrent, ont dû être faits en 1679 :

De Paris à Delly, du couchant à l'aurore,
Ce fameux voyageur courut plus d'une fois.
De l'Inde et de l'Hydaspe il fréquenta les rois,
Et sur les bords du Gange on le révère encore.
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui;
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui
    En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le soleil enfante,
Il n'a rien rapporté de si rare que luy[1].

J'ai cité ces vers en entier, parce qu'ils sont l'expression de l'estime qu'on avait alors en France pour Tavernier et de la réputation dont il y jouissait. Cette réputation, à laquelle la publication du *Recueil de plusieurs Relations* vint mettre le comble, n'était guère moindre à l'étranger. L'accueil empressé et

graveur de la cour de Brandebourg. Il mourut à Berlin en 1693. G. K. Nagler, *Neues allgemeines Künstler-Lexicon*. Munich, 1837, t. V, s. v.

[1] Je donne ces vers tels qu'ils se trouvent au-dessous du portrait du *Recueil*. C'est peut-être la cheville « aujourd'hui » qui a fait croire à la *Biographie universelle* que ces vers étaient de l'année même du retour de Tavernier en France, c'est-à-dire de 1668.

bienveillant qu'il reçut en 1663, nous l'avons vu, du grand-duc de Toscane en est une preuve manifeste; l'appel que lui adressa, vingt ans plus tard, en 1684, le grand électeur en est une confirmation encore plus éclatante, et la réception à la fois cordiale et brillante qui lui fut faite dans les cours allemandes qu'il visita cette même année, montre l'estime universelle dont jouissait le célèbre voyageur français.

Le succès de ses *Mémoires* était en rapport avec sa réputation; à cette époque où notre langue était d'un usage si répandu en Europe, où nos livres étaient lus hors de France avec le même empressement, et quelquefois avec un empressement plus grand, que les ouvrages indigènes, les nombreuses éditions françaises des *Voyages* de Tavernier ne suffirent pas à satisfaire la curiosité qu'il inspirait à l'étranger. Dès 1678, J. Philips traduisait en anglais les *Six Voyages,* ainsi que la *Relation nouvelle de l'intérieur du serrail,* qui étaient, six ans plus tard, l'objet d'une nouvelle édition, et, en 1680, Edmond Everard publiait également une traduction de la *Relation du Japon et du Tonquin,* par le célèbre voyageur[1]. L'Allemagne, on peut le croire, ne resta pas en arrière; en 1681, J. Widerhold fit paraître à Genève une traduction complète des *Six Voyages* de Tavernier, en même temps qu'un abrégé ou aperçu en allemand de ce grand ouvrage. L'année suivante, l'Italie suivait l'exemple donné par l'Angleterre et par l'Allemagne,

[1] *Bibliotheca Britannica...,* by Robert WATT. Edinburgh, 1824, in-fº. First part, t. II, p. 753 et 895.

16

et Giovanni Luetti publiait à Rome, en deux volumes in-quarto, une traduction des *Voyages en Turquie, dans la Perse et dans l'Inde* du célèbre Français [1]. On voit par là combien les *Mémoires* de Tavernier étaient recherchés et sa réputation universelle.

[1] Voir à l'Appendice

CHAPITRE III

De la valeur des *Voyages* de Tavernier. — Leur véracité et leur exactitude.

Tavernier, même au dix-septième siècle, n'a pas rencontré que des admirateurs; il a eu aussi ses détracteurs ; on n'avait pas songé à lui opposer Thévenot, mort jeune, et dont les *Voyages* ne parurent qu'après sa mort; on ne lui opposa pas non plus tout d'abord Bernier, malgré sa hauteur de vues et son esprit philosophique; mais quand parut Chardin, on n'hésita pas à le mettre bien au-dessus de lui. Sans souscrire entièrement à ce jugement trop sévère, on n'en doit pas moins reconnaître que Chardin était, au point de vue de l'instruction première et des connaissances générales, bien supérieur à Tavernier; il s'était longtemps préparé à son métier de voyageur, et, ce que n'avait pas tenté son devancier, il avait « appris du persan plus qu'aucun de ceux qui ont écrit de ce grand royaume[1] » ; il pouvait donc voir et juger par lui-même, sans être obligé, comme Tavernier, d'avoir, en toute circonstance, recours à un interprète. Mais ce qui manquait en connaissances à l'intrépide voya-

[1] *Voyages du chevalier Chardin.* Amsterdam, in-4°, t. I, préface.

geur, il le rachetait par sa grande expérience, par un don naturel d'observation et le désir inné de connaître et de s'instruire; voilà comment il a si bien observé et pourquoi il nous renseigne en général si bien. Le succès ininterrompu de ses *Voyages* pendant près d'un demi-siècle, — en 1713, il en parut encore trois éditions en France, dont deux à Paris et une à Rouen, — montre qu'en réalité c'était ainsi qu'en jugeaient les contemporains, et prouve combien ils les trouvaient utiles et instructifs.

Il est difficile de comprendre, après cela, qu'il se soit trouvé des écrivains pour contester au grand voyageur presque toute espèce de mérite. « Il se connaissait en pierreries, dit l'abbé de Longuerue [1], qui évidemment vit beaucoup moins Tavernier qu'il ne le prétend, et c'était tout, car, d'ailleurs, il n'avait ni esprit ni savoir en quelque genre que ce pût être. » Voltaire, sans être beaucoup plus élogieux, est moins sévère et moins injuste : « Tavernier, dit-il [2], en l'opposant évidemment au « philosophe » Bernier, parle plus aux marchands qu'aux philosophes et ne donne guère d'instructions que pour connaître les

[1] *Longueruana,* in-12. Berlin, 1754, t. II, p. 173. Lucien Dufour, abbé de Longuerue, né en 1652, n'avait que seize ans quand Tavernier revint d'Orient, et trente-deux quand le célèbre voyageur partit pour Berlin. A cette époque, Longuerue vivait dans une retraite presque absolue; il dut donc fort peu connaître Tavernier. D'ailleurs, la fin du jugement qu'il a porté sur lui en montre la frivolité. « Il disait, remarque-t-il, que Chardin était un menteur; Chardin en disait autant de Tavernier, et ils avaient raison tous les deux. » On ne peut être plus superficiel.

[2] *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations,* ch. CLVII.

grandes routes et pour acheter des diamants. » Le reproche, s'il l'avait connu, aurait peu touché Tavernier; il n'eut jamais la prétention de se donner pour un penseur, ni même pour un savant; « ses occupations, il le déclarait lui-même [1], ne lui avaient guère permis de s'attacher à la lecture des livres » ; mais il n'avait lu qu'avec plus d'attention dans le livre du monde; pendant ses longs voyages, il avait observé, examiné et, suivant une expression que j'ai déjà rappelée, consacré ses heures de loisir à recueillir « ce qui lui paraissait digne de remarque » ; c'est donc le fruit d'observations personnelles, non des réflexions philosophiques sur les faits dont il avait été témoin, qu'il offrait au public; c'est là ce qui en faisait le charme et ce qui en fit l'intérêt durable; on aimait à retrouver à chaque instant le voyageur derrière le récit qu'on lisait, et si la personnalité du narrateur paraissait s'affirmer parfois avec trop de force, on lui pardonnait ce défaut, et sa brusque franchise n'en inspirait que plus de confiance.

Je suis loin cependant de faire un éloge sans restriction des *Voyages* de Tavernier; on peut, non sans raison, lui reprocher de s'arrêter trop souvent à des faits insignifiants, de n'avoir pas assez de réserve et de délicatesse d'expression dans ses récits, ni toujours assez d'équité dans ses jugements. Le plan qu'il a suivi, dans une partie de son ouvrage, me paraît également défectueux; en renonçant à l'exposé chro-

[1] *Dessein de l'auteur,* en tête de la *Relation du Grand Seigneur.*

nologique de ses voyages, pour donner les divers itinéraires des routes qui conduisent en Orient, il est parfois tombé dans une confusion presque inextricable pour ses historiens. Il est vrai qu'il ne songeait point à écrire des mémoires, au sens ordinaire du mot, mais à donner des renseignements pratiques et utiles : c'est là son excuse.

Tavernier est un voyageur curieux, qui s'informe de tout ce qu'il voit de remarquable et désire le faire connaître à ses lecteurs, mais c'est aussi et avant tout un marchand; il s'était rendu en Orient dans le dessein formel d'y trafiquer, et sans être indifférent, comme il le dit lui-même, à rien de ce qu'il voit, il s'intéresse, au-dessus de tout, aux choses du commerce; les richesses en pierres précieuses des divers pays du Levant, leurs produits recherchés dans l'Occident, comme les laines si fines de Caramanie, l'indigo, le musc, sont les sujets dont il aime à parler; leur lieu d'origine, les moyens de se les procurer, voilà ce qu'il veut révéler à ses compatriotes; il avait en particulier été le premier, il s'en vante avec raison [1], à ouvrir « aux Francs le chemin aux mines » de diamant de l'Hindoustan, les seules qui fussent alors connues; mais il ne garda pas pour lui le secret de sa découverte, et il s'empressa d'en faire profiter le commerce national; c'est pour lui qu'il écrit avant tout;

[1] « Je puis dire que j'ai fait la planche aux autres et suis le premier de l'Europe qui a ouvert le chemin aux Francs à ces mines, qui sont les seuls lieux de la terre où l'on trouve le diamant. » *Voyages*, t. II, p. 326.

de là, parfois, le caractère technique des renseignements qu'on trouve dans ses *Voyages,* mais aussi leur utilité pratique ; avec son livre pour guide, on pouvait sans crainte se rendre en Orient ; l'exactitude des informations qu'il donnait sur cette lointaine région, le soin avec lequel il décrivait les diverses routes qui y conduisaient, n'auraient pu laisser dans l'embarras le voyageur qui s'en serait servi, et son expérience personnelle assurait à ses renseignements une autorité qui gagnait la confiance.

Malgré le mérite incontestable de son livre, on a mis en doute l'exactitude de Tavernier et on l'a accusé d'une ridicule crédulité. Porté d'abord contre lui par Gemelli Careri, auteur d'un *Voyage autour du monde,* ce dernier reproche a été ensuite répété un peu légèrement par Bayle, qui a eu le tort de ne pas contrôler le témoignage sur lequel il s'est appuyé trop facilement. S'il l'eût fait, il aurait vu que, des deux voyageurs, ce n'est pas Careri qui mérite le plus de créance, et que les prétendues erreurs qu'il attribue à Tavernier n'existent le plus souvent pas en réalité. Dans le chapitre IV de son *Voyage en Perse* [1], par exemple, Careri, après avoir raconté qu'il est entré

[1] *Voyage autour du monde,* traduit de l'italien de Gemelli Careri, par M. L. N., éd. Paris, in-12, 1727. Préface, p. VIII : « C'est dans le dessein de faire plaisir que l'auteur a pris la liberté de relever les fautes répandues en plusieurs ouvrages, et surtout en ceux de Tavernier ; ce n'est pas qu'il accuse la bonne foi de ce fameux voyageur, mais il se plaint de sa crédulité. Il ne le taxe point d'avoir été menteur, mais d'avoir été dupe. Content de la sincérité avec laquelle il rapporte ce qu'il a vu, il blâme sa facilité à croire ce qu'il n'avait pas pris la peine d'examiner. »

sans difficulté dans la mosquée située près de Com, fait cette remarque : Cela dément l'assertion de Tavernier, qui dit que « l'entrée en est défendue aux chrétiens ». Or, dans le passage des *Voyages* auquel Careri fait allusion, on ne trouve rien de semblable : « Les chrétiens, y lit-on[1], n'y entrent pas bien aisément, surtout ceux dont l'habit ni la mine ne donnent pas dans la vue », et Tavernier ajoute aussitôt que, pour lui, on ne lui en a pas refusé la porte. On voit combien peu est fondée la critique de Careri.

Ailleurs[2] il reproche à Tavernier d'avoir dit que les écrevisses de Zulfa ne sont si bonnes que parce qu'elles se nourrissent de mûres blanches, qu'elles dévorent la nuit, en grimpant sur les arbres; conte ridicule, suivant Careri, parce que les Persans ne mangent pas d'écrevisses; or, dans le passage incriminé par le voyageur italien, Tavernier ne parle pas d'écrevisses, mais d'une espèce de cancre ou crabe, « manger, remarque-t-il[3], plus délicat que l'écrevisse ». Je pourrais multiplier ces exemples; ceux qui précèdent suffisent pour montrer combien était grande la légèreté de Careri et avec quel peu de soin il avait lu celui qu'il prétendait redresser. Cependant, c'est depuis lui que, à l'exemple de Bayle, on a accusé Tavernier de crédulité[4].

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 75 (liv. I, ch. VI).
[2] *Voyage autour du monde*, t. II, p. 147.
[3] *Les Six Voyages*, t. I, p. 424 (liv. IV, ch. III). J'avoue que je ne sais de quel « cancre » il peut être ici question.
[4] « Tavernier trompeur dans ses relations », lit-on sur la feuille de garde du premier volume de ses *Voyages*, dans l'exemplaire de

Que le célèbre voyageur s'en soit parfois rendu coupable, je ne le nierai pas; il était d'un temps où les sciences physiques et naturelles étaient encore dans l'enfance, et où la critique historique n'était pas née; il lui est arrivé aussi plusieurs fois d'admettre comme vraies des explications qui aujourd'hui nous semblent absolument fausses, et de paraître accepter des légendes qui ne soutiennent guère l'examen. Ainsi dans le chapitre IV, livre I, du premier volume de ses *Voyages,* parlant d'une pierre particulière qui se trouve dans la province de Tauris, au voisinage de sources d'eau minérale, il ajoute [1] : « Cette pierre n'est proprement qu'une congélation des eaux de ces sources, et il s'y trouve quelquefois des reptiles congelez. » Careri a relevé avec aigreur cette explication : « A l'égard, dit-il [2], de ce que rapporte Tavernier, que l'eau de ce ruisseau mise dans des fosses se convertit en pierre huit à dix mois après, c'est une fable, aussi bien que ce qu'il ajoute que le caravansérail a été bâti de ces sortes de pierres. » Il n'y a à cela qu'un malheur, c'est que Tavernier ne dit rien de semblable; il a eu tort sans doute de voir dans les pierres dont il parle le produit de la congélation de l'eau, mais il en a bien entrevu l'origine, car il s'agit ici évidemment de pétrifications ou de dépôts sédi-

Huet (Bibl. nat., G, 6772), d'après un prétendu jugement du Père le Comte (*Mém. de la Chine,* t. II, p. 527), jugement qu'il m'a d'ailleurs été impossible de vérifier.

[1] *Les Six Voyages,* t. I, p. 63.

[2] *Voyage autour du monde,* t. II, p. 85.

mentaires. Il est donc surprenant que Careri qui fait sortir cette source « d'un rocher creusé par Sem, fils de Noë », se permette de reprendre Tavernier à propos de l'explication peu exacte, sans doute, d'un fait cependant bien observé. Quant aux légendes acceptées par Tavernier, on peut dire qu'il les raconte, sans prétendre les donner comme vraies, et en y croyant certainement aussi peu, sinon moins que son critique.

Si le reproche d'inexactitude et de crédulité adressé à Tavernier se réduit, on le voit, à fort peu de chose, en est-il de même de l'accusation de plagiat portée d'abord contre lui par l'Anglais Hyde [1], accréditée ensuite, comme celle de crédulité, par l'autorité de Bayle, répétée encore par Chappuzeau et acceptée depuis par tous les biographes du grand voyageur, sans qu'aucun se soit donné la peine de chercher jusqu'à quel point elle est juste et méritée? On pourrait croire que Tavernier avait prévu le reproche de plagiat qu'on lui a adressé; il a tout fait du moins pour y échapper, comme à celui d'inexactitude, tant il insiste avec une visible complaisance sur le soin qu'il a mis à se bien renseigner et à ne négliger aucun moyen d'information. Cette préoccupation apparaît plus d'une fois dans ses récits : ainsi dans la dédicace de son premier ouvrage, la *Nouvelle Relation du serrail*, il déclare qu'il n'a « rien espargné pour pénétrer des secrets » inaccessibles aux étrangers et surtout aux

[1] Voir plus loin, p. 252.

chrétiens. Il avait en particulier, à ce qu'il raconte, eu la bonne fortune de rencontrer, l'un à Ispahan, l'autre aux Indes, deux renégats, « qui avaient passé plusieurs années dans le sérail » et n'avaient, maintenant qu'ils l'avaient quitté, « nul intérêt à déguiser les choses » ; il les avait « retenus longtemps auprès de lui », et en avait « tiré la meilleure partie de sa relation ».

Les *Mémoires* que ces renégats lui fournirent sont-ils aussi exacts que Tavernier le suppose? Cela n'importe guère aujourd'hui; ce qui nous intéresse ici, c'est le procédé suivi par le curieux voyageur, le soin et la persévérance qu'il mettait à poursuivre ses investigations; non content d'observer par lui-même, de noter scrupuleusement ce qu'il voyait, il avait recours à tous les moyens de se renseigner : voyageurs, commerçants, étrangers, il mettait tout le monde à contribution, et ces autorités si diverses sur lesquelles il s'appuyait, il les cite à chaque instant dans ses *Voyages*. Ce n'était pas un lettré; il n'avait, suivant sa remarque, jamais eu le loisir de « s'attacher à la lecture des livres » ; mais, pendant quarante ans qu'il avait parcouru le monde, ses yeux étaient restés constamment ouverts sur le merveilleux spectacle que lui avaient offert tant de régions nouvelles; il avait examiné, scruté, interrogé; c'était le résultat de ces longues observations et de cette patiente enquête qu'il avait offert au public des lecteurs dans ses *Six Voyages* : comment, dans ces conditions, l'accusation de plagiat est-elle possible?

Si Tavernier n'avait parlé que des pays qu'il avait visités, on comprendrait que ses observations personnelles et les renseignements qu'il avait pu recueillir par lui-même lui eussent suffi pour les décrire et les faire connaître; mais il a parlé aussi de contrées qu'il n'avait jamais vues, et pour lesquelles ce qu'il avait pu apprendre des voyageurs ou des marchands qui y étaient allés, n'était pas toujours suffisant; pour en faire la description, il a dû nécessairement puiser dans les ouvrages écrits avant le sien; toutefois, il n'en dit rien; il ne cite aucun auteur qu'il ait mis à contribution, et personne ne s'est donné la peine de relever ce qu'il avait pu, dans ces différents cas, emprunter à ses devanciers. Seul Hyde a remarqué que dans la description de la religion et des mœurs des Gaures ou Parsis, dont Tavernier avait, à plusieurs reprises, parcouru le pays, il s'est rencontré avec le Père Gabriel de Chinon, auteur d'une « relation » sur le même sujet[1]; le savant anglais, et Bayle après lui, sont partis de là pour accuser de plagiat le voyageur français[2]. Chappuzeau a également porté contre lui la même accusation; parlant des « souve-

[1] *Relations nouvelles du Levant, ou Traités de la religion, du gouvernement et des coutumes des Perses, des Arméniens et des Gaures*. Lyon, 1671, in-12.

[2] *Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis historia*. Ed. secunda. Oxonii, in-4°, MDCCLX, p. 567, note 1. « Sed sciendum est Tavernierum, ad Instar Plagiarii, hocce de Gauris Paragraphum (et forte multa alia) desumpsisse ex alio Itinerario Gallico, cujus Autor est P. G. D. C. i. e. Père Gabriel de Chinon. »

nirs» personnels que lui dictait Tavernier, «il n'avoit rien d'écrit, ajoute-t-il dédaigneusement[1], excepté ce qu'il tiroit du Capucin».

Quand on compare ce que le Père Gabriel a dit des mœurs des Gaures et le récit de Tavernier, on est frappé de la ressemblance qui existe entre les deux narrateurs, et, en présence de l'identité de certains passages, on ne peut douter que Tavernier ne se soit servi de l'ouvrage de son prédécesseur; mais il me semble que le plus grand reproche qu'il mérite ici, c'est moins d'avoir copié le Père Gabriel que de n'avoir pas dit qu'il s'en servait, et d'avoir, au contraire, affecté d'ignorer tous les ouvrages de ses devanciers. Cet emprunt fait à l'auteur des *Relations nouvelles du Levant*, — je ne veux pas me servir du mot plagiat beaucoup trop fort, — est-il le seul que Tavernier se soit permis? Cela, comme Hyde le soupçonnait[2], ne me paraît guère vraisemblable, et, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, quand il s'agit de pays restés inconnus à Tavernier, on peut admettre que lui ou ses collaborateurs se sont servis, pour les décrire, des ouvrages qui avaient paru avant la publication des *Voyages*.

Ils l'ont fait peut-être aussi plus d'une fois dans la description des contrées ou des peuples que Tavernier avait visités, comme cela a eu lieu à propos des Gaures, mais il est difficile de dire jusqu'où il y a pu

[1] *Défense*, etc.
[2] *Op. cit.* Il est vrai que Hyde ne parle que de l'exposé de la religion des Gaures.

avoir emprunt; souvent, en effet, Tavernier ne se rencontre ici que pour le fond avec ses devanciers; mais la manière dont il raconte les faits, les circonstances particulières dont il les entoure, montrent que le récit est bien de lui et de lui seul. C'est le cas, par exemple, pour l'histoire de la fin tragique de l'horloger suisse Rodolphe Stadler[1], dont Tavernier n'avait pas été témoin et qu'on pourrait croire au premier abord tirée d'Adam Olearius[2]; quand on compare les deux récits, on voit qu'ils sont indépendants l'un de l'autre, et que Tavernier a fait le sien d'après les renseignements personnels qu'il avait recueillis.

Après avoir, comme j'ai essayé de le faire, dit quel est le caractère des *Relations* et des *Voyages* de Tavernier, quels en sont les mérites et les défauts, il n'est pas inutile, je crois, d'en faire, par une analyse rapide, connaître le contenu.

Si Tavernier a tenu un journal de ses divers voyages, et il n'est guère possible d'en douter[3], ce n'est pas ce

[1] *Voyages*, t. I, p. 600 (liv. V, ch. IV). Stadler était venu à Ispahan avec Tavernier à l'époque du premier voyage de celui-ci en Perse; mais il fut mis à mort en son absence et pendant le séjour dans la capitale persane des ambassadeurs du Holstein.

[2] *Offt begehrte Beschreibung der newen Orientalischen Reise, so durch Gelegenheit einer Holsteinischen Legation an den Konig in Persien geschehen*, etc., durch M. Adamum Olearium, Ascanium Saxonem. Schleswig, in-f°, 1647. A. Oléarius était, nous l'avons vu, secrétaire de cette ambassade. Sa relation fut, dès 1654, traduite en français par Wicquefort; je reviendrai plus loin sur le voyage qu'il nous a fait connaître.

[3] Chappuzeau dit le contraire, quand il parle, comme je l'ai déjà rappelé, des *Mémoires* « qu'il (Tavernier) tiroit pour la plupart de

journal transformé qu'il s'est borné à publier; préoccupé avant tout des intérêts du commerce, il ne parle de lui, le plus souvent, que pour instruire les autres par son exemple; parfois même ce sont des exemples étrangers qu'il leur propose, des renseignements recueillis sur place ou à distance qu'il leur donne; si, chemin faisant, et plus tard, il se laisse entraîner à raconter «des histoires qui peuvent délasser l'esprit», s'il a fait une description géographique et historique de la Perse et de l'empire mogol, il commence, dans le premier volume consacré surtout à la Perse, et dans le second qui traite de l'Inde, par indiquer, comme dans un guide [1], les diverses routes qui conduisent dans ces deux pays, sans toujours se préoccuper de dire quand il les a suivies ou même s'il les a jamais suivies [2]. C'est là ce qui rend si difficile la reconstitution de ses divers itinéraires, erreur de composition, qu'elle soit de lui ou de Chappuzeau, peu importe, qui a singulièrement diminué, je le crois, le mérite d'une partie de ses *Voyages*. Voici quel en est le contenu.

sa tête, et qu'il me dictoit en son patois, sans avoir rien d'écrit que ce qu'il avoit eu du Capucin ». Mais c'est là tout simplement une calomnie, démentie par ce que dit Tavernier et par la nature même de ses récits, où les détails sont si précis qu'ils ont dû être notés au jour le jour.

[1] Tavernier, dans cette partie de son ouvrage, est véritablement le premier des auteurs de guides français que je connaisse.

[2] « Ce seroit ennuyer le lecteur de le faire passer plus d'une fois par les mêmes chemins, en luy faisant la relation de ces differens voyages (les siens) et de plusieurs petites avantures dont ils ont estés accompagnez; c'est pourquoy, sans luy marquer les temps

Le premier volume renferme cinq livres; le premier traite des « diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan, ville capitale de la Perse, par les provinces septentrionales de la Turquie » ; on y trouve, en outre, des renseignements sur les caravansérails et la police des caravanes, sur le chameau, son élève, etc., enfin sur les monnaies de la Perse. On le voit, c'est presque un manuel à l'usage des voyageurs. Le second livre donne les « diverses routes de Paris à Ispahan, par les provinces méridionales de la Turquie et par le Désert ». C'est là qu'on trouve l'indication assez complète, au moins depuis Alexandrette, de l'itinéraire du second, du troisième, du quatrième et du cinquième voyage, ce qui m'a permis de suivre Tavernier dans ces quatre voyages. Le « livre troisième » traite du « sixième et dernier voyage de l'auteur, et des routes qu'on peut tenir pour entrer en Turquie et en Perse par les provinces septentrionales de l'Europe, avec une relation particulière de plusieurs païs voisins de la mer Noire et de la mer Caspienne ».

Dans toute une partie de ce livre, et la plus considérable, Tavernier ne parle que par ouï-dire; il n'avait pas fait le voyage de Varsovie ou de Moscou à Ispahan; il n'avait visité ni les contrées du Caucase, la Géorgie, la Mingrélie et la Circassie, ni les îles de l'Archipel; il n'avait vu ni le pays des Kalmouks, ni celui des Tartares Nogaïs; les renseignements qu'il

auxquels je les ay faits, il suffira de luy donner une exacte description de chaque route. » T. II, p. 32 (liv. I, ch. IV).

donne sur eux sont donc d'origine étrangère. Une partie du quatrième livre, qui contient la « description de la Perse », n'appartient point en propre non plus, peut-être, à Tavernier; on l'a accusé, nous l'avons vu, d'avoir tiré du Père Gabriel ce qu'il dit de la religion des Gaures, peut-être lui doit-il aussi une partie de ce qu'il dit de celle des Persans, ainsi que des usages religieux des Arméniens, mais nombre de renseignements concernant les productions de la Perse sont évidemment le résultat de ses observations personnelles; il en est de même, cela va de soi, du récit, et il ne forme pas les chapitres les moins intéressants de son ouvrage, de sa réception à la cour du Chah.

Pour écrire la « description politique et historique de la Perse », objet, avec « la route d'Ispahan à Ormuz », du livre cinquième, Tavernier a dû avoir recours peut-être aussi plus d'une fois à des sources étrangères; mais il ne faut pas oublier que c'était avant tout un voyageur curieux et cherchant à se rendre compte de toutes choses; dès lors, on peut croire que ce livre, si nouveau par ce qu'il renferme sur le gouvernement, l'administration, les usages de la Perse, est en très-grande partie le fruits d'observations faites par Tavernier lui-même. Mais pourquoi l'a-t-il terminé par l'itinéraire d'Ispahan à Ormuz, voyage qu'il avait fait à plusieurs reprises, et par la description de « la route d'Ispahan aux frontières du Grand Mogol », route dont il ne dit pas s'il l'a ou ne l'a pas parcourue [1]?

[1] On trouve en outre, à la fin du volume, une *Relation d'un*

S'il est moins gros, le second volume des *Voyages* de Tavernier ne le cède pas, tant s'en faut, en importance au premier, et, par le sujet qui y est traité, il devait avoir pour le lecteur un intérêt de nouveauté encore plus grand, puisque l'Hindoustan, malgré les récits ou les lettres de Bernier[1], était encore pour beaucoup un pays inconnu. Tout le premier livre est consacré à la description des routes qui mènent d'Ispahan à Agra et à Dehli, ainsi qu'à Golconde, Visapour et « en plusieurs autres lieux ». Là, encore plus que pour les routes de Perse, il est difficile de savoir celles qu'a suivies Tavernier et quand il les a suivies ; il n'y a guère d'exception que pour son voyage d'Agra à Dacca et pour ses deux voyages de Surate à Masulipatam et à Golconde. Outre ces itinéraires, ce livre renferme encore un résumé de l'histoire du royaume de Golconde, des renseignements sur l'élevage des éléphants, avec le récit du combat naval entre les Anglais et les Hollandais, auquel, nous l'avons vu, assista Tavernier à son retour en Perse, en 1656.

Le livre second contient la « description historique et politique de l'empire du Grand Mogol ». Dans les premiers chapitres où il raconte la révolution qui fit monter Aureng-Zeb sur le trône, Tavernier se ren-

lâche attentat commis en Perse par les Hollandais, l'an 1667, *quand ils brûlèrent en effigie le roy d'Angleterre.* Il en sera question plus loin.

[1] En particulier la *Lettre à Colbert de l'estat de l'Hindoustan* et la *Lettre à la Mothe le Vayer, contenant la description de Dehli et Agra,* publiées l'une et l'autre avec les *Événements particuliers des Estats du Mogol* en 1670 et 1671.

contre avec Bernier[1], mais l'histoire qu'il en fait paraît bien être de lui, et avoir pour base, sans doute, les renseignements personnels qu'il avait recueillis sur un événement dont il fut presque témoin, puisque Chah-Djihan régnait encore lorsqu'il fit ses deux premiers voyages dans l'Inde. Quand il parle de son séjour à la cour d'Aureng-Zeb, des « marchandises qui se tirent tant de l'empire du Grand Mogol que des royaumes de Golconde et de Visapour et autres Estats voisins », des « moyens d'établir une nouvelle Compagnie de commerce aux Indes orientales », enfin « des diamants, des perles et des différentes pierres précieuses », homme du métier, il le fait, cela est incontestable, d'après ses propres observations et les notes qu'il avait prises sur les lieux.

En est-il de même de ce qu'il dit, dans le « troisième livre » de « la religion des mahométans et de celle des idolâtres des Indes »? Je crois qu'on peut l'admettre sans crainte de se tromper; mais les renseignements qu'il donne sur les royaumes de Boutan[2], de Tipra[3], d'Asem[4], de Siam et de Macassar[5] ne sont pas de lui;

[1] *Histoire de la dernière révolution des États du Grand Mogol.* Paris, in-12, 1670.

[2] Le Boutan (Bhotan ou Bhouta), État de l'Hindoustan septentrional.

[3] Ce pays « jusqu'alors inconnu », suivant Tavernier, qui le place à tort au nord et à l'est de l'Arakan, doit être le district de Tipperah, situé, d'après Ritter (*Geogr. statisches Lexicon*), à l'est du Brahmapoutre, et qui est arrosé par le Soumti.

[4] Assam, territoire de l'Hindoustan, formant la vallée moyenne du Brahmapoutre.

[5] Makassar ou Mangkassar, alors le royaume le plus puissant de

il les tenait, il le dit en termes exprès, de voyageurs qui avaient visité ces contrées, ou de marchands qui en venaient; pour lui, il n'y était jamais allé, et c'est par une inadvertance vraiment inexplicable que la *Biographie Didot* le fait pousser jusqu'aux frontières de la Chine, et visiter les îles Célèbes et Sumatra.

Quant au récit du voyage à Batavia et du retour par mer de Tavernier en Europe, récit qui termine le livre troisième et en même temps le second volume, il est certain qu'il n'en a trouvé les éléments que dans ses souvenirs et dans ses notes; on ne peut donc lui en contester l'entière propriété, et il peut servir, comme la description des mines de diamant et les voyages à Golconde, où tout encore appartient en propre à l'intrépide marchand, à montrer combien il était, en toutes circonstances, actif, entendu aux affaires, avide de se rendre compte de tout ce qu'il voyait et désireux d'en instruire les autres. C'était surtout en commerçant, sans doute, qu'il voyageait, mais en commerçant intelligent, dont l'habileté n'avait d'égale que l'honnêteté et la dignité morale.

Tavernier ne se borna pas, je l'ai déjà dit, à publier le récit en deux volumes de ses six voyages, avec les descriptions de la Perse et de l'Inde, qu'il y a jointes; trois ans après leur apparition, il donna un troisième volume, destiné à compléter les renseignements que renfermaient les deux premiers sur

la Malaisie, aujourd'hui gouvernement qui comprend la partie des Célèbes soumise aux Hollandais. Adr. Guibert, *Dictionnaire géographique*. Paris, 1863.

l'Orient. Ce volume se compose de cinq relations ou traités très-différents de nature et de longueur; il y est question du Japon et du Tonkin, de l'ambassade envoyée en Perse et aux Indes en 1665 et de la conduite des Hollandais en Asie, ainsi que du commerce des Indes orientales.

Chappuzeau, on l'a vu plus haut, ne voulut pas prêter son concours à Tavernier pour la rédaction de ce troisième volume. « N'ayant pu, dit-il [1], le détourner de publier la Relation de la conduite des Hollandais en Asie », il lui déclara « qu'il pouvoit chercher un autre que *lui* pour coucher sur le papier un pareil discours ». Sur ce refus, « qui les brouilla quelques jours, et faillit à les brouiller pour jamais », « Tavernier eut recours, — c'est toujours Chappuzeau qui parle, — au sieur de la Chapelle, secrétaire de M. de Lamoignon ». « Il lui prêta sa plume, ajoute-t-il, et c'est le même qui, après que je fus de retour à Genève, écrivit le troisième volume des *Relations* dudit Tavernier, où se trouve l'histoire du Japon et dans lequel, ou par imprudence, ou par malice, il fait parler un protestant dans le langage de Rome. » On verra plus loin à quoi Chappuzeau fait allusion dans cette dernière phrase; quant au concours prêté à Tavernier par la Chapelle, j'ai montré précédemment en quoi il put consister; aussi, sans revenir sur ce problème obscur, j'arrive tout de suite à l'analyse de ce troisième volume des *Relations* du célèbre voyageur.

[1] *Défense, etc.*

Bien qu'un des mémoires qu'il renferme ait eu le plus grand retentissement, le *Recueil* a, au point de vue de l'histoire de la vie et des idées de Tavernier, une importance bien moindre que les *Voyages*. Il s'ouvre par une *Relation du Japon*[1]. Tavernier n'avait point visité cette contrée; mais il avait, suivant son habitude, interrogé des voyageurs qui y étaient allés; il mentionne en particulier un marchand hollandais, au service de la Compagnie du Japon, et « fort instruit des affaires de ce pays », avec lequel il eut, dit-il, étant à Hougly, de nombreux entretiens[2]; c'est de lui surtout qu'il apprit l'histoire de « la dernière persécution contre les chrétiens » ; il avait aussi, à Goa, entendu raconter plus d'un épisode de la rivalité des Hollandais et des Portugais au Japon, rivalité qui avait amené l'expulsion des seconds et l'établissement des premiers dans cette région de l'extrême Orient; c'est là ce qu'il fait à son tour connaître à ses lecteurs dans sa première *Relation*[3].

La seconde raconte « ce qui s'est passé dans la négociation des députés », envoyés en Perse et aux Indes après la fondation de la nouvelle Compagnie de commerce en Orient; j'ai déjà parlé de cette ambassade, et j'ai dit à quel point, dans le récit qu'il en fait, Tavernier paraît peu favorable aux envoyés qui la

[1] François Caron avait, dès 1636, donné en hollandais une *Description du Japon* (*Beschryvinge van Jappan*. La Haye, in-4°), traduite en français.

[2] *Op. cit.*, t. III, p. 21.

[3] Tavernier y raconte aussi la conquête de Formose par les Chinois sur les Hollandais, en 1661.

composaient; le moindre défaut qu'il leur reproche est l'avarice; il n'a d'estime que pour le « sieur de Lalin », qu'il rencontra à son retour à Goumroun, et dont il raconte avec émotion la mort prématurée [1]. Quant aux autres membres de l'ambassade, il les traite plus durement les uns que les autres, Mariage d'abord, resté en Perse avec Lalin, puis Béber, qui, s'étant, avec le sieur de la Boulaye, rendu à la cour du Grand Mogol, revint à Surate, s'y compromit, et, quelque temps après l'arrivée des vaisseaux de la Compagnie, sous le commandement de M. Caron [2], se retira enfin à Goa, où il mourut obscurément.

Le livre troisième qui suit renferme les « Observations que Tavernier avait faites en ses voyages sur le commerce des Indes orientales » ; il avait déjà abordé

[1] *Op. cit.*, t. III, p. 88. Lalin était parti le 22 novembre 1666 d'Ispahan pour Bender-Abassi, afin de passer de là aux Indes; « mais le malheur voulut, dit Tavernier, qu'il tomba malade le mesme jour que luy et moy allasmes conduire à son vaisseau la femme du commandant hollandais ». C'était une attaque de fièvre pernicieuse; revenu à terre, Lalin essaya de gagner Chiras, mais il mourut dans un village voisin de Bender. Il avait pris sans doute le germe du mal en attendant à Goumroun, endroit fiévreux, le départ du vaisseau hollandais qui devait l'emmener aux Indes. Nous savons, par la *Relation d'un lâche attentat, etc.* (t. I, p. 776), qu'il se trouvait dans cette ville à la fin de mars 1667.

[2] *Ibid.*, p. 124. François Caron, issu de parents francais réfugiés aux Pays-Bas, s'était, nous l'avons vu, par son intelligeuce, élevé rapidement à un poste important dans l'administration coloniale des Pays-Bas, et il était même devenu directeur du commerce hollandais au Japon; mais s'étant brouillé avec la Compagnie, il vint offrir ses services à Colbert; celui-ci, qui voulait relever l'influence de la France à l'étranger, se hâta de les accepter. Nommé directeur général du commerce français en Orient, Caron se rendit d'abord, en 1667, à Madagascar, puis, de là, à Surate.

ce sujet dans les chapitres du second volume des *Voyages,* où il parlait « des moyens d'établir une nouvelle compagnie de commerce », « des marchandises qui se tirent de l'empire du Grand Mogol, etc. », et « des tromperies » des commerçants ou fabricants hindous ; ici, il l'expose avec plus de développements et sous une autre forme : c'étaient là des questions pleines d'actualité, et les renseignements qu'il donnait aux marchands européens sur les produits si variés de l'Inde, sur leur valeur vénale, leur lieu d'origine ou de fabrication devaient leur être singulièrement précieux. Tavernier n'oublie pas de mentionner le prix du change des monnaies, ni la nature des présents qu'il fallait faire aux princes de l'Asie, dans les États desquels une compagnie ou un simple particulier voudrait commercer; c'est en homme d'affaires qu'il aborde ces questions, et avec l'autorité que lui donnait sa longue expérience en ces matières.

Ces *Observations* si pleines d'intérêt sont suivies de la *Relation nouvelle et singulière du royaume de Tunquin;* Tavernier n'avait point visité ce pays, mais son frère, dit-il, y avait fait onze ou douze voyages de Batavia, de Bantam et d'Achem ; c'est à l'aide des *Mémoires* que celui-ci avait laissés [1], et des renseignements recueillis pendant son séjour à Java [2], qu'il a

[1] On trouve, dans la *Relation,* des faits que Tavernier devait nécessairement tenir d'une autre source, par exemple ce qu'il dit p. 212 (ch. XI) de l'indépendance du Tonkin reconnue par les Chinois en 1667, dix-neuf ans après la mort de Daniel.

[2] *Recueil, etc.,* t. III, p. 168.

entrepris de faire connaître une région encore presque inexplorée. Après une courte description géographique du Tonkin, Tavernier passe successivement en revue ce qui a trait au commerce, aux mœurs et coutumes, à la religion, au gouvernement, aux forces de terre et de mer de ce pays; un chapitre est consacré aux lettrés, un autre, aux médecins; il est à peine besoin de dire que Tavernier parle très longuement de la cour et des usages si singuliers qui distinguent la vie des princes orientaux. Il y avait là de quoi piquer vivement la curiosité des contemporains, et aujourd'hui encore on peut lire, non sans intérêt, ce qu'il dit, d'après son frère, des richesses et du commerce d'une contrée que nous venons de conquérir, deux siècles et demi après que Daniel Tavernier l'avait visitée. Les soies et le bois d'aloès étaient surtout ce que les Tonkinois du dix-septième siècle vendaient aux Hollandais et aux autres étrangers[1]; c'est peu pour un si grand pays, mais le voyageur français vante la fidélité et la franchise en affaires de ses habitants.

A la suite de la *Relation du Tunquin,* se trouve l'*Histoire de la conduite des Hollandais en Asie,* violente diatribe contre les agents de la Compagnie néerlandaise. Comme la publication de cet ouvrage a été l'occasion de polémiques longues et ardentes, je remets à en parler dans un chapitre spécial.

[1] *Op. cit.,* t. III, p. 182 (liv. IV, ch. II).

CHAPITRE IV

Histoire de la conduite des Hollandais en Asie. — Tavernier et Jurieu. — *Défense* de Chappuzeau. (1679-1684.)

Dans presque tous ses voyages, Tavernier avait été en relation avec les Hollandais; c'était sur leurs vaisseaux qu'il était allé le plus souvent de Livourne en Asie et de Goumroun à Surate, ou de cette dernière ville à Goumroun; il avait fait la longue traversée de Goa à Batavia sur un bateau hollandais, et c'était encore avec la flotte hollandaise qu'en 1648 il était revenu, à travers la mer des Indes et l'Océan, de Java en Europe. Enfin, en Perse comme dans l'Hindoustan, il avait eu des rapports constants et souvent intimes avec les agents de la Compagnie néerlandaise, et il en avait reçu des services signalés. Pourtant, dans l'*Histoire de la conduite des Hollandais en Asie,* il les a traités avec une sévérité aussi grande que peu justifiée.

Il est vrai, Tavernier déclare que « son dessein n'est point de blâmer la conduite des Hollandais en général »; il reconnaît bien haut la gloire que cette nation s'était acquise « par la navigation et par les armes », ainsi que par sa sagesse, qui lui a mérité

« l'estime et l'admiration de tout le monde [1] » ; mais tout en affectant de rappeler seulement les désordres que « l'avarice de quelques particuliers a causés souvent dans l'Asie, à la honte de leurs païs et du nom chrétien », les reproches qu'il adresse à ces membres indignes de la grande famille néerlandaise : avidité du gain, « envie démesurée d'exclure du commerce les autres nations », enfin, indifférence à répandre en Orient la religion chrétienne, n'en retombent pas moins sur la nation tout entière. D'ailleurs, on ne peut le méconnaître, dans l'exposé que Tavernier a fait de la conduite des agents de la Compagnie hollandaise aux Indes orientales, c'est leur mauvaise foi dans leurs relations avec les étrangers, leur manque d'humanité, ou plutôt leur cruauté, envers leurs serviteurs, la dépravation dont quelques-uns d'entre eux avaient fait preuve, en un mot leurs fautes, qu'il s'est attaché à relever.

A la fin du premier volume de ses *Voyages* [2], Tavernier avait dejà raconté longuement, « afin de faire connaître quel est le génie de ces peuples », un « lâche attentat commis en Perse par les Hollandais, en 1667, quand ils bruslèrent en effigie le Roy d'Angleterre ». Dans le second volume, il s'était plaint avec amertume, nous l'avons vu [3], d'un vol

[1] *Recueil, etc.*, t. III, p. 241 (liv. V).

[2] *Voyages*, t. I, p. 775. Il s'agit d'un acte répréhensible, mais dont Tavernier a singulièrement exagéré la gravité, commis dans l'ivresse par les Hollandais de Goumroun, à la nouvelle de la bataille navale livrée aux Anglais dans la Tamise.

[3] Voir plus haut, p. 185, et *Voyages*, t. II, p. 398.

odieux des dépêches anglaises, qui lui avaient été confiées par l'agent britannique de Goumroun pour le résident de Surate, et dont le commandant hollandais van Wück aurait trouvé moyen de s'emparer, au moment du départ du bateau. Poursuivant ses récriminations, il n'avait pas hésité, dans la *Relation du Japon,* à accuser les Hollandais d'avoir été cause de l'extermination des chrétiens de ce pays, et il avait rappelé avec une malveillance évidente les moyens peu scrupuleux qu'ils avaient employés, afin de faire échouer la tentative à l'aide de laquelle les Portugais, affranchis du joug de l'Espagne, avaient essayé de renouer leurs anciennes relations avec l' « empire du Levant [1] ». On le voit, il y avait chez Tavernier un parti pris de dénigrer les Hollandais, et l'on est tenté de lui attribuer des motifs secrets de haine ou d'hostilité contre ce peuple.

Dans le récit de son voyage à Java [2], il s'est plaint, ainsi que je l'ai rapporté [3], d'avoir été obligé par le général Vanderling et l' « avocat fiscal » de Batavia de remettre avant son départ pour 17,500 florins de *reckenings,* espèce de bons du trésor, dont on refusa de lui payer la valeur à son arrivée en Hollande, ce qui l'obligea de faire à la Compagnie un procès en restitution, procès qui dura deux ans, sans qu'il pût d'abord rien obtenir [4]. Quelque dépit qu'il ait pu

[1] *Recueil, etc.,* t. III, p. 9.
[2] *Les Six Voyages,* t. II, p. 554 (liv. III, ch. XXVI).
[3] Voir plus haut, p. 105.
[4] Ce fut au bout de cinq ans seulement que les directeurs de la

éprouver de ce déni de justice et de cette perte d'argent, qu'il semble d'ailleurs exagérer dans l'*Histoire de la conduite des Hollandais* [1], il est difficile de voir là la cause unique des sentiments hostiles que Tavernier manifeste avec tant d'ardeur, et si souvent, contre une nation dont l'activité commerciale, la gloire dans les armes, la religion même, auraient dû lui en inspirer de tout opposés. Je ne trouve aussi qu'une explication possible; ces Relations ont été écrites pendant la guerre de Hollande, il faut y voir dès lors comme un écho des haines nationales que la lutte avait soulevées en France, ainsi qu'en Hollande [2].

C'est là, sans doute, la raison pour laquelle Tavernier insiste presque avec complaisance sur les actes odieux commis dans les colonies par les agents de la Compagnies néerlandaise; voilà pourquoi il semble applaudir à l'expulsion des Hollandais de Formose par les Chinois en 1661, et comment, racontant l'histoire de l'administration des différents généraux qui comman-

Compagnie offrirent 10,000 livres au frère de Tavernier contre quittance des 17,500 florins qui lui étaient dus. *Voyages*, t. II, p. 585. Cf. plus haut, p. 112.

[1] « En deux de mes voyages, dit-il, ils (les États) sont cause que j'ay perdu pour le moins cent mille livres, contant ce qu'ils me volèrent à Batavia. » (*Recueil, etc.*, t. III, ch. III, p. 256.) Je ne sais à quels voyages Tavernier fait allusion dans ce passage.

[2] C'était l'opinion de Chardin, qui n'y voyait qu' « un indigne recueil d'avantures de petites gens, publié par esprit de flatterie ou par complaisance pour l'animosité que l'on avoit alors en France contre la nation (hollandoise) ». *Voyages*, t. I, p. 237. Amst., in-4°, 1711.

dèrent à Batavia, tel que Matsuiker, Vanderbroug, Vandyme, Vanderling, Spek, Coen [1], ainsi que celle des chefs d'autres colonies et du « sieur Caron », il les fait connaître plutôt par ce qu'ils firent de mauvais et de répréhensible, que par ce qu'ils firent de grand et de bon. Mais en supposant ces accusations fondées, n'y avait-il point néanmoins, sinon quelque injustice, du moins absence de délicatesse à les porter? En tout cas, Tavernier manqua en cette circonstance de tact et de mesure : il en fut puni par le bruit qui se fit autour de son pamphlet.

Les attaques du voyageur français contre les Hollandais ne pouvaient demeurer sans réponse ; il était impossible que la nation restât sous le coup des accusations qu'il avait portées contre elle ; Henrick van Quellenburgh entreprit la tâche généreuse de la défendre, et, dans un livre savamment composé [2], il s'attacha à justifier ses compatriotes des reproches injustes de Tavernier ; c'était une réfutation complète des « calomnies et des mensonges » dont l'État, la Compagnie de commerce aux Indes orientales et la nation hollandaise tout entière avaient été l'objet de la part du rancuneux marchand ; mais Henrick van Quellenburgh ne s'en tenait pas là, et, chemin faisant, il racontait presque en entier l'histoire de la colonisa-

[1] Maetsuycker, van den Broeck, van Diemen, van der Lyn, Spex, Coen ou Caen, comme Henrick van Quellenburgh écrit ces différents noms dans un ouvrage dont il va être question.

[2] *Vindiciæ Batavicæ ofte refutatie van het Tractæt van J. B. Tavernier.* Amsterdam, 1684, in-4°.

tion hollandaise, « pour l'instruction de ceux, comme il l'expliquait dans le titre même de son ouvrage, qui cherchent à tirer plaisir et utilité de la lecture des voyages dans les Indes ».

Je ne suivrai pas le savant hollandais dans sa longue apologie, qui ne compte pas moins de 20 chapitres et de 318 pages in-quarto; il était difficile de mieux instruire le procès qu'il ne l'a fait; il semble bien, après avoir lu son consciencieux plaidoyer, que les accusations de Tavernier étaient singulièrement exagérées; la nation hollandaise put donc se croire vengée; mais comme le livre de Henrick van Quellenburgh était écrit en néerlandais, il n'eut guère de retentissement au delà des pays de langue flamande; il n'en fut pas ainsi de celui d'un autre défenseur, qui se leva presque en même temps en sa faveur et qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer ici, du ministre Jurieu, dont l'apologie bruyante fit de cette querelle obscure un événement politique et religieux. Grâce à lui Tavernier acquit une célébrité nouvelle au moment où, vieux et menacé dans sa patrie comme tous ses coreligionaires, il se disposait à quitter la France.

Depuis la retraite forcée d'Arnauld en Belgique (6 juin 1679) [1], la « querelle » des jansénistes et des Jésuites avait pris un nouveau caractère de violence; sans se laisser abattre par la proscription dont il était l'objet, l'indomptable exilé y avait répondu en dévoi-

[1] *Vie de messire Antoine Arnauld*, t. II, p. 110. Paris, 1782, in-8°.

lant, dans la *Morale pratique des Jésuites* [1], les doctrines funestes, selon lui, de ses adversaires. L'attaque était sans pitié et devait se poursuivre pendant plus de dix ans [2]; mais au moment où Arnauld venait de l'engager, l'apparition d'un livre qui signalait les projets nourris depuis si longtemps contre le protestantisme français et accusait le clergé du royaume de pousser à sa destruction complète [3], vint attirer son attention et détourna ses coups contre un adversaire qui attaquait l'Église à laquelle il était resté étroitement attaché, quoiqu'elle le persécutât. Jurieu, tel était l'auteur anonyme du nouveau pamphlet, *la Politique du clergé de France,* s'était non-seulement attaché à justifier les réformés de l'accusation d'infidélité envers leur souverain, portée contre eux, mais il avait essayé de montrer combien, au contraire, les princes protestants, et il invoquait, pour le prouver, la conjuration récente d'Oates en Angleterre, avaient à se défier de la fidélité de leurs sujets catholiques. Arnauld ne crut pas pouvoir laisser passer, sans les combattre, « ces déclarations », qui n'avaient d'autre but que de noircir les « catholiques et de relever les protestants », et il le fit avec une grande véhémenced e langage, dans l'*Apologie pour les catholiques* [4], destinée à venger ses coreligionnaires des soupçons injurieux de Jurieu.

[1] In-12, Cologne, 1679.

[2] Le second volume parut en 1683; le troisième, seulement en 1689.

[3] *La Politique du Clergé de France*, in-12, 1681.

[4] *Apologie pour les catholiques contre les faussetés et les calomnies d'un livre intitulé la Politique du Clergé de France.* Liége, 1681, in-12.

Pour empêcher la révocation imminente de l'édit de Nantes, et arrêter la proscription qui menaçait les siens, Jurieu avait essayé de prouver que Louis XIV n'avait point de sujets plus soumis que les protestants de France ; ne s'en tenant pas là, et croyant peut-être rendre sa démonstration plus forte, il avait opposé à leur fidélité inébranlable les complots des catholiques anglais ; c'était, par un exemple particulier, montrer que les réformés étaient moralement supérieurs aux catholiques. Arnauld s'éleva contre cette conclusion, et, pour ruiner le principal argument de Jurieu, il s'efforça de prouver l'invraisemblance du complot attribué aux catholiques anglais contre la vie de Charles II, en même temps qu'il combattait les raisons, assez faibles d'ailleurs, par lesquelles Jurieu s'efforçait de montrer que les réformés étaient les sujets les plus fidèles de Louis XIV. Dans la seconde partie de son apologie publiée en 1682, Arnauld alla encore plus loin, et, après avoir défendu, sujet qui lui était cher, la pureté des doctrines catholiques et exalté leur perpétuité, il prit la défense des conversions nombreuses de réformés en France, conversions mises, non sans raison, en suspicion par Jurieu, et attaquant l'indifférence prétendue des protestants « pour la conversion des Infidèles », il rappelait la persécution terrible suscitée au Japon, suivant Tavernier, par les intrigues et la malice du résident hollandais[1]. Le témoignage du voyageur protestant, invoqué

[1] *OEuvres complètes d'A. Arnauld.* Paris, in-4°, 1778, t. XIV, ch. xv, p. 751.

ainsi par le théologien catholique, au milieu de sa polémique avec Jurieu, allait mêler un instant son nom et celui de Chappuzeau à cette querelle fameuse.

L'éloquent plaidoyer d'Arnauld appelait une réponse; elle ne se fit pas attendre, et, dès le commencement de l'année 1684, Jurieu opposait à l'apologie indignée et savante de son adversaire un de ses plus virulents pamphlets. Jamais le célèbre pasteur ne s'était montré plus agressif qu'il ne le fut dans l'*Esprit de M. Arnauld*[1]; jamais il n'avait porté plus loin la véhémence de l'attaque; l'exaltation des passions religieuses à cette époque avait donné à la polémique une violence que nous comprenons peu aujourd'hui; d'ailleurs, les circonstances graves dans lesquelles écrivait Jurieu, on était à la veille de la révocation de l'édit de Nantes, le spectacle des persécutions auxquelles ses coreligionnaires étaient en butte, et qu'Arnauld paraissait excuser, tout cela était bien propre à exciter son indignation et sa colère; aussi il fut sans ménagement pour son adversaire; il n'est pas jusqu'à sa polémique contre les Jésuites et contre Malebranche qu'il ne semble lui reprocher. Je n'ai point à rechercher ici jusqu'à quel point Arnauld méritait les accusations du ministre protestant, c'est par un

[1] *L'esprit de M. Arnauld, tiré de sa conduite et des écrits de luy et de ses disciples, particulièrement de l'Apologie pour les catholiques.* Ouvrage où l'on trouvera quantité d'observations et de pièces curieuses utiles à la connaissance de l'histoire ecclésiastique du temps. A. Deventer, in-12, M.DC.LXXXIV.

tout autre côté que le pamphlet de Jurieu doit fixer notre attention.

Pour justifier les mesures oppressives dont les réformés de France étaient victimes, Arnauld n'avait pas hésité à en faire des ennemis de leur patrie et des alliés de l'étranger; et, enveloppant tous les protestants dans une même condamnation, il était allé jusqu'à les représenter comme livrés à l'impiété et à tous les désordres. Pour prouver ce qu'il avançait, Arnauld ne s'était pas borné à citer quelques exemples isolés; s'appuyant sur les accusations portées par Tavernier contre les Hollandais, il avait, par un exemple aussi éclatant, voulu montrer comment une nation protestante tout entière pouvait vivre dans la corruption. On comprend que Jurieu eût à cœur de réfuter une thèse aussi injuste, et quels griefs elle lui fournissait contre Tavernier; passant rapidement sur les exemples particuliers mis en avant par Arnauld, ce n'est pas individus à individus, mais « nation à nation » qu'il oppose et met en regard; en s'appuyant sur le témoignage de Tavernier, Arnauld avait flétri la corruption de la protestante Hollande; Jurieu invoque le témoignage de Limojon de Saint-Didier[1], pour mettre en évidence la dépravation de la catholique Venise.

Cette réfutation toutefois ne pouvait suffire à l'ardent ministre; pour donner plus de force à sa

[1] Né vers 1630, mort en 1689, Limojon avait publié en 1680 un livre sur *la Ville et la République de Venise* (Paris, 2 vol. in-12), dans lequel il flétrissait les mœurs des habitants de la célèbre cité.

démonstration, il s'attacha à ruiner le crédit de Tavernier et de son collaborateur Chappuzeau. Comment Jurieu avait-il pu connaître le concours que Chappuzean avait prêté à Tavernier dans la rédaction de ses *Voyages*, concours auquel celui-ci ne fait nulle part, je l'ai remarqué, la moindre allusion? Je ne saurais le dire; il est assez vraisemblable que c'était Chappuzeau qui l'avait révélé, peut-être même en l'exagérant : en tout cas, Jurieu ne l'ignorait pas, et il s'empare aussitôt de cette circonstance pour rabaisser le détracteur de la nation hollandaise.

« Selon toutes les apparences », dit-il avec ironie dans son style singulier[1], « la gloire et les travaux de notre voyageur aventurier seraient demeurés ensevelis dans l'oubli, si cet Achille n'eust trouvé son Homère dans l'illustre M. Chappuzeau, qui a bien voulu travailler sur ses Mémoires et donner quelque forme à cette matière confuse et plus hideuse que n'était le chaos. Avec tous les soins de celui qui a donné la forme, l'autheur de la matière se produit partout; partout on voit son caractère. Mais on ne le trouve nulle part autant que dans cette relation qu'il a intitulée : *La conduite des Hollandais en Asie*. Il semble que la Providence ait pris soin de venger la Nation, en permettant que son accusateur parût en cette pièce dans tout son naturel. Apparemment M. Chappuzeau n'a pas voulu travailler de toute sa force sur cette satyre contre les Hollandais, parce qu'autre fois

[1] *Op. cit.*, t. II, p. 410.

il a eu l'honneur d'enseigner la langue française à M. le prince d'Orange en Hollande, et que depuis il a eu l'honneur d'y faire une banqueroute de quarante ou cinquante mille livres, dont il avait mangé une partie dans le pays, et dont il emporta l'autre pour en vivre en pays étranger comme il a fait. »

On a là un échantillon curieux de la violence de langage naturelle à Jurieu ; ce n'est pas encore tout cependant ; une fois sur le chapitre de la banqueroute de Chappuzeau, il la raconte avec toutes les circonstances aggravantes, pour punir le coupable, moins de sa faute sans doute, que du concours qu'il avait prêté à Tavernier. « M. Chappuzeau, qui avait été homme de lettres et de toutes lettres, depuis comédien jusqu'à prédicateur, tout d'un coup devint marchand, et marchand de tout. Il enlevait de grandes parties de vaisselle d'argent chés les orfèvres, de pierreries chés les joailliers, de draps chés les ouvriers en soye et ainsi des autres. Les premiers mois de son commerce il paya fort bien, par un petit secret qu'il n'est pas difficile de comprendre. Il allait vendre une partie pour en payer une autre. Son crédit s'établit assés bien par ce moyen. Mais un beau jour, après avoir enlevé chez divers marchands pour environ cinquante mille livres de marchandises, il se sauva, et c'est l'homme qu'on n'a jamais revû *du* depuis. Nous avons vû quelques-uns de ses créanciers à Paris, qui le sont venus chercher : mais M. Chappuzeau fut toujours logé à l'invisible. »

Ces citations montrent quel était au dix-sep-

tième siècle le caractère de la polémique politique et religieuse; Jurieu ne connaît pas de ménagements, pourvu qu'il atteigne son but; et ce but, il l'avoue ouvertement : « Cette petite histoire, dit-il, n'est pas tout à fait une digression. Car il est bon de connaître le poids et l'authorité de ces deux témoins confondus en un, M. Tavernier et son historiographe M. Chappuzeau : gens tout à fait dignes de foi, quand il s'agit de ruiner la réputation d'un État et d'une République, qui fait quelque figure dans le monde. » Ainsi, pour Jurieu, il s'agissait de détruire le crédit de Tavernier, et l'on voit que ce n'est pas l'excès de modération qui a pu l'empêcher d'y réussir. Mais on peut se demander pourquoi il s'attaque avec tant d'aigreur à Chappuzeau, qui après tout n'avait été qu'un instrument dans toute cette affaire. J'en trouve la raison dans ce fait que la vie privée de Chappuzeau prêtait aisément à la critique, tandis que la probité connue de Tavernier le mettait à l'abri de semblables attaques; mais Jurieu ne l'a pas épargné pour cela, seulement les reproches qu'il lui adresse sont d'une autre nature : ce n'est pas sa moralité d'homme d'affaires qu'il met en doute, c'est sa véracité de voyageur; « il n'y a jamais eu, dit-il, d'homme au monde qui méritast moins de foi », langage qui ne doit pas surprendre de la part de celui qui adressait à Arnauld, « ce tartuffe », le même reproche.

Passant alors en revue les raisons qui avaient pu porter Tavernier à fausser la vérité, Jurieu l'accuse d'avoir noirci les Hollandais pour plaire au Roi, et pour

se venger des pertes personnelles qu'ils lui avaient causées et qu'il exagère [1] : quelle créance méritait un témoin animé de sentiments aussi méprisables! D'ailleurs, les reproches que Tavernier adresse aux Hollandais sont, ou sans fondement, ou invraisemblables : comment admettre, par exemple, que M. Caron ait été cause de la persécution des chrétiens au Japon, ou qu'il ait été si coupable que le fait l'auteur de la *Conduite,* quand la France l'a pris à son service? Et Jurieu, poursuivant sa réfutation, cherche à excuser, par la nécessité de la discipline, les sévérités des agents de la Compagnie des Indes envers leurs soldats, par l'influence fatale du climat, les débordements des femmes de Batavia, et il demande, ceci avec plus de raison, si l'on doit « imputer à toute une nation les péchés de quelques particuliers ».

Si la réfutation de Jurieu n'était point complète, ce n'était pas faute de véhémence dans l'attaque; pourtant Tavernier ne répondit pas; il n'était point écrivain de profession; il ne pouvait entrer en lutte avec l'irascible et éloquent ministre, et ce n'était pas la peine de chercher quelque apologiste gagé qui répliquât à sa place. D'ailleurs, avec Jurieu, la querelle s'était portée sur le terrain théologique, où Tavernier n'avait point à le suivre; d'un autre côté, il ne semble point que ses attaques contre les Hollandais des Indes

[1] Jurieu discute les chiffres donnés par Tavernier dans le troisième chapitre de la *Conduite des Hollandais,* au sujet des pertes qu'il avait éprouvées, et s'efforce de le mettre en contradiction avec lui-même

orientales lui eussent aliéné l'esprit des Hollandais d'Europe; dans un voyage qu'il fit dans les Pays-Bas, peu de temps après la publication de sa *Relation*, il rencontra le même accueil que dans ses voyages précédents [1]; à cette époque de polémiques violentes, on était moins sensible à l'injure qu'on ne l'est aujourd'hui; et puis dans un pays où tant de pamphlets avaient été écrits, durant les années précédentes, contre la France et Louis XIV, on pouvait oublier sans peine les accusations que le voyageur français avait portées contre une partie de la nation [2].

Tavernier n'avait donc point à se justifier, et il ne chercha pas à le faire; mais aurait-il dû, comme l'insinue Bayle, demander aux tribunaux réparation d'une « insulte, qui dépassait les bornes de la critique »? Le remède évidemment eût été pire que le mal; une pareille démarche n'eût fait que réveiller des rancunes assoupies : mieux valait, sans doute, laisser passer l'orage en silence. L'auteur du *Dictionnaire historique et critique* prétend, sur une autorité,

1 *La Monarchie universelle de Louis XIV*, traduite de l'italien de M. Leti. Amsterdam, in-12, 1689, t. I, Préface. « Le sieur Tavernier a mis ou fait mettre (quoiqu'il fût de la même religion que les Hollandais) des calomnies contre eux indignes d'un chrétien. Cependant étant venu en Hollande et s'étant rendu à la Haye... il a éprouvé leur générosité, puisqu'au lieu d'être chassé, il y demeura trois mois, et que bien loin d'y recevoir aucun affront, plusieurs personnes lui firent civilité. »

2 Leti (*la Monarchie universelle de Louis XIV*) fait précisément dire à Tavernier qu'ayant publié « son voyage dans un temps où les Hollandois étoient en guerre ouverte avec le roy de France, il ne craignoit point que naturellement discrets, moderez et prudens, (ils) entreprissent de lui faire affront ».

il est vrai, bien futile[1], que Tavernier « fit du bruit », qu'il menaça « de demander au consistoire wallon de Rotterdam l'exécution des lois canoniques contre le ministre qui l'avait déshonoré », mais que « ce furent de vaines menaces », et qu'il « se retira tout doucement ». Si tout d'abord Tavernier fut aussi vivement irrité des attaques de Jurieu que le prétend Bayle, il avait, je l'ai dit, de puissantes raisons pour ne pas écouter son ressentiment; mais ce qui surtout devait le détourner d'une poursuite imprudente, c'étaient les projets qu'il formait à ce moment même; sur le point de partir pour Berlin, il ne lui restait pas le temps de songer aux injures de Jurieu; il ne lui fut donc pas difficile de se résoudre à garder le silence.

Si Tavernier se tut, il n'en fut pas de même de Chappuzeau; attaqué sans doute bien plus gravement par Jurieu, ce fut pour se disculper que le rédacteur supposé de la *Conduite des Hollandais* écrivit, seulement, il est vrai, en 1691, la *Défense* dont il a été question plus haut. Publiée après la mort de Tavernier, je n'aurais point à parler de cette apologie de Chappuzeau, si elle ne mettait en cause le voyageur-commerçant, et si elle n'était le point de départ de jugements erronés, acceptés jusqu'ici sans examen, ainsi que de renseignements précieux qui permettent de refaire en partie l'histoire de la publication des

[1] *Entretiens sur la cabale chimérique*, p. 202, cités par Bayle, art. *Tavernier*. Il m'a été impossible de consulter ce curieux pamphlet, que je n'ai pu trouver à la Bibliothèque nationale, ni dans les autres Bibliothèques publiques de Paris.

Voyages de Tavernier. J'ai montré comment à l'aide de ce document, qui mérite à certains égards si peu de confiance, il est possible d'entrevoir la longue élaboration des *Relations* de Tavernier, et comment on y trouve, aggravées ou formulées pour la première fois, les imputations répétées depuis lors dans tous les dictionnaires biographiques. Hyde avait accusé Tavernier de plagiat, Chappuzeau va jusqu'à dire qu'il n'avait de mémoires écrits que ce qu'il avait tiré du Père Gabriel; on savait que l'habile voyageur avait été un beaucoup moins habile écrivain, Chappuzeau lui dénie tout talent de composition, ainsi que toute exactitude dans ses informations. Comme il ne s'est trouvé personne, en France du moins [1], pour reviser ces jugements sévères, on comprend que la réputation de Tavernier en ait souffert. Il n'était plus là, d'ailleurs, pour se défendre, quand parut le pamphlet de son ancien collaborateur; la calomnie pouvait donc faire son œuvre en toute sécurité.

La *Défense* de Chappuzeau m'a fait anticiper sur les événements; quand elle parut en 1691, Tavernier était mort depuis deux ans sur la terre étrangère; depuis 1687 il n'était plus en France : quel motif le détermina ainsi à quitter sa patrie? Il y a là un des problèmes les plus obscurs de la vie de Tavernier et qu'aucun de ses biographes n'est parvenu jusqu'ici à éclaircir et à résoudre. Bayle rapporte que Tavernier

[1] De nos jours, l'auteur de l'article anonyme consacré à Tavernier dans l'*English Cyclopedia* a rendu pleine justice, comme je l'ai dit, au grand voyageur.

se vit dans sa vieillesse presque réduit au besoin : « Il avait, dit-il [1], gagné de grans biens par le commerce qu'il faisait en pierreries ; et, néanmoins, il se vit incommodé sur ses vieux jours à cause de la malversation d'un de ses neveux, qui dirigeait dans le Levant une cargaison de deux cens vingt-deux mille livres d'achat en France, qui devoient avoir produit plus d'un million. On croit, ajoute-t-il, que l'espérance de remédier à ce désordre le porta à entreprendre son dernier voyage. » Ce récit de Bayle a été accepté sans examen par tous les biographes postérieurs du grand voyageur, qui se sont bornés à l'amplifier : « Tavernier, dit Weiss dans la *Biographie universelle,* aimait le faste et la représentation... mais ses revenus, quoique considérables, ne purent pas lui suffire longtemps. Obligé de reprendre le commerce, il fit partir son neveu pour les Indes avec une pacotille dont la vente devait produire plus d'un million. Ce jeune homme, oubliant les obligations qu'il devait à son oncle, s'établit à Ispahan; et Tavernier, victime de sa confiance, fut forcé, pour acquitter ses dettes, de vendre son hôtel et la baronnie d'Aubonne. »

Ce petit roman a été répété, presque mot pour mot, dans la *Biographie Didot;* Friedlænder, dans la communication si remarquable sur les dernières années du voyageur français, faite, en 1849, à la Société de géographie de Berlin, affirmait aussi que Tavernier se vit vers 1684 réduit à la

[1] Art. *Tavernier*.

misère[1], et, en 1859, on voit MM. Haag, d'ordinaire si bien informés[2], raconter encore les choses de la même manière : « Un infâme abus de confiance commis par son neveu, disent-ils, en lui enlevant une partie de sa fortune, força Tavernier à vendre son hôtel de Paris et sa terre d'Aubonne pour payer ses dettes[3]. »

Jamais erreur si peu fondée ne se vit, plus complétement, ni aussi longtemps, accréditée; cette histoire d'hôtel et de terre vendus sous le coup d'une détresse soudaine a pris uniquement naissance dans l'imagination des biographes de Tavernier, et elle est en contradiction formelle avec la réalité des faits, sans être d'accord avec le récit du *Mercure galant*, qui a servi de point de départ à celui de Bayle. « Comme il n'avait jamais vu la Moscovie, rapporte le rédacteur du célèbre journal[4], Tavernier prit cette route en retournant aux Indes pour la septième fois. Il prétendait y recouvrer une cargaison qu'il avait envoyée sous la direction du s^r Pierre Tavernier, son neveu, dans laquelle plusieurs personnes de Paris estoient intéressées... M. Tavernier au retour de son dernier voyage des Indes, dit-il plus loin, acheta la baronnie d'Aubonne en Suisse, qu'il vendit il y a trois ans[5] à M. le marquis du Quesne. »

1 *Monatsberichte, etc.*, t. VII, p. 90. « Er verarmt, muss sein Besitzthum veræussern und darbt. »

2 *La France protestante*, art. *Tavernier*, t. IX, p. 346.

3 Cette légende a passé aussi dans l'*English Cyclopedia.*

4 Février 1690, p. 211.

5 Ce qui supposerait que la vente d'Aubonne eut lieu en 1687,

On le voit, la légende de la vente d'Aubonne pour payer les dettes de Tavernier était inconnue au rédacteur du *Mercure galant,* elle l'était encore de Bayle; elle apparaît d'abord dans la *Biographie universelle* et a été depuis acceptée sans hésiter par les autres biographes de Tavernier, quoiqu'elle ne repose sur aucun document. Il en est à peu près de même en ce qui concerne la détresse du grand voyageur et l'infidélité de son neveu; le *Mercure galant* se borne à dire que Tavernier résolut d'aller aux Indes pour « recouvrer une cargaison qu'il y avait envoyée sous la direction de son neveu »; mais il ne dit pas que celui-ci l'eût détournée, ni que ce détournement eût ruiné Tavernier; Bayle, interprétant trop librement le langage du *Mercure,* accuse le neveu de Tavernier de malversation; et Weiss, allant plus loin, semble dire qu'il garda pour lui les marchandises que son oncle lui avait confiées, et ajoute, je ne sais sur quelle autorité, que ce courtier infidèle se fixa à Ispahan. MM. Haag ne savent rien de semblable; mais ils croient à la malhonnêteté du jeune Pierre, et regardent à tort l'abus de confiance dont il se serait rendu coupable comme antérieur à la vente d'Aubonne.

J'examinerai plus loin en détail ces diverses assertions, et je dirai alors, à l'aide de documents contemporains, quand et pour quelle raison Tavernier vendit sa terre d'Aubonne, et ce qu'il faut penser de la détresse financière de ses dernières années, ainsi que

date adoptée par Moreri, mais qui est erronée; comme nous le verrons, cette vente se fit en 1685.

de la malversation de son neveu Pierre. Pour le moment il me faut revenir sur mes pas et essayer de reconstituer, pendant une des périodes les moins connues de sa vie, la biographie du grand voyageur, depuis la fin de 1668, date de son retour en France, jusqu'au mois d'avril 1684, époque où il se rendit à Berlin.

Un des premiers soins de Tavernier, après son retour en France, fut de mettre en ordre ses affaires; il avait rapporté de véritables richesses d'Orient, en particulier des « pierres précieuses », que Louis XIV « voulut bien joindre aux pierreries de sa couronne » ; il s'occupa de les vendre, et riche désormais, il mena une vie en rapport avec sa fortune; rien ne dit qu'il ait eu à Paris, comme Weiss l'a affirmé sans preuves, un hôtel à lui, mais il y eut sans doute une habitation au moins temporaire, et en 1670 il acquit, on l'a vu, la terre d'Aubonne. Ses relations paraissent avoir été en rapport avec sa situation; il est reçu chez le premier président de Lamoignon et recherché de son fils M. de Bâville. Tavernier ne se bornait pas à rapporter des marchandises du Levant; quand une chose le frappait, œuvre d'art ou produit naturel, il ne manquait pas de se la procurer; un jour ce sont des pétrifications des bords de la mer Caspienne, dont il rapporte « une charge de chameau » à Marseille [1]; une autre fois, c'est une vieille Bible manuscrite qu'il veut acheter [2]; il paraît qu'il collectionnait aussi des

[1] *Les Six Voyages*, t. I, p. 63 (liv. I, ch. IV).
[2] *Ibid.*, t. I, p. 188 (liv. II, ch. IV).

médailles; Chappuzeau [1] nous apprend qu'il en avait donné à M. de Bâville.

Sa maison devait donc offrir aux curieux et aux savants un véritable attrait, et comme il racontait, et racontait bien, dit-on, quiconque s'intéressait aux récits de voyage devait rechercher sa conversation et sa société. A Florence, nous avons vu le grand-duc avoir de longs tête-à-tête avec lui; pendant son voyage d'Allemagne en 1684, dans les diverses cours qu'il visita, il n'y eut point de prince ou de princesse qui ne tînt à l'entendre.

Mais les gens du monde n'étaient point seuls à vouloir converser avec Tavernier, les écrivains aussi recherchaient son entretien; une lettre de Chapelain que j'ai déjà citée nous laisse entrevoir les relations que le voyageur eut avec le philosophe la Mothe le Vayer; Chappuzeau, qui devait en parler plus tard avec tant de dédain, vécut dans son intimité, et l'on ne peut guère douter que Boileau, qui en a fait un si grand éloge, ne l'ait connu. Déjà recherché avant la publication de ses *Voyages,* celle-ci, en achevant de le faire connaître, ne put qu'augmenter encore l'estime et la considération générale dont il était entouré, et dont il n'est possible de se faire une idée que quand on lit le Journal de son voyage à Berlin. Cette publication fut, après l'achat et la restauration d'Aubonne, la grande affaire de Tavernier; elle l'occupa jusqu'en 1679, mais y consacra-t-il

[1] *Défense de Chappuzeau :* « (M. de Baville) étant curieux de médailles, il en avait receu un bon nombre de Tavernier. »

tout son temps, et que fit-il après leur apparition?

Quand on lit dans le *Mercure* que le célèbre voyageur, peu avant sa mort, prit, une septième fois, la route des Indes pour « recouvrer une cargaison qu'il y avait envoyée sous la direction de son neveu Pierre », la conclusion qu'il en faut tirer, c'est, non pas que Tavernier avait entrepris de nouvelles opérations commerciales, parce qu'il était ruiné, ruine à laquelle le *Mercure* ne fait pas la moindre allusion, mais qu'il avait continué de s'occuper d'affaires jusque dans ses dernières années. Il avait, nous l'avons vu, emmené son neveu avec lui dans son sixième voyage et l'avait confié aux Capucins de Tauris pour lui apprendre les langues orientales; quand l'éducation du jeune Pierre fut terminée, il revint à Paris; s'était-il, comme on l'a prétendu [1], converti au catholicisme pendant son séjour en Perse, et, à son retour, dissimula-t-il sa conversion, pour ne pas déplaire à son oncle et surtout à sa tante, zélée protestante, à ce qu'il paraît? Je ne le saurais dire, et cela importe peu à la question qui nous occupe; ce qui est certain, c'est que Tavernier n'avait fait apprendre le persan et le turc à son neveu que pour le mettre en état de faire avec plus de facilité le commerce dans le Levant; en 1689, l'année de la mort de son oncle, Pierre avait trente-neuf ans; il n'est pas probable qu'il fît alors pour la première fois le voyage des Indes, et il ne le faisait pas pour son propre compte; les affaires dont parle

[1] *Biographie universelle*, art. *Tavernier*.

le *Mercure* avaient un caractère particulier : « plusieurs personnes y estoient intéressées », dit ce journal ; c'était donc une espèce de commandite. Quant à Tavernier, il n'avait point que son neveu pour le représenter dans le Levant : « Le sieur Mercier, commis de M. Tavernier, rapporte encore le *Mercure*, est mort aux Indes au mois de septembre dernier. » Ainsi, Tavernier avait alors en Orient un représentant ordinaire autre que son neveu ; ceci prouve l'importance des opérations commerciales qu'il devait y faire à cette époque.

Faut-il croire, comme l'ont dit sans preuve presque tous ses biographes, que Tavernier n'entreprit ses vastes opérations que pour relever sa fortune compromise? Cette supposition est inadmissible ; Bayle, et, à plus forte raison, le *Mercure*, ne savaient rien de cette gêne prétendue, antérieure au voyage du neveu de Tavernier ; l'auteur du *Dictionnaire critique* dit bien que celui-ci « se vit incommodé sur ses vieux jours », mais il ajoute que ce fut « à cause de la malversation d'un de ses neveux, qui dirigeoit dans le Levant une cargaison de deux cent vingt-deux mille livres » ; donc, avant d'être dans le besoin dont parle Bayle, Tavernier s'occupait d'affaires. Ce fut peut-être dans un intérêt commercial qu'il fit en Hollande, peu de temps après la publication du *Recueil de plusieurs relations*, c'est-à-dire vers 1680, ce voyage et ce séjour de trois mois, que nous connaissons par le témoignage de Leti[1] ; on ne voit pas quelle aurait pu,

[1] Voir plus haut, p. 280, note 1.

sans cela, être la cause d'un si long éloignement. Mais il y a plus, si Tavernier, depuis son retour en France à la fin de 1668, avait renoncé aux affaires, s'il avait vécu dans le repos à Aubonne ou à Paris, on ne concevrait pas que l'électeur de Brandebourg eût pu, quinze ans plus tard, songer à le tirer de sa retraite volontaire et à le charger d'une mission longue et pénible en Orient; non, si Frédéric-Guillaume chercha à associer l'illustre voyageur à ses projets de colonisation et de commerce, c'est sans doute parce que Tavernier, par son activité toujours incessante, lui permit de croire qu'il trouverait en lui, malgré son âge avancé, l'auxiliaire habile dont il avait besoin.

Il y a donc là une preuve nouvelle que Tavernier, s'il renonça, après 1668, à ses lointains voyages, ne cessa pas pour cela de s'occuper d'affaires; il eut un intérêt sans doute toujours considérable dans les opérations commerciales engagées, peut-être sur ses conseils, par son neveu; il eut aussi à l'étranger des représentants qui agissaient en son nom seul, comme le « sieur Mercier », son « commis », dont le *Mercure* nous a fait connaître le nom et l'existence. Ainsi, jusque dans sa vieillesse, Tavernier conserva toute l'activité de son âge mûr; on s'explique plus facilement comment, dans ces conditions, il put, malgré ses soixante-dix-neuf ans, accepter, sans hésitation, l'offre que lui fit, en 1684, le Grand Électeur, d'aller fonder aux Indes une compagnie de commerce. On comprend aussi sans peine comment, au milieu des

grands projets qui le sollicitaient alors, il laissa passer sans réplique, fait qui a surpris Bayle, la « réfutation » virulente de Henrick van Quellenburgh, comme il devait, quelque temps après, dédaigner de répondre à l'injurieux pamphlet de Jurieu.

LIVRE III

TAVERNIER ET LE GRAND ÉLECTEUR

1684-1689

CHAPITRE PREMIER

Le Grand Électeur et les entreprises coloniales de la Prusse au dix-septième siècle.

Au moment où Henrick van Quellenburgh publiait sa savante et virulente « réfutation », et où Jurieu préparait ses invectives éloquentes contre Tavernier, celui-ci prenait le chemin de Berlin, appelé dans ses États par l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume. Qui mit en rapport le prince allemand et le voyageur français? Comment, et à quelle époque, des relations se sont-elles établies entre ces deux hommes restés si longtemps étrangers l'un à l'autre, et que rien, il semble au premier abord, ne devait rapprocher? Le motif qui fit rechercher Tavernier par Frédéric-Guillaume se devine sans peine; ce prince espérait trouver dans le célèbre voyageur un auxi-

liaire utile pour ses projets de colonisation et ses entreprises commerciales.

Les plans dont il poursuivait alors la réalisation et dont l'idée lui avait peut-être été inspirée, pendant le séjour qu'il fit en Hollande dans sa jeunesse, par le spectacle de la prospérité commerciale de ce pays, l'électeur de Brandebourg les avait formés presque dès les premières années de son règne. Devenu, par la mort du dernier duc de Poméranie, maître des ports les plus importants de la Baltique, il songea dès lors à développer, dans ses États, le commerce détruit au milieu des malheurs de la guerre de Trente ans ou tombé aux mains des nations voisines, et à donner au Brandebourg une puissance maritime que la nature elle-même paraissait lui avoir refusée. Mais Frédéric-Guillaume rencontra dans l'indifférence et le manque d'initiative de ses sujets un premier obstacle qu'il n'avait pas prévu; pour mettre ses projets à exécution, il ne lui restait d'autre moyen que d'avoir recours à l'étranger. C'est ce qui le détermina, en 1647, à entrer en pourparlers avec l'amiral Leers, agent révoqué de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, et avec quelques riches marchands hollandais; ceux-ci s'engagèrent à fonder sous sa protection et sous le pavillon électoral une compagnie de commerce analogue à celle qui existait dans leur propre pays [1].

L'impossibilité où se trouva Frédéric-Guillaume

[1] Pauli, *Allgemeine preussische Staatsgeschiche*, t. VII, p. 485.

de réunir l'argent nécessaire à cette entreprise, et l'opposition qu'il rencontra de la part des habitants de ses propres États, — les marchands de Kœnigsberg, en particulier, déclarèrent ouvertement qu'aucun d'eux ne donnerait quoi que ce soit pour un pareil projet, — empêchèrent l'Électeur de donner suite à ces propositions séduisantes. La cession à la Suède par le traité de Westphalie de la majeure partie de la Poméranie vint mettre un obstacle bien plus grand encore à la réalisation des plans ambitieux de l'entreprenant Électeur; dépouillé des meilleurs ports qu'il avait de ce côté sur la Baltique, contrarié, dans le duché de Prusse, par l'influence de la Pologne, il voyait une fois encore le commerce maritime lui échapper, sans que le commerce intérieur de ses États parût près de devenir plus prospère.

L'infatigable souverain ne se laissa pas pour cela, tout d'abord, décourager; ne pouvant rien par lui-même, il s'adressa aux villes hanséatiques, qui promirent leur concours; on le vit même, en 1650, négocier, avec le Danemark, la cession de Tranquebar sur la côte de Coromandel [1]. L'impossibilité de trouver la somme de vingt mille thalers exigée pour cette acquisition le força d'y renoncer, et les guerres dans lesquelles il allait se trouver tour à tour engagé avec la Pologne, la Suède et le Danemark, le contraignirent d'ajourner pour longtemps ses entreprises coloniales; il ne devait y revenir que le jour où sa

[1] Pauli, *Op. cit.*, t. VII, p. 486.

rupture avec la France, en 1675, le mit de nouveau aux prises avec la Suède, alliée de Louis XIV.

La guerre qu'il eut à soutenir contre cette puissance lui fit bien vite comprendre l'utilité d'avoir à sa disposition une flotte qui le mît en état de lutter à avantage égal contre son redoutable voisin [1]. C'est à ce moment qu'un homme aussi actif qu'habile, doué à la fois d'une intelligence peu commune et d'une indomptable énergie, le Hollandais Benjamin Raule, ancien échevin de Middelfahrt, lui donna cette force navale dont il avait besoin. Les Suédois venaient d'envahir les frontières de la Marche, quand Raule offrit à l'Électeur d'armer en course quelques-uns de ses vaisseaux contre les ennemis du Brandebourg. Frédéric-Guillaume y consentit; mais Raule ayant, peu de temps après, capturé plusieurs bâtiments suédois chargés de sel, un soulèvement eut lieu parmi la population zélandaise, qui prenait une part active au commerce de la Suède, et le hardi navigateur, accusé de piraterie, fut obligé, pour échapper aux poursuites dirigées contre lui, de chercher, avec sa femme et ses enfants, un asile dans le Brandebourg [2].

Bien que fugitif et ruiné par la confiscation de ses biens, Raule n'en fournit pas moins, quelque temps après, à l'Électeur, quatre navires de guerre, qui servirent à débarquer des troupes dans le pays de

[1] Joh. Gustav Droysen, *Geschichte der preussischen Politik*. 3ter Theil, *Der Staat des grossen Kurfürsten*, t. III, p. 521.

[2] Dr P. F. Stuhr, *Die Geschichte der See-und Kolonialmacht des grossen Kurfürsten*, p. 7.

Wursten. Ce n'était là qu'un essai. L'année suivante, un nouveau contrat fut passé entre Frédéric-Guillaume et Raule; cette fois l'ancien échevin s'engageait à armer en guerre cinq grands vaisseaux et six chaloupes, et son frère, entré à cette époque au service du Brandebourg, alla croiser dans la Baltique avec une partie de cette flotte, et prit part à un combat naval que se livrèrent les Suédois et les Danois. Encouragé par ces heureux débuts, Frédéric-Guillaume tenta, en 1677, un nouvel effort, et une flotte de six vaisseaux de guerre fut demandée à Raule. Il s'agissait d'investir par mer les ports suédois de la Poméranie que l'Électeur se proposait d'attaquer par terre; le projet réussit, et les vaisseaux de Raule contribuèrent puissamment à la prise de Stralsund et de Stettin. Ce fut encore Raule qui, en 1678, quand Frédéric-Guillaume eut résolu la conquête de l'île de Rugen, lui fournit les bâtiments dont on avait besoin pour le transport des troupes, et ce furent ses vaisseaux qui en protégèrent et permirent le débarquement [1]. La paix de Saint-Germain, en forçant le Brandebourg de rendre Stettin et Stralsund aux Suédois, ne mit pas fin aux entreprises navales de l'Électeur; mais ce fut contre ses anciens alliés, en particulier contre l'Espagne, qu'il les tourna.

Cette dernière puissance s'était engagée, pendant la guerre, à fournir au Brandebourg une subvention de 180,000 thalers; mais c'était en vain que Frédéric-

[1] Dr P. F. Stuhr, *Op. cit.*, p. 14.

Guillaume avait réclamé cette somme; le gouvernement espagnol n'avait rien payé. L'Électeur résolut alors d'obtenir par la force ce qu'on avait refusé de lui donner de plein gré. Six vaisseaux furent équipés sous le commandement de Cornelis Claes van Beveren, lieutenant de Raule, et allèrent croiser à l'entrée du pas de Calais, pour surprendre la flotte des Indes orientales, qui, des ports de Flandre, se rendait à Cadix. Avant qu'on eût connaissance à Ostende de l'arrivée de van Beveren, l'habile navigateur captura, le 18 septembre 1680, un vaisseau espagnol, le *Charles II,* et le conduisit à Pillau, où la cargaison fut vendue aux enchères [1]. Pendant ce temps, Cornelis Reers, qui commandait en l'absence de van Beveren, était resté devant Dunkerque, épiant l'arrivée du duc de Parme, le nouveau gouverneur des Pays-Bas. L'Espagne s'indigna, non sans raison, contre l'insolence d'une marine dont l'existence avait été jusque-là ignorée; son mécontentement fut partagé par l'Angleterre, par la Suède et les Provinces-Unies; tandis que la Suède réclamait à la Haye, des vaisseaux de guerre anglais furent chargés de protéger l'arrivée du duc de Parme [2]. L'entreprise de Reers échoua; alors il se rendit dans le golfe du Mexique; mais en quatre mois il ne réussit à capturer que deux petits bâtiments.

[1] PAULI, *Op. cit.*, t. VII, p. 490. — Dr P. F. STUHR, *Op. cit.*, p. 23.

[2] DROYSEN, *Op. cit.*, t. III, p. 475.

Reers n'était pas encore de retour que deux vaisseaux allaient, dès le mois d'avril, croiser de nouveau dans le pas de Calais; deux mois après, le commandant Aldersen partait de Pillau avec quatre autres vaisseaux et recevait l'ordre, après avoir rallié les deux premiers, de se rendre sur les côtes d'Espagne devant Cadix. Arrivé à la hauteur du cap Saint-Vincent, il se trouva en face de la flotte espagnole, et dut accepter la bataille; après un combat inégal de deux heures [1], il parvint à s'échapper, et se réfugia dans le port de Lagos en Portugal, d'où il regagna Pillau vers la fin de 1681. Aldersen y était à peine rentré, que l'Électeur passait un nouveau contrat avec Raule, et, au commencement de l'année 1682, une petite flotte, équipée par ses soins, alla croiser dans la Méditerranée; mais elle ne parvint, après de longs mois, qu'à s'emparer d'une galère turque chargée d'huile. C'était un bien mince résultat pour tant d'efforts et de dépenses. Frédéric-Guillaume finit aussi par se fatiguer de ces expéditions navales, qui lui rapportaient si peu de profit et qui n'étaient après tout, un de ses historiens le reconnaît, que la piraterie exercée sous son nom; il y renonça pour donner toute son attention au commerce et aux entreprises coloniales. Raule joue là encore le rôle d'initiateur, et il fut, dans ce genre nouveau d'activité, l'auxiliaire le plus utile du souverain allemand.

[1] *Brandenburg-Preussen auf der Westküste von Africa.* Berlin, 1885, p. 5.

De tout temps, les intérêts du commerce avaient été l'objet des préoccupations du Grand Électeur; c'était surtout pour le développer dans le Brandebourg qu'il avait cherché à s'emparer des ports de Stettin et de Stralsund; obligé de les rendre à la Suède par le traité de Saint-Germain, il ne renonça pas pour cela à ses desseins, et, pour les mettre à exécution, il résolut de faire de Kœnigsberg, maintenant soustraite à l'influence de la Pologne, l'entrepôt et le centre du commerce de ses États. Tandis que des négociations étaient engagées avec l'Angleterre, et jusqu'avec le Pape et le grand-duc de Toscane, Raule fut chargé de voir quels avantages offrait le port prussien, au double point de vue de l'importation et de l'exportation. A son instigation, la création d'une compagnie de commerce fut résolue, et une grande activité régna bientôt à Kœnigsberg et dans Pillau, son avant-port; on y fit des quais, on y éleva des entrepôts et des baraques pour les marchandises et les matelots; on fit venir de Hollande des charpentiers pour construire des navires de commerce [1]. Les expéditions militaires qui furent alors entreprises contrarièrent bien, tout d'abord, ces projets pacifiques; mais Raule ne les poursuivit qu'avec plus de ténacité et d'énergie.

Frappé des avantages que procurait aux compagnies qui le faisaient le trafic des côtes d'Afrique et des Indes, Raule proposa à Frédéric-Guillaume d'y fonder des comptoirs, à l'imitation de ce qu'avaient tenté les

[1] Dr P. F. Stuhr, *Op. cit.*, p. 18.

autres nations. Séduit par les promesses de l'entreprenant navigateur, ce prince accéda à ses desseins; au mois d'août 1680, les *Armes de Brandebourg* et le *Morian,* deux vaisseaux équipés par Raule, mirent à la voile, sous pavillon prussien, pour les côtes de Guinée [1]. Ils furent bien accueillis par les indigènes, et, le 16 mai de l'année suivante, le chef de l'expédition, Philippe Pietersen Blonck, conclut avec trois des chefs nègres de la contrée située entre Axim et le cap des Tres Puntas un traité par lequel ceux-ci reconnaissaient la suzeraineté ou, comme on dirait aujourd'hui, le protectorat du Brandebourg; ils s'engagèrent en outre, par serment, à ne faire le commerce qu'avec les sujets de l'Électeur et promirent aussi de céder à ses délégués un emplacement où ils pourraient bâtir un fort. En retour, Blonck prenait l'engagement de revenir dans dix mois; pour sceller ce traité, il fit aux trois chefs quelques présents, et, en partant, il leur remit un drapeau, signe du protectorat de l'Électeur.

Les Hollandais s'émurent de l'extension rapide que prenaient ainsi la marine et le commerce du Brandebourg; pour y mettre obstacle, ils rappelèrent tous leurs compatriotes qui servaient à l'étranger, et la Compagnie des Indes orientales envoya sur les côtes de Guinée des corsaires qui s'emparèrent des *Armes de Brandebourg*. L'Électeur protesta et menaça d'user

[1] *Brandenburg-Preussen,* etc., 6. — PAULI, *Op. cit.,* t. VII, p. 495.

de représailles; néanmoins la Compagnie hollandaise refusa longtemps de rendre le vaisseau que ses corsaires avaient capturé, et les *Armes de Brandebourg* ne furent restituées qu'après des négociations qui durèrent plusieurs années. La prise de ce vaisseau ne refroidit pas cependant le zèle de Raule pour les entreprises coloniales, et il représenta avec tant de chaleur au Grand Électeur les avantages qui devaient en résulter pour ses sujets, que ce prince, séduit par les plans de l'habile commerçant, signa le 17 mars 1682 le décret qui instituait dans ses États une « Compagnie africaine » de navigation [1]. Il s'engageait à protéger par tous les moyens en son pouvoir les vaisseaux et les agents de cette société, dont le but, d'après ses statuts, était de faire le commerce sur les côtes de Guinée. Elle ne tarda pas à entrer en activité; deux frégates furent bientôt armées, par les soins de Raule, dans le port de Hambourg, afin de mettre à exécution le traité conclu l'année précédente avec les chefs indigènes d'Axim.

Le 12 juillet 1682, ces frégates mirent à la voile, et dans les derniers jours de décembre, après avoir visité et reconnu la côte d'Or, elles jetèrent l'ancre près du mont Mamfro; von Grœben, chargé de diriger l'expédition, se mit alors à la recherche des chefs nègres, ou « cabusiers », qui avaient traité l'année précédente avec Blonck; mais leur village avait été détruit par les nègres d'Adom; il finit toutefois par retrouver un

[1] Dr P. F. Stuhr, *Op. cit.*, p. 31.

de ces chefs, et, le 5 janvier 1683, il conclut avec lui et treize autres cabusiers un nouveau traité qui confirmait celui de Blonck [1]. Cinq jours auparavant, il avait pris, au bruit du canon, possession du territoire, en faisant hisser le drapeau électoral au haut d'un mât planté sur le mont Mamfro : à partir de ce moment ce mont prit le nom de Gross-Friedrichsberg, — plus tard Gross-Friedrichsburg. — On se mit aussitôt en mesure de le fortifier, et, quelque temps après, von Grœben, atteint de la fièvre, put reprendre le chemin de l'Europe : son œuvre était terminée.

Il n'était pas encore de retour à Berlin, que Frédéric-Guillaume se préparait à envoyer une nouvelle expédition sur les côtes de Guinée; des troupes, avec un matériel considérable, y devaient être expédiées. Au commencement de septembre, le *Lion d'or* et le *Phoque* partirent de Pillau avec ces renforts. A leur arrivée, des travaux d'agrandissement furent entrepris à Gross-Friedrichsburg; plusieurs cabusiers, en venant se joindre à ceux qui avaient traité avec von Grœben, avaient accru la prospérité de la jeune colonie; des négociations ouvertes avec les nègres du territoire voisin d'Accada allaient augmenter encore le nombre des protégés du Brandebourg [2]. Le 24 février 1684, un traité fut conclu avec leurs chefs; le même jour, un capitaine et neuf hommes prenaient possession d'un terrain concédé à la Com-

[1] *Brandenburg-Preussen,* p. 18.
[2] *Ibid.,* p. 25.

pagnie sur leur territoire, et y élevaient un retranchement : ce fut le fort Dorothée (Dorotheen-Schanze).

Le transfert du siége de la « Compagnie africaine » de Kœnigsberg à Emden, mesure prise cette même année 1684, montre combien Frédéric-Guillaume avait à cœur la prospérité de la société placée sous sa protection. Les habitants de Kœnigsberg avaient montré peu de zèle pour les entreprises coloniales, et le port de Pillau, déjà incommode par son peu de profondeur, ne l'était pas moins par son éloignement des côtes d'Afrique. D'un autre côté, la Baltique fermée pendant quatre mois d'hiver était un obstacle invincible au développement de la marine brandebourgeoise, et les droits perçus dans le Sund par le Danemark augmentaient encore les frais de ses transports. Toutes ces raisons déterminèrent l'Électeur à chercher dans la mer du Nord un port dont il pût faire le point d'attache et l'entrepôt de sa flotte [1]. Ce port fut Emden. A la vérité, cette ville n'était point une possession du Brandebourg; mais la forteresse de Gretsyl, située dans le voisinage, appartenait à Frédéric-Guillaume, qui, appelé par les États de la Frise-Orientale en lutte avec la régente Christine-Charlotte [2], s'était, en 1682, emparé par surprise de cette petite place. Peu

[1] Dr P. F. Stuhr, *Op. cit.*, p. 51. — *Brandenburg-Preussen*, p. 23.

[2] Fille d'Eberhard III de Würtemberg, veuve, depuis 1665, de Georges-Christian, en faveur duquel l'érection du comté de la Frise-Orientale en principauté avait été confirmée en 1662 par l'empereur Léopold. Imhoff, *Notitia S. Imperii Germanici*, p. 353.

de temps après, Emden, menacée par la régente, avait conclu avec Frédéric-Guillaume un traité pour la défense de ses droits [1] : le Brandebourg n'avait qu'un pas à faire pour s'y établir.

Raule, frappé des facilités que le port d'Emden, l'un des plus beaux d'Europe, offrait pour le commerce comme pour la course, avait engagé l'Électeur à y transporter le siége de la Compagnie africaine, dont les chantiers et les entrepôts avaient été jusque-là situés à Kœnigsberg et à Hambourg, et l'administration générale concentrée à Berlin. Des négociations furent entamées dans ce but, et bientôt un traité allait être conclu [2], par lequel la ville d'Emden s'engageait à recevoir dans ses murs une garnison brandebourgeoise, et dans son port les navires de la Compagnie de commerce électorale. Cette mesure fut complétée par deux autres d'une importance non moindre : l'établissement d'un conseil d'amirauté à Berlin et l'acquisition en toute propriété des vaisseaux de guerre que Frédéric-Guillaume n'avait eus jusque-là qu'en loyer, en même temps que la formation d'un corps d'officiers, de matelots et d'employés de marine. L'électeur de Brandedourg possédait déjà, nous l'avons vu, un vaisseau, le *Charles II,* enlevé aux Espagnols; il en acheta neuf autres à Raule; il eut ainsi une flotte de dix vaisseaux

[1] Leop. von Orlich, *Geschichte des preussischen Staates im XVII*[ten] *Iahrhundert,* t. I, p. 430.

[2] Ce traité est du 5 septembre 1684.

avec deux cent quarante bouches à feu, et Raule s'engagea en outre à tenir à sa disposition dix-sept autres navires, armés de cent cinquante-huit pièces de canon [1]. Quant au corps de marine, non compris les membres de l'administration, il fut composé d'un vice-commandant, de cinq capitaines, de douze pilotes et de cent vingt matelots.

Ayant à sa disposition des forces maritimes aussi considérables, Frédéric-Guillaume pouvait songer à étendre le cercle de ses entreprises coloniales; Taccarary, village placé quelques lieues à l'est d'Accada, allait être occupé; un établissement ne devait pas tarder non plus à être fondé dans l'île d'Arguin, située au sud du cap Blanc [2]; enfin des négociations seront entamées avec la France et le Danemark, pour s'assurer des débouchés et fonder des comptoirs dans les Antilles [3], avec lesquelles Raule voulait faire la traitè des nègres. Mais, avant ces entreprises, qui n'auront lieu qu'en 1685, et à l'époque à laquelle nous sommes arrivés, le Grand Électeur forma un projet bien plus vaste, ce fut de fonder une compagnie de commerce des Indes orientales et de nouer des relations avec les grands empires du Levant. Il ne faisait en cela que suivre l'exemple donné un demi-siècle plus tôt par Frédéric III, duc de Holstein-Gottorp.

Après avoir fondé la ville de Friedrichstadt sur les

[1] *Brandenburg-Preussen*, etc., p. 24 et 79.
[2] *Ibid.*, p. 45.
[3] Dr P. F. Stuhr, *Op. cit.*, p. 58.

bords de l'Eider, ce prince actif et entreprenant résolut d'en faire le centre d'une des industries les plus importantes de l'Europe, celle de la soie [1]; ne voulant pas recevoir cette matière précieuse par l'intermédiaire de la Hollande ou de l'Angleterre, il forma le dessein de la faire venir directement, à travers la Russie, d'un des pays d'Asie qui en produisaient le plus, de la Perse. A cette intention il avait envoyé, avec l'autorisation du grand-duc de Moscovie, au sophi alors régnant, Chah-Sefi, une ambassade solennelle, dont son « bibliothécaire et le mathématicien de sa cour », Adam Olearius, a raconté le long et curieux voyage [2]. Cette ambassade, à laquelle était attaché, en qualité de gentilhomme, Paul Fleming [3],

[1] « Il y voulut établir le commerce des soies, dit Ad. Olearius (*Voyages très-curieux et très-renommez faits en Moscovie, Tartarie et Perse,* etc., traduits par le sieur de Wicquefort. Amsterdam, in-folio, 1727, p. 1), qui est sans doute le plus important de tous ceux qui se font en Europe. » Ce fut à l'instigation du Hambourgeois Otto Brüggemann que Frédéric forma ce projet. Julius Tittmann, *Paul Flemings Lebensabriss,* p. 15.

[2] Voir plus haut, p. 254, note 2. Né en 1600 à Ascherleben, Adam Olearius, — en allemand Œlschlæger, — quelque temps après avoir terminé ses études à Leipzig, était entré au service du duc de Holstein; nommé secrétaire de l'ambassade envoyée en Perse par ce prince, Olearius rapporta d'Orient des manuscrits précieux et un grand nombre d'objets rares qu'il avait acquis dans son voyage. A son retour, il mit en ordre le cabinet du duc et s'occupa de traductions arabes et persanes, en même temps que d'études astronomiques. Il mourut à Gottorp en 1671.

[3] Ad. Olearius, p. 983 (trad. de Wicquefort), dit que Fleming était « un des gentilshommes des ambassadeurs », et p. 1108 il l'appelle « notre pasteur ». Fleming a chanté plusieurs des épisodes de cette longue expédition.

un des poëtes de l'école silésienne, ainsi que le patrice de Nuremberg, Jérôme Imhof, était conduite par Philippe Crusius, jurisconsulte et conseiller d'État, et Brüggemann, marchand de Hambourg. Partie de Gottorp le 22 octobre 1633, elle n'y rentra que le 1er août 1639 [1]. Mais bien que Chah-Sefi eût envoyé de son côté un ambassadeur au duc Frédéric, la mission, dont les violences de Brüggemann avaient d'ailleurs compromis le succès, resta sans résultat, et le seul profit qu'elle ait rapporté est la savante et curieuse relation d'Olearius, cet érudit, dit Huet [2], « aussi distingué par son savoir que par son jugement ».

Une des causes qui devaient fatalement faire avorter les projets du duc de Holstein, c'était la difficulté de faire passer, à travers des pays occupés par les Tartares non encore soumis à la puissance moscovite, les marchandises qu'il voulait faire venir de Perse; l'électeur de Brandebourg n'eut point la pensée de choisir cette route, plus courte en apparence, mais en réalité bien plus longue que celle de l'Océan, délaissée par Frédéric de Holstein; c'est par mer et à l'aide de la flotte

[1] Arrivée à Moscou le 14 août 1634, le manque de pouvoirs suffisants avait forcé l'ambassade de revenir à Revel; elle n'en était repartie que le 2 mars 1636, et ne s'était embarquée à Nijni-Novogorod, sur le Volga, qu'au milieu de juillet. Elle fit naufrage sur la Caspienne près de Derbent et n'atteignit les frontières de la Perse qu'à la fin de décembre; retenue trois mois à Chahmaky, en attendant les ordres du Chah, elle n'était entrée à Ispahan que le 3 août 1637.

[2] *Mémoires,* traduits par Charles Nisard. Paris, in-8°, 1853, p. 75, ch. III. Huet visita Olearius à Gottorp, au retour de son voyage de Suède en 1652.

qu'il venait d'acheter, qu'il résolut d'ouvrir des relations avec l'Orient. Ce ne fut pas toutefois avec le chah de Perse qu'il songea à les nouer, mais avec le Grand Mogol Aureng-Zeb, dont les immenses États pouvaient offrir au commerce allemand des ressources bien autrement considérables que ceux du sophi Chah-Abbas. Portugais, Hollandais, Anglais se disputaient alors ce vaste marché; Colbert, nous l'avons vu, avait fondé une compagnie pour y prendre part, le Grand Électeur crut ne pouvoir mieux couronner ses entreprises coloniales, qu'en établissant des relations suivies avec le souverain d'un des plus vastes empires de l'Asie, le maître de l'Inde presque entière.

Mais, pour atteindre ce but, il ne suffisait pas d'envoyer une ambassade au puissant monarque; il fallait avant tout, l'exemple de ce qui était arrivé à la mission confiée par le duc de Holstein à Crusius le prouvait, faire choix, pour réussir, d'un négociateur habile et expérimenté; la brutalité non moins que la conduite scandaleuse du Hambourgeois Brüggemann avaient été pour beaucoup dans l'échec de cette mission si coûteuse, et la condamnation à mort du coupable ambassadeur, un an après son retour, n'avait pu réparer le mal qu'il avait fait. Il n'était pas à craindre que Frédéric-Guillaume s'exposât à un pareil inconvénient; il se connaissait trop bien en hommes pour cela, et si l'origine ou la nationalité de ceux qu'il employa pendant son long règne lui importait peu, il les choisit toujours si bien qu'il trouva en eux les instruments les plus utiles de la régénération

du Brandebourg : c'étaient les Hollandais Raule, van Beveren, Reers, qui lui avaient permis de faire prendre rang au Brandebourg, malgré les obstacles que lui opposait la nature elle-même, parmi les nations maritimes; un Hollandais encore, Wicquefort [1], le traducteur d'Olearius, avait été longtemps son résident en France, et il venait de prendre, pour le représenter auprès de cette puissance, le Génevois Spanheim [2], l'érudit dont Bayle a fait, ainsi que de son frère, un si grand éloge, mais qui ne se montra pas diplomate moins habile, au jugement même de Saint-Simon [3], qu'il n'était savant numismate.

La France, on le sait trop, devait fournir au prince prussien quelques-uns des auxiliaires les plus actifs de sa puissance; s'il fut un des souverains qui mirent à profit, avec le plus d'habileté, la mesure impolitique de

[1] Abraham de Wicquefort, né en 1598 à Amsterdam, fut, en 1626, nommé résident à Paris de l'électeur de Brandebourg, fonctions qu'il conserva jusqu'à l'année 1658, où Mazarin obtint son remplacement; plus tard, le duc de Brunswick-Lunebourg le nomma son résident à la Haye, mais, arrêté comme traître, il s'enfuit en Allemagne; il mourut à Zell, en 1682.

[2] Ézéchiel Spanheim, fils de Frédéric et de Catherine du Port, né à Genève, le 7 décembre 1629, accompagna, en 1632, son père à Leyde, où il étudia sous Heinsius et Saumaise; nommé, vers 1651, professeur de philosophie à Genève, il ne tarda pas à aller à Heidelberg comme gouverneur des fils de l'Électeur palatin; il prit, dans son nouveau séjour, le goût de la politique; employé par Charles-Louis dans plusieurs négociations, il entra, en 1679, au service de Frédéric-Guillaume, qui l'envoya l'année suivante à Paris. *Relation de la cour de France,* par Ch. Schefer.

[3] « Spanheim, dit-il, si connu dans la république des lettres, et qui ne l'a pas été moins par ses négociations et ses emplois. » *Mémoires,* t. VIII, p. 164 (in-12). An. 1710.

la révocation de l'édit de Nantes, il n'attendit point qu'elle fût prise, pour attirer dans ses États les protestants opprimés par l'intolérance religieuse de Louis XIV, et plus d'un Français avait pris, avant 1685, le chemin de la capitale du Brandebourg. On en trouvait déjà à la cour, comme dans tous les emplois civils et dans l'armée; plusieurs des officiers les plus distingués de la flotte que l'Électeur venait de créer, étaient venus de France[1]. Ce fut un Français aussi, jadis récompensé, il est vrai, pour ses services, et anobli par le grand Roi, mais que sa qualité de protestant exposait maintenant à la persécution, sur lequel Frédéric-Guillaume jeta les yeux, pour en faire son négociateur auprès du Grand Mogol.

Tavernier, c'est de lui qu'il s'agit, était admirablement propre à représenter le Brandebourg auprès d'un monarque à la cour duquel il avait résidé deux fois; il n'était pas moins fait, grâce à sa longue expérience, pour initier le commerce allemand, car Frédéric-Guillaume voulait faire une entreprise d'intérêt général pour tout le nord de l'Allemagne[2], à la connaissance des richesses de l'Orient et en par-

[1] Parmi les officiers du *Friedrich-Wilhelm* se trouvaient, en 1680, les deux capitaines « français » de Gléraux et de Sableau, et sur le *Lion rouge* était le capitaine « français » de Bessanzey, ainsi que le « capitaine volontaire » Brion, encore un autre Français. *Brandenburg-Preussen*, etc., p. 10.

[2] Tavernier le dit en termes exprès, et au moment du transfert du siége de la Compagnie africaine de Kœnigsberg à Emden, Frédéric-Guillaume s'était efforcé de déterminer les habitants de la Frise-Orientale à prendre part à cette entreprise.

ticulier de l'Hindoustan. Qui révéla au souverain brandebourgeois l'existence du voyageur français? Je ne saurais le dire; mais on comprend que l'attention du Grand Électeur eût été attirée sur Tavernier; la réputation du célèbre voyageur était assez répandue, le bruit qui s'était fait autour de son nom et de ses ouvrages[1] avait été assez grand, pour qu'il fût connu d'un prince qui, suivant l'expression de Tavernier[2], savait « ce qui se passe dans tous les païs de ses voisins et alliés ». Frédéric-Guillaume s'était fait lire les *Voyages* de l'habile commerçant[3]; c'en était assez sans doute pour qu'il ait songé à attirer à son service un homme qui avait une connaissance aussi approfondie de l'Orient.

Mais si nous pouvons soupçonner sans peine ce qui porta Frédéric-Guillaume à attacher Tavernier à son service, nous ignorons comment au juste et à quelle époque le prince allemand et le voyageur français entrèrent en relation; celui-ci avait alors soixante-dix-neuf ans; il peut paraître étrange qu'arrivé à une vieillesse aussi avancée et alors qu'il avait déclaré lui-même[4], huit ans auparavant, que son âge ne lui permettait plus « d'entreprendre de nouveaux voyages », le Grand Électeur ait songé à faire appel à son expérience et à son habileté pour être son ambassadeur

[1] Ils avaient, nous l'avons vu, été traduits en allemand trois ans auparavant.
[2] *Manuscrit d'Aix*, f° 13, 1.
[3] *Ibid.*, f° 13, 2.
[4] Préface des *Six Voyages*.

auprès d'Aureng-Zeb; on ne comprend guère davantage, au premier abord, que Tavernier ait accepté cette mission. On a parlé, il est vrai, de la gêne dans laquelle l'avaient mis ses dépenses exagérées; mais c'est là une supposition que rien ne justifie ni n'appuie; si Tavernier a jamais été « incommodé », suivant l'expression de Bayle, ce ne doit être que plus tard; le prétendu détournement de son neveu, d'ailleurs, n'avait pu encore être fait, et quand il se rendit à Berlin, ce ne fut pas, nous le verrons, en marchand appauvri, mais en véritable grand seigneur qu'il voyagea.

La crainte de la persécution qui menaçait alors les protestants ne paraît guère avoir contribué davantage à déterminer Tavernier à se rendre auprès de Frédéric-Guillaume; il ne quitta pas, en 1684, la France en fugitif; mais il alla à Berlin, au su de tout le monde, visitant en route les autorités françaises qu'il rencontrait sur son passage, et revint tranquillement à Paris pour préparer son départ; on l'avouera, ce n'est pas là la conduite d'un homme qui redoute d'être persécuté. Il faut donc chercher une autre explication à la mission acceptée par Tavernier de la part de l'électeur de Brandebourg; il n'est pas difficile de la trouver, lui-même s'est chargé de nous la donner.

Dans le Journal qu'il a laissé de son voyage, Tavernier s'exprime ainsi sur les raisons qui le conduisirent à Berlin : « Le sujet de mon voyage, dit-il[1], estoit

[1] *Manuscrit d'Aix*, f° 12, 2.

que Son Altesse Électorale avait pris la résolution d'establir une compagnie de négoce, et comme ce grand prince a des connaissances universelles... et voit que les compagnies qui trafiquent aux Indes orientales, comme les Anglais et Hollandais et autres nations font, les ont rendus avec leurs païs très puissans et opulans, quoiqu'ils n'aient pas les avantages d'avoir des ports à faire sortir et entrer des vaisseaux, comme Son Altesse Électorale de Brandebourg... sur cette réflexion et sur la lecture que Son Altesse Électorale avait fait faire devant elle du livre de mes voyages, qui parlent avec tant d'expérience de tous les négoces qui se peuvent faire aux Indes, où j'ai consommé quarante et tant d'années... avec un si heureux succès, que je me suis acquis l'estime et l'affection des testes couronnées, monseigneur l'Électeur sur cela a eu (la) pensée de m'attirer à sa cour et à son service, où il attire volontiers les gens de mérite. »

J'ai reproduit presque en entier ce long passage du Journal de Tavernier, à cause des renseignements précieux qu'il donne sur les motifs qui l'engagèrent à se rendre auprès de Frédéric-Guillaume; on le voit, le célèbre voyageur était connu, et son mérite, il le dit avec une naïve complaisance, hautement apprécié par l'électeur de Brandebourg; ce prince, qui, dans la lecture des *Six Voyages,* avait appris combien était grande l'expérience de Tavernier et profonde sa connaissance de l'Orient, avait entendu sans doute aussi parler de l'activité de l'infatigable

vieillard ; il pouvait donc croire trouver en lui l'auxiliaire dont il avait besoin, et il est permis de supposer avec toute raison que, désireux de l'attirer à son service, il lui fit faire des ouvertures. Il n'est pas impossible de deviner qui en fut chargé.

Quatre ans avant ces événements, Spanheim était entré en fonction comme son résident à Paris; cet habile diplomate, qui sera chargé par son maître de diriger l'exode des réfugiés vers ses États, fut sans doute aussi l'intermédiaire dont Frédéric-Guillaume se servit auprès de Tavernier. Le célèbre voyageur était accessible à la vanité; il était facile de le séduire, en faisant briller à ses yeux la perspective d'être l'ambassadeur d'un prince puissant; cette distinction, couronnant d'une manière si glorieuse sa carrière, pouvait suffire à elle seule pour réveiller, malgré ses soixante-dix-neuf ans, son amour inné des entreprises et des voyages : se voir à la tête d'une flotte, jouer comme Caron, vingt ans auparavant, le rôle de fondateur d'une puissante compagnie, apparaître, en représentant d'un souverain étranger, à la cour du monarque qui l'avait vu autrefois simple marchand, n'y avait-il pas là de quoi éblouir l'ambitieux et intrépide vieillard, et lui faire oublier les intérêts de la France et du Roi, au service duquel, disait-il[1] dans une de ses dédicaces, « tous les moments de sa vie avaient été dédiés et devaient toujours être employés »? Malheureusement, à cette époque, le patriotisme

[1] *Recueil de plusieurs Relations. Épistre au Roy.*

était chose presque inconnue; Louis XIV lui-même, en persécutant une partie de ses sujets, allait les forcer de l'oublier, et des milliers de coreligionnaires de Tavernier devaient bientôt — quelques-uns avaient déjà commencé — renoncer à leur patrie et porter même, hélas! les armes contre la France.

Tavernier, en acceptant les propositions du Grand Électeur, allait-il, lui aussi, renoncer à sa qualité de Français? Rien ne donne lieu de le supposer, et il est probable qu'avant son départ, il n'y avait encore rien de décidé au sujet de sa conduite future; ce ne fut que pendant son séjour à Berlin que furent pris ses premiers engagements. Ce n'est pas d'ailleurs en exilé volontaire ou en cachette qu'il partit; il n'est même pas impossible que son voyage fût connu de Louis XIV; à cette époque, ce prince, par un aveuglement singulier, ne voyait pas de mauvais œil l'ambition de l'électeur de Brandebourg, et il avait même paru un instant favoriser ses entreprises maritimes[1]; Tavernier pouvait donc se rendre à la cour de Berlin, sans être exposé à encourir la colère du roi de France. Il s'empressa aussi d'accepter l'invitation de Frédéric-Guillaume, et, au mois d'avril 1684, il partit pour l'Allemagne; il ne devait revenir à Paris que vers la fin de cette même année.

Comment ce voyage a-t-il passé inaperçu des bio-

[1] Ce fut avec son assentiment que Frédéric-Guillaume poursuivit ses revendications contre l'Espagne. PAULI, *Preussische Staatsgeschichte,* t. VII, p. 488.

graphes français de Tavernier, ou a-t-il été confondu par eux avec son départ définitif en 1687? Cela ne peut s'expliquer que par le rôle effacé que le célèbre marchand jouait maintenant dans sa patrie; mais ce voyage ne fut pas sans retentissement en Allemagne, et le récit qu'en a laissé Tavernier nous permet de le reconstituer presque jour par jour. Suivant son habitude, et cela nous permet de deviner ce que pouvaient être les notes que l'exact commerçant avait rapportées de ses voyages d'Orient, il tint, pendant celui qu'il fit à la cour de Brandebourg, un journal exact de ses dépenses et de ses impressions. Qu'en est devenu l'original? Je l'ignore, mais la bibliothèque Méjanes en possède une copie complète; c'est un manuscrit sur papier de cinquante-deux folios [1], sans aucune indication qui en fasse connaître la provenance; d'une écriture nette du siècle dernier, ce document, malgré les nombreuses fautes de lecture qu'on y peut signaler dans les noms propres, est précieux, puisque, grâce à lui, il est possible de refaire, pendant une partie considérable de l'année 1684, la biographie de Tavernier. C'est en me servant de son propre récit et en le laissant souvent parler lui-même que je vais raconter l'épisode si curieux de son voyage à la cour de Frédéric-Guillaume et des autres princes allemands qu'il visita au retour.

[1] Voir à la fin de la préface

CHAPITRE II

Voyage à Berlin. — Tavernier chambellan du Grand Électeur et membre du « conseil de la marine ». — La Compagnie brandebourgeoise des Indes orientales.

Ce fut le 19 avril 1684 que, pour répondre à l'appel du Grand Électeur, Tavernier quitta Paris; mais il ne se rendit point directement à Berlin. Pour quelle raison? Il ne le dit pas, mais il est probable que ce fut pour visiter ses domaines. Il prit d'abord le chemin de la Suisse et, traversant Lyon, se dirigea sur Genève, puis de là sur Aubonne, en passant par Rolle. « A Rolle on lui avait prêté trois chevaux », pour se rendre à Aubonne; il « alla de cette ville à Yverdun sur ses propres chevaux [1] », preuve, s'il en était besoin, qu'il tenait à la fois maison à Paris et à Aubonne. Tavernier resta-t-il longtemps dans ses terres? Son journal ne nous l'apprend pas; mais comme il se borne à mentionner son passage par Aubonne, on pourrait croire qu'il s'y arrêta peu et qu'il se dirigea presque aussitôt sur Yverdun [2]. De là il alla « en bateau » à Soleure,

[1] *Manuscrit d'Aix,* f° 1, 2. « D'Aubonne à Iverdun j'ay esté sur mes chevaux. »

[2] Je reviendrai plus loin sur ce point.

d'où il se rendit à Huningue, sans, remarque-t-il, passer par Bâle[1].

A Huningue, Tavernier se retrouvait sur le sol français; dans cette ville, comme dans toutes celles du territoire qu'il traversa, non-seulement il fit visite aux autorités, mais il en reçut l'accueil le plus empressé; il y a là tout à la fois une preuve que son voyage n'avait sans doute rien de caché, et une marque de la considération dont il jouissait. Il était, raconte-t-il, à peine arrivé à son « logis », que le gouverneur de la ville l'envoya prier de dîner avec lui; il ne s'en tint pas à cette invitation, et, après le dîner, il fit monter à cheval cinq ou six officiers « pour mener son hôte voir les travaux et les fortifications d'Huningue ». Il s'agit sans doute de la citadelle que « le Roi faisait alors bastir sur le Rhin à une demi-lieue de Basle[2] ». D'Huningue, Tavernier se rendit « en bateau » à Brisach, puis de là à Strasbourg. Dès son arrivée à Brisach, « il monta au château » pour aller « saluer le gouverneur et madame la gouvernante ». « Après une conversation de deux heures », ceux-ci l'engagèrent à « prendre la collation avec eux[3] »; mais il n'accepta pas et revint « souper à son hôtel avec deux capitaines ».

[1] Le bateau d'Yverdun et les trois bateliers qui le conduisirent lui coûtèrent, nous apprend son *Journal*, 18 livres; il donna, en outre, 8 livres pour des provisions de bouche, « un repas fait à terre à deux lieues de Soleure », et « deux personnes qu'on prist pour ayder à ramer ». On voit, par cet exemple, avec quel soin Tavernier notait les moindres particularités de son voyage.

[2] *Manuscrit d'Aix*, f° 2, 1.

[3] « A cause d'une indisposition », le gouverneur ne soupait pas;

L'obligation pour tout étranger de donner son nom à la porte de la ville fit que l'arrivée de Tavernier à Strasbourg fut vite connue. Il était à peine depuis une heure à son hôtel que l'intendant lui envoya son carrosse et le fit prier par un de ses valets de chambre de venir dîner chez lui ou, « s'il estoit trop fatigué », de se rendre sur les quatre ou cinq heures à son jardin, situé près d'un des bastions de la ville ; « le gouverneur s'y devoit trouver avec plusieurs dames qui avoient lu ses livres de voyages, et se feroient une joie extrême d'en voir et saluer l'auteur ». Tavernier ne pouvait pas, ne fût-ce que « par déférence », ne pas accepter une offre aussi gracieuse. Il n'alla point, il est vrai, dîner chez l'intendant, mais à cinq heures il se rendit à son jardin ; il s'y vit l'objet d'une curiosité empressée qu'il devait rencontrer pendant tout son voyage, aussi bien en Allemagne et en Hollande qu'en France. « Estant arrivé, c'est toujours lui qui parle, (aussitôt) toutes ces dames, chacune selon son inclination, s'informèrent de moy de la manière de vivre des Indes et particulièrement des femmes qui se font [1] brusler après la mort de leurs maris et de leurs façons d'habillements [2]. » L'entretien se prolongea jusque vers les neuf heures, et avant de se séparer, la compagnie alla souper chez l'intendant,

ce fut sans doute la raison pour laquelle il ne retint pas Tavernier pour la soirée.

[1] Le manuscrit porte *vont*, sans doute par une erreur du copiste.

[2] On a là un échantillon du style incorrect et négligé du *Journal* de Tavernier ; on en a vu plus haut, p. 313, un encore plus incorrect.

où « tout se passa galamment et agréablement ». Le gouverneur voulait retenir Tavernier à dîner pour le lendemain; mais celui-ci le pria de l'excuser, « parce que le temps lui était cher » ; et étant allé de grand matin prendre congé de lui et lui demander un passeport à destination de Nimègue, il s'embarqua le plus tôt qu'il put pour Mayence, d'où il se rendit, toujours en descendant le Rhin, à Cologne.

Depuis de longues années déjà, Cologne était soumise à l'influence de la France; l'Électeur[1] gagné, en 1671, par Guillaume de Furstenberg, était resté depuis lors l'allié fidèle de Louis XIV; des officiers français étaient à son service, et l'ambassadeur de France jouissait à sa cour du plus grand crédit. Celui-ci, M. de Tambonneau[2], à la nouvelle de l'arrivée de Tavernier, envoya complimenter le célèbre voyageur par un de ses serviteurs, et le fit prier à souper. Tavernier accepta; il devait trouver à la table « superbement servie » de l'ambassadeur les officiers français

[1] Maximilien-Henri, fils du duc Albert VI de Bavière, né en 1621; il était devenu en 1650 électeur de Cologne, et évêque de Liége et d'Hildesheim; en 1671 il s'allia à Louis XIV, mais la prise de Bonn, en 1673, le força de conclure la paix l'année suivante. Il venait (1683) d'être nommé évêque de Munster, fonctions que l'opposition du Pape l'empêcha de remplir; il mourut en 1688.

[2] Fils de « la vieille Tambonneau, tante maternelle de M. de Noailles ». (Saint-Simon, *Mémoires*, t. II, p. 288, in-12.) D'après E. M. Guérard (*Liste des ambassadeurs, envoyés*, etc.), Tambonneau avait été nommé en 1681 à Cologne; on voit qu'il y était encore au milieu de 1684; Guérard, à la date de 1683, désigne de Croissi comme envoyé plénipotentiaire, ce qui doit être une erreur.

qui étaient au service de l'Électeur. « Le souper, dit-il[1], ne se passa pas sans qu'on bût quelques santés. » A son départ, l'ambassadeur et l'ambassadrice lui firent promettre de revenir dîner le lendemain avec eux et d'arriver « de bonne heure », afin d'avoir « le plaisir de l'entendre longtemps parler du gouvernement de la Perse et des Indes ». Tavernier n'y manqua pas[2], et avant et pendant le repas, l'entretien ne roula que sur ses voyages en Orient. M. de Tambonneau charmé aurait voulu le retenir encore tout le jour suivant, mais Tavernier le pria de le laisser partir; il avait hâte d'arriver à Nimègue.

Tavernier ne dit pas quelles raisons l'engageaient à traverser la Hollande et à faire ainsi, pour se rendre à Berlin, un second détour, presque aussi grand que le premier, qu'il avait fait en traversant la Suisse[3]; il ne semble pas avoir eu plus d'affaires particulières à régler aux Pays-Bas qu'il n'en avait en Suisse, et il y resta encore moins longtemps. Arrivé par bateau à Nimègue, il prit aussitôt avec ses deux serviteurs la voiture d'Utrecht; de là il se rendit sans s'arrêter à Amsterdam, où il s'embarqua pour Hambourg. Tavernier avait traversé la Hollande incognito; son voyage, du moins, ne paraît pas avoir été remarqué, et on ne le voit, dans les trois villes où il passa, entrer en rela-

[1] *Manuscrit d'Aix,* f° 6, 1.

[2] L'ambassadeur lui avait d'ailleurs, dit-il, envoyé « avant les dix heures un de ses carrosses ».

[3] On pourrait supposer qu'il prit la route de Hollande à cause de la plus grande facilité des communications.

tion avec personne; tout changea à son arrivée en Allemagne. Il venait à peine de dîner à l'hôtel où il était descendu à Hambourg qu'un M. Schmetter, qu'il appelle *Schemetter* tout court, vint lui rendre visite en carrosse et lui offrit l'hospitalité dans sa propre maison; Tavernier refusa, en s'excusant sur le peu de temps qu'il devait séjourner dans la ville, mais il accepta l'offre d'aller voir avec lui ce qu'elle offrait de curieux, « surtout les églises qui sont merveilleusement belles ». De là il se rendit chez M. de la Fontaine, beau-père de Schmetter et ministre de l'Église française de Hambourg[1]. « Le lendemain », ajoute-t-il, et ce détail donne de nouveau une haute idée de la réputation dont jouissait le célèbre voyageur, « je passai toute la journée à recevoir les visites qu'une partie de ce qu'il y avait de gens de considération et de mérite dans la ville me vinrent rendre. »

Comment Tavernier se rendit-il de Hambourg à Berlin, but de son voyage? Il ne nous l'apprend pas

[1] Andreas Fontanus ou de la Fontaine, né à Amsterdam, le 28 octobre 1621, étudia à l'université de Leyde, puis à celle de Saumur, et se distingua bientôt par sa connaissance profonde des langues orientales. (Cf. Erman et Reclam, *Histoire des réfugiés*, t. I, p. 265.) Revenu en 1644 dans sa ville natale, il était, en 1649, appelé comme pasteur à Emmerich, dans le duché de Clèves; en 1653, le 28 mai, il fut nommé pasteur de la communauté réformée d'Altona, et l'année suivante, il épousa Maria Ruiting, veuve de Luc. Brön, négociant d'Amsterdam; il exerça le ministère jusqu'en 1703, et mourut deux ans après, le 17 mai 1705. (Je dois ces renseignements à M. le pasteur H. Rœhrich, de Vandœuvres près Genève, qui prépare en ce moment une histoire de l'Église réformée de Hambourg.)

et se borne à mentionner, dans son Journal, que « pour le chariot de Hambourg à Berlin à douze livres par personne », il paya trente-six livres; sa dépense, « pour cinq jours passés sur les chemins », s'éleva en outre à trente-sept livres neuf sous [1]. Le voyage de Hambourg à Berlin, y compris une livre dix sous « pour le vin du cocher », lui coûta ainsi soixante-quinze livres à peu près [2]. Il en avait dépensé près de quatre-vingt-quatorze de Cologne à Hambourg, autant d'Aubonne à Cologne, soixante-deux de Lyon à Aubonne, et comme le seul voyage de Paris à Lyon ne lui avait pas coûté moins de cent quarante livres, on voit qu'il en avait dépensé 465 environ pour aller de Paris à Berlin [3]. Il avait mis deux mois douze jours à faire ce trajet; parti, en effet, nous l'avons vu, le 19 avril, il n'atteignit Berlin, à ce qu'il nous apprend [4], que le 30 juin suivant. Quelque lentes que fussent alors les communications, ce temps peut paraître long pour un pareil voyage; aussi doit-on admettre que Tavernier s'arrêta quelques jours dans sa propriété d'Aubonne.

Le premier soin de Tavernier, à son arrivée à Berlin, fut d'informer l'Électeur de sa venue; ce prince envoya aussitôt un de ses gentilshommes lui « faire

[1] *Manuscrit d'Aix*, f° 9, 1.
[2] Exactement 74 livres 19 sous.
[3] A la fin de son *Journal* (f° 47, 2), Tavernier compte 487 livres 6 sous; je n'ai trouvé, en faisant l'addition des diverses dépenses qu'il indique, que 465 livres 15 sous.
[4] *Manuscrit d'Aix*, f° 9, 2.

beaucoup d'amitiés», et lui annoncer qu'il «serait dans peu de jours à Potsdam», où il le recevrait. Quatre jours après, il chargeait le baron de *Quenispouse*[1], premier président de la Chambre des comptes, qui, de Potsdam, où l'Électeur était maintenant arrivé, se rendait à Berlin, d'amener Tavernier dans son carrosse.

Le Journal de Tavernier ne dit pas combien de temps il resta à Potsdam; mais la nouvelle de la visite qu'il fit à l'Électeur fut vite connue en Allemagne; une lettre de Berlin l'annonça presque aussitôt dans un journal de Hambourg, les *Relations hebdomadaires*[2] : «Le célèbre voyageur Tavernier, lisait-on dans un des numéros de juillet, c'est-à-dire quelques jours après son arrivée à Berlin, est venu à la cour présenter ses hommages à l'Électeur, et comme c'est un vieillard de quatre-vingts ans, Son Excellence, qui a pour lui une grande estime, lui a fait donner un siége et s'est entretenue assez longtemps avec lui sur différents sujets.» Ce n'était qu'une première entrevue, qui devait être suivie de longues négociations. En attendant, Tavernier revint à Berlin pour visiter, dit-il, sur l'invitation de Frédéric-Guillaume, l'arsenal électoral; M. Wetter,

[1] Le manuscrit porte Quenispouse, peut-être pour Quenispause. Il s'agit du baron Dedo von Kniphausen, qui ne figure, il est vrai, dans l'état des fonctionnaires, qu'à partir de 1687, mais qui put très-bien, dès avant 1684, occuper la place de premier président, restée vacante en 1680 par la mort de Raban von Canstein.

[2] *Monatsberichte der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, t. VII, p. 90.

colonel de l'artillerie, était chargé de le lui montrer en détail; on fit même, à ce qu'il rapporte, tirer en son honneur « le canon et les mortiers, bombes, carcasses et autres machines de guerre, dont cet arsenal était plus remply que ceux de tous les princes qu'il eût veu, tant dans l'Europe que dans l'Asie et autres parties du monde ».

Après avoir visité l'arsenal, Tavernier se mit en route pour retourner à Potsdam. Ici se place un épisode que nous verrons se répéter dans presque toutes les villes allemandes où il passera et qu'il m'a paru intéressant de mentionner, quelque peu important qu'il paraisse en lui-même. Pendant les quatre jours que Tavernier était, à son arrivée, resté à Berlin, un de ses serviteurs tomba malade de la fièvre; il venait de quitter l'hôtel où il avait logé depuis lors, et son maître s'était empressé d'envoyer le montant des dépenses qu'il avait faites, soit quarante livres sept sous; mais au moment où, dans le carrosse de M. Wetter, il allait sortir de Berlin, quelle fut la surprise de Tavernier, d'apprendre que l'hôtelier avait rendu à un de ses serviteurs les quarante livres, et était venu s'excuser de ce que sa femme les eût acceptées, disant « qu'il avoit eu commandement de Son Altesse » de ne rien recevoir! Tavernier assure qu'il défendit à son serviteur de reprendre l'argent; quoi qu'il en soit, le trait est curieux à noter comme une marque de l'empressement que l'Électeur mettait à s'attacher l'illustre voyageur, dont la révocation de l'édit de Nantes devait bientôt faire un proscrit ou

peu s'en faut dans sa propre patrie. Cet acte de générosité n'était d'ailleurs que le prélude des faveurs dont Frédéric-Guillaume combla Tavernier, pendant le séjour qu'il fit dans ses États.

Arrivé à Berlin, nous avons vu, le 30 juin, Tavernier ne quitta cette ville que le 15 août suivant; il resta donc dans le Brandebourg un mois et demi entier. Pendant tout ce temps, il fut traité avec la plus grande distinction et presque en souverain, mangeant à la table même de l'Électeur ou, quand celui-ci était indisposé [1], «avec les princes ses fils [2] ». En même temps les serviteurs de Tavernier avaient, ainsi qu'il nous l'apprend, « bouche en cour » ; et comme si ce n'eût pas encore été assez, les fournisseurs avaient ordre de ne recevoir aucun argent de l'hôte de l'Électeur : « Son Altesse n'avait point voulu permettre, dit-il, que je fisse aucune dépense dans toutes les terres de son obéissance [3]. »

[1] Le Grand Électeur était sujet à de violents accès de goutte, qui le tenaient éloigné de la cour.

[2] Frédéric-Guillaume s'était marié deux fois, comme on sait; de son premier mariage, avec Louise-Henriette de Nassau, il n'avait plus que deux fils encore vivants : Frédéric, né en 1657, qui lui succéda, et Louis, né en 1666, qui mourut trois ans après la venue de Tavernier. C'est sans doute avec ces deux princes que mangeait le voyageur français. Des quatre fils de la seconde femme du Grand Électeur, Dorothée, fille de Philippe, duc de Holstein-Glucksbourg, l'aîné, Philippe-Guillaume, né en 1669, n'avait, on le voit, que quinze ans, et le plus jeune, Christian-Louis, que sept ans; il est probable, dès lors, que ces jeunes princes ne mangeaient pas à la table électorale, et peut-être vivaient-ils avec leur mère, dont Tavernier ne parle pas, et qui menait une existence très-retirée.

[3] *Manuscrit d'Aix*, f° 12, 1.

Ces prévenances et cette hospitalité généreuse étaient sans doute un hommage rendu par Frédéric-Guillaume au mérite de Tavernier; mais elles avaient aussi un but intéressé; par là, ce prince cherchait à retenir à son service ou à gagner à ses intérêts un homme qui pouvait, grâce à son expérience, le servir en Orient. Tavernier s'était rendu près de lui pour jeter les bases, à l'imitation de ce qu'y avaient fait les Anglais et les Hollandais, d'une compagnie de commerce aux Indes orientales, dont l'Électeur attendait pour ses sujets les plus grands avantages. Ce but ne fut pas perdu de vue, pendant tout le temps que le voyageur français resta dans le Brandebourg; il ne se « passa pas un jour, dit-il [1], que je n'aye esté en conférence avec Son Altesse, pour l'establissement de la Compagnie électorale ».

De ces conférences prolongées, sortit un projet mûri dont on trouve les bases dans les lettres patentes qui furent accordées à Tavernier; ces lettres qui fixaient les conditions dans lesquelles la compagnie qu'il devait établir se constituerait et pourrait se développer, sont données *in extenso* à la fin de son Journal, et on les trouvera ci-après. Mais l'Électeur ne se borna pas à les octroyer; afin d'assurer le succès de l'entreprise confiée au voyageur français, il résolut d'envoyer, avec un apparat et un déploiement de forces tout particuliers, une ambassade au Grand Mogol; « pour la conduite de son ambassadeur »,

[1] *Manuscrit d'Aix*, f° 14, 1.

qui ne devait être autre que Tavernier, « il donnait, je cite textuellement ce dernier [1], trois vaisseaux, l'un de cinquante à cinquante-cinq pièces de canon, l'autre de vingt-quatre pièces, et le troisième de seize à dix-huit pièces; l'équipage du grand sera de cent soixante hommes ou plus, tant officiers que matelots et soldats; celuy de vingt-quatre pièces, de quatre-vingts hommes, tant officiers que matelots et soldats; celuy de seize à dix-huit, de soixante hommes, tant officiers et matelots que soldats; (il y aura) de plus cent hommes de guerre, qui ont esté officiers et qui tous sçavent faire joüer l'artifice, comme grenades, mortiers et bombes, carcasses et toutes sortes de machines de guerre de diverses façons qui sont dans les arsenaux de Monseigneur l'Électeur, en très-grand nombre. Ces cent hommes seront habillés de fin drap d'*Hollande* bleu, avec *des* larges galons d'or dessus. »

On voit avec quel soin on avait prévu dans les moindres détails tout ce qui se rapportait à cette expédition, qui ne devait pas se faire; la question de l'armement, on peut le croire, ne fut pas négligée; Tavernier toujours verbeux nous donne jusqu'au nombre des mortiers et bombes, etc., que devaient emporter les trois vaisseaux chargés de le conduire. « Premièrement quatre cens bombes avec leurs mortiers de quarante livres chacune. Plus deux cens bombes de soixante-quinze livres chacune avec leurs mor-

[1] *Manuscrit d'Aix*, f° 14, 2.

tiers. Plus deux cens bombes de cent quatre-vingts livres chacune avec leurs mortiers. Plus deux cens bombes de trois cent soixante-quinze livres chacune avec leurs mortiers. Plus deux cens bombes de cinq cens cinquante livres chacune avec leurs mortiers. Plus dix mille grenades. Plus une tres grande quantité de boulets de feu, qui lorsqu'ils sont allumés et que l'on y jette de l'eau dessus, plus on les enflamme, et ils bruslent davantage, et mesme quand ils tombent dans une rivière, c'est lors qu'ils font le plus grand désordre et fracas. »

Après ce luxe de détails, qui donnent au moins une idée de sa prolixité, Tavernier termine par le renseignement suivant qui le concerne seul, mais qui n'en est que plus curieux, au point de vue qui nous occupe[1] : « Cette flotte sera conduite par moy Tavernier où il faudra, et aussi Monseigneur l'Électeur m'a fait ambassadeur, après m'avoir honoré de la charge de *son* chambellan, qui se nomme en allemand *Kameheer*[2], et m'a fait aussi gentilhomme de sa chambre[3] et conseiller de sa marine. » Ces titres et cette mission étaient

[1] *Manuscrit d'Aix*, f° 16, 1.

[2] L'orthographe bizarre du mot *Kammerherr*, défiguré en *Kameheer*, montre que Tavernier ne connaissait peut-être pas l'allemand aussi bien que le prétendent tous ses biographes et qu'il le dit lui-même dans la préface de ses *Voyages*. Quant à la charge de chambellan donnée à Tavernier par le Grand Électeur, aucun de ses historiens français n'en a parlé, et elle n'a été mentionnée jusqu'ici que par Gottlieb Friedlænder, dans l'étude dont j'ai eu déjà occasion de parler.

[3] Tavernier avait d'abord été fait gentilhomme de la chambre, comme on le verra plus loin.

faits pour satisfaire la vanité bien connue du grand voyageur. Voici maintenant la « teneur de la patente de Son Altesse Électorale de Brandebourg [1] », patente, je l'ai dit, qui fixait les conditions dans lesquelles devait se constituer la Compagnie confiée à la direction de Tavernier. Je la donne en entier, à cause des renseignements curieux qu'elle renferme sur l'état du commerce allemand et de la manière dont on le comprenait à la fin du dix-septième siècle.

« Nous Frédéric-Guillaume, par la grâce de Dieu Margrave de Brandebourg, Premier Électeur du Saint-Empire, Duc de Prusse, Magdebourg, Julliers, Cleves, Bergue, Stetin et Pomeranie, des Cassubes et Vandales, comme aussy de *Crosne* [2] et *Dagerndorffen* [3] (Silésie), Bourgrave de Nurnberg, prince de Halberstadt [4], Minden et Camin, Comte de la Marche et Ravensberg, Seigneur de Ravenstein, Lauenbourg et *Butau* [5], etc. Faisons sçavoir et donnons à connoistre à tous ceux qui ces présentes verront que le sieur Jean [6] Tavernier, chevalier, baron d'Aubonne, estant venu en nostre cour et nous ayant fait des propositions pour l'établissement d'une Compagnie sur les grandes Indes, nous les avons agréées et (avons) fait exposer en

[1] *Manuscrit d'Aix*, f° 48, 1.

[2] Crossen sur l'Oder, ville du Brandebourg.

[3] Jægerndorf, ville de Silésie échangée, deux ans plus tard, par le traité de Berlin (1686), contre le cercle de Schwiebus. Cf. Frédéric II, *Mémoires de Brandebourg*, p. 88.

[4] Le manuscrit donne *Stalberstad*.

[5] Butow. Le manuscrit donne aussi Lawenbourg.

[6] Le mot Baptiste a été omis dans le manuscrit.

ce mémoire les conditions que nous accordons à ceux qui voudront entrer dans ladite Compagnie et fournir de l'argent pour en faire le négoce.

« I. En premier lieu, nous promettons de donner à cette Compagnie notre octroi, pavillon et toute sorte de protection, afin qu'elle puisse moyennant cela s'aller establir sur la coste des Indes et y faire le commerce, à l'exemple des Hollandais et autres nations, et en cas que ladite Compagnie soit endommagée ou troublée là-dedans, soit en Asie ou en Europe, nous promettons de la maintenir par des représailles et autres voies convenables, de même que nous ferions si on avoit fait insulte à nos propres sujets.

« II. Il sera permis d'entrer dans cette Compagnie à des personnes de toutes sortes de nations, lesquelles jouiront également aussi bien des droits et priviléges que nous accordons à ladite Compagnie que du gain et profit qui s'y fera.

« III. La somme pour laquelle on y voudra entrer sera *assignée* sur l'une des chambres d'Hambourg ou Emden, et les intéressés auront toute la liberté de disposer de leurs fonds en argent ou vaisseaux, effets et marchandises, comme ils jugeront à propos.

« IV. Ils feront administrer le tout par des directeurs et officiers tels qu'il leur plaira et suivant le réglement dont ils conviendront pour cela entre eux.

« V. Le partage du profit sera fait à proportion des sommes que chacun y aura mis; toutes les fois que les interessés le trouveront bon, parmy lesquels interessés neantmoins personne ne pourra pretendre

à la fonction *du* directeur de la Compagnie, ny avoir voix parmi eux, a moins que d'y estre entré pour une somme *que* [1] quatre mille escus.

« VI. Pour mettre ce négoce en train et pour en faciliter les commencemens. Nous fournirons pour le premier voyage que la Compagnie fera faire vers les Indes nostre fregate *Charles Second* [2], que nous avons à Hambourg, en tel estat que le dit vaisseau se trouve presentement et avec le canon qui est dessus, sans en pretendre aucune retribution de la dite Compagnie.

« VII. Nous luy presterons de mesme pour ce voyage deux pataches de quinze à seize pièces de canon, comme aussy cent soldats et [3]... grenadiers a nostre paye, sans que la Compagnie en soit chargée aucunement.

« VIII. Pour obtenir du Grand Mogol la liberté de commerce dans ses Estats et particulièrement celle de faire une loge [4] à Seurat [5], nous fournirons [6]... mortiers, bombes, grenades, pots a feu, dont on fera present au Grand Mogol, à condition neantmoins que les

[1] Ce *que* semble faire croire qu'il y avait dans l'original les mots « plus forte », qui auraient été omis dans la copie.

[2] Le vaisseau qui avait été, comme je l'ai dit p. 298, pris aux Espagnols par van Beveren, quatre ans auparavant, et armé depuis par l'Électeur.

[3] Le chiffre a été omis.

[4] « C'est ainsi qu'on appelle la maison destinée pour le Comptoir », dit Tavernier dans la *Relation d'un lâche attentat commis en Perse par les Hollandais, l'an* 1667, etc. *Voyages*, t. I, p. 777.

[5] Surate.

[6] Le mot exprimant le nombre de ces objets a été passé.

contre-presens de ce prince soient et demeurent a nous privativement.

« IX. Le susdit sieur Tavernier aura soin de disposer et fournir une somme de quarante mille escus pour les frais de l'equipage, marchandises et charge des vaisseaux qu'il faudra pour ce premier voyage.

« X. Les provisions de bouche, payement des matelots, officiers, directeurs et sous-directeurs de la Compagnie et autres frais semblables, se feront de mesme aux depens de la Compagnie, sans que nous soyons obligés d'y fournir quoy que ce soit.

« XI. Le premier voyage estant fait et finy par un heureux retour, nous entrerons pour la valeur des trois vaisseaux susdits dans la Compagnie et ferons consigner le capital de cette somme sur la chambre d'Emden, avec promesse d'y obtenir, du magistrat de la ville, exemption et affranchissement entier des droits d'entrée pour le premier retour, et ensuite, pour tout le temps que cet octroy durera, une taxe des droits et pilotages au plein contentement des interessés.

« XII. Le présent octroy sera pour vingt ans pendant lesquels la Compagnie, pour reconnaissance de la protection que nous luy donnerons, nous fournira cinq pour cent du gain qui se trouvera estre fait a chaque retour, sans neantmoins que les deux premieres années, nous pretendions d'y participer en aucune manière.

« XIII. Tous ceux qui voudront, aux conditions marquées cy-dessus, entrer en cette Compagnie, se

pourront adresser à notre[1] admirauté de Berlin et luy signifier leur nom et la somme pour laquelle il leur plaira de s'y interesser et prendre part aux avantages que nous venons de leur offrir.

« En foy de quoy nous avons signé les presentes de nostre main et y avons fait apposer le scel de nos armes.

« Fait à Cologne sur la Sprée[2], le 10 juillet 1684.

« *Signé :* FRÉDÉRIC-GUILLAUME (électeur). »

Et scellé du grand sceau en cire rouge.

La date des lettres patentes qui instituaient la Compagnie de commerce des Indes orientales montre que les négociations entre Tavernier et l'Électeur marchèrent vite; dix jours après son arrivée à Berlin, le contrat qui nommait le voyageur français directeur de la nouvelle Compagnie était signé; dès lors, sa mission à la cour électorale pouvait sembler terminée : pourquoi resta-t-il encore plus d'un mois auprès de Frédéric-Guillaume? et que fit-il dans le Brandebourg jusqu'à la fin d'août? Il est difficile de répondre d'une manière explicite à ces questions sur lesquelles le journal de Tavernier ne donne aucun renseignement; cependant on peut supposer que toute fondée qu'elle était en principe, il restait sans doute encore

1 Le manuscrit porte *nos*.

2 Une des cinq villes, réunies en 1714, dont se compose la capitale de la Prusse; les autres sont Berlin, Friedrichswerder, Neustadt ou Dorotheenstadt et Friedrichsstadt. *Dictionnaire géographique universel.* Paris, 1825, in-8°, t. II, p. 74.

plus d'un point de détail ou d'exécution à régler au sujet de la Compagnie des Indes; il y avait déjà là une raison qui pouvait retenir le voyageur étranger à Berlin; mais il en eut aussi, évidemment, d'autres plus personnelles, pour prolonger son séjour dans la capitale du Brandebourg.

Nommé par le Grand Électeur gentilhomme de sa chambre[1], en même temps que membre du Conseil de l'amirauté, Tavernier devait naturellement désirer remplir ses fonctions à la cour et même aspirer à en avoir de plus hautes; après avoir été fait simple gentilhomme de la chambre, le 10 juillet, il fut, le 4 août[2], élevé à la dignité de chambellan[3], et reçut ce même jour la clef, insigne de son nouveau titre. Ces fonctions qui l'attachaient à la personne de l'Électeur durent l'engager à rester à Berlin plus longtemps qu'il ne l'aurait peut-être fait sans cela; en même temps, elles contribuèrent, sans aucun doute, à lui suggérer la pensée de renoncer à sa patrie, ainsi que de se fixer dans le Brandebourg, et même, ce qui peut surprendre davantage, à lui faire prendre la résolution de vendre son domaine d'Aubonne. Ce n'est pas là une simple supposition; une lettre de Frédéric-Guillaume au Conseil de la ville de Berne[4],

[1] Les lettres patentes qui lui donnaient ce titre sont du 10 juillet, comme celles qui instituaient la Compagnie des Indes orientales. *Kœn. geh. Staatsarchiv*, cité par Friedlænder, *Op. cit.*, p. 91.

[2] Dans son *Journal*, Tavernier paraît placer sa nomination de chambellan avant celle de gentilhomme de la chambre.

[3] *Kœn. geh. Staatsarchiv.* Voir à l'Appendice.

[4] Voir à l'Appendice.

datée du 5 août, l'informait du dessein de Tavernier à cet égard, et priait « Leurs Excellences » de donner au voyageur français toutes les facilités nécessaires pour qu'il pût se défaire de sa propriété; il leur demandait même pour lui l'exemption des droits de mutation. Cette lettre, qui fut évidemment écrite sur la demande et, à ce qu'il semble, d'après des notes mêmes de Tavernier[1], est un document précieux, qui nous renseigne de la manière la plus précise sur cet épisode si peu connu de la vie du célèbre voyageur.

En sa qualité de dernier nommé, Tavernier avait, malgré son grand âge, pris place au dernier rang, parmi les gentilshommes de la chambre. Cela donna lieu, rapporte Friedlænder[2], je ne saurais dire sur la foi de quelle autorité, à une plaisanterie dont on s'amusa un instant. Un ami ayant envoyé à M. Chwalkowski, attaché à la cour, un baril d'une espèce particulière d'hydromel, « breuvage si salubre, lui écrivait-on, que les habitants de la Lithuanie, qui en boivent avec mesure, atteignent l'âge le plus avancé », Chwalkowski répondit en riant qu'il s'étonnait qu'on voulût apprendre aux Berlinois comment on devient vieux, quand le plus jeune page de la cour électorale avait quatre-vingts ans, ce qui laissait penser combien le grand maître était âgé.

[1] *Kœn. geh. Staatsarchiv.* Voir ces notes à l'Appendice. Je ne sais pourquoi Friedlænder a supposé qu'elles avaient été écrites en novembre, pour provoquer, après le refus du conseil de Berne, une nouvelle démarche de la chancellerie électorale.

[2] *Op. cit.* (*Monatsberichte,* etc., ch. VII, p. 92.)

Jusqu'à quel point cette anecdote est-elle fondée? Il importe peu de le savoir; mais elle peut paraître aussi vraie que ce que Friedlænder rapporte de la figure faite par Tavernier à la cour de Berlin. Un vieillard comme lui, dit-il, ne put se trouver à son aise au milieu de la troupe des jeunes cavaliers qui la remplissaient; objet d'intérêt tout d'abord, il aurait cessé bientôt d'inspirer la curiosité; il aimait à raconter, mais ses récits ne se seraient pas toujours ressemblés; par là, la confiance qu'il avait d'abord inspirée aurait diminué, et avec elle son crédit; devenu même parfois un objet de raillerie, Tavernier aurait bientôt quitté la cour et le Brandebourg [1]. C'est là un petit roman que l'ignorance des faits a pu seule inspirer à M. Friedlænder; Tavernier ne resta pas assez longtemps à Berlin pour que son crédit ait pu si vite s'épuiser, et d'ailleurs, ce ne fut pas dans la société des jeunes cavaliers de la cour, mais dans celle même des princes, comme nous l'apprend son Journal, qu'il vécut pendant son séjour dans la capitale du Brandebourg.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs du rôle et de la figure que Tavernier a pu jouer à la cour de Brandebourg, il est certain qu'il conserva jusqu'à la fin la con-

[1] Friedlænder, parmi les histoires qui auraient, paraît-il, provoqué l'incrédulité des courtisans de Frédéric-Guillaume, parle du récit de la chasse au cerf faite par le Grand Mogol, à l'aide de faucons qui se roulent dans le sable et aveuglent les cerfs en le leur secouant dans les yeux. Cette anecdote paraît singulièrement apocryphe, puisque Tavernier fait, dans ses *Voyages*, un récit de cette chasse tout différent.

fiance et l'estime de l'Électeur, comme ce prince le montra par la distinction qu'il lui conféra au moment de son départ. Le voyageur français avait voulu quitter Berlin dès le 13 août; après avoir vu son amour-propre satisfait par sa nomination successive au titre de gentilhomme de la chambre et de chambellan, il devait avoir hâte d'aller exercer ses fonctions de « conseiller de marine » et de prendre officiellement la direction de la Compagnie de commerce dont la fondation avait été l'objet principal de son voyage. Mais l'Électeur le pria de différer son départ de deux jours; il ne quitta ainsi Berlin que le 15 août. Suivons-le, à l'aide de son Journal, depuis cette ville jusqu'à Paris.

CHAPITRE III

Retour de Tavernier de Berlin à Paris. (1684-1685.)

Au moment où, le 13 août, raconte Tavernier, il était allé « prendre congé » de Frédéric-Guillaume, ce prince lui demanda de remettre son départ de deux jours, afin d'avoir le temps de lui donner une « croix de son ordre [1] » ; il était difficile de ne pas céder à ce désir; le voyageur français ne quitta ainsi la cour électorale que le 15, un mois et demi juste après son arrivée à Berlin. La décoration que Frédéric-Guillaume voulait conférer à Tavernier était l' « Ordre de la Générosité [2] », créé récemment par le prince électoral [3]. Le célèbre voyageur ne fut pas le seul Français qui reçut cette distinction, elle fut, vers la même époque ou peu après, conférée aussi à M. le colonel du Buisson, ainsi qu'à MM. de Montrevel, de Ruvigny,

[1] *Manuscrit d'Aix*, f° 12, 2.

[2] « Aussi, dit Tavernier, sur un des côtés de la croix est gravée la Générosité », ce qui n'est pas entièrement exact.

[3] *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les États du Roi*, par MM. Erman et Reclam. Berlin, in-8°, t. II, p. 133. Je ne sais pourquoi Tavernier dit que cet ordre « était de toute ancienneté dans la maison de Brandebourg »; il avait été créé en 1667; plus tard, il fut remplacé, suivant Erman, par l' « Ordre pour les Mérites ».

du Moulin et de Sacetot[1]. Pour lui, il fut inscrit dans la commanderie d'Osterwieg[2].

Ce ne fut pas là d'ailleurs l'unique souvenir que Tavernier reçut de Frédéric-Guillaume, au moment de son départ. « Je n'estois pas encore, rapporte-t-il dans son Journal, hors de la cour du palais de Son Altesse, que M. de *Kemps*[3] me vint gratifier de la part de Mgr. l'Électeur d'une boîte garnie de très-beaux diamants ou estoit le portrait de Son Altesse Électorale. » Frédéric-Guillaume n'était pas très-avare de son portrait; mais la manière dont il le fit offrir au voyageur français montre tout le prix qu'il mettait à se l'attacher et à lui témoigner son estime.

Ainsi comblé d'honneurs et de présents, Tavernier se mit en route pour Hambourg; il avait cette fois un intérêt direct à se rendre dans cette ville, puisque c'était dans son port qu'était réunie la flottille qui devait le conduire aux Indes. Il partit dans un « carrosse à six chevaux », que l'Électeur avait mis à sa disposition; ce prince, qui ne se croyait pas quitte envers son hôte, tant qu'il serait dans ses États, chargea en outre un des postillons de la cour, qui accompagnait la voiture de Tavernier, de payer tous

[1] *Mémoires*, etc., t. II, p. 134. « La croix de l'Ordre de la Générosité, dit Erman, était à huit pointes d'azur; au haut se trouvait la lettre F, avec le bonnet électoral... Sur les trois autres branches était écrit en lettres d'or le mot Générosité; entre les branches, des aigles tenaient les ailes étendues. »

[2] FRIEDLÆNDER, *Monatsberichte*, etc., t. VII, p. 92.

[3] Je ne sais de qui il peut être ici question.

ses frais de route[1]. D'autres honneurs et d'autres marques de prévenance attendaient à Hambourg le voyageur français.

Le lendemain de son arrivée dans cette ville, le commissaire de la marine, M. Broodt, sur l'ordre qu'il avait reçu de Berlin, le vint prendre à son hôtel, « pour lui faire voir les vaisseaux que l'Électeur donnait pour les Indes ». Reçu au bruit du canon, comme un personnage du plus haut rang, il fut, après sa visite, reconduit par le commissaire à son hôtel. Le jour suivant ce fut le tour des magistrats de Hambourg, qui vinrent le féliciter sur les « hautes charges dont l'électeur de Brandebourg l'avait honoré » ; ils l'invitèrent ensuite à visiter les caves de la ville, vaste entrepôt, où « il entrait pour plus de trois millions de vins de France, d'Espagne, du Rhin, de Hongrie et du pays », achetés par les soins des « Seigneurs de la République » ; négoce, ajoute Tavernier, dont les profits leur servent à payer la garnison de Hambourg.

De Hambourg, Tavernier se rendit « par eau » à Harbourg[2], « forteresse d'importance », éloignée de deux lieues de Hambourg et qui appartenait au duc de Zell[3]. Sans s'y arrêter, il se dirigea aussitôt vers la capitale des États de ce petit souverain, qui, dans la dernière guerre, avait par sa bravoure[4] et son habi-

[1] Tavernier, dans son *Journal*, f° 16, 2, note seulement « 6 livres dépensées pour libéralités ».

[2] *Arrebour* dans le manuscrit, f° 17, 2.

[3] Celle ou Zelle. Le manuscrit écrit Zeel.

[4] Le duc de Zell avait, avec son frère Ernest-Auguste, puissamment contribué à la défaite du maréchal de Créqui à Consarbrück.

leté tenu en échec les armées de Louis XIV. Tavernier ne dit pas quel motif le détermina à aller à la cour de Zell, pas plus qu'à celle des autres princes allemands qu'il devait aussi visiter; mais il y avait une raison bien faite pour le décider à se rendre à Zell, c'était l'hospitalité que le Duc avait accordée à tant de Français et le désir de saluer dans la Duchesse une compatriote. Cela peut expliquer le détour considérable qu'il fit, en passant par Zell et Hanovre, pour se rendre de Hambourg à Emden. Georges-Guillaume[1] avait, en 1665, contracté avec Éléonore Desmier d'Olbreuse[2], issue d'une famille noble du Poitou, un « mariage de conscience[3] » demi-secret, devenu, en 1676, une union avouée et publique[4].

[1] Second fils de Georges, duc de Lunebourg, et d'Anne-Éléonore de Hesse-Darmstadt, né en 1624; d'abord duc de Hanovre, il avait, en 1665, à la mort de son frère ainé, Christian-Louis, échangé ce titre contre celui de duc de Zell, tandis que Jean-Frédéric, son troisième frère, devenait, lui, duc de Hanovre, titre qu'il posséda jusqu'à sa mort, arrivée en 1679.

[2] Fille d'Alexandre et de Jacquette Poussard de Vandré, née le 3 janvier 1639 au château d'Olbreuse, entre Niort et la Rochelle. Attachée comme dame d'honneur à la princesse de Tarente, elle la suivit en Hollande, quand cette princesse s'y fixa avec son mari; pendant l'hiver 1663-64, elle l'accompagna à la cour du landgrave de Hesse; c'est là que le duc Georges-Guillaume la vit et s'en éprit. Cf. *Éléonore Desmier d'Olbreuse, duchesse de Zell*, étude pleine d'intérêt de M. Horric de Beaucaire. In-8°, Paris, 1884.

[3] Expression de la duchesse Sophie. *Memoiren der Herzogin Sophie nachmals Kurfürstin von Hanover*, p. 25. Lettre du 12 novembre 1665 à l'électeur palatin Charles-Louis. A la suite de ce mariage, Éléonore prit le nom de madame d'Harbourg, qu'elle échangea pour le titre de duchesse de Zell, en 1676.

[4] Le mariage eut lieu le 2 avril, en présence du duc Antoine-

Sous l'influence d'Éléonore, la cour de Zell s'était peuplée de Français; dès 1670, Georges-Guillaume avait confié au fils d'un simple artisan des Trois-Évêchés, Chauvet, le commandement de ses troupes; dans le conseil, comme dans les armées du Duc, à la tête des diverses administrations, se trouvaient des Français; mais c'était surtout dans l'entourage de la Duchesse, cela se comprend, qu'on en rencontrait le plus; à l'exception d'un seul, tous les gentilshommes attachés à son service étaient d'origine française; il en était de même, à plus forte raison, de ses dames d'honneur. On comprend quel attrait devait avoir pour Tavernier cette cour remplie de ses compatriotes; il y en avait un en particulier qu'il pouvait être satisfait de revoir, quoiqu'il n'en parle pas, c'était Samuel Chappuzeau, fixé à Zell depuis trois ans[1], et qui n'avait point encore écrit cette « Défense », où il a traité d'une manière si injurieuse son ancien ami.

A la nouvelle de l'arrivée du célèbre voyageur dans sa capitale, Georges-Guillaume l'envoya aussitôt « prier de venir dîner avec lui », disant qu' « il ne souffrirait pas qu'il mangeât à une autre table que la sienne », « une des plus belles d'Allemagne[2] »,

Ulric de Brunswick et de son chancelier Schütz. HORRIC DE BEAUCAIRE, *op. cit.*, p. 64.

[1] *Zeitscrift des historischen Vereins für Niedersachsen.* Iahrg, 1880, p. 270. Son fils Christophe était aussi à Zell, attaché, comme secrétaire, au duc Georges-Guillaume.

[2] « Pour la cour de Celle, il n'en faut point parler, écrivait méchamment la duchesse Sophie à son frère, le 17 mars 1666, car il n'y a rien de bon qu'une bonne table. » *Memoiren der Herzogin Sophie*, p. 25.

remarque Tavernier, « pour estre bien servie à la française ». Cette hospitalité que Georges-Guillaume lui offrait avec tant d'empressement explique sans peine que le voyageur français ait prolongé son séjour à Zell, au delà des trois jours qu'il comptait seulement y passer. D'ailleurs la Duchesse était alors indisposée; désireuse, ainsi que sa sœur [1], qui se trouvait auprès d'elle, de « voir l'auteur des *Voyages* » dont la lecture les avait vivement intéressées [2], elle lui fit demander de « rester quelques jours » de plus à la cour. Il était difficile de ne pas se rendre à un désir aussi honorable pour lui; aussi Tavernier s'arrêta-t-il à Zell deux jours de plus qu'il n'en avait d'abord eu l'intention. Son départ donna au Duc l'occasion de lui donner une nouvelle marque de son estime et de sa générosité; non-seulement il fit payer la dépense que les serviteurs du voyageur français avaient, ainsi que leur maître, faite, depuis leur arrivée dans ses États, mais il le fit conduire dans une calèche à quatre chevaux jusqu'à Hanovre où il se rendait.

Depuis 1679, Hanovre appartenait à Ernest-Auguste [3], frère cadet de Georges-Guillaume et mari de

[1] Angélique Desmier d'Olbreuse; elle avait épousé, le 15 février 1678, le comte Henri V de Reuss; mais cette union ne fut pas heureuse, et au bout de quelques années les deux époux se séparèrent. On pourrait croire qu'Angélique avait, à cette époque, déjà quitté son époux; elle mourut quatre ans après, en 1688.

[2] Le premier volume des *Voyages* de Tavernier figure dans l'inventaire des livres de la duchesse de Zell. *Archives royales de Hanovre,* citées par Horric de Beaucaire, *op. cit.*, p. 295.

[3] Ernest-Auguste, fils cadet de Georges de Lunebourg, né

la princesse palatine Sophie [1]; en relations étroites avec la cour de Brandebourg — sa fille, Sophie-Charlotte, allait épouser le prince électoral Frédéric, — il n'était pas surprenant que Tavernier voulût rendre ses hommages au beau-père futur du fils de celui qu'il considérait déjà comme son souverain. Quand il arriva à Hanovre, après un voyage de plus de deux jours [2], le Duc était à une maison de plaisance, située à une demi-lieue de la ville; Ernest-Auguste n'en revenait le plus souvent, à cette époque de l'année, que le samedi soir; le dimanche, qu'il passait à Hanovre, il allait, nous apprend Tavernier, le matin au temple et l'après-midi au théâtre, assister aux représentations d'une troupe de comédiens français qu'il avait à son service [3]. En son absence, Tavernier alla rendre visite au grand maréchal du palais; le Duc, lui dit celui-ci, qui, de Zell, avait été informé de sa venue, le faisait prier d'attendre son retour prochain. Ce ne fut toutefois qu'au bout de quatre jours qu'Ernest-Auguste revint dans sa capitale.

en 1629, n'avait reçu d'abord que quelques biens allodiaux; la paix de Westphalie lui accorda la succession de l'évêché d'Osnabruck, dont il hérita en 1661; il était, par suite de la mort de son frère, Jean-Frédéric, en 1679, devenu duc de Hanovre.

[1] Sophie, fille cadette de l'électeur palatin Frédéric V et d'Élisabeth d'Angleterre; elle avait épousé, en 1657, Ernest-Auguste, cadet comme elle, et alors presque sans apanage.

[2] « Deux jours et la moitié d'une nuit. » *Manuscrit d'Aix*, f° 19, 1.

[3] « Tant à la cour de Mgr le duc d'Anovre, ajoute Tavernier, qu'en la cour de Mgr le duc de Zeel et à la cour de Son Altesse Électorale, Mgr l'Électeur de Brandebourg, on n'entend parler autrement que français, comme aussi en la cour du prince d'Analt. »

La nouvelle de l'arrivée de la princesse douairière d'Ost-Frise [1] et l'attente de l'ambassadeur de Brandebourg l'avaient fait prolonger son séjour à sa maison de campagne, où il désirait les recevoir.

L'ambassadeur de Frédéric-Guillaume [2] venait à Hanovre pour achever de conclure le mariage du fils aîné de son maître avec Sophie-Charlotte [3], fille d'Ernest-Auguste, la disciple et l'amie de Leibniz, et il était chargé d'apporter la « cassette de joyaux », que le jeune prince envoyait à sa fiancée. Comme il tarda à venir, le Duc, accompagné de la princesse d'Ost-Frise, revint sans lui à Hanovre, où la Duchesse et ses filles les attendaient. Au moment où le Duc quitta les princesses pour se retirer dans son appartement, le chambellan lui présenta Tavernier qui assistait à la réception; « Son Altesse s'arrêta pour recevoir son compliment », puis il l'emmena dans son cabinet, où ils restèrent enfermés jusqu'à l'heure du dîner. Tavernier alla alors saluer la Duchesse et la Princesse, et prit place à la table ducale. La conversation roula surtout, dit-il, sur la Perse et les Indes, et sur les

[1] Le manuscrit donne *Oouest-Frise*, ce qui est une erreur évidente du copiste; trouvant *Oost*, comme on écrivait alors, et ne comprenant pas cette forme, il l'a transformée en *Ouest*. Il s'agit ici de Christine-Charlotte, dont il a été question plus haut, p. 304.

[2] Paul Fuchs, je crois, qui, envoyé par son maître, au commencement de l'année, pour négocier une alliance avec l'électeur de Cologne et avec les États-Généraux, avait en même temps été chargé d'une mission auprès d'Ernest-Auguste. Sam. PUFENDORFF, *De rebus gestis Friderici Wilhelmi*. Berl., in-folio, 1695, p. 1489.

[3] Elle était née le 20 octobre 1668; son mariage eut lieu, d'après IMHOFF, *op. cit.*, p. 60, le 26 septembre 1684.

voyages qu'il y avait faits. La princesse d'Ost-Frise en particulier, qui avait lu ses ouvrages, lui témoigna toute la satisfaction qu'elle avait de le voir, et elle le pria même de lui tenir compagnie jusqu'à Francfort-sur-le-Mein; elle y allait à la rencontre de son fils [1], qui revenait de « visiter une partie des cours de l'Europe », et elle souhaitait que le jeune prince eût l'occasion de s'entretenir avec lui. Mais Tavernier, prétextant les affaires qui l'appelaient ailleurs, déclina cet honneur embarrassant.

Le dîner fut fort long, et le soir étant venu [2], le Duc mena la duchesse d'Ost-Frise et toute la compagnie à la comédie. Deux heures après le spectacle, l'ambassadeur de Brandebourg arriva avec la cassette qu'il était chargé de remettre à la fiancée du prince Frédéric. Il ne resta que quatre jours à Hanovre; mais durant tout ce temps, nous dit Tavernier, qui en fut témoin, ce ne furent que fêtes et réjouissances, chacun s'empressant à l'envi de faire honneur au représentant d'un prince aussi puissant que l'était l'Électeur. Enfin le moment de la séparation arriva; la princesse d'Ost-Frise partit pour Francfort la première de grand matin, et, l'après-midi du même jour, l'ambassadeur de l'Électeur reprit le chemin de Berlin. Quant à Tavernier, le Duc « l'obligea » de

[1] Christian Everard (Eberhard), né le 11 octobre 1665, après la mort de son père. L'année suivante, 1689, il épousa sa cousine, Everardine-Sophie, fille d'Albert-Ernest, prince d'Œttingen. IMHOFF, *op. cit.*, liv. V, 8, p. 353.

[2] *Manuscrit d'Aix*, f° 22, 1.

rester encore une semaine avec lui; il voulait même le garder plus longtemps, mais Tavernier lui représenta que « la saison le pressait » et le supplia de le laisser partir sans plus tarder. Le Duc se rendit, non sans peine, à sa prière; il fit tout du moins pour prouver au voyageur français l'estime qu'il avait pour lui.

Au moment où Tavernier venait de prendre congé d'Ernest-Auguste, un des écuyers de la cour lui vint annoncer qu'il avait ordre de faire tenir prête une calèche pour « l'heure où il lui plairait de partir », ajoutant qu'il en trouverait d'autres « en tous lieux où il lui faudrait relayer pour se rendre à Brême ». Ce ne fut pas encore tout; le serviteur que Tavernier envoya le matin de son départ pour régler la dépense de ses gens, revint lui dire que leur hôtesse avait reçu ordre du Duc de ne point prendre d'argent; elle lui demandait seulement de signer un billet qu'elle lui apporta avant son départ. Enfin, au moment où il montait en voiture, un des « maréchaux de logis » du Duc lui apporta un bassin d'argent et une aiguière que « Son Altesse, dit-il, le priait d'agréer en souvenir de luy ».

Tavernier mit trois jours entiers pour aller de Hanovre à Brême; il s'arrêta peu dans cette dernière ville; arrivé le matin, il en repartit à cinq heures du soir. Il traversa d'abord « divers territoires » qui appartenaient au roi de Danemark, entre autres celui d'Oldenbourg, « jolie ville », où il ne paraît pas cependant s'être arrêté. Enfin après un voyage dont

il n'indique pas la longueur, mais qui lui coûta vingt-neuf livres pour la voiture seule [1], Tavernier atteignit Emden [2]. Il avait des raisons particulières pour venir dans cette ville; quelque temps auparavant, nous l'avons vu, l'Électeur avait résolu d'y transporter le siége de la Compagnie de commerce brandebourgeoise, et, au moment même où y arriva Tavernier, venait d'être signé l'acte [3] qui consacrait cette mesure importante. Le voyageur français venait donc à Emden comme un agent du gouvernement électoral, pour voir de ses yeux et juger ce qui avait été fait. Cela explique la réception empressée qui lui fut faite.

A son arrivée, dit-il [4], « le bourguemestre envoya son secrétaire pour le complimenter », et « le prier d'avoir pour agréable » qu'il le vînt prendre quand il serait reposé, afin de « lui faire voir la maison de ville » et ce qu'il y avait de remarquable dans Emden. Au nombre des choses curieuses qu'il visita, Tavernier parle avec intérêt de la collection de tableaux de l'hôtel de ville [5]; mais ce qui dut surtout

[1] Il compte en outre 7 livres 3 sous pour « dépense de bouche ».

[2] Le *Manuscrit*, f° 24, 1, donne *Imsdam*, évidemment pour Embden, forme archaïque de Emden, qu'on trouve à la page suivante. Il règne, au reste, dans tout ce passage, une grande confusion.

[3] Cet acte avait été signé le 5 septembre, peu de jours, on le voit, avant l'arrivée de Tavernier à Emden. Voir plus haut, p. 305.

[4] *Manuscrit d'Aix*, f° 24, 1.

[5] Il mentionne en particulier « un tableau de deux pieds en carré, où les cent cinquante psaumes de David sont écrits à la main », chose, on le voit, plus curieuse que belle.

attirer son attention, ce fut le port d'Emden. M. de Kniphausen, premier président de la Chambre des comptes de Brandebourg, dont il a déjà été question, avait, de la part de l'Électeur, écrit au bourgmestre de le montrer à Tavernier. Spacieux, « meilleur que celui de Hambourg », à trois lieues de la mer et ne manquant jamais d'eau, ce qui permettait aux grands vaisseaux de remonter en tout temps jusqu'à Emden, sans bancs de sable ni rochers qui en rendissent l'accès difficile, ce port ne pouvait que séduire Tavernier; aussi approuva-t-il fort le choix d'Emden comme entrepôt du commerce que le Grand Électeur projetait de faire avec les Indes, commerce, remarque-t-il, dont cette ville, ainsi que tout le pays d'alentour, devait tirer un grand profit.

Le bourgmestre avait prié Tavernier de descendre chez lui, mais celui-ci préféra passer la nuit à l'hôtel, et le lendemain il prenait avec ses gens le bateau de Groningue; de là il se rendit, toujours par bateau, à *Docom* [1], puis à la *Lewarde* [2], et enfin à Harlingen, en passant par *Franquer* [3]. A Harlingen, il s'embarqua à neuf heures du matin, pour traverser le bras de mer [4] qui sépare cette ville d'Amsterdam. « Sur les cinq heures du soir, le bateau se trouva à une portée de canon d'Incuze [5] », et si le vent et la marée

1 Dokkum, non loin de la Lauwer Zee.

2 Leeuwarden, capitale de la Frise.

3 Franeker.

4 Le Zuiderzée. Tavernier dit « le trajet de mer ».

5 Le manuscrit donne Dineuze, et deux lignes plus loin Ineuze. Il s'agit évidemment d'Enkhuizen, place forte située à peu près à

n'avaient été si favorables, Tavernier eût été, dit-il, tenté « de descendre à terre pour manger du beau poisson qu'on trouve dans cette ville » ; mais il préféra continuer sa route ; à deux heures après minuit, il arriva enfin en vue d'Amsterdam, et à six heures du matin il entrait dans le port de cette ville.

Tavernier resta huit jours pleins à Amsterdam, pendant lesquels il reçut la visite de plusieurs amis, « tant chrétiens que juifs », qu'il avait en Hollande. Peu de temps avant lui, la comtesse de Soissons [1], venant de Bruxelles, était aussi arrivée à Amsterdam ; Tavernier « se donna l'honneur d'aller la saluer » ; prévenante et polie, elle le reçut avec sa bonne grâce habituelle. Il fit aussi visite à M. *de Vambeningue* [2], premier bourgmestre d'Amsterdam, homme d'un esprit « éclairé et curieux » ; leur entrevue dura près de trois heures. M. van Beuning se proposait d'aller à son tour voir le célèbre voyageur ; mais résolu,

moitié route de Harlingen et d'Amsterdam ; le copiste a pris un *c* pour un *e ;* Tavernier avait dû écrire d'Incuze ou Incuse. On trouve cette dernière forme dans la *Relation de la conduite des Hollandais en Asie,* t. III, p. 243.

[1] Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, née à Rome en 1640 et mariée, en 1657, à Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons ; créée surintendante de la maison de la Reine, ses menées ambitieuses la firent exiler à deux reprises différentes. Rentrée en grâce en 1665, mais à la condition de se démettre de sa charge, elle vécut désormais à l'écart, tout en tenant cour à l'hôtel de Soissons. Compromise par les révélations de la Voisin (1679), elle s'était enfuie en Belgique et vivait alors à Bruxelles.

[2] C'est sans doute Conrad van Beuning, conseiller à Amsterdam en 1662 et ambassadeur de France cette même année, ainsi qu'en 1668. Guérard, dans Schoell, *op. cit.,* t. XXXV, p. 370.

semble-t-il, à garder l'incognito, Tavernier avait défendu à ses gens de donner son adresse; le bourgmestre ne put ainsi lui « rendre ses civilités ». Tavernier chercha également à faire visite à M. Boorel, « le grand Scoth [1] », dont le père avait été longtemps ambassadeur des états de Hollande en France [2], et qui le fut aussi lui-même [3]; comme il se trouvait souffrant, il ne put recevoir Tavernier, et celui-ci, qui était sur son départ, dut quitter Amsterdam sans le voir.

Par contre, il rendit au résident d'Angleterre à Amsterdam une visite qu'il n'avait point le projet de lui faire [4]. Un jour qu'il était allé se promener à

[1] Holl. *Schout* : juge, bailli.

[2] Guillaume Boorel, nommé, d'après Guérard (dans SCHOELL, *op. cit.*, t. XXXV, p. 370), ambassadeur de France en 1657, avait été remplacé, en 1660, par un simple envoyé, mais en 1662, il revint à Paris, où il mourut, en 1668. (Cf. *Lettres de Jean Chapelain,* t. II, p. 599.) « Sur la fin de l'année 1668, écrivait Chappuzeau dans l'*Europe vivante,* p. 276, les Provinces (Unies) apprirent avec douleur la mort de M. Boreel, leur ambassadeur ordinaire en France, où, durant plusieurs années, il leur avait rendu de très-bons services, de même qu'en ses autres ambassades d'Angleterre, de Suède et de Danemark. C'était un digne ministre, rompu dans les affaires, fidèle à ses maîtres, vigoureux et hardi pour leurs intérêts, vigilant, incorruptible, et, en un mot, qui avoit toutes les qualités essentielles d'un ambassadeur. »

[3] GUÉRARD (*op. cit.*) cite, à l'année 1679, un Guillaume Boorel, ambassadeur des Provinces-Unies à Paris avec M. Dyckveld. Chappuzeau (*op. cit.*) écrivait en 1669 que le fils « très-capable » de l'ancien ambassadeur en France était « destiné à l'ambassade d'Angleterre ».

[4] Chudleigh, « the English envoy », qui, dit Burnet, « offered personal affronts to the prince » of Orange. BISHOP BURNET'S *History of his own time,* t. II, p. 447 (an. 1684). Oxford, in-8, 1833.

la Bourse, le résident l'aperçut, le vint saluer, et l'engagea, en sa qualité de « grand voyageur », qui, ayant « touché les quatre parties du monde », devait avoir « des connaissances toutes particulières des belles choses », à venir voir les collections de porcelaine et de tableaux qu'il avait dans son hôtel; Tavernier se rendit à cette invitation et fut, dit-il, fort satisfait de sa visite. Ce fut la dernière qu'il fit à Amsterdam, du moins la dernière dont il parle dans son Journal.

Après avoir passé huit jours dans cette ville, Tavernier la quitta et alla d'abord à Leyde [1], à travers la mer de Haarlem [2], puis de là à la Haye. Il était, à ce qu'il nous apprend, passé par la Haye afin d'aller saluer le prince et la princesse d'Orange [3], mais la veille de son arrivée « Leurs Majestés étaient parties pour Utrecht ». A six lieues de là était leur maison de plaisance, où elles se rendaient souvent à l'époque de la chasse et de la pêche. Pendant son séjour à la Haye, — il ne nous dit pas quelle en fut la durée, — Tavernier alla voir le comte d'Avaux [4], ambassadeur de France, qui le retint à dîner. Il rencontra chez lui sa

[1] Tavernier dit qu'il se rendit d'abord à Lawerton pour prendre le « heu », petit bateau à voile latine, qui faisait le service entre cette ville et Leyde.

[2] On sait que la mer de Haarlem est aujourd'hui desséchée.

[3] Le futur roi d'Angleterre Guillaume III et la princesse Marie Stuart, sa femme.

[4] Jean-Antoine, né en 1640, successivement conseiller au Parlement, maître des requêtes, conseiller d'État, puis ambassadeur à Venise. Il avait été chargé, en 1678, de négocier la paix de Nimègue; depuis lors, il était ambassadeur en Hollande. C'était

belle-sœur, femme du président de Mesme [1]. Le comte « et tous ceux de sa maison » étaient alors dans la joie, parce que, le jour précédent, le Roi lui avait envoyé, « par un gentilhomme exprès », l'ordre du Saint-Esprit. Il voulait retenir Tavernier à souper, mais celui-ci s'excusa, et le soir même il partit pour Rotterdam.

Tavernier alla d'abord par bateau à Delft; sans s'arrêter, à ce qu'il semble, dans cette ville [2], il s'embarqua aussitôt pour Rotterdam. Il se rendait, dit-il, à Rotterdam, dans l'intention de remonter de là la Meuse jusqu'à Dort [3] et à Nimègue [4]; mais comme depuis quinze jours le vent était contraire, ce qui rendait impossible la navigation, et « qu'il n'y avait aucune apparence de changement », il résolut alors de retourner à Leyde par le bateau de Rotterdam, et de Leyde il gagna Utrecht, où il prit le « chariot » de Nimègue. Dans cette dernière ville, il loua une calèche pour Cologne. Il s'y rendit en trois

le petit-neveu de Claude d'Avaux, que Tavernier avait, cinquante-trois ans auparavant, rencontré à Venise.

[1] Le *Manuscrit d'Aix* ne donne point le nom de ce président; ce doit être Jean-Antoine de Mesmes, né en 1661, alors président à mortier, et qui devint premier président en 1712.

[2] Il se borne à dire qu'on peut, si on le désire, descendre du bateau et traverser Delft à pied pour aller prendre le bateau de Rotterdam, qui est de l'autre côté de la ville, ou, si l'on veut s'éviter cette fatigue, rester dans le bateau de la Haye, dont les bateliers sont obligés, « pour quinze sols », de conduire les voyageurs à l'embarcadère du bateau de Rotterdam.

[3] Sans doute Dordrecht.

[4] Dordrecht est bien sur la Meuse, mais Nimègue se trouve sur le Wahal.

jours, en passant par Clèves. A Cologne, il s'embarqua et remonta le Rhin jusqu'à Mayence; ce voyage dura trois jours et demi, pendant lesquels Tavernier resta constamment sur son bateau. Il ne semble même pas s'être arrêté à Coblentz[1]; du moins il se borne à dire qu'il passa par cette ville, « qui appartient à l'archevêque de Trèves » et où celui-ci « fait sa demeure une partie de l'année ». Si Mayence ne devait guère le retenir davantage, il y resta toutefois quelque temps. Son Journal donne la dépense du souper et du déjeuner qu'il y fit; on doit donc supposer qu'il y passa au moins la nuit. De Mayence, il se rendit par « bateau-exprès » à Manheim[2]; voyage qui dura trois jours et deux nuits, tant les communications étaient alors lentes et difficiles!

A partir de son arrivée à Manheim, sur les terres de l'Électeur palatin, auquel il allait rendre visite, le Journal de Tavernier, qui, depuis son départ de la Haye, ne renferme qu'une énumération exacte et minutieuse, mais sèche, de ses dépenses et de sa manière de voyager, redevient plus intéressant; le récit de son séjour à Heidelberg en particulier en est un des épisodes les plus curieux. « Manheim, dit-il, appartient à M. l'Électeur palatin, qui y entretient un grand nombre d'ouvriers occupés aux fortifications. » Un autre spectacle qui frappa le célèbre voyageur, ce fut « la grande quantité de vins » qui étaient dans

[1] Le Manuscrit donne *Gobelins*, comme on y trouve, f° 16, Berlin transformé en *Vervins*.

[2] *Manem* dans le Manuscrit.

les magasins de la ville. Au reste, Tavernier ne s'arrêta guère à Manheim, et, prenant une voiture, il se dirigea presque aussitôt vers Heidelberg.

Quand il arriva devant cette dernière ville, alors capitale du Palatinat et où tant de choses devaient l'attirer, les portes en étaient fermées depuis une heure; l'absence d'hôtel et même « de toute espèce de maison en dehors des remparts », le mettait dans la nécessité d'entrer le soir même à Heidelberg; il se mit à parlementer avec la sentinelle, et lui fit connaître son nom, sa mission, ainsi que son désir de parler à l'Électeur [1]. A quatre reprises différentes, dit-il, on vint, « durant une demi-heure », lui demander qui il était et d'où il venait; enfin le major, que l'on avait averti, envoya un lieutenant ouvrir la porte, tandis que lui-même allait informer l'Électeur de l'arrivée de Tavernier. Celui-ci put alors entrer dans la ville, et six soldats, précédés de deux hommes portant des fanaux, entourèrent sa voiture et l'accompagnèrent jusqu'à son hôtel.

Le lendemain matin, sur les sept heures, un des pages de la chambre vint lui dire que l'Électeur avait été averti de son arrivée, mais qu'empêché de le recevoir par la fièvre qu'il avait depuis deux mois [2], il enver-

[1] Charles, dernier électeur palatin de la maison de Simmern, petit-fils de Frédéric V, le roi malheureux de Bohême, et fils de Charles-Louis, auquel il avait succédé, en 1680. Il était frère de Charlotte-Élisabeth, femme, en secondes noces, de Philippe d'Orléans, et mère du régent.

[2] L'Électeur, qui, on le voit, avait une mauvaise santé, devait mourir quelques mois après, le 15 mai 1685.

rait le chercher sur les onze heures pour dîner avec l' « Électrice royale[1] » et l' « Électrice douairière[2] ». A l'heure dite, un carrosse attelé de six chevaux vint le prendre et le conduisit au château. A peine Tavernier était-il arrivé dans la cour, qu'un gentilhomme le vint recevoir et l'accompagna à l'appartement des princesses. La réception la plus amicale l'y attendait; et au dîner, qui eut lieu une demi-heure après, il se trouva en compagnie de trois ou quatre seigneurs, dont l'un était « M. de Schomberg » [3], ambassadeur de France auprès de l'Électeur. Après le dîner, les princesses prièrent Tavernier de venir dans « leur second appartement » ; il s'y rendit avec M. de Schomberg.

La conversation, nous dit-il, durait depuis une heure et demie, quand un gentilhomme de la chambre vint annoncer aux princesses que l'Électeur avait, pour la troisième fois, passé la journée sans accès, ce qui permettait d'espérer que sa fièvre était finie. Cependant, comme il se sentait encore trop faible, ce prince fit dire à Tavernier qu'il était obligé de remettre au lendemain « le plaisir de le voir » ; il l'engageait en attendant à visiter « ce qu'il y avait de beau dans le château ». Il s'y trouvait alors une galerie de tableaux célèbre; Tavernier alla la voir avec trois

[1] Wilhelmine-Ernestine, fille de Frédéric III, roi de Danemark.

[2] Charlotte, fille de Guillaume V, duc de Hesse-Cassel.

[3] Charles, cinquième fils de Frédéric-Armand, maréchal de France, et de Jeanne-Élisabeth Schönberg; il était ministre de France auprès de l'Électeur depuis 1682. Il quitta la France l'année suivante, et fut tué en 1693, à la bataille de la Marsaille, où il commandait un régiment de réfugiés.

seigneurs de la cour chargés de l'accompagner[1]; après quoi, remontant dans le carrosse qui l'attendait, il regagna son hôtel.

« Le lendemain, à dix heures du matin, le mesme page de la chambre vint, de la part de l'Électeur, sçavoir si Tavernier serait prêt pour dîner avec les princesses » ; il accepta, mais demanda que le carrosse qu'on offrait de lui envoyer vînt l'attendre à la porte de M. de Schomberg ; il voulait faire, en effet, une visite à cet homme « fort considéré à la cour », et pour le mérite duquel il avait « la plus haute estime ». Il alla ensuite avec lui dîner au château. Aussitôt après le repas, il se rendit auprès de l'Électeur qui l'avait fait appeler et resta deux heures en conversation avec lui. Le voyant pâle et faible, Tavernier avait voulu à plusieurs reprises se retirer, mais chaque fois l'Électeur l'avait retenu; enfin il le laissa partir, mais en chargeant le premier conseiller d'État de lui montrer sa bibliothèque et son cabinet des médailles. Malgré la perte d'un grand nombre de manuscrits, transportés au Vatican, cette bibliothèque était encore « une des plus belles du monde » ; elle offrit sans doute cependant moins d'intérêt au voyageur-commerçant que le cabinet des médailles[2], qui renfermait, outre tant de monnaies rares et curieuses, des pierres du plus grand

[1] Tavernier raconte qu'il s'attendait à voir dans cette galerie un grand tableau représentant le massacre de la Saint-Barthélemy, mais on lui dit qu'on l'avait enlevé à l'époque de la prise de Heidelberg.

[2] Ce cabinet, légué par l'Électeur à Frédéric-Guillaume de Brandebourg, fut transporté à Berlin l'année suivante. SCHOELL, *Cours d'histoire des États européens,* t. XXXV, p. 67.

prix; aussi resta-t-il à les « considérer, jusqu'à ce que le jour fût finy ».

Tavernier retourna encore le lendemain dîner avec les princesses; après le repas il eut un nouvel entretien avec l'Électeur; un gentilhomme qui y était présent, dit-il, s'informa en particulier, — ce qui lui fit supposer que c'était un homme de guerre, — « de l'état et du nombre des villes fortifiées de la Perse et des Indes; de l'usage qu'on faisait dans ces pays des canons, mortiers, bombes et grenades ». Quant à l'Électeur, il montra à Tavernier une robe turque de brocart, à fond d'argent et doublée de satin vert, qu'on lui avait envoyée après le siége de Vienne[1], et une collection curieuse d'armes et de harnachements. Ce fut là la dernière entrevue de Tavernier et de l'Électeur.

Après l'avoir quitté, Tavernier, accompagné de trois seigneurs de la cour, alla voir le célèbre tonneau des caves du château, et il n'a pas oublié de décrire, dans son Journal, les sculptures qui en ornent les deux fonds, ainsi que l'escalier qui conduit à la plateforme, « entourée de piliers tournés », qui se trouve dessus, et surtout le Bacchus, « plus grand que naturel », à cheval sur ce muids immense et « tenant à la main une coupe à couvercle qui sert de verre où l'on boit le *willcom*[2] ». Les compagnons de Tavernier le

[1] En 1683. Peut-être l'avait-il reçue du prince Louis de Bade, qui s'était distingué dans cette guerre.

[2] *Willkommen :* bienvenue. On donne aussi ce nom à la coupe; en français « vidrecome ».

prièrent de leur faire raison; mais il s'en défendit, et, « laissant boire qui voulait », il se hâta de sortir de la cave dont « l'odeur de vin commençait à l'estourdir »[1]. Rentré à son hôtel, son premier soin fut de « faire arrêter une calèche pour le mener à Strasbourg » ; le lendemain il se mit en route pour cette ville. Au moment de son départ, quand il vint à régler la dépense qu'il avait faite à Heidelberg, son hôte, comme à Zell, à Hanovre et à Berlin, lui demanda seulement de signer sa note, que le trésorier de l'Électeur, lui assura-t-il, était chargé de payer.

Tavernier se rendit sans s'arrêter de Heidelberg à Strasbourg, ainsi que de Strasbourg à Bâle et de Bâle à Soleure; dans son Journal, il se borne à mentionner son passage par ces différentes villes avec ses frais de voiture et d'hôtel. Mais pourquoi ne suivit-il pas la même route que six mois auparavant, et ne se rendit-il pas directement de Soleure à Aubonne, où il se proposait de s'arrêter au retour, comme il l'avait fait à l'aller? Il nous en a donné lui-même la raison : « Mon chemin, dit-il[2], eust été plus court de venir de Soleure à Aubonne, mais je voulais avoir l'honneur d'aller saluer Leurs Excellences de Berne, auxquels (!) j'avois une lettre à rendre de Son Altesse Électorale Mgr l'Électeur de Brandebourg. » Quelle était cette lettre? Tavernier ne le dit pas, et il se borne à mentionner l'accueil qui lui fut fait. « Leurs Excellences, ajoute-t-il, la receurent (la lettre) avec bien de la joie

[1] *Manuscrit d'Aix*, f° 45, 2.
[2] *Ibid.*, f° 46, 2.

et *à* moy Ils (!) me félicitèrent de ce que Son Altesse Électorale m'avoit fait l'honneur de me donner une place de chambellan et de plus de gentilhomme de sa chambre et de conseiller de sa marine. » On pourrait désirer que Tavernier se fût étendu moins sur les titres et les honneurs qu'il avait reçus de Frédéric-Guillaume, et qu'il nous eût mieux renseignés sur le but de sa visite aux membres du grand Conseil de Berne; heureusement il nous est possible de suppléer à son silence.

La lettre que l'électeur de Brandebourg adressait au grand Conseil avait été écrite, comme je l'ai dit plus haut, à l'instigation de Tavernier lui-même; résolu, pour se fixer dans les États de son nouveau protecteur, à vendre sa terre d'Aubonne, il faisait demander au Conseil, par l'intermédiaire de l'Électeur, l'exemption des droits de mutation. Si « Leurs Excellences » accueillirent favorablement le porteur de cette supplique, elles n'en répondirent pas moins par un refus formel, comme on le voit par la lettre qu'elles adressèrent au souverain brandebourgeois à la date du 5 novembre 1684[1], date qui doit être à peu près celle du passage de Tavernier par Berne. Après avoir accompli sa mission, et pris congé des membres du Conseil, celui-ci voulait partir, mais le « banderet » de Furstenberg[2] le retint à dîner, et il se trouva, dit-il, chez lui en compagnie de huit des

[1] *Kœn. geh. Staatsarchiv,* act. st. 4, cité par FRIEDLÆNDER, *op. cit.,* p. 91.
[2] Le Manuscrit donne « Fustemberg ».

« seigneurs (de Berne), tant banderets que conseillers ».

Le lendemain de son entrevue avec les membres du Conseil bernois, Tavernier se remit en route, et, à partir de ce moment, il se borne de nouveau presque uniquement à mentionner les lieux par lesquels il passe et la dépense qu'il y fait. De Berne il se rendit en hâte à Morges, où « son carrosse l'attendait pour le mener à Aubonne ». S'arrêta-t-il longtemps dans sa propriété? Il est impossible de répondre même approximativement à cette question, puisqu'il ne parle point du séjour qu'il put faire à Aubonne; mais s'il n'est pas invraisemblable de supposer qu'il y resta quelque temps, — la présence de sa femme devait l'y retenir, — on doit admettre aussi qu'il n'y fit qu'un séjour assez court; arrivé seulement dans le courant de novembre à Aubonne, on le voit, en effet, déjà à Paris dès le commencement du mois de janvier suivant.

Rien de plus laconique, au reste, que la fin du journal de Tavernier : « D'Aubonne à Lion, y lit-on simplement [1], pour voiture et dépenses 51 livres », puis après avoir dit qu'il dépensa 4 livres 15 sous à Lyon, il ajoute : « De Lion jusques à Paris pour voiture et dépense, 123 livres 11 sous. » Après quoi vient cette triple mention, où l'on reconnaît l'homme d'affaires, qui veut avant tout se rendre compte de sa situation :

[1] *Manuscrit d'Aix*, f° 47, 2.

« En allant, dépense : livres 487. 6
« Pour mon retour, dépense : livres . 665. 4
« Somme totale de toute la dépense du voyage, tant en allant qu'en revenant, monte à : livres. . . . . 1152.10 »

Si cette balance si bien établie témoigne de l'esprit d'ordre de Tavernier, elle montre aussi qu'il ne voyageait pas en homme « incommodé », mais en marchand opulent.

CHAPITRE IV

Dernières années de Tavernier. (1585-1589.)

Le premier soin de Tavernier, après son retour en France, fut de s'occuper de la vente de sa terre d'Aubonne, projet qu'il avait formé, je l'ai dit, pendant son séjour à Berlin; arrivé sans doute à Paris dans le courant de décembre seulement[1], on le voit, dès le 2 janvier, « passer, devant maîtres Belot et Le Maistre, conseillers du Roy, notaires et gardenottes de Sa Majesté au Chastelet », une convention[2] par laquelle il s'engage à « vendre, céder et transporter » au marquis Henri Du Quesne « la terre et baronnie d'Aubonne ».

Cet acquéreur qui s'était présenté si inopinément était le fils du célèbre amiral Du Quesne; protestant et prévoyant peut-être la persécution inexorable qui allait bientôt peser sur les membres de la religion réformée, il semble avoir cherché un

[1] Si, comme cela est vraisemblable, Tavernier arriva à Aubonne le 6 ou le 7 novembre, pourvu qu'il y soit resté quelques jours, i ne put être de retour à Paris avant le mois de décembre.

[2] *Archives cantonales vaudoises : Titres du bailliage d'Aubonne*, n° 1210. Voir à l'Appendice cet acte, que M. J. Bonnard a eu la complaisance de copier pour moi.

lieu à l'étranger où il pût être en sûreté. Aubonne lui offrait cet inappréciable avantage. Au moment où il entra en marché pour acquérir cette terre, Henri Du Quesne demeurait rue Saint-Dominique; quant à Tavernier, à cette époque, il était «logé rue de l'Hirondelle[1], à l'hôtel de Navarre», hôtel qui semble avoir été une simple maison meublée, non une maison de maître[2]; il était d'ailleurs venu seul à Paris; sa femme était restée en Suisse, ainsi qu'il ressort des pouvoirs qu'il lui donnait pour le représenter.

Cette procuration curieuse, qui nous apprend que Tavernier «demeurait ordinairement en sa terre d'Aubonne», et dans laquelle il prend en France les titres de «chambellan de Son altesse Électorale de Brandebourg, gentilhomme ordinaire de sa chambre et conseiller de sa marine», est comme le premier acte de la vente de sa propriété; le second acte se passa le mois suivant en Suisse et à Aubonne même. Là, à la date du 17 février, Magdeleine Goisse, femme de Tavernier, « agissans tant en *son* propre et privé nom que de celuy dudit seigneur baron *son* espoux, en vertu de procure spéciale », vendait, cédait et remettait au

[1] Cette rue, ouverte en 1179 et située sur l'ancienne paroisse Saint-André des Arts, est aujourd'hui en partie détruite; elle commençait à la place du Pont-Saint-Michel et finissait à la rue Gît-le-Cœur. Son dernier numéro impair était 29, et le dernier pair, 24. LAZARE, *Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris*. In-4°, 2e éd., 1876, s. v. Les premiers numéros sont aujourd'hui 20 et 21. La maison du numéro 20, la seule qui puisse fixer l'attention, porte en écusson une salamandre.

[2] Je n'ai pu, du moins, rien découvrir sur un hôtel de ce nom dans l'*Histoire des anciennes maisons de Paris*.

« dit Messire, présent et acceptant pour luy et les siens, la terre, baronnie, seigneurie et conseigneurie d'Aubonne, moyennant le prix de six vingt dix-huit mille livres monnaye de France, et de trois mille livres... pour lesdits attelages, chevaux, chariots, etc.[1] ». Henri Du Quesne, qui, dans la convention faite à Paris le 2 janvier précédent, avait élu comme son « procureur irrévocable » ou représentant en Suisse messire Isaac de Cambiaque, seigneur du Marterey « au pays de Vaux », était, on le voit, venu lui-même prendre possession de sa nouvelle propriété; Tavernier, au contraire, était resté en France; qu'y faisait-il? et que devint-il, ainsi que sa femme, après la vente de leur résidence « ordinaire » d'Aubonne?

Tavernier avait vendu sa terre pour passer au service du Grand Électeur; cette vente faite, une des raisons qui devaient l'empêcher de se rendre dans le Brandebourg n'existait plus; mais il y en avait une encore qui pouvait le retenir à Paris, c'était la réalisation des 40,000 écus exigés, d'après une des clauses des lettres patentes, qui instituaient la Compagnie des Indes orientales, pour couvrir les frais d'équipement des vaisseaux nécessaires au premier voyage. Rencontra-t-il des difficultés imprévues dans cette opération? L'oppression qui, dans les derniers mois qui précédèrent la révocation de l'édit de Nantes, alla s'appesantissant chaque jour davantage sur les réfor-

[1] *Archives cantonales vaudoises : Titres du bailliage d'Aubonne*, n° 1210. Voir à l'Appendice ce contrat, dont je dois la connaissance, comme celle du précédent, à M. J. Bonnard.

més, la rendit-elle impossible? Cela n'est pas invraisemblable, mais ce n'est là aussi qu'une supposition; ce qui est certain, c'est que la Compagnie de commerce que Tavernier était allé fonder à Berlin, dont l'organisation avait été si mûrement réglée entre lui et Frédéric-Guillaume, n'aboutit pas.

« On forma aussi, dit l'historien de la politique coloniale du Grand Électeur [1], le projet de fonder une Compagnie de commerce des Indes orientales, mais ce projet ne fut pas mis à exécution; maintes difficultés surgirent et y firent obstacle; les Anglais eux-mêmes ne s'en occupèrent pas assez activement, et demandèrent une subvention trop considérable; Raule enfin et ses associés firent aussi, à ce qu'il semble, par jalousie, opposition à cette entreprise. » Je ne saurais dire au juste quelle put être dans cette affaire l'intervention des Anglais; il n'en est pas question dans le Journal de Tavernier, ni dans les lettres patentes qui lui furent délivrées; peut-être Frédéric-Guillaume leur avait-il demandé leur concours après le départ du voyageur français. Quant à la jalousie de Raule et de ses associés hollandais, elle s'explique sans peine; c'est une rivalité nationale qui dut les faire contrecarrer des projets formés sous les auspices d'un Français, et l'âge de Tavernier devait rendre

[1] Dr P. F. Stuhr, *op. cit.*, p. 57. C'est là toute la mention que Stuhr fait de cette Compagnie; quant au rôle que Tavernier joua dans le projet, le savant professeur de Berlin l'a ignoré, et Friedlænder, qui a révélé ce rôle en partie, il y a trente-cinq ans, ne parle ni de la fondation de la Compagnie des Indes, ni des raisons qui en arrêtèrent la mise à exécution.

faciles leurs attaques : comment confier à un vieillard de quatre-vingts ans une entreprise lointaine et hasardeuse, pour laquelle ce n'était pas de trop de toute la vigueur de l'âge? D'ailleurs, l'horizon politique s'obscurcissait; l'ambition de Louis XIV soulevait l'Allemagne contre lui, la révocation imminente de l'édit de Nantes inquiétait les princes protestants; une guerre, que le renversement des Stuarts allait précipiter, était menaçante [1]; était-ce le moment de s'engager dans une expédition longue et périlleuse? Et n'était-il pas plus sage de se borner à affermir les établissements de la côte occidentale d'Afrique, soit en en augmentant le nombre, soit en leur créant des relations et des débouchés dans la mer des Antilles [2]?

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, le but du voyage de Tavernier à Berlin était manqué; c'était en vain qu'il avait vendu sa baronnie d'Aubonne et s'était ainsi privé de sa résidence habituelle : quel parti prit-il dans ces circonstances où les espérances ambitieuses qu'il avait pu former s'évanouissaient si tristement devant la réalité? Il semble qu'il se fixa à Paris, sinon complétement, au moins plus complétement qu'il ne l'avait fait dans les dernières années. Le moment était critique cependant, puisqu'on était à la veille de la révocation de l'édit de Nantes, et que déjà les réformés prenaient le chemin de l'exil; Tavernier pouvait-il compter assez sur la protection

[1] L'électeur de Brandebourg en faisait le plan dès 1686. Droysen, *Der Staat des grossen Kurfürsten*, t. III, p. 535.

[2] On a vu plus haut ce que l'Électeur avait essayé dans ce sens.

du résident de Brandebourg ou se prévaloir des honneurs qui lui avaient été récemment conférés par l'Électeur, ainsi que des marques de distinction qu'il avait reçues autrefois de Louis XIV, pour échapper à la persécution qui menaçait ses coreligionnaires? Cela eût été sans doute une trompeuse illusion, et ce n'est peut-être pas sans raison que ses derniers biographes ont pensé qu'il avait été probablement enfermé à la Bastille, quoique Bayle n'en parle point et que Weiss, qui a édifié si longuement l'histoire de sa ruine financière, ne dise rien de son prétendu emprisonnement.

On avait cru déjà toutefois au dix-septième siècle, mais en Allemagne, il est vrai, à cet emprisonnement de Tavernier; il paraît, d'après Jablonski, qu'un bruit, je devrais dire une légende, — car ç'a été la destinée du célèbre voyageur que les légendes les plus singulières se sont formées autour de son nom, — avait cours dans les cercles de Berlin : « Tavernier, racontait-on[1], était huguenot; au moment où les persécutions contre les réformés furent le plus violentes, Louis XIV se serait rappelé la faveur dont il avait entouré son ancien marchand de diamants, et il aurait fait mettre à la Bastille cet hérétique qui lui était cher, dans le dessein de le laisser échapper à la première occasion; mais la mort aurait suivi de près l'emprisonnement de Tavernier. Plus tard, on l'affirmait du moins à la Cour électorale, on aurait fait répandre, par le *Mercure galant,* le bruit que le grand

[1] *Journal manuscrit de Jablonski,* cité par FRIEDLÆNDER, *op. laud.,* p. 93.

voyageur était mort à Moscou. » Il est difficile de prendre au sérieux cette histoire bizarre, véritable *racontar* inventé à plaisir et qui choque à la fois le bon sens et la vraisemblance. Essayons de substituer ici encore à la légende la vérité des faits.

« Nous avons lieu de croire, disent MM. Haag, que Tavernier fut enfermé à la Bastille. » Malheureusement cette « croyance », on va le voir, repose sur une mention tellement vague qu'il est difficile d'en rien conclure de certain. Peut-on, au contraire, regarder les Tavernier de Villiers-le-Bel [1], dont il est question dans les *Archives de la Bastille* [2], et qui, eux, pourraient bien avoir été emprisonnés, comme appartenant à la famille de Jean-Baptiste? M. de la Marre rendant, à la date du 5 octobre 1685, compte à M. de la Reynie de l'enquête faite par un de ses agents, dans ce bourg voisin de Paris, s'exprime ainsi : « M. Léger a appris qu'il y avait soixante-deux familles de la R. P. R., qui composent quatre cents personnes, tous beaucoup plus à leur aise que les catholiques, que néanmoins il n'y a que trois familles de riches, celles des Tavernier, des Chastelain et du Haultduroy, et que ces trois familles... entretiennent tous les autres et les font subsister. Leur commerce consiste en dentelles d'or et d'argent... Il apprit encore, ajoute-t-il, que M. Tavernier faisait la charge d'Ancien... » Et à la page suivante revenant sur celui-ci : « Tavernier,

[1] Bourg de Seine-et-Oise, situé à dix-neuf kilomètres de Paris et à trente kilomètres de Pontoise.

[2] F. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, t. VIII, p. 352.

écrit-il, qu'ils appellent le Colbert du pays, tient la bourse et a soin des charités. »

Quel est ce Tavernier si bienfaisant et pour lequel ses coreligionnaires avaient une si grande estime? Je ne saurais le dire, mais il me semble peu probable qu'il s'agisse ici du célèbre voyageur, et peut-être même n'est-il point question d'un membre de sa famille; on ne connaît pas du moins d'alliés ou de parents de Jean-Baptiste qui fussent fabricants de brocart d'or et d'argent [1]. MM. Haag auraient-ils été plus heureux en croyant retrouver le chambellan du Grand Électeur parmi les protestants enfermés à la Bastille? Je n'ose pas me prononcer sur ce point. Il est vrai qu'un « nommé Tavernier » fut incarcéré dans cette prison le 13 janvier 1686 [2], mais le relevé du livre d'écrou ne donne aucun renseignement sur ce prisonnier, pas plus que sur la cause ou la durée de sa détention [3], et il faut convenir que la désignation de « nommé Tavernier » est bien peu explicable, s'il s'agit du baron d'Aubonne [4]. Ne serait-il point, au

[1] A moins que Gabriel, dont, je l'ai dit plus haut, on ne sait absolument rien, ne se fût livré à cette industrie.

[2] *Archives manuscrites de la Bastille,* à la Bibliothèque de l'Arsenal.

[3] Voici la seule mention qu'on y trouve : « 13 janvier. Le nommé Tavernier. Nuls renseignements. La date (les mots « de sortie » sont oubliés) manque, ainsi que le nom du ministre » (qui avait ordonné l'incarcération).

[4] Il est vrai qu'un geôlier pouvait ne rien savoir du grand voyageur, et qu'à cette époque, où tant de personnages illustres furent jetés à la Bastille, le baron d'Aubonne aurait bien pu n'être pour lui que le « nommé Tavernier ».

contraire, question ici du « Colbert » de Villiers-le-Bel ou d'un membre de sa famille? C'est ce que je ne puis dire.

On voit dans quelle inextricable incertitude on se trouve; je ne sais aussi s'il est bien utile de mentionner l'hypothèse mise en avant par les auteurs de la *France protestante,* qui, ne doutant pas de l'emprisonnement de J. B. Tavernier à la Bastille, ajoutent : « Dans ce cas, on pourrait admettre qu'il n'en sortit qu'après avoir signé une abjuration [1]. » Il est évident que cette supposition ne repose sur aucun fondement. Au milieu de ces renseignements obscurs ou incomplets, le plus sage aurait été, il me semble, d'avouer simplement que depuis le mois de février 1685 on ne sait rien du chambellan de Frédéric-Guillaume. A cette époque, il était à Paris et vendait sa terre d'Aubonne; n'ayant plus de résidence en Suisse, il ne pouvait guère avoir de raisons pour demeurer dans cette contrée; au lieu qu'il s'y rendît, ce fut sa femme qui dut bien plutôt venir d'Aubonne se fixer auprès de lui. Maintenant que la Compagnie de commerce que le Grand Électeur avait voulu fonder aux Indes orientales paraissait oubliée, Tavernier ne pouvait guère songer non plus à retourner à Berlin; il dut donc rester en France et probablement à Paris.

Qu'y fit alors ce vieillard trompé dans ses espérances, et destiné à être bientôt témoin de la persécution implacable exercée contre ses coreligionnaires? Les

[1] Il n'est pas inutile de remarquer que pour Brossette, le commentateur de Boileau, Tavernier ne fut toujours qu'un « calviniste ».

circonstances étaient graves pour un réformé; la moindre marque de zèle pour la cause protestante exposait à un châtiment inévitable; rien, pas même la qualité d'agent d'une puissance étrangère, n'en mettait à l'abri; l'emprisonnement était la peine la plus légère qu'on eût alors à redouter. Le 3 juillet 1686, le « commis » chargé de tenir la « caisse » de l'électeur de Brandebourg fut jeté à la Bastille, « pour avoir facilité l'évasion du sieur et dame de Fromont » ; le 15 novembre suivant, Jean Beek, résident de l'électeur de Brandebourg et du landgrave de Hesse, y était, pour une raison semblable[1], également mis, malgré ses soixante ans, et trois semaines plus tard même, « chassé du royaume[2] ». Tavernier n'était plus d'un âge où l'on s'expose gratuitement; durant toute sa vie, il avait fait preuve d'ailleurs de la plus grande facilité à s'accommoder aux opinions religieuses des autres; protégé du Père Joseph, il avait dans tous ses voyages entretenu des relations étroites avec les religieux d'Orient, il avait même confié son neveu aux Capucins de Tauris; il y avait là bien des raisons, auxquelles on peut encore ajouter ses relations avec les Lamoignon, pour qu'il échappât à la persécution; mais s'il en fut ainsi, il ne put sans doute se soustraire entièrement aux effets de la proscription qui pesait

[1] « Accusé de faciliter aux sujets du Roi le transport de leurs effets en des pays étrangers », dit le livre d'écrou. *Archives manuscrites de la Bastille*. Cf. Fr. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, t. VIII, p. 437.

[2] Le 4 décembre 1686.

sur les siens, au trouble amené dans les affaires commerciales des protestants; si l'on en croit le récit du *Mercure galant,* le vieux voyageur n'avait, au milieu de ces circonstances critiques, rien perdu de son esprit d'entreprises, et continuant, dans ses dernières années, ses opérations commerciales d'autrefois, il aurait encore, à plus de quatre-vingts ans, expédié dans l'Hindoustan un convoi d'une grande valeur, dont il aurait confié la direction à son neveu d'Uzès.

En quelle année cette expédition aurait-elle été faite? Le *Mercure* ne le dit pas; mais au milieu de 1687, nous retrouvons tout à coup la trace perdue de Tavernier; à cette époque il était à Paris, et le 9 juillet il obtenait un passe-port pour se rendre en Suisse. Ce document si précieux a malheureusement disparu des Archives nationales[1], s'il y a jamais existé; mais les auteurs de la *France protestante* ont eu encore la bonne fortune de le voir; il était, disent-ils, valable pour trois ou quatre mois, et avait été accordé à Tavernier, moyennant un cautionnement de trente

[1] On n'y trouve que la mention suivante : « Du 9 juillet 1687 à Versailles. Passeport pour le sieur Tavernier allant en Suisse. » O[1] 31. *Registre du secrétariat,* année 1687. Comment se fait-il que MM. Haag, qui donnent l'indication précédente, aient trouvé dans le *Registre du secrétariat* autre chose que cette simple mention? S'ils ont réellement vu le passe-port de Tavernier, ce ne peut être dans le registre en question ; où l'ont-ils rencontré? M. Girard de Rialle, qui a eu la complaisance de faire faire pour moi des recherches aux Archives du ministère des affaires étrangères, m'a assuré qu'il ne s'y trouvait aucune pièce concernant Tavernier, et que la *Correspondance de Rebenac* n'en faisait pas mention davantage.

mille livres. Nouvelle preuve que le vieux voyageur n'était point ruiné, comme l'ont affirmé si légèrement, après Bayle, la *Biographie universelle* ainsi que la *Biographie Didot.*

Après avoir mentionné le passe-port dont je viens de parler, MM. Haag ajoutent : « Une fois libre, Tavernier partit pour Berlin; nommé par l'électeur de Brandebourg directeur de la Compagnie des Indes, il se prépara bientôt, malgré son grand âge, à retourner en Asie. » Il y a là une erreur que l'ignorance du manuscrit de la Méjanes et de la communication faite, en 1849, sur le célèbre voyageur par M. Friedlænder a pu seule rendre possible; ce n'est pas, nous l'avons vu, en 1687, mais trois ans auparavant que Tavernier fut appelé auprès de l'électeur de Brandebourg, et quand il demanda et obtint son passe-port pour la Suisse, il n'était plus question de la Compagnie des Indes orientales. Mais quel motif détermina alors Tavernier à quitter la France?

Nous nous trouvons ici de nouveau en présence d'un de ces obscurs problèmes si nombreux que soulève la biographie du célèbre voyageur. Quand on ignorait la date de la vente d'Aubonne et celle du projet d'établissement de la Compagnie brandebourgeoise des Indes orientales, on pouvait supposer que Tavernier se rendit d'abord en Suisse afin de visiter sa propriété et, peut-être comme autrefois, y passer quelque temps, et qu'il alla de là à Berlin pour mettre à exécution les projets du Grand Électeur; mais aujourd'hui cette double hypothèse n'est plus permise. Si

Tavernier prit un passe-port pour la Suisse, il faut admettre, supposition bien vraisemblable, que ce fut pour donner le change sur ses desseins véritables; mais quels étaient ces desseins?

La *France protestante* dit, ce qui est en contradiction avec les faits et les documents aujourd'hui connus, que, en 1687, Tavernier reprit, comme envoyé de Frédéric-Guillaume, le chemin de l'Orient, et néanmoins elle le fait mourir à Copenhague. Mais lorsque le voyageur français dut partir avec le titre de directeur de la Compagnie des Indes orientales, il était décidé qu'il s'embarquerait à Hambourg ou plutôt à Emden : comment, dès lors, aurait-il pu aller mourir à Copenhague, suivant le récit de MM. Haag, ou à Moscou, d'après celui du *Mercure*? Il faut évidemment chercher aux faits une autre explication.

La première version que l'on ait sur la mort de Tavernier est, je l'ai déjà dit, celle du *Mercure galant* [1]; voici quelle est cette version, adoptée par tous les biographes du célèbre voyageur jusqu'à l'apparition du dernier volume de la *France protestante*. « On a eu avis que le sieur Jean-Baptiste Tavernier, fameux voyageur, est mort à Moscou au mois de juillet dernier, âgé de quatre-vingt-neuf ans [2]. Il estoit fils d'un géographe fort estimé en son temps et avoit fait six voyages aux Indes par terre et en estoit revenu une fois par mer. Comme il n'avoit jamais veu la Mos-

[1] Février 1690, p. 211.

[2] Le *Mercure* se trompe; Tavernier, comme nous l'avons vu, n'avait que quatre-vingt-cinq ans en 1689.

covie, il prit cette route en retournant aux Indes pour la septième fois. Il prétendoit y recouvrer une cargaison qu'il avoit envoyée sous la direction du sieur Pierre Tavernier, son neveu, dans laquelle plusieurs personnes de Paris étoient intéressées. Elle montoit à deux cent vingt-deux mille livres d'achat en France, qui devoient avoir produit plus d'un million... Le sieur Mercier, commis de M. Tavernier, est aussi mort aux Indes, au mois de septembre dernier, lorsqu'il se préparoit à venir à Ispahan, joindre son maistre, qui lui avoit donné rendez-vous en Perse, où il luy rapportoit de grands retours[1] de son Voyage. »

J'ai reproduit presque en entier l'article du *Mercure,* dont j'ai déjà d'ailleurs donné précédemment de nombreux extraits[2], à cause de l'importance des renseignements qu'on y trouve sur les dernières années de Tavernier. Il ne faut pas oublier que c'est un contemporain qui parle; pour mettre en doute ses assertions, il faudrait avoir des documents authentiques à leur opposer. Il ressort du récit du *Mercure,* comme je l'ai dit au chapitre IV du livre II, que Tavernier, après son retour d'Orient en 1668, ne renonça pas entièrement aux entreprises commerciales, qu'il continua d'en faire et que son neveu fut un de ses agents, sinon son agent principal dans le Levant. En effet, tandis que ce neveu, vers 1687, se trouvait en Perse, le « sieur Mercier », nous apprend

[1] « Marchandises rapportées, dit Littré, en échange de celles qui avaient été portées et bénéfices qui en résultent. »

[2] En particulier p. 284 et 288.

le *Mercure,* représentait en même temps Tavernier dans l'Hindoustan.

Le fils de l'orfévre d'Uzès était préparé depuis longtemps au rôle qu'il jouait alors; il avait autrefois, évidemment pour être plus à même par la suite de faire le commerce dans l'Asie occidentale, passé plusieurs années à Tauris, et il y avait appris sous la direction du Père Gabriel de Chinon [1] le turc et le persan. Quand était-il revenu en France? Nous ne le savons pas, mais on peut croire que son oncle le ramena avec lui, au retour de son sixième voyage. Depuis lors on le perd de vue; si après être rentré en France, il dut y rester quelque temps pour achever son éducation et pour attendre que l'âge — il n'avait encore que dix-huit ans — lui permît de reprendre seul le chemin de l'Orient, le moment ne tarda pas non plus sans doute à venir où son oncle, qui le destinait aux affaires, l'envoya dans le Levant.

A quelle époque Pierre Tavernier entreprit-il son premier voyage en Asie? Quel était le nombre de ceux qu'il avait pu y faire, avant celui dont parle le *Mercure?* Aucun renseignement ne nous permet de répondre à cette question, mais on peut dire que, en 1687, il était depuis assez longtemps dans l'Orient. Si l'on se reporte à la durée des voyages de son oncle, on doit supposer qu'il avait quitté la France au moins en 1685. D'après le *Mercure,* Pierre dirigeait une cargaison de deux cent vingt-deux mille francs

[1] Voir plus haut, p. 172.

de marchandises; qu'est-ce qui mit ce convoi en péril? Le journal français ne le dit pas, et l'expression dont il s'est servi prête à des interprétations diverses; Bayle a accusé le neveu de Tavernier de détournement, et la *Biographie universelle,* renchérissant sur ce qu'avait dit l'auteur du *Dictionnaire historique,* n'a pas hésité à avancer, sans la moindre preuve [1], il est vrai, qu' « oubliant les obligations qu'il avait à son oncle », Pierre Tavernier « s'établit à Ispahan [2] ».

On le voit, il était difficile de trouver dans le mot « recouvrer » plus de choses qui n'y sont pas; pour moi, ce mot signifie seulement que le convoi expédié par Tavernier était en danger d'être perdu; est-ce par un détournement, par la mort ou par une faute quelconque de son neveu? Si toutes ces suppositions sont possibles, il est évident aussi qu'aucune ne peut être acceptée comme certaine, tant qu'aucun document ne viendra la confirmer. Au reste, cela importe peu ici. Tavernier, inquiet pour sa cargaison, prit la résolution de retourner, malgré ses quatre-vingt-deux ans, en Orient; mais à cette époque il était défendu aux réformés de sortir de France, cela explique la nécessité où il fut de demander le passe-port dont j'ai parlé, et sans doute aussi de feindre un voyage en Suisse.

[1] Ce sera sans doute un souvenir confus de la mention d'Ispahan faite par le *Mercure,* qui aura fait supposer à Weiss que Pierre Tavernier s'était fixé dans cette ville.

[2] La *Biographie Didot,* elle aussi, dit que Pierre Tavernier se fixa à Ispahan, après avoir vendu « pour son propre compte toutes les marchandises » de son oncle. Ce qui n'est qu'une amplification de ce qu'avait dit la *Biographie universelle.*

Empêché de prendre la route de mer et de s'embarquer à Marseille, il lui vint alors la pensée de traverser la Moscovie.

Quel chemin Tavernier suivit-il dans ce grand voyage? Nous l'ignorons; les biographes qui le font se rendre directement à Berlin[1] ne lui ont fait prendre cette route que dans la croyance erronée qu'il fut alors, non en 1684, nommé directeur de la Compagnie des Indes orientales. Rien ne dit, en effet, qu'il soit passé en 1687 par la capitale du Brandebourg, et tout fait croire, au contraire, qu'il n'y est pas allé[2]. Ce qu'on est aussi seulement en droit de supposer, c'est que Tavernier, après un séjour plus ou moins long en Suisse, gagna les bords du Rhin et la Hollande, d'où il se rendit sans doute ensuite soit à Hambourg, soit dans l'un des ports de la Baltique, pour aller de là en Russie. Un temps considérable était nécessaire au dix-septième siècle pour faire ce voyage, et l'on comprend que, parti de Paris en juillet 1687, Tavernier se soit, dans le même mois de l'année 1689, encore trouvé à Moscou, où il serait mort, d'après le récit du *Mercure galant*[3]. On le voit, tout s'explique sans peine

[1] « Un mois après, dit la *Biographie Didot*, il était à Berlin, où l'Électeur l'accueillit avec bienveillance... Ce prince lui accorda même le titre de directeur de la Compagnie des Indes... et Tavernier... se préparait à partir... lorsqu'il mourut à Copenhague, et non à Moscou, ajoute-t-elle en note, comme on l'a souvent répété. » Cela s'appelle rééditer les erreurs de ses devanciers en les exagérant.

[2] S'il y était allé, on ne s'expliquerait pas le bruit de sa mort à la Bastille, répandu alors à la cour du Grand Électeur.

[3] Cette version était aussi celle de Boileau et de Brossette. Celui-ci, dans l'édition qu'il a donnée des œuvres du satirique (Paris, 1716),

d'après cette version d'un contemporain que l'on doit, jusqu'à preuve du contraire, regarder comme bien informé.

En est-il de même de la version donnée par MM. Haag? « Tavernier, disent-ils [1], tomba malade en route (en voulant aller aux Indes à travers la Moscovie) et mourut... à Copenhague, dans la demeure de Henri de Moor..., qui rendit à l'illustre voyageur les derniers devoirs. » Si l'on admettait avec les auteurs de la *France protestante* que Tavernier se rendit de Suisse à Berlin, pour prendre de là, à travers la Moscovie, le chemin de l'Orient, on ne concevrait pas comment il put mourir à Copenhague; mais si, comme rien ne le forçait alors à passer par Berlin et que, après l'échec de ses grands desseins, il ne devait même pas avoir le désir d'y aller, on le fait, ainsi que je l'ai supposé, de la Suisse gagner la vallée du Rhin, puis de là la Hollande et enfin l'une des villes de la Baltique, on s'explique qu'il ait pu aller à Copenhague. Seulement il faudrait prouver qu'il s'y est rendu réellement et qu'il y est mort; c'est ce que MM. Haag ont négligé de faire. Le renvoi qu'ils donnent à l'article *Tavernier* ne se rapporte à rien dans leur dictionnaire, et il n'y est même pas question de Henri de Moor, chez lequel le célèbre voyageur

dit que « Tavernier mourut à Moscou en 1689 ». La *Biographie universelle* ajoute qu'il « tomba malade en descendant le Volga »; mais c'est là un renseignement qui ne repose sur aucun document.

[1] *France protestante,* art. *Tavernier,* t. IX, p. 346.

aurait, d'après eux, trouvé, pendant les derniers jours de sa vie, l'hospitalité.

Cet Henri de Moor n'est point un inconnu, il est vrai; il fut, de 1685 à 1695 environ, *ancien* de l'église française réformée de Copenhague; c'était un orfévre, plus tard directeur d'une manufacture de glaces, qui finit par se fixer à Neustadt; mais M. Clément [1], qui, dans sa notice sur l'Église française de la capitale du Danemark, donne ces renseignements sur de Moor, ne sait rien du séjour qu'aurait fait chez lui Tavernier à la fin de sa vie, et les archives de l'Église réformée de Copenhague, dont il a publié les extraits mortuaires, ne mentionnent pas le nom du célèbre voyageur [2]. Rien ne vient ainsi appuyer le récit de MM. Haag, et *à priori* il y a toute espèce de raison de le rejeter. Des documents, dont j'ai eu connaissance depuis que ces lignes ont été écrites, achèvent de montrer combien ce récit manque de fondement.

Pour résoudre le problème soulevé ainsi par le lieu où est mort Tavernier, il y avait un moyen fort simple à employer, et il n'y en avait qu'un, c'était de chercher tour à tour à Copenhague et à Moscou si l'on y retrouvait des traces du voyageur français; c'est ce que j'ai fait. M. Johannes Steenstrup, professeur d'histoire à l'Université de Copenhague, à qui je me

[1] *Notice sur l'Église réformée française de Copenhague.* In-8°, Copenhague, 1870.

[2] Un *Registre manuscrit des morts de l'Église réformée française* de Copenhague, que M. Johannes Steenstrup a consulté à mon intention, ne mentionne nullement Tavernier parmi les douze morts de 1689.

suis d'abord adressé, a bien voulu, sur ma demande, fouiller dans les archives de la capitale danoise, mais il n'a rien pu y découvrir qui se rapporte à la mort de Tavernier. Toutefois il a trouvé un témoignage curieux du passage du grand voyageur par Copenhague la dernière année de sa vie. C'est le fragment d'un article biographique de la *Dænische Bibliothec* [1], consacré à Frédéric de Rostgaard [2]. On y lit que, en 1689, le savant danois fit, en compagnie du docteur Masio, une visite à Tavernier, « vieillard de quatre-vingts ans, connu par ses nombreux et lointains voyages », qui « venait d'arriver à Copenhague et se proposait de se rendre en Perse à travers la Moscovie » ; entrevue, ajoute l'auteur de l'article, dans laquelle Rostgaard apprit « force choses du plus grand intérêt pour un jeune homme qui veut voyager à l'étranger ».

Ainsi un premier résultat est acquis, Tavernier est bien allé à Copenhague, — j'examinerai plus loin si la date donnée par la *Bibliothèque danoise* est exacte, — mais y est-il mort? L'absence de son nom sur les registres de l'Église française de cette ville semble déjà indiquer qu'il n'en est rien et doit porter à croire

[1] Année 1745, t. VI, p. 516. Voir à l'Appendice.

[2] Frédéric de Rostgaard, né à Kraagerup, près de Helsingœr, en 1671, avait ainsi vingt-huit ans quand Tavernier arriva dans la capitale du Danemark. Rostgaard voyagea aussi beaucoup; il visita successivement l'Angleterre, la Hollande, la France et l'Italie, dont il explora les bibliothèques; attaché en 1700 aux Archives du royaume, il devint en 1709 membre du tribunal suprême, et, en 1722, conseiller d'État; il mourut en 1745. *Nouvelle Biographie générale*, s. v.

le contraire; une découverte faite il y a quelques années, et dont je dois la connaissance à M. Vladimir Guerrier, professeur à l'Université de Moscou, — je m'étais adressé à lui, en même temps qu'à M. Johannes Steenstrup, — confirme cette induction si légitime et prouve que le célèbre voyageur français a réellement terminé sa carrière dans l'ancienne capitale de la Russie, comme l'avait dit le *Mercure galant*.

Dans le numéro du mois de février dernier (1885) de la revue russe *le Bibliographe* [1], M. I. Tokmakof, attaché aux Archives, a, sous le titre de Matériaux « pour servir à la biographie du voyageur français J. B. Tavernier », raconté que, en 1876, visitant, près de Moscou, « l'emplacement de ce qui avait été au dix-septième et au dix-huitième siècle le cimetière protestant », il avait aperçu, au milieu des « monuments funèbres, dispersés pour la plupart et détruits », « les traces » du tombeau du célèbre voyageur. C'est là une trouvaille dont on ne saurait exagérer l'importance; mais ce n'est pas la seule qu'ait faite M. Tokmakof.

Depuis lors, en compulsant les Archives dites des « affaires étrangères » à Moscou, il a eu la bonne fortune d'y rencontrer deux documents précieux concernant Tavernier, qu'il a publiés en entier dans le *Bibliographe*. Le premier est la traduction russe d'une lettre en latin du médecin Laurent Blumentrost au

[1] *Bibliographe vestnike literatyri, nayki i iskysstva*. 1885 g. N° 2, fevrali, p. 25.

« grand boyar » Vasili Galitzin, chef du gouvernement pendant la minorité des tsars Jean et Pierre [1]; elle est datée du 24 janvier de l'an 7197, ce qui correspond au 3 février 1689; Blumentrost y annonce à Galitzin l'arrivée du « notable marchand et baron Tavernier », son « ami », venant « de l'étranger par Stockholm avec un passe-port du roi de Suède », et il demande au puissant ministre d'accorder au voyageur français « pour lui et pour ses bagages un libre passage » à travers la Russie et de vouloir bien « écrire à cet effet au voyévode de Smolensk ».

La lettre est parafée au dos, du 1er février, — le 11 nouveau style — par Leurs Majestés les tsars et la tsarine, avec ordre d'écrire à Smolensk de « faire passer Tavernier de cette ville à Moscou », en lui enjoignant « de se présenter (à son arrivée) à la chancellerie des affaires étrangères (*Posalsky Prikaze*) [2] ». Cinq jours après, le 6 — le 16 — février, avis était donné au commandant de Smolensk, Ivan Moussine-Pouchkine — c'est le second document publié par M. Tokmakof — de l'arrivée dans sa ville du « baron Tavernier », venant « de la frontière suédoise », et il lui était ordonné, au reçu de la lettre impériale, de « faire passer, sans aucun délai, le voyageur étranger à Moscou ».

[1] Le futur Pierre le Grand, alors âgé de dix-sept ans; depuis 1682, il partageait le pouvoir avec son frère Ivan V, sous la tutelle de leur sœur aînée, Sophie. CHOPIN, *la Russie*, t. I, p. 195.

[2] C'est ainsi que cette expression a été traduite par Wicquefort, dans les *Voyages en Moscovie*, etc., d'Adam OLEARIUS, p. 41.

Il ressort de là que Tavernier a dû se rendre dans l'ancienne capitale de la Russie; mais que devint-il depuis son arrivée dans cette ville? Aucun document ne nous renseigne à cet égard; ceux qu'a publiés M. Tokmakof sont les seuls, m'a assuré M. Guerrier, que renferment, sur le voyageur français, les Archives russes; mais si l'on peut regretter qu'il n'y en ait point d'autres, ceux-ci prouvent du moins que Tavernier n'était plus à Copenhague, mais en Russie, au mois de février 1689. Comme il arrivait, à cette époque, de Stockholm, on pourrait se demander s'il s'est bien trouvé, en 1689, dans la capitale du Danemark, comme le dit la *Bibliothèque danoise,* et s'il ne faudrait pas faire remonter son passage par cette ville à l'année 1688. Mais qu'il soit arrivé à Copenhague, non en 1689, mais bien plutôt en 1688, dans les deux cas, Tavernier n'y vint pas directement de Paris; il dut séjourner quelque temps en Suisse, après sa sortie de France en 1687, et ne quitta sans doute le territoire de Berne, où la lettre de Blumentrost dit qu'il résidait, que dans le courant de 1688, peut-être à la fin de l'été. On peut supposer qu'il consacra le temps qu'il y passa à faire les préparatifs de son grand voyage, ce dont il lui avait été difficile, sinon impossible, de s'occuper à Paris.

Quand Tavernier arriva à Moscou, une révolution était imminente; le tsar Pierre, que sa mère[1] venait de marier (février 1689), songeait à s'affranchir de la

[1] La tsarine Natalie, femme en secondes noces d'Alexis Michaélovitch. SCHNITZLER, *Encyclopédie des gens du monde,* s. v.

tutelle de sa sœur Sophie, et huit mois après, celle-ci, privée du pouvoir, allait être obligée de se retirer dans un monastère. Il peut se faire que, dans des circonstances aussi troublées, le voyageur français ait rencontré des difficultés imprévues, qui le forcèrent de s'arrêter à Moscou plus longtemps qu'il n'aurait voulu; le crédit de Galitzin, auquel Blumentrost l'avait recommandé, était d'ailleurs ébranlé, peut-être n'obtint-il qu'avec peine l'autorisation de se rendre en Perse. Au milieu de ces délais, Tavernier tomba malade et mourut, sans avoir pu mettre ses derniers projets à exécution. Aujourd'hui un fragment de pierre qui porte encore son nom, mais qui disparaîtra peut-être demain [1], est tout ce qui marque, dans l'ancienne capitale de la Russie, le passage de notre infortuné et illustre compatriote.

On ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse, en voyant le célèbre voyageur, après avoir affronté tant de fatigues et fait de si grandes choses, victime de l'implacable destinée, tomber seul et presque inconnu, sur la terre étrangère. Mais bien qu'il ait disparu ainsi obscurément et loin de sa patrie, la renommée de Tavernier n'en fut pas tout d'abord atteinte; ses *Voyages* continuèrent à être lus et imprimés [2], ainsi qu'à faire autorité. Montesquieu le cite

[1] M. Tokmakof parle seulement, dans le *Bibliographe*, des « traces » du monument de Tavernier; c'est bien vague; mais M. Guerrier m'écrit que, étant allé le voir, le savant archiviste l'a assuré avoir aperçu un fragment d'une pierre sur laquelle il a pu lire le mot Tavernier et le chiffre 16.. ; le reste était effacé.

[2] J'ai déjà dit qu'il en parut trois éditions dans la seule année 1713.

au même titre que Chardin. Cependant celui-ci mieux informé, bien autrement instruit, finit par lui être préféré. Chardin lui-même avait d'ailleurs essayé de rabaisser son rival [1]; à son exemple on attaqua bientôt, j'ai montré avec combien peu de fondement, la véracité de Tavernier. La réputation du marchand-voyageur devait à la longue souffrir de ces critiques répétées, dont aucun biographe français n'a cherché à le justifier. Il est temps de lui rendre la justice à laquelle il a droit.

Sans prétendre accorder à ses *Voyages* une plus grande valeur qu'ils n'ont en réalité, il n'en faut pas moins reconnaître que Tavernier a eu l'incontestable mérite de faire connaître les routes à peu près ignorées avant lui de la Perse et de l'Inde, de révéler à la France ces grands empires de l'Orient encore presque inconnus, ainsi que de montrer quels débouchés et quelles ressources ils offraient pour le commerce national. « Ses voyages, dit l'*English Cyclopædia* [2], sont d'une valeur inappréciable pour l'historien et le géographe. (Ils) y trouveront le fruit de quarante ans d'expériences et d'observations... Tavernier n'avait sans doute ni l'intelligence ni l'instruction de Thévenot et de Bernier, mais il eut des occasions d'observer bien plus nombreuses et plus variées qu'eux. Il fut acteur dans ces entreprises et ces rivalités commerciales, dont ceux-ci ne furent que spectateurs. »

[1] Quand Chardin parle, dans ses *Voyages*, de son devancier, il le fait presque toujours avec un ton de mépris.

[2] Art. *Tavernier.*

J'ai tenu à citer ce jugement si favorable, porté sur notre grand compatriote par un étranger; l'auteur anonyme de cet éloge accorde à Tavernier un autre mérite qu'on lui a plus d'une fois contesté, celui de l'exactitude. Les voyageurs modernes, dit-il, qui ont suivi les routes qu'il avait parcourues, ont reconnu la fidélité des descriptions qu'il en a faites. On peut apprécier par là l'étendue des services que le célèbre voyageur a rendus à la science et au commerce contemporains. A une époque où le trafic de l'Europe avec l'Orient était entre les mains de quelques marchands étrangers, l'exemple de Tavernier fut pour la France d'une immense utilité; le succès de ses entreprises fut un encouragement à l'imiter, et si l'on ne peut aller jusqu'à dire que sans lui les voyages de Bernier, de Thévenot et de Chardin n'eussent pas été possibles, il est incontestable qu'il rendit leur tâche singulièrement plus facile. Il fut réellement leur précurseur, et par là quelque chose de leur gloire lui revient. Cela doit faire oublier et excuser ce qu'il y a de défectueux et d'incomplet dans ses *Relations*, en même temps que contribuer à assurer la perpétuité de sa renommée.

Aussi, parmi les voyageurs français du dix-septième siècle, Tavernier occupera toujours la première place, sinon la plus grande; mais c'est surtout comme marchand qu'il a été vraiment un initiateur infatigable et justement digne d'admiration; depuis le commerce des diamants et des pierres jusqu'à celui de l'indigo, des laines les plus fines, du musc, des produits

recherchés du Levant, il embrassa tout dans ses immenses opérations; le premier il montra où et comment la France pouvait se procurer elle-même ces marchandises précieuses qu'elle recevait jusque-là de l'étranger, et par là il l'affranchit du tribut qu'elle était obligée de payer à ses voisins. Mais il fit plus encore; il porta, il fit connaître nos produits sur les marchés les plus éloignés de l'Orient et ouvrit ainsi à l'industrie nationale des débouchés encore ignorés.

Tavernier ne rendit pas de services moins grands à la science géographique; non-seulement il contribua par son exemple à développer en France le goût des voyages; mais le premier il révéla à ses compatriotes des pays encore presque inconnus, comme le Tonkin, où il n'était pas allé, il est vrai, mais dont il publia, à l'aide des notes de son frère Daniel, une curieuse *Relation*. Son récit de la révolution qui donna le pouvoir à Aureng-Zeb, ses descriptions de la cour du Grand Mogol et de celle du sophi de Perse offraient aussi aux contemporains un tableau, nouveau à tant d'égards, de ce monde oriental si étrange et encore si peu connu.

Ainsi tout se réunissait pour donner aux *Voyages* de Tavernier l'attrait de la variété; l'historien et le géographe, comme le marchand, y trouvaient également à apprendre, l'homme du monde à charmer ses loisirs : voilà ce qui en assura le succès. Mais si le biographe du grand voyageur peut et doit rappeler ce qui fit ainsi sa gloire et assura sa réputation, il ne

doit pas non plus oublier la dignité morale que Tavernier ne cessa jamais de montrer dans sa longue carrière, ni cette vie de probité et d'honneur dont il a toujours donné le noble spectacle [1]. C'est là, avec les choses considérables qu'il a faites ou dont il a été témoin, ce qui justifiera, je l'espère, la longueur de l'étude que j'ai consacrée à cet homme vraiment grand dans sa rude simplicité, et qui n'est pas moins digne aujourd'hui d'estime et d'admiration qu'il ne le fut au dix-septième siècle.

[1] « Egli indefessamente viaggiando si è arrichito non meno de' beni della fortuna che dellà virtu... ha tenuto in pregio più il buon nome, che l'affluenza delle richezze », écrivait, en 1682, Giov. Luetti, *Viaggi*... di G. B. Tavernier. Roma, in-4°.

APPENDICE

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I

LETTRES ORIGINALES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.
(Bibl. nat., Fonds français, 3930.)

A

Lettre de Melchior Tavernier à M. de Saumaise[1].

Monsieur, je croyais me donner l'honneur de vous aller voir le jour mesme que je reçus vostre billet; mais comme on me bailla le billet, j'étois employé avec M. Duplessix Besanson que son Éminence avoit envoyé pour m'instruire, pour dresser quelques cartes et plans de la Catalogne, ce qui m'a tenu tellement de court que jour et nuit il m'a fallu travailler jusqu'à hier matin que j'achevay, et des aussi tost il me fallut partir pour aller à Ruel, ou hier au soir estant de retour fort tart l'on me dit qu'il estoit venu quelqu'un de vostre part, ce qui me fit rememorer au billet lequel je n'ay seu retrouver; mais s'il me souvient, vous me demandiez par iceluy cent livres que je vous envoye en cinq justes de vingt livres prestes[2]. J'y aurois esté moy

[1] Saumaise était de retour en France depuis les derniers mois de l'année 1640.

[2] Il faut entendre le mot « juste » dans le sens de chèque ou billet de valeur invariable, analogue aux « justes », vases de gran-

mesme, mais craignant de trouver chez vous M. vostre beau frère ou belle sœur que Madame ne désire pas qu'il m'y voyent me fait retenir de mon devoir tant de vous visiter que d'aller savoir de la santé de Madame de laquelle je vous prie me mander par le porteur. Cependant je vous suplie me tenir pour celluy qui se dira a jamais,

Monsieur, vostre affectionné serviteur,

TAVERNIER.

De Paris, le 17e mars 1641.

B

Lettre de Melchior Tavernier à madame de Saumaise [1], *à Leyden.*

Madame, j'attendais toujours à vous escrire jusques a ce que l'affaire fut faitte avec M. vostre frère, mais c'est ce que je n'ay sceu encore exsecuter jusques a present, m'ayant toujours fait dire qu'il viendrait de quinze en quinze jours, mais a present pour tout delay il m'a fait dire qu'il seroit icy mercredy prochain et pour terminer la ditte affaire, laquelle je n'auray pas si tost faitte que je vous en donneray avis. Je vous diray que j'ay receu de M. Saros [2] trois cens cinquante livres, lesquels je joindray à la somme a M. vostre frère en cas qu'il le desire et ce suivant vostre ordre. N'ayant donc rien autre a present, je finiray vous priant d'avoir pour agreable mes humbles

deur invariable, dont il est question dans les anciens textes. Cf. LACURNE, s. v. *juste*. Quant au mot « prestes », on peut admettre, je crois, qu'il s'agit d'argent prêt à être payé ou d'argent avancé, ce qui nous ramène à l'ancien sens du substantif « prêt ».

[1] Madame de Saumaise était la fille de Josias Mercier, sieur des Bordes et de Grigny.

[2] Il semble qu'il faille lire Sarrau, et peut-être s'agit-il de Claude Sarrau, érudit célèbre de l'époque.

baisse mains tant à Monsieur qu'a vous, priant Dieu qu'il vous tienne tous en sa sainte garde. (J')écris en grande haste et en grand froit, lequel m'empeche et me contraint de rechef à finir, en demeurant

Madame, vostre affectionné serviteur,

TAVERNIER.

Mes filles prendront ossi la liberté de vous presenter leurs baisse mains.

De Paris, le 30 janvier 1644.

II

REGISTRE DU SECRÉTARIAT.

(I, 1669. — Fonds français, 21451.)

Lettres d'anoblissement pour Jean-Baptiste Tauernier [1].

LOUIS, etc. A tous presens et a uenir, Salut. Voulant tesmoigner combien nous auons agreables les bons et agreables seruices qui ont esté rendüs au feu [2] Roy nostre tres honnoré seigneur et Pere et a nous én différentes occasions et négociations par notre bien amé Jean-Baptiste Tauernier lequel des l'aage de XVIII ans auroit commancé a porter les armes tant aux guerres de Hongrie contre les Turcs qu'a la deffence de Mantoüe, apres quoy il a fait diuers voyages en plusieurs endroits de l'Europe pour s'instruire dans les langues estrangeres, ou il a serui le feu [3] Roy aupres de ses plenipotentiaires à la diette de

[1] M. Alfred Bauer a eu la complaisance de copier pour moi, à la Bibliothèque nationale, ces lettres, que j'ai collationnées moi-même sur le manuscrit des Archives nationales, O[1] 13.

[2] Le manuscrit donne *Son*, ce qui est évidemment une faute de copiste pour *feu*.

[3] Le manuscrit donne *son*, ce qui est évidemment une faute de copiste pour *feu*.

Ratisbonne et par leur ordre fait son premier voyage du leuant a fin d'acquerir quelque intelligence des langues orientalles et s'Informer dans l'Estat du grand seig[r], a la Cour du Roy de Perse et sur les terres du Mogol des choses qu'il croyoit utiles aux aduantages de notre couronne et au commerce de la France auec leurs sujets, dont il donna des memoires au feu cardinal de Richelieu sur lesquels furent envoyez des missions de Capucins et d'autres religieux en diuers pays qui ont esté et sont encore de grande utilité a la religion catholique et a la nation francoise, qu'ensuitte il a esté en Orient une seconde fois pour remarquer auec toute l'exactitude possible le plus court chemin qui se pouuoit tenir par l'Arabie deserte pour aller aux jndes par terre, ce qu'aucun de nos sujets n'auoit encore tenté. Ce qui luy a réussi apres des fatigues extraordinaires mais auec tant de bonheur qu'il est reuenu en France par la[1] Perse en moins de quatre annees auec une parfaite connoissance de tous les lieux ou il a passé, de sorte que cette experiance luy a donné depuis la facilité de faire quatre voyages de suitte pour reconnoistre en destail les estats du Turc, ceux du Roy de Perse, l'Empire du Mogol, les Royaumes de Colchonda et de Uisapour, les costes habitées par les Portugais, celles de Malabar, du cap de Commorin, de l'isle de Zeilan, de Malacca et d'une partie des costes de la Chine, les isles de Sumatra et de Jaua et au retour le Cap de bonne Espérance et l'Isle de sainte Helene, pour aprendre en tous ces lieux les commoditez que Nous et nos subjets pouuions tirer soit du traficq ou des establissements qui s'y pouuoient faire, et en tous ces voyages Il a eu plusieurs occasions dans ses entretiens auec ces Princes d'establir aupres d'eux l'opinion de nostre puissance et de la grandeur de nostre Royaume, Et enfin au retour de son sixieme voyage il nous a rendu un compte fidel de

[1] *Le* dans le manuscrit.

tout ce qu'il a fait pour notre seruice, Que pour ces considerations Joint les perils qu'il a courus et les peines extraordinaires qu'il a souffertes en ces Voyages qu'aucun de nos sujets ny d'autre nation n'auoient jamais auparauant entrepris ou il a fait plus de soixante mil lieues tant par mer que par terre. Desirant user de telle reconnoissance enuers luy par des marques de la satisfaction que nous en auons qu'elles puissent passer a la posterite, *Nous* de grace speciale, plaine puissance et authorité Royalle auons par ces presentes signées de nostre main le dit Tauernier, sa femme et ses enfants et lignées tant masles que femelles nais et a naistre en loyal mariage annobly et annoblissons, et iceux décoré et décorons du titre et qualité de Noblesse, voulons et nous plaist qu'en tous actes et jugemens, lieux et endroits Ils soient tenus censez et reputez nobles et puissent porter le nom d'Escuier et les armoiries timbrées telles qu'elles sont cy empreintes, acquérir et posseder tous fiefs, arrière fiefs et terres nobles que bon luy semblera, Paruenir a tous degrez d'honneur et mesme de cheuallerie, et generallement jouir de tous les privileges, franchises, exemptions et prerogatives dont jouissent et ont accoutumé de jouir et user les autres nobles de nostre Royaume sans que pour raison de ce Il soit tenu de nous payer ny a nos successeurs Roys aucune finance ny indemnité, de laquelle a quelque somme qu'elle se puisse monter nous luy en auons en tant que besoin est ou seroit fait et faisons don par ces presentes pourueu qu'il uiue noblement et ne fasse aucun acte de derogeance a la dite qualité. *Si donnons en mandement* A nos amez et feaux conseillers les gens tenans nôtre cour de Parlement, Chambre de nos comptes, et cour des Aydes a Paris, presidens et tresoriers generaux de France au dit lieu, et a tous autres nos justiciers et officiers, qu'il appartiendra, que ces presentes Ils fassent enregistrer et du contenu en Icelles jouir et user ledit sieur Tauernier, sa femme et ses enfans et

posterité nais et a naistre en loyal mariage plainement et paisiblement et sans permettre qu'il leur soit fait mis ou donné aucun trouble ny empeschemens quelconque nonobstant tous edits reglemens et arrests a ce contraires ausquels et aux derogatoires des derogatoires y contenues Nous auons derogé et derogeons par ces dites presentes, *Car tel* est nostre plaisir et afin que ce soit chose ferme et stable a toujours Nous y auons fait mettre nôtre scel. *Donné* à Paris au mois de feurier l'an de grace 1669 et de nostre regne le 26e. Signé LOUIS et sur le reply par le Roy Colbert et scelle en cire verte, et a costé est inscrit visa Seguier, pour seruir aux lettres de noblesse accordées a Jean Baptiste Tauernier.

III

(KÖNIGLICHES GEHEIMES STAATS ARCHIV ZU BERLIN[1].)

A

Nomination de Tavernier comme chambellan.

Wir Friedrich Wilhelm, Churfürst von Brandenburg..., geben hiermit jedermänniglich zu vernehmen, dass wir Johann Tavernier Freihernn d'Aubonne zu unserem Cämmerer gnädiglich bestellt und angenommen, thun auch solches hiermit und kraft dieses dergestalt und also, dass uns derselbe getreu, gehorsam und gewärtig sein, unseren nutzen und frommen befürden, schaden und nachtheil aller Möglichkeit nach abvenden und verhüten, insonderheit aber, wenn er bei uns sein wird, uns fleissig aufwarten und denen von uns ihm anvertrauten verrichtungen seinem besten verstande nach obliegen, was er in unserer Cammer hören und sehen oder sonsten von

[1] Documents publiés en 1850 dans les *Monatsberichte der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin,* t. VII, p. 93, 94.

unseren Geheimnissen erfahren wird, solches niemanden offenbaren, sondern bis in seine Grube verschwiegen behalten und sich überall also erweisen solle, wie einem getreuen Cämmerer und Diener eignet und gebüret, auch unser in ihn gesetztes Vertrauen erfordert. Dahingegen wollen wir ihn bei solcher Charge nicht allein jedesmahls gnädigst schützen, sondern auch des dieserhalb ihn competirenden Ranges und anderer Prerogativen gleich anderen unseren Cämmerern geniessen lassen und ihn unserer churfürstl. Huld und Gnade vermittelst dieses versichert haben, ihm auch den Schlüssel zu übergeben gnädigst befehlen wollen.

Cölln an der Spree, 4 August 1684.

B

Note de la main de Tavernier pour servir à la lettre suivante.

Mémoire des choses qu'il plaira à M. le secrétaire spécifier dans la lettre, que Son Altesse Électorale a la bonté d'écrire à Leurs Excellences de Berne pour moy :

1. Que Son Altesse Électorale m'ayant, par un effet de son (!) genereuse bienveillance honoré des charges de conseiller de l'Amyrauté, de gentilhomme de la chambre et de chambellan, je me suis attaché au service de Son Altesse Électorale avec un zèle qui fait que je lui consacre le reste de mes jours et ne me permet point de m'éloigner des occasions de luy rendre mes très-humbles services.

2. Que dans cette nécessité de m'attacher à un maître si grand ét si généreux, je me trouve obligé de vendre ma terre d'Eaux bonnes.

3. Qu'il plaise à MM. de Berne par le respect qu'ils doivent à Son Altesse Électorale, qui doit être désormais

mon seigneur et mon maître, me traiter favorablement sur les lots en cas de la vente de ma terre.

C

Lettre du Grand Électeur à Leurs Excellences de Berne.

Demnach wir Johann Tavernier Freihernn d'Aubonne in Consideration seiner guten Qualitäten und durch vieljährige Reisen erlangten guten experientz zu unserem Cämmerer und Admiralitäts-Rath gnädigst bestellt und angenommen, und derselbe gesonnen mit seiner Familie sich in unserer Chur- und Mark Brandenburg niederzulassen, auch zu solchem Ende sein Gut und Herrschaft Aubonne zu verkaufen resolviret, so haben wir nicht umhin gekonnt, Euch hiermit günstiglich zu gesinnen, obenerwähntem Tavernier als unserem Bedienten bei dem vorhabenden Verkauf und sonsten alle faveur und guten Willen auch exemption des droits de vente wiederfahren zu lassen.

Cölnn an der Spree, 5 August 1684.

IV

ARCHIVES CANTONALES VAUDOISES,
TITRES DU BAILLIAGE D'AUBONNE, N° 1210.

A

Procuration pour la vente d'Aubonne.

Par devant les conseillers du roy, notaires et gardenottes de Sa Majesté au Chastelet de Paris furent presens messire Jean-Baptiste Tavernier, baron d'Aubonne, chambellan de son altesse électorale de Brandebourg, gentilhomme ordinaire de sa chambre et conseiller de sa

marine, demeurant ordinairement en sa terre d'Aubonne pays de Vaux au canton de Berne, estant de présent en cette ville de Paris logé rue de Lirondelle à l'hostel de Navarre, paroisse Saint-André des Ars... et messire Henry du Quesne, chevallier, marquis dudit lieu, capitaine d'un des vaisseaux du roy, demeurant à Paris, au quartier Saint-Germain-des-Prez, rue Saint-Dominique, paroisse Saint-Sulpice... ont recognu et confessé estre demeurés d'accord de ce qui ensuit. C'est assavoir que le dit sieur Tavernier a promis... de vendre, ceder et transporter audit sieur marquis Du Quesne... la terre et baronnie d'Aubonne audit sieur Tavernier appartenant d'acquisition qu'il en a faite... avec tous les meubles et utencilles qui sont dans le chasteau à la réserve de ceux mentionnés cy-après sçavoir... un cabinet de la Chine, une cassette de bois de rapport [1], le tableau de l'arche de Noé et une petite tapisserie indienne... et ont constitué leurs procureurs irrevocables, scavoir ledit sieur Tavernier la personne de ladite dame son espouse et ledit sieur marquis Du Quesne la personne de messire Isaac de Cambiaque, seigneur du Marterey, demeurant en ladite terre du Marterey au dit pays de Vaux. Fait et passé a Paris en l'estude de Le Maistre, le deuxième jour de janvier apres midy, l'an mille six cens quatre vingt cinq.

Signé : J. Tavernier, Du Quesne, Belot et Le maistre.

B

Acte de vente d'Aubonne.

Nous Magdelaine Goisse, femme de messire Jean Baptiste Tavernier, chevallier baron d'Aubonne, chambelan de son altesse électorale de Brandebourg, gentilhomme

[1] En pièce de rapport, en marqueterie. « Ouvrage de rapport, espèce de mosaïque », dit Voltaire, cité par Littré, s. v.

ordinaire de sa chambre et conseiller de sa marine, agissant en ce fait tant à nostre propre et privé nom que de celuy dudit seigneur baron nostre espoux, en vertu de procure speciale du second de janvier proche passé receue par Mes Belot et Le Maistre, notaires au chastelet de Paris deuement legalisee par Monsr Le Camus, lieutenant civil de la ville, prevosté et conté dudit Paris cy-jointe avons, de l'authorité de nostre dit seigneur espoux a forme de la dite procure et de nostre bon gré, pure et liberale volonté... vendu, comme par ces presentes nous vendons, cedons et remettons purement et a perpetuité à la meilleure forme et manière que faire se peut suivant et en exécution du contrat et convention de vente passée entre iceluy nostredit espoux et messire Henry Du Quesne, chevallier marquis dudit lieu et capitaine d'un des vaisseaux de sa majesté très-chrestienne le susdit jour second de janvier... audit messire Henry Du Quesne marquis susdit icy present et acceptant pour luy et les siens nostre terre, baronnie, seigneurie et conseigneurie d'Aubonne, etc., moyennant le prix et somme de six vingts dix huit[1] milles livres monnoye de France d'un costé et de trois mille livres dites d'autre part pour lesdits attelages, chevaux, chariots, etc. Fait et passé audit Aubonne le mardy dix-septième jour du mois de febvrier de l'année mille six cens quatre vingts et cinq.

Signé : M. Goisse et Du Quesne et cacheté de leurs cachets de Cambiaque, Jean Cailler Deharsu, Pierre-Daniel Degly et Jean Gignilliat.

[1] Expression singulière, mais très-usitée, comme les composés analogues de vingt, m'écrit M. de Crousaz, archiviste du canton de Vaud, dans la Suisse française, du douzième au dix-septième siècle; elle équivaut à cent trente-huit.

V

DÆNISCHE BIBLIOTHEC.

Copenhagen, 1745. — Sechtes Stück.

Nº XII. Kurtzer Auszug aus denjenigen Nachrichten die man dem Publico von dem Leben des... H. Friedrich von Rostgaard mit der Zeit mitzutheilen willens ist.

P. 516. « So hat er auch in eben diesem Jahr 1689 zugleich mit vorerwähntem Herrn D. Masio einen Besuch abgestattet bey dem durch so viele und weitläufige Reisen bekanten und sehr gelehrten [1] achtzigjährigen Mann Herrn Tavernier, wie er eben zu Copenhagen angekommen und durch Moscow nach Persien reisen wolte, auch von demselben viele seltene und einem in der Fremde reisenden jungen Menschen höchst dienliche Nachrichten erlernet. »

VI

BIBLIOGRAPHE VECTNIKE LITERATYRI NAYKI I ICKYCCTVA.

(1885 g., nº 2 Fevrali, p. 25.)

Matériaux pour servir à la bibliographie du grand voyageur français J. B. Tavernier.

(Documents tirés des Archives russes [2], an. 1677-1639 [3].)

A

Traduction d'une lettre en latin, écrite à notre cher boyar et régent, le prince Vasili Vasiliévitch Galitzin, par le docteur Laurent Blumentrost.

Le plus excellent des princes, Auguste Boyar, prince

[1] Il est curieux de voir le rédacteur de la *Bibliothèque danoise* donner à Tavernier l'épithète de « savant ».

[2] Mot à mot : « D'après des sources *archiviques* russes. »

[3] Je serais tenté de lire 1689 au lieu de 1639. Après avoir dit

Vasili Vasiliévitch, premier des serviteurs royaux, Altesse très-gracieuse.

Il vient d'arriver de l'étranger[1] à Smolensk, par Stockholm, avec un passe-port du roi de Suède, un marchand notable, le baron Tavernier[2], lequel réside dans les états de la ville de Berne en Suisse. Se rendant, à travers l'empire, en Perse pour ses affaires, il me demande, par lettre, de lui faire obtenir un libre passage pour aller à Moscou; comme cet homme est fort de mes amis et que je ne suis pas peu en relations avec lui, j'ai un besoin pressant qu'il vienne ici. Pour cette raison je (te) demande humblement, non-seulement en son nom, mais en mon nom propre, par la toute-puissance que tu possèdes de par nos sérénissimes souverains, de vouloir bien (et) lui faire obtenir un libre passage pour lui et tous ses bagages, et envoyer à cet effet une lettre au voyévode de Smolensk. Ce sera un nouveau bienfait ajouté aux bienfaits antérieurs par ta grâce, que je ne cesserai de célébrer à toute heure.

De ton excellentissime Altesse l'humble esclave,

Docteur Laurent Blumentrost.

Le 24 janvier.

(Parafé au dos.) L'an 7197[3], le 1er février, leurs Majestés[4] (les tsars) et sa Majesté orthodoxe la tsarine ont

qu'on trouve à la Bibliothèque du musée de Moscou les *Voyages* de Tavernier, publiés en 1677-79, puis raconté la visite faite par lui, en 1876, à l'ancien cimetière protestant, et donné un résumé de la biographie du célèbre voyageur, mort à Moscou en 1689, M. I. Tokmakof a publié, comme « matériaux » propres à compléter cette biographie, les deux documents suivants qu'il a découverts, en 1881, aux archives de l'ancienne capitale de la Russie.

[1] Littéralement « du pays allemand ».

[2] Le texte donne : « marchand notable *et* baron *Taernier.* »

[3] C'est-à-dire 1689, comme je l'ai dit plus haut, p. 386.

[4] Mot à mot : « (leurs) augustes Majestés », le mot Majesté

donné l'ordre d'expédier à Smolensk un rescrit (gramota) de leurs Majestés, pour faire passer cet étranger de Smolensk à Moscou, en lui enjoignant de se présenter (à son arrivée) à la chancellerie des affaires étrangères.

B

De par nos Majestés, les tsars, — les augustes princes Jean Alexiévitch, Pierre Alexiévitch — et (de par) sa Majesté orthodoxe la tsarine et auguste princesse Sophie Alexiévna, autocrates de toutes les Russies, — la grande, la petite et la blanche, — à Ivan Alexiévitch Moussine-Pouchkine, notre commandant et voyévode à Smolensk, en notre empire[1], et à ses délégués :

A savoir, il a été rapporté à nos Majestés qu'à Smolensk est arrivé, (venant) de la frontière suédoise, le baron Tavernier[2], avec un passe-port de Sa Majesté le roi de Suède; toutefois ne le laissez pas partir de Smolensk pour Moscou, sans un ordre (ukase) de nos Majestés. Mais quand ce rescrit de nos Majestés vous parviendra, donnez l'ordre de faire sans aucun délai partir cet étranger pour Moscou, adressez-en un rapport à nos Majestés, et remettez-lui une copie de votre autorisation. Ordonnez aussi à cet étranger de se présenter, dans les bureaux de notre auguste chancellerie, devant notre amé gardien du grand sceau de l'Empire et (directeur) des affaires étrangères de nos Majestés, le boyar et gouverneur de Novgorod, prince Vasili Vasiliévitch, ainsi que devant le boyar et prince Alexis Vasiliévitch Galitzin, ou à leurs délégués. Fait à Moscou l'an 7197, le 6 février. Remis à André Viniousse.

(Gocydari) est partout précédé de l'épithète « auguste » ou « grande » (velikii).

[1] Littéralement : « patrie ».

[2] *Taernier* dans l'original.

BIBLIOGRAPHIE

I

ÉDITIONS DIVERSES DES *VOYAGES* ET *RELATIONS* DE TAVERNIER.

1. *Nouvelle relation de l'intérieur du serrail du Grand Seigneur, contenant plusieurs singularitez qui jusqu'ici n'ont pas esté mises en lumière, par J.-B. Tavernier, escuyer, baron d'Aubonne.* A Paris, chez Olivier de Varennes, M.D.CLXXV, in-4°.

2. *Les Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier, escuyer, baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir accompagnez d'observations particulières,* Paris, 1676, 2 vol. in-4°, chez Gervais Clouzier.

3 et 4. Réimpression en 1677 et 1679 des *Six Voyages,* même format.

5. *Nouvelle relation de l'intérieur du serrail du Grand-Seigneur,* etc. Amsterdam, chez Johannes van Someren, l'an 1678, petit in-12.

6. *Les Six Voyages de J.-B. Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir,* etc., suivant la copie imprimée à Paris. Amsterdam, chez Johannes van Someren, l'an 1678, 2 vol. petit in-12.

7. *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux de J.-B. Tavernier, chevalier, baron d'Aubonne, qui n'ont point esté mis dans ses Six premiers Voyages.* (Divisé en cinq parties.) A Paris, chez Gervais Clouzier, M.DC.LXXIX, in-4°.

8. Réimpression du *Recueil*, même format, 1681.

9. *Les Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse et aux Indes,* etc. Sur la copie imprimée à Paris (Hollande), 1679, 3 vol. in-12.

10. Réimpression, même format, 1692.

11. *Les Six Voyages de J.-B. Tavernier, baron d'Aubonne,* etc. Utrecht, 2 vol. in-12, 1712.

12. *Recueil de plusieurs relations et traitez,* etc. Utrecht, in-12, 1702. (Pour 1712.)

13. *Les Six Voyages de J.-B. Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne,* etc. Nouvelle édition. Paris, Ribou, 1713, 5 vol. in-12.

14. *Les Six Voyages de J.-B. Tavernier,* etc. Rouen, Machuel, 1713, 6 vol. in-12.

15. *Id., id.* La Haye, 1715, 3 vol. in-12 [1].

16. *Id., id.* Amsterdam (Rouen), 1718, 6 tomes en 3 vol. in-12.

17. *Id., id.* Rouen, Machuel le Père, 1724, 6 vol. in-12.

18. *Id., id.* Rouen, Machuel le Jeune, 1724, 6 vol. in-12.

19. *Les Six Voyages de J.-B. Tavernier,* etc. Édition entièrement refondue et corrigée, accompagnée d'éclaircissements historiques et critiques, etc., par J. B. J. Breton. Paris, veuve Lepetit, 1810, 7 vol. in-18.

[1] Édition indiquée par J. Ch. Brunet, avec la date 1715 ou 1718.

II

TRADUCTIONS EN DIVERSES LANGUES DES *VOYAGES* DE TAVERNIER.

A

En anglais.

1. Philips, F. : *Voyages into the East, with a description of the seraglio, into English from the original of Tavernier.* London, 1676, folio.

2. Tavernier, J.-B. : *Voyages translated into English by J. P., under the title of A Collection of the Travels of other great men through Turkey into Persia and the East Indies for the space of forty years, with his Relation of the kingdom of Turkey.* With introduction, 1678[1].

3. *Voyage to Tunkin and Japon, published by Edmund Everard,* with cuts, 1680, folio.

B

En allemand.

4. Tavernier, J.-B. : *Beschreibung der sechs Reisen in Türkey, Persien und Indien nebenst der Beschreibung des Türckischen serails und der Krönung des Kœnigs Soliman in Persien, herausgegeben von J. H. Widerhold.* 3 Theile, mit Portraits, Karten und Abbildungen. Genf, 1681, folio.

5. Tavernier, J.-B. : *Kurtzer Begriff,* etc. Genf, J. H. Widerhold, 1681, folio.

[1] Je ne saurais dire en quoi cet ouvrage peut différer du précédent ; je n'ai pu me le procurer et ne le connais que par l'indication de la *Bibliotheca britannica* de Robert Watt.

6. JOH. B. TAVERNIER *weyl. Ritters und Freyherrn von Aubonne in der Schweiz, Beobachtungen über das Serrail des Grossherrn.* — Auf seiner sechsmaligen Reise nach der Türkey gesammelt. — Nebst vielen eingestreuten Bemerkungen über die Sitten und Gewohnheiten der Türken. Memmingen, 1789, bey Andreas Seiler. In-12, 179 pages.

C

En italien.

7. TAVERNIER, J.-B. : *Viaggi nella Turchia, nella Persia e nell India stampati in lingua francese ed ora tradotti da Giovanni Luetti.* Roma, 1682, 2 vol. in-4° [1].

[1] La *Nouvelle Bibliographie universelle,* art. *Tavernier,* parle aussi d'une traduction hollandaise des *Voyages,* in-4°, 1682; il m'a été impossible de la trouver, et vu le peu de créance que mérite cet article, je ne sais si l'on peut bien considérer cette traduction comme existant réellement.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE II

TAVERNIER ET LOUIS XIV.

1668-1684.

LIVRE III

TAVERNIER ET LE GRAND ÉLECTEUR.

1684-1689.

APPENDICE.

BIBLIOGRAPHIE.

PARIS. — TYP. E. PLON, NOURRIT ET C[ie], RUE GARANCIÈRE, 8.

